La Tradition Cosmique

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
DÉPÔT LÉGAL
Z 97
1904

TOME II

PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL
1904

La Tradition

8° R
18189

AVIS

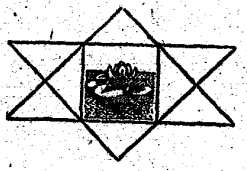
La marque figurée sur la première page du present ouvrage a été légalement déposée pour servir de signe exclusif d'authenticité à **la Tradition** *et à toutes les publications qui s'y rapportent.*

Reproduction et traduction interdites

La Tradition Cosmique

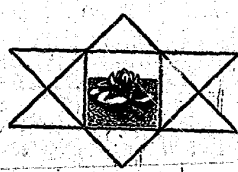
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

TOME II



PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL
1904

LA TRADITION
COSMIQUE



CHAPITRE XXIX

LE RÉCIT DE SHOOFOO CONCERNANT LE SÉJOUR DE NIMRED DANS LE DOMAINE D'AOUAL. — DÉPART DE TZÈRE

Moi, Shoofoo, choisi par Kelaouchi pour accompagner Nimred, notre chef, dans son voyage au domaine d'Aoual, je partis avec lui un jour que les vagues de la mer étaient calmes. Kelaouchi avait un vif désir d'accompagner Nimred, mais ce dernier ne le lui permit point : « Mon fils Aubis, dit-il, a lutté contre Chatter, qui est son ennemi acharné. Si je le laissais en d'autres mains, moins fortes et moins sûres que celles de Kelaouchi, il ne pourrait plus y avoir aucun repos pour moi ».

Lorsque nous arrivâmes à la petite langue de terre qui unit les parties Nord et Sud du pays d'Haiche, Nimred et Nechohaba furent reçus avec le plus grand pathétisme par

Aoual et par Tzère, la passive qui l'avait secondé avec tant de fidélité, de dévouement et d'amour et qui l'avait aidé d'une manière si efficace, dans ses luttes contre les Hostiles, qu'il n'en restait plus un seul dans tout le domaine d'Haiche : dans toute son étendue brillait une lumière ondulante, irisée, nimbant les auras où reposaient les êtres lumineux et parfaits en beauté qu'Aoual et Mavh l'Immortelle avaient façonnés pour chasser les formations néfastes de Devo.

Aoual me fit aussi un gracieux accueil :

— Va et viens, me dit-il, étudie ou repose-toi comme si tu étais dans ta propre demeure.

Le troisième jour qui suivit notre arrivée, Aoual plaça sa main droite sur la tête de Nimred qui s'endormit. Je dis alors :

— Voulez-vous que je sorte d'ici ?

— Reste, répondit Aoual.

Je restai très volontiers. Aoual dit alors à Nimred :

— Décris-moi ce qui influence les degrés de ton être que Chatter a possédés.

Nimred répondit :

— Un violet trouble, que je crois de même nature que la lumière d'aura, pénètre à la fois mes degrés nerveux et physique ; je vois d'innombrables lignes très fines qui se dirigent vers la région qu'occupent Devo et ses Formations.

— Suis ces lignes.

— Je suis ces lignes ; elles vont droit à la fosse où Devo forma les « Kherabt-Kherabt, » qui dévorent la verdure de la terre.

Là, je vois Devo envelopper Chatter dans une Forme qui a la matérialité de l'Azerte. Les lignes qui pénètrent les degrés de mon être se terminent non en Devo, mais dans Chatter qui demeure lui-même dans l'aura de Devo.

Aoual alors me commanda : « Veille sur ton chef. Je vais me reposer ». Et j'exécutai son ordre. Aoual dormait dans la splendeur de son éternelle jeunesse et de sa beauté surhumaine : la chambre s'emplissait d'exquis parfums. Peu

de temps après, Aoual s'entretint avec Mavb l'Immortelle, invisible pour moi et lui dit : « Veille avec moi, comme au jour où nous formâmes ensemble des êtres à notre similitude. Je veux attirer ici Chatter par la puissance de ses propres lignes, dans la forme même dont il vient d'être revêtu ».

Lorsque Aoual commença à se reposer, il était midi. Quand le soleil d'été fut couché, j'entendis, comme une exquise musique, la voix de Mavb l'Immortelle : « Comme un oiseau pris aux filets de l'oiseleur, Chatter est attiré vers Nimred par ses propres lignes. »

Alors Aoual extériorisa les degrés nerveux et nervo-psychique de son être, rencontra Chatter avant qu'il eût pu s'approcher de Nimred, et l'entoura de sa lumière irisée ; Chatter, ne pouvant d'aucune manière s'en échapper, dit : « Vous m'avez attiré ici, vous me retenez fermement et par force. Que voulez-vous de moi ? »

— Ma volonté est que vous retiriez toutes vos émanations, toutes vos formations qui troublent l'homme, et que vous leur commandiez d'attirer à leur tour leurs propres formations.

Chatter fit des efforts désespérés pour s'échapper, mais il ne put y réussir.

— Serai-je libre, si je fais votre volonté, demanda-t-il ?

— Nous ne faisons de conditions avec aucun être, répondit Aoual. Une chose est bien certaine : aussi longtemps que vous refuserez d'obéir, vous resterez où vous êtes, et tôt ou tard la lumière qui vous entoure amènera votre désintégration.

Chatter retira contre son gré toutes ses émanations et ses formations, une à une ; puis les força d'agir de même avec leurs propres formations. Quand ce fut fait, il les attira toutes dans son propre être, d'où elles avaient été émanées. Cependant, ce retrait de ses émanations augmenta énormément la force de Chatter, de sorte qu'il mit à dure épreuve la puissance d'Aoual qui le retenait dans la radiance de son aura. Quand Chatter eut épuisé toutes ses

forces en cherchant vainement à s'échapper, il se tint tranquille par excès de fatigue. J'entendis alors à nouveau la voix de Mavb l'Immortelle : « Il reste encore une grande émanation de Chatter qui n'est pas retirée ».

— Cherche-la, répondit Aoual.

Au bout d'une demi-heure environ, Mavb reprit : « Cette émanation, voilée dans une brume violette et trouble, plane au-dessus des nénufars gigantesques qui se berçent sur les eaux du fleuve ».

Aoual aviva la lumière de sorte que Chatter pouvait à peine la supporter et lui dit :

— Retirez l'émanation qui plane ainsi qu'une brume au-dessus des eaux du fleuve. Chatter fut contraint d'obéir ; mais sa force augmenta au point d'épuiser presque les forces vitales d'Aoual. Mavb dit alors : « Il n'y a plus aucune autre émanation ni formation. Laisse partir Chatter ».

En entendant ces mots, je m'étonnai, et cette pensée me vint : « Certes, Aoual ne peut vouloir que ce grand adversaire s'en aille ».

Mais Aoual répondit à ma pensée : « Pendant quelques heures seulement, je puis ainsi retenir Chatter ; mes propres forces sont presque épuisées, parce qu'il est l'intermédiaire de la concentration des puissances de Devo. Le retenir à perpétuité dépasserait mes forces. »

Chatter partit et retourna près de Devo.

Aoual me dit : « Je vais maintenant éveiller ton chef ».

— Les degrés d'être de Nimred qui ont été soumis à la néfaste influence de Chatter, lui demandai-je anxieusement, seront-ils de nouveau tels qu'ils étaient avant qu'il fut possédé ?

— Il se peut qu'il en soit ainsi, répondit Aoual, s'il n'existe, en Nimred, rien qui soit en affinité avec Chatter. Nous travaillerons avec ardeur pour atteindre ce but. Mais celui qui peut, d'un seul coup, délivrer le possédé de toute influence du possesseur, après dix ans d'assimilation avec l'Hostile, celui-là est plus grand que moi !

Dès qu'Aoual sentit revenir ses forces, il éveilla Nimred.

Celui-ci se leva rafraîchi et fortifié, calme, rempli d'espoir et de courage.

Aoual me commanda de le suivre, et je l'accompagnai jusque sur le rivage du fleuve. Aoual se mit à marcher sur les eaux comme si c'eut été un terrain solide ; quand il eut gagné la rive opposée, il me cria : « Je t'ai dit de me suivre. Viens et ne crains point ! » Et, moi aussi, je cheminai sur les eaux.

Nous nous rendîmes ensemble à l'endroit où flottaient les nénufars gigantesques au-dessus desquels Mavb l'Immortelle avait découvert la grande émanation de Chatter. Sur une des feuilles énormes, reposait une très belle passive vêtue d'une robe couleur pensée, ayant autour de la taille une ceinture rouge cramoisie. Son visage était calme, mais une expression de tristesse profonde y était répandue.

Aoual prit doucement la main de la passive : « Eveille-toi, Tzère, lui dit-il, afin que nous nous réjouissions ensemble ; car nous avons remporté une nouvelle victoire sur l'Hostile. »

Mais Aoual tressaillit et devint pâle ; la main qu'il avait saisie ne répondait pas à la pression de la sienne, et restait froide comme les eaux du fleuve.

— Aide-moi, me dit Aoual ! Veille ici, afin qu'aucun être ne s'approche. Quant à moi, je m'extériorise pour chercher et trouver ce qui de Tzère n'est plus ici.

— Certes, je veillerai, lui répondis-je. Mais, si je ne me trompe, la séparation de cette grande passive ne s'est point faite par une violence de l'Hostile, mais de sa propre volonté à elle-même.

Aoual reposa cependant auprès d'elle et s'extériorisa.

Je veillai durant trois jours et trois nuits ; quatre ibis envoyés par Mavb l'Immortelle, m'apportaient de la nourriture au lever et au coucher du soleil, et je buvais l'eau pure du fleuve.

Le soir du quatrième jour, aucun ibis ne vint ; et quand le dernier rayon du soleil couchant dora les blonds cheveux d'Aoual, celui-ci se réveilla et se leva.

Nous revînmes en silence au palais d'Aoual : il se taisait, car ses pensées étaient trop profondes pour qu'il pût parler.

***

Dans le jardin où les grands érables aux feuillages teintés de rouge écarlate offraient à la vue de féériques jeux de couleurs, à la clarté de la lune, Mavb l'Immortelle devint visible dans l'aura d'Aoual et je me sentis bouleversé par sa troublante et son exquise beauté. Ils se mirent à causer ensemble, sans prêter attention à moi.

Mavb demanda : « Où est Tzère ? »

— Ses trois degrés les plus denses de l'état physique demeurent sur les eaux de la rivière, enveloppés de notre aura de puissance protectrice ; le degré de mentalité et tout ce qu'il enveloppe est avec Kahi et Kahie.

— Dis-moi tout ce que tu as vu.

— Quand j'approchai de la demeure de Kahi et de Kahie, dans l'état nerveux, Tzère vint à ma rencontre ; elle était calme et triste ; dans ses cheveux, une fleur de lotus était posée, semblable à celles qui apparurent lorsque ses pieds touchèrent les eaux de la mer, dans les jours du passé lointain. Je lui dis : O ma bien-aimée, ma reine des îles des eaux profondes, pourquoi es-tu venue ici ? Parce que, me repondit-elle, je veux reposer avec Kahie comme autrefois. Je ne dors pas encore, car j'ai pensé qu'Aoual serait troublé s'il n'entendait plus le son de ma voix, ne sachant pour quelle raison je suis venue ici. Mais s'il apprend de ma bouche que j'y suis retournée parce que j'éprouvais une grande langueur, il ne sera point troublé.

Je dis alors tendrement à Tzère : « Quelle est la cause de ta langueur, ma bien-aimée ? Pourquoi ne m'as-tu pas averti que tu étais si épuisée ? Ne suis-je donc pas ton repos ? »

Elle me répondit : « C'est ma propre insuffisance qui est cause de ma langueur ; aucun repos ne peut la changer ni

l'amoindir. Qu'ils sont vrais, ces mots de la grande Immortelle qui accomplit avec toi de si grandes et si merveilleuses œuvres : Il est efficace, bon et agréable de travailler avec un être qui est notre égal en puissance. »

— Je ne t'ai jamais trouvée insuffisante, repris-je. Personne ne m'aime autant que Tzère, Tzère qui fut mon repos, au temps de ma grande langueur !

Mais elle répliqua : « Tu ne m'as pas trouvée insuffisante, parce que tu ne m'as jamais rien demandé au-delà de mes forces limitées ; une œuvre grande et sublime est devant toi : hélas, tu as appelé à ton aide une Immortelle ! »

Je suppliai Tzère de revenir sur la terre ; je lui expliquai qu'elle est comme l'être de mon être. Elle me dit : « Qui sait ? Peut-être, après un long repos, mon courage et ma force reviendront ; pour le moment, je reste où je suis, l'amour est éternel ! »

— Je t'aimerai toujours, lui répliquai-je ; mes sentiments pour toi sont ceux d'une entière reconnaissance ; à jamais tu es libre : lorsque tu désireras revenir sur la terre, appelle-moi du nom que tu m'as donné : ce sera Tipherès qui t'écoutera et te répondra.

Tzère me dit alors : « Les oiseaux blancs aux pieds de corail apportèrent la nourriture au Mage qui veilla sur toi, lorsque tu reposais parmi les nénufars ; ordonne lui de prendre avec lui les ibis blancs, quand il retournera au pays de Nimred ; ordonne qu'ils soient considérés comme sacrés. L'Immortelle qui est ton aide m'a parlé dans mon sommeil : Quand les pieds de corail des ibis blancs, m'a-t-elle dit, toucheront les eaux du fleuve, au pays de Nimred, dans les mois arides, lorsque la terre est desséchée et que toute végétation languit, les eaux du fleuve se soulèveront, inonderont leurs rives et fertiliseront la terre en mon souvenir. Les eaux se soulèveront jusques à quatre fois la hauteur de mon Tipherès, en symbole des Forces quaternaires qu'il a soulevées en Tzère, sa douloureuse reine des îles. »

Je dis à Tzère : « Mon désir est d'accomplir toute tes vo-

lontés ; et si, au contact des pieds des ibis, les eaux se soulèvent ainsi, la sainte Hiérarchie les regardera comme sacrés. »

Elle continua : « Pleine de tendresse est Mavb l'Immortelle ! Son domaine est formé par les sources profondes des eaux ! Très douce était sa voix quand elle me dit : « Tipherès apportera aux Mages les Ibis blancs en souvenir de Tzère, et chaque année lorsque les eaux déborderont, les Mages chanteront des cantiques de louange et de reconnaissance en l'honneur des noms réunis de Tipherès et de Tzère. Quand ils verront les eaux se teinter de vert, ils diront : La vitalité de Tipherès est avec nous.

Quand les eaux montantes prendront des reflets rouges, ils diront : « Les pieds rouges des oiseaux sacrés de Tzère ont coloré les eaux ». Aoual se reposera au commencement de la croissance des eaux : alors les pensées de Tipherès seront concentrées sur Tzère qui dans le temps de sa langueur fut son repos ».

Je répondis : « Ce que Mavb a dit, de tout mon être je le confirme. »

Tzère se prépara à partir. Je la suppliai encore : « Reviens à moi sur la terre, belle reine des îles des eaux profondes ; hâte-toi de revenir, afin que les plaintes des tourterelles des bois ne deviennent pas encore plus tristes, et qu'aucune lamentation monotone ne se mêle au bruit des vagues roulantes sur les rivages de nos îles. A cause de toi, toutes les reines des îles seront à tout jamais sacrées ; quiconque les touchera ou blessera ceux qu'elles aiment subira de graves pertes dans les forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale. Malheureux les pays dont les gouverneurs pècheront contre les reines des îles ! Mais quand j'eus cessé de parler, Tzère n'était plus là. »

Mavb l'Immortelle quitta l'aura d'Aoual vêtue d'un vêtement qui la rendait visible ; elle se rendit avec lui près du fleuve qui traverse le jardin des Initiés. Elle dit alors à Aoual :

—Tu m'as appelé et je suis venue. Maintenant que notre

travail est achevé, je retourne au centre des eaux profondes.

Aoual répondit d'une voix triste :

— Ainsi, me voilà délaissé par l'une et l'autre passive, par la mortelle et par l'immortelle. Ne veux-tu pas rester quelque temps avec moi ?

— Le temps de me matérialiser n'est pas encore venu, répliqua Mavb. Jusqu'à cette époque, ma demeure est dans les eaux profondes : c'est là que j'entends le mieux la voix d'Aba ; c'est là que j'attends le temps où il se matérialisera et m'appellera à lui sur la terre, dans toute la perfection de mon être.

Jusqu'à ce jour, les grandes cascades proclameront sa majesté ; à sa venue, mille petits ruisseaux, étincelants de lumière, baiseront ses pieds adorés !

Après ces mots, Mavb l'Immortelle, se couchant sur les eaux, disparut ; l'arc-en-ciel la ravit à mes yeux, et depuis je ne l'ai jamais plus revue.

Pour moi, son exquise et troublante beauté, et la mélodie de sa voix m'ont rendu indifférent aux charmes de toutes les passives mortelles.

*
* *

Pendant sept mois, Nimred et Nechohaba restèrent auprès d'Aoual, et Nimred recouvra beaucoup des forces qu'il avait perdues.

Soudain, de mentalité à mentalité, Chi parla à Aoual et à Nimred disant : « Qu'ils viennent à moi, tous ceux qui le peuvent ! »

Aoual et Nimred se rendirent en hâte au domaine de Chi, et moi, je retournai à l'habitation des Mages.

CHAPITRE XXX

DU DÉPART DE CHI

Lentement, mais sûrement, les forces de Chi diminuaient; c'est pourquoi il fit appeler auprès de lui les chefs de chaque nation. Tous, unanimement, accoururent à son appel. Abiad seul ne fut point demandé, car Chi disait : « Dans peu de temps j'irai à lui dans la demeure des neiges ; pourquoi, dès lors, le déranger ? »

Quand tous les chefs furent réunis Chi leur dit :

« Vous avez suivi les préceptes de Kahi et de Sheth. Ecoutez encore les paroles de Chi et gravez-les profondément dans votre mentalité : Vous ne rendrez hommage, en pensées, en paroles, en actions, ni par quelque signe, à aucune sorte de formations, en aucun état ou degré d'être, ni sur l'Azerte, ni dans les raréfactions. Car vous êtes les représentants de Kahi que Brah-Elohim forma à sa propre similitude, et à celle de ses degrés d'être les plus raréfiés. Vous êtes revêtus de la matérialité dans les forces de laquelle ont été infusées les forces divines de l'Holocauste suprême ; ainsi votre héritage, à la fois divin et humain, votre héritage légitime et perpétuel est le domaine physique intégral des sphères. »

Tous les chefs répondirent comme un seul :

« De même que nous avons suivi les préceptes de Kahi et de Sheth, de même nous observerons les paroles de Chi ».

Chi dit ensuite : « Lorsque je ne serai plus parmi vous, vous ferez votre veille de huit jours. Ne soyez pas troublés

de ne pas me voir traverser la région usurpée par Devo. Bien que, par manque d'alimentation et de soins convenables, aussi par anxiété, mes forces soient épuisées, au point que mes organes physiques ne peuvent plus fonctionner comme autrefois, mon désir et ma volonté inébranlables sont de conserver le degré mental de mon état physique, aussi proche que possible du lieu des neiges éternelles où vous avez l'intention de conserver mon corps physique, protégé de manière que les degrés nerveux et psychique n'en soient point séparés. Ainsi, grâce à la communication entre ma mentalité et les Intelligences plus raréfiées, j'acquerrai la connaissance et la puissance nécessaires pour reprendre mon corps conservé par vous sous les neiges éternelles, corps dont il faut bien à présent que je souffre la séparation, par manque de connaissance et de puissance ».

Chi se tut quelques instants, puis il prit une troisième fois la parole :

« Tandis que j'avais encore mes Forces, j'ai émis quatre émanations et les ai revêtues jusqu'au degré physico-nerveux pour qu'elles soient des hommes sur la terre. Veillez pour que ces quatre reposent dans le sommeil de l'assimilation, chacune à part dans une des chambres supérieures de la tour sacrée que Kahi construisit au côté nord de l'endroit qu'on nomme le lieu des sept collines. A chacune de ces émanations j'ai donné un nom ; à chacune j'ai assigné le lieu de sa puissance, savoir.

A Vofhi appartient l'Est.

A Brahma le Sud.

A Bara le Nord.

A Oannès, l'Ouest.

J'ai fait ainsi, sachant que les attaques de Devo contre les terres et les hommes seront de plus en plus des rejets et des divisions. Dans l'état actuel de sustentation que la terre est apte à produire, un homme seul ne peut assumer la responsabilité de gouverner en chef ce domaine terrestre tout entier. Que votre fidélité soit unanime envers ces quatre

êtres de mon être par amour pour moi et par amour pour eux ».

Les chefs répondirent : « Nous serons comme un seul homme avec ces quatre, par l'intermédiaire desquels nous continuerons à recevoir les forces que vous nous infusez ».

Alors Chi se leva, plein de majesté et dit encore :

« Portez témoignage que c'est contre le désir et la volonté de tout mon être que je dépose mon corps. Les hostiles, par le changement effectué dans les conditions actuelles où se trouve la terre, me l'arrachent par violence, comme autrefois l'Hostile a dépouillé Kahi et Kahie de leurs corps glorieux ».

Aoual voyant que Chi perdait rapidement sa force vitale le reçut, défaillant, dans ses bras et c'est ainsi que, doucement soutenu par le bras droit du premier émané, Chi cessa de respirer : son sang peu à peu s'arrêta et se glaça.

Les chefs des nations entourèrent ensemble Chi de leur lumière d'aura et de leur puissance protectrice. Lorsque son degré de mentalité s'extériorisa du corps psycho-nervo-physique, les chefs, selon son désir, protégèrent ce degré et l'enveloppèrent en émanant de leurs propres degrés psychique et nerveux ; ainsi la mentalité extériorisée n'eut à éprouver aucune secousse, mais seulement un léger désagrément.

Ceci fait, ils portèrent le corps de Chi à la région des neiges éternelles, à cet endroit où, entre deux pics de rocher, reposaient dans les profondeurs les formes matérielles de Kahi et de Kahie : au Nord étaient couchées celles de Sheth et de Shorah, et un peu plus loin celle de Mahallal. Là ils se mirent en mesure de creuser un lit de repos, comme ils avaient fait jadis pour les autres. Aoual dit alors :

« Qu'elles sont belles les fleurs d'Ala-Ama qui couvrent les neiges d'un voile fleuri ! Gardons-nous d'y toucher ».

Et comme les chefs s'étonnaient, Aoual descendit au-

dessous de la ligne des neiges et posa sa main gauche sur un rocher. Une source en jaillit. Aoual fit signe aux chefs, qui descendirent vers lui en emportant le corps de Chi. Aoual reprit : « Au sommet de ce rocher dont les bases sont si profondément posées, que rien ne saurait les ébranler, est une petite grotte. Plaçons-y le corps de Chi : les eaux de la source, tombant doucement sur lui, feront à son corps comme une gaîne de cristal ».

Personne ne sut pourquoi Aoual avait fait cette chose tout à fait nouvelle ; mais on ne le questionna pas à ce sujet. Les chefs se dirent entre eux :

« N'est-ce point le Premier Emané ? Il sait bien ce qu'il fait ».

Tous sortirent de la grotte, y abandonnant Chi couvert de son vêtement de la couleur de l'améthyste orientale et ceint de sa ceinture d'or.

Ensemble ils descendirent la montagne et arrivèrent à un plateau couvert de blé mûr. Le vent lui imprimait des ondulations semblables aux vagues d'un lac. Ils s'y reposèrent quelque temps, ne voulant pas s'éloigner de Chi. Ce grand plateau sur lequel poussait naturellement le blé était situé à douze mille chaobés au-dessus du niveau de la mer ; l'aspect en était magnifique ; et sauf le frôlement léger des blés mûrs, tout était silencieux. Au moment où les rayons dorés du soleil levant illuminaient d'une teinte ambrée cette mer de blé, il se fit parmi les hautes tiges un mouvement doux ; un adolescent parut, vêtu de blanc, et qui semblait avoir couché au milieu des épis. Il gravit le chemin par où les chefs étaient descendus, et passa près d'eux, sans paraître les remarquer ; il levait son visage pur et d'une beauté spirituelle vers les hauteurs neigeuses de la montagne, se détachant à contre jour sur le ciel couleur de turquoise où s'attardait l'étoile du matin. Nimred, voyant l'adolescent, s'écria :

« A coup sûr, c'est Abiad ; nul n'est aussi blond que cet enfant des neiges éternelles ».

Mais Aoual demanda : « Comment cela pourrait-il être ?

Abiad est un homme qui a déjà atteint la perfection de sa croissance, et celui qui vient de passer est à peine un adolescent ! Abiad ne quitte jamais sa demeure neigeuse ».

Ce disant, Aoual s'élança en avant, gravit la côte et se retournant vers l'adolescent, il lui barra le passage ; Aoual s'aperçut alors que l'enfant marchait en dormant. Etendant vers lui sa main droite, il lui dit doucement : « Enfant d'Abiad, veux-tu causer avec Aoual ? »

Le jeune homme plaça sa main dans celle d'Aoual, mais garda le silence et continua sa route. Aoual l'accompagna, tenant sa main dans sa main et l'enveloppa de son aura de lumière semblable à un radieux arc-en-ciel. Après quelques instants, l'adolescent s'arrêta et dit : « C'est dans ton aura de lumière, si pleine de repos et de bonheur que je veux rester, ô toi le plus beau des êtres ! »

— Enfant, éveille-toi à la plénitude du Bien !

Et le jeune homme s'éveilla, disant : « Je suis Esral, le dernier né d'Abiad. Ma tâche est d'étudier la culture des plantes qui poussent au-dessous de la ligne des neiges jusqu'aux plus basses vallées de ces montagnes ; je me promène où il me plaît, car je suis le septième fils d'Abiad, et je suis libre ».

— Est-ce grâce à tes soins que ce blé si riche et si beau a pu pousser à une telle altitude ? Que feras-tu pour protéger ces épis dorés, à la saison des fortes chaleurs ?

— Je ne le sais pas à présent, mais je le saurai quand le temps sera venu. Car ce blé nous est de plus en plus utile pour notre sustentation.

— Je connais, dit Aoual, la nature du blé. Lorsque vous avez écrasé les graines des épis, vous choisissez la farine la plus blanche et la plus pure pour en faire votre pain. Mais vous ne faites point usage du résidu, qui contient la partie la plus importante pour la sustentation ; il renferme un constituant qui nourrit directement la mentalité, et de la satisfaction de ce degré d'être dépend la santé du corps intégral individuel.

Esral le regarda tranquillement et lui répondit après un court silence :

— Que tu es bon, fort et tendre ! Tes yeux sont pleins de bonté ; ta voix est toute mélodieuse et je t'aime tant !... Oh ! reste avec moi, Aoual ! Tu m'apprendras à cultiver les arbres, les plantes et les fleurs qui poussent depuis la ligne des neiges jusqu'aux profondes vallées. Car tu possèdes toute connaissance.

— Moi aussi, je t'aime, Esral, enfant du repos ! Je ne puis cependant demeurer près de toi ; j'ai trop de responsabilités sur la terre et beaucoup d'êtres ne peuvent se passer de mes soins. Mais voici ce que je ferai : je t'enverrai les semences de toutes espèces d'arbres et de plantes à fruits convenables à la sustentation des hommes, et des arbustes qui produisent les épices fines, les gommes odoriférantes, les essences des parfums rares. Celui qui t'apportera mon offrande t'instruira de la température que réclame chaque genre de semence, et dans quelle saison a lieu sa floraison. Ainsi tout ce que soignera Esral croîtra en beauté, et ces pentes montagneuses deviendront précieuses en raison de leur fertilité. Tous les hommes béniront ton nom disant : C'est Esral, le septième fils d'Abiad, qui a rendu fertiles les pentes montagneuses, depuis la ligne des neiges éternelles jusqu'aux profondes vallées.

Esral, à ces mots, battit des mains tout joyeux. Mais, peu après, son visage devint anxieux, et il interrogea Aoual :

« Pendant la saison de la sécheresse, ces êtres sustentateurs et odoriférants ne souffriront-ils pas de la soif? Durant les grandes chaleurs, bien des endroits sur ces montagnes sont complétement arides ; la langueur des plantes fanées me reprocherait leur peine, puisque je serais cause qu'elles auraient été plantées ici ! ».

Aoual s'inclina et baisa Esral sur le front :

— Ne sois pas triste, et ne crains rien. Quand tu verras que les plantes sont altérées monte aux sommets des montagnes et parcours-les. Partout où tu trouveras de petits

rochers, touche-les de la baguette que je t'enverrai avec les semences, et dis: « Ecoute, Mavb l'Immortelle, les arbres et les plantes d'Aoual ont soif ! Ne veux-tu pas leur donner à boire de tes eaux pures, afin qu'ils ne souffrent plus ! » A ton évocation les eaux des sources jailliront du rocher. Ainsi tout ira bien.

Aoual embrassa tendrement l'enfant ; puis il redescendit la pente et rejoignit les chefs qui l'attendaient sur le plateau couvert de blé. Tous ensemble s'acheminèrent vers la cité de Chi.

*
* *

Les jours suivants ils marchèrent vers l'occident et parvinrent au lieu des sept collines. Leur voyage dura toute une révolution lunaire. Dès qu'ils furent arrivés, ils se rendirent ensemble à la tour sacrée où le mage en chef de Chi leur ouvrit la porte et leur donna la bienvenue. Après s'être reposés et rafraîchis, ils montèrent aux quatre chambres supérieures par les degrés intérieurs conduisant aux dix étages. Mais quand ils voulurent pénétrer dans les quatre chambres, ils trouvèrent les portes fermées. Aun dit aux Mages qui gardaient ces chambres :

« Comment pouvons-nous communiquer avec les quatre qui reposent là, si les portes sont fermées ? »

Un des quatre mages répondit : « Les clefs sont à l'intérieur des chambres. Ceux qui y reposent peuvent ouvrir les portes à volonté. Ce fut Chi lui-même qui en sortant de chacune des chambres tira sur lui la porte ».

Le mage avait à peine fini de parler que les quatre portes s'ouvrirent et quatre jeunes hommes sortirent. Les mages, en les observant, trouvèrent que tous les quatre avaient la ressemblance de Chi. Voici la description des hommes formés par Chi de son propre être :

Bara était de taille moyenne, solidement bâti. Il avait le teint frais, la chevelure brune et des yeux gris foncé. L'expression de son visage était franche et résolue.

Vofhi était d'allure virile et de haute taille. Sa peau était d'un ton jaunâtre ; ses yeux châtain foncé, prolongés et obliques étaient pénétrants, remplis d'intelligence et de bienveillance.

Brahma était formé pour la rapidité et l'agilité ; son expression révélait à la fois la sagacité, la majesté et la prudence.

Quant à Oannès, quand il parut, chacun fut émerveillé : car sa belle forme était entourée d'un ovale qui semblait de la nacre et était lumineux. Son teint était blanc, et ses cheveux noirs comme la plume du corbeau. L'expression de son visage était sérieuse et témoignait de la profondeur de ses pensées ; tous ses traits avaient une grande ressemblance avec ceux de Chi. Dans ces quatre émanations se manifestait la puissance quaternaire, c'est-à-dire pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale de leur grande origine. Tous leur donnèrent la bienvenue, disant : « Nous sommes comme un avec vous ». Après quoi Nimred ajouta : « Chi nous a ordonné de venir vous chercher. Lui-même il vous a confié ses peuples et leur gouvernement. Vous serez prêts à remplir cette tâche lorsque la Nud aura accompli douze fois sa révolution. Jusqu'à cette époque, que chacun de vous choisisse l'un de nous, afin que vous puissiez, durant le temps de votre assimilation, comprendre ce qui ne vous est connu qu'en principe. Si vous préférez rester ici, avec les mages de Chi, vous en êtes libres. Nous désirons seulement que vous n'alliez pas sans protection d'un endroit à l'autre, de peur que quelque mésaventure ne nous advienne par la puissance et la malignité de l'Hostile ».

Bara alla droit à Aun et dit : « Puisqu'il en est ainsi, je resterai près de celui-ci. »

Brahma hésita longtemps ; il mit enfin sa main droite dans celle de Nefdi.

Vofhi prit place à côté de Nadell. Alors Oannès s'approcha d'Aoual et lui dit : « Si vous le voulez bien, mon désir est de rester dans cette tour carrée ; car c'est là que

Chi, ma grande origine, m'a placé et c'est là que demeurent ses propres mages. Pourquoi donc partirais-je d'ici ? »

— La sagesse est avec toi, ô Oannès, répondit Aoual à voix basse.

Bara et Aun, Brahma et Nefdi, Vofhi et Nadell sortirent ensuite de la tour carrée et chacun se rendit à son propre royaume.

Quant à Aoual, il accompagna Nimred jusqu'à sa demeure, où Nechohaba et Aubis l'attendaient. Après quoi il se rendit et demeura très longtemps sur le côté oriental de tous les royaumes, car il se dit :

« Pour moi, Oannès symbolise l'Orient. A présent, tout va bien dans le domaine de Haiche. Pourquoi retournerais-je au pays étroit qui est entre les deux mers, maintenant que Tzèrè ne m'y attend plus comme autrefois ! Hélas ! qu'il est triste le sort de ma reine des îles, qui fut mon repos dans le temps de ma grande langueur ! »

CHAPITRE XXXI

CHRONIQUE DE KELACUCHI CONCERNANT LA PRÉSERVATION ET LE BIEN-ÊTRE DU DEGRÉ NERVO-PHYSIQUE DE L'ÉTAT PHYSIQUE, TRANSMISE PAR LUI A SHOOFOO, A SON RETOUR DU DOMAINE D'AOUAL.

Après avoir démontré pratiquement la valeur du degré de mentalité, non seulement durant l'existence de l'homme, pendant laquelle tous les états sont unis, mais encore après leur séparation, je note ici certains moyens de le sustenter pendant qu'il est dans le corps, et de le conserver comme enveloppe de l'état nerveux, après la séparation.

La valeur de la mentalité pendant l'union de tous les états est évidente pour tout le monde. Sa valeur après la séparation vient de ce qu'elle est l'intermédiaire direct et naturel entre le degré psychique de l'état physique et le plus dense degré extérieur de l'état nerveux. Celui qui sait préserver cette mentalité et qui possède la connaissance et la puissance nécessaires peut évoquer ceux dont l'être a été séparé. Dans l'union des volontés de l'évocateur et de l'évoqué il est possible de ressusciter celui qui semblait mort. J'ai prouvé pratiquement la vérité de cette résurrection du corps : je regarde cette connaissance et le pouvoir de la réaliser comme la perfection de l'art et de la science occultes.

Ce vieil adage n'en est pas moins fondé : « Mieux vaut prévenir que guérir ! » Prévenir, ou tout au moins différer le plus possible la séparation, vaut mieux que ressusciter ; j'en excepte le cas de ceux qui, étant réunis, sont, sauf vio-

lence ou accident, immortels, grâce aux forces que le restaurateur a infusées dans leur être et qui forment avec leurs propres forces une espèce de dualité.

D'ailleurs la préservation des degrés d'être après la désunion n'appartient qu'à une très petite minorité.

La conservation d'une mentalité saine dans un corps sain est donc le premier devoir de tout homme. Pour l'obtenir il nous faut considérer principalement l'éducation, nécessaire à l'équilibre de tout individu venant au monde.

L'éducation est le développement de l'être individuel. Développer n'est pas greffer ou ajouter, mais amener au perfectionnement toutes les capacités et toutes les aptitudes. Il faut que l'enfant puisse suivre sa vocation, pour sa plus grande satisfaction et pour le plus grand profit des autres : il faut qu'il puisse accomplir ce qui est en affinité avec sa nature, sa raison et sa volonté. L'être ainsi éduqué peut néanmoins avoir des occupations secondaires et de moindre intérêt ; mais le travail pour lequel il a le plus d'affinité, et que, grâce à l'éducation, il est capable de mener à bien, sera la raison d'être et le ressort de sa vie. Ce sera le foyer de son *Moi* dont la sustentation lui procure la force motrice.

On doit enseigner à chaque enfant la grande valeur de son *Moi*, afin qu'il puisse avoir la force de remplir utilement son rôle dans la vie. Il n'y a pas de répétition dans la nature, même parmi les êtres stationnaires ; combien moins encore parmi les non stationnaires et quelle variété dans les hommes !

Chacun joue un rôle principal dans le drame de sa propre vie ; mais il y a autour de lui d'autres individus qui tiennent les rôles qu'il ne peut jouer lui-même, et à son tour il remplit les rôles secondaires dans la vie des autres. En vertu de cette harmonieuse mutualité, toute personne est cosmique et reliée aux autres, chacun étendant de son centre des ramifications vers autrui, et recevant celles que projettent les autres. Remplir le rôle principal dans sa

propre vie, et jouer les rôles secondaires dans la vie des autres, le tout au mieux de ses capacités, tel est le devoir de chacun. C'est là la véritable solidarité. L'enfant doit comprendre qu'il n'a rien à attendre que de ses propres efforts : cela seul lui évitera bien des désappointements et des douleurs. L'éducation malsaine et délétère, qui porte l'homme à croire que quelque événement surnaturel, imprévu et mystérieux, viendra à son aide dans les temps de nécessité, le met à la merci de tous les hasards et de toutes les circonstances, et lui enlève sa force et sa dignité. Celui qui comprend, une fois pour toutes, que, pour arriver à son but, il ne doit compter que sur lui-même, fera tout son possible pour préparer son succès dans la bataille de la vie. Cette noble confiance en soi ne l'empêchera pas de recevoir avec gratitude tout ce qui pourra lui échoir et améliorer son sort; tout en acceptant le bien qui peut lui venir des hommes de bonne volonté, il a conscience qu'il peut non seulement se tenir ferme, de lui-même, sur ses pieds, mais encore prêter la main à ceux de ses semblables qui sont dans le besoin.

L'entourage d'un enfant doit être tel qu'il puisse ouvrir son intelligence à l'idéal, à la joie que lui procurera la contemplation du beau et du bien. Il doit avant tout avoir le culte et la vénération de l'intelligence qui est immortelle et comprendre la valeur de la connaissance qui seule peut amener l'émancipation de l'humanité : « A celui qui possède la connaissance appartient la victoire ».

Ces dispositions mèneront loin dans le perfectionnement et la préservation de la santé et de la vigueur mentale, physique, nerveuse et nervo-physique. Pour mettre en pratique cette éducation universelle, il faut comprendre que l'auteur de tout être humain est responsable de son bien-être, en ce qui concerne à la fois l'hérédité et le milieu. C'est son strict devoir de pourvoir l'enfant de tout ce qui peut contribuer au développement de ses degrés d'être mental, psychique, nerveux et nervo-physique. L'état est aussi responsable du bien-être de tout enfant né dans sa

juridiction : lorsque les parents n'ont ni la connaissance, ni les moyens, ni la volonté de fournir à leur enfant ce qui est nécessaire à son développement, c'est à l'Etat que ce devoir incombe, parce qu'il est de droit le père du peuple.

Tout enfant doit comprendre qu'il est un constituant du temple du divin habitant, et que le seul hommage digne d'être offert à la divine Origine est le perfectionnement de sa formation. Il doit comprendre que ses capacités, si humbles qu'elles soient, suffisent au rôle qu'il a à remplir dans la vie, et qu'en greffant ou en laissant greffer en lui des conceptions anti-naturelles, il défigure la perfection du *Moi* et s'affaiblit. En assujettissant son individualité, en l'annihilant, il viole la loi de charité, dont la partie la plus élevée est la Justice ; il trouble l'Ordre et l'Equilibre. Celui qui développe ses propres capacités, ses aptitudes ajoute aux capacités, aux aptitudes de l'homme collectif qui est en rapport avec l'intelligence universelle.

Au contraire, celui qui défigure son individualité en greffant sur elle une personnalité extérieure ou une conception contraire à sa nature amoindrit les rapports de l'homme avec cette intelligence.

L'homme, si humble même soit-il, se développant de son mieux par ses propres efforts et préservant son moi ajoute au bien collectif. Au contraire l'homme, même le plus considérable qui ne prospère qu'en dérobant à son prochain sa force pathétique, spirituelle, intellectuelle ou vitale est un parasite : c'est un obstacle vivant au bien-être général.

Celui qui, par ignorance, cupidité, superstition, peur ou respect humain, sacrifie ses forces mentale, psychique, nerveuse ou nervo-physique au service d'un être autre que l'homme dégrade non seulement son propre être, mais aussi son formateur, duquel il a reçu l'Amour, la Vie et la Lumière, et l'habitant divin et impersonnel dont il est le temple vivant.

L'instruction forcée est incompatible avec l'éducation.

Si l'on forçait un enfant à respirer des gaz d'où serait exclu l'oxygène, si on liait ses membres de manière à gêner la circulation et le mouvement, ces actes seraient considérés comme criminels, au plus haut degré. Cependant on ne prête aucune attention, on sourit, ou même on approuve, lorsque la mentalité ou la sensibilité de millions d'êtres humains sont exposées au gaz intellectuel et social épuisé ou impur, préparé par la routine d'une instruction forcée ou la tyrannie des croyances, coutumes et conventions, au lieu de recevoir l'air naturel, essentiel au développement du *Moi*.

Par l'instruction forcée, les degrés d'être mental, psychique, nerveux et nerveo-physique sont continuellement surexcités, narcotisés ou comatisés.

Voici comment il faut parler aux néophytes :

« Vous êtes d'origine divine, que vous soyez de *Brah Elohim* ou de *Brah Aoual*. Vous êtes homme, c'est-à-dire le chef-d'œuvre et le lien dans la chaîne de l'Etre cosmique. Vous êtes responsable, selon vos moyens, de votre Moi, de son perfectionnement continuel et de la conservation de son intégrité. Vous devez acquérir la connaissance qui peut vous faire recouvrer ce que l'homme a perdu. Vous êtes formé pour le perfectionnement individuel perpétuel et vous avez droit à tout ce qui est susceptible de favoriser votre évolution.

Vous êtes formé pour acquérir la plénitude de la vie sur la terre qui est l'héritage et le séjour naturel de l'homme. Si vous perdez l'enveloppe extérieure actuelle, vous cessez d'être homme.

La perte d'un état ou degré, *occasionnée par l'Hostile*, est le pire de tous les maux ; une telle perte est une injure au Dieu formateur. En développant ses propres degrés d'être, on fait évoluer son entourage ; en transformant la matérialité, en la façonnant graduellement et méthodiquement, on finit par la rendre propre aux formations.

Si la transformation est accompagnée de souffrance et de perte, c'est que l'homme a abdiqué une partie de ses

droits en faveur de l'Hostile. Votre premier devoir, celui qui vient avant tous les autres, est de garder votre corps, parce qu'à son abri, rien ne peut vous nuire dans aucun état ou degré d'être.

Vous avez droit à l'immortalité sur la terre. Lorsque l'intelligence localisée dans l'homme sera suffisamment développée ou *redéveloppée* pour être en plein rapport avec l'intelligence universelle, il trouvera le moyen de préserver le degré nervo-physique à perpétuité et de recouvrer le degré physique, dont il a été dépouillé.

C'est par le développement et la préservation du Moi, selon les pouvoirs et la connaissance compatibles avec vos capacités, c'est par le développement de votre mentalité, c'est par le sain usage de votre propre raison, c'est par la préservation de votre degré nervo-physique; c'est par l'encouragement que vous donnerez à tous les nobles sentiments, c'est par le désir continu, la ferme volonté de les mettre à exécution, c'est surtout par la garde du degré nerveux de l'état physique contre les excès d'irritabilité et de sensibilité, c'est enfin par le choix raisonné de votre milieu que vous deviendrez capable d'aider l'homme individuel et l'homme collectif à reconquérir ses droits primitifs et légitimes. Protégez de votre mieux votre corps : évitez avec soin toute souffrance, tout malaise par une nourriture et un vêtement convenables, par le repos, l'exercice et les plaisirs naturels. Vous prolongerez ainsi votre vie tout en contribuant au bonheur de votre entourage.

Si au contraire vous annihilez votre mentalité en lui substituant celle d'autrui, si vous vous prosternez devant les croyances et les préjugés, si vous bannissez votre raison, si vous empoisonnez votre spiritualité par l'adoration d'êtres individuels ou personnels et d'un caractère plus que douteux, qui échappent à vos sens normaux, si vous surexcitez ou atrophiez votre degré nerveux, si vous pervertissez votre sexualité, si vous épuisez votre état physique dans les excès ou les privations également contraires à la nature,

vous vous préparerez une existence aussi courte que misérable sur la terre ; vous vous rendrez incapable de résister aux influences néfastes qui amèneront votre désintégration.

Cultivez donc votre mentalité en développant votre raison, votre volonté et vos capacités de savoir tout ce que vous pouvez concevoir sans vous régler sur la conception d'autrui.

Selectez votre entourage immédiat qui doit être raffiné, sympathique, sincère et vrai, afin que vos facultés se trouvent dans leurs meilleures conditions de développement.

Servez-vous surtout de votre intelligence pour préserver votre degré nervo-physique qui est digne de tout honneur et de toute considération : sa construction est tellement merveilleuse que ceux qui l'étudient et se rendent compte de l'étendue de ses capacités témoignent que le corps est fait pour l'immortalité. Méfiez-vous de ceux qui vous enseignent à dédaigner ou à mépriser le corps et la terre ; souvenez-vous que l'homme est le chef-d'œuvre de *Brah Elohim* et l'être de prédilection de *Brah Aoual*. Si vous êtes dépouillé, vous cesserez d'être *Homme*.

A l'égard de la terre, votre domicile et votre héritage, l'état actuel de l'homme l'empêche de réaliser les capacités merveilleuses qu'elle recèle et qui doivent en faire un séjour de délices. Les faux cultes, les croyances erronées, les préjugés mettent presque tous les hommes dans une position semblable à celle de quelqu'un qui gémirait dans la misère auprès d'un immense trésor où il pourrait librement puiser. C'est un devoir pour tout homme de se servir de son intelligence et de sa mentalité pour faire évoluer la terre : *Les cieux sont au Seigneur ; la terre, il l'a donnée aux enfants des hommes*.

Ceux qui enseignent à l'homme à négliger ou à dédaigner ce qui est dans la sphère de ses perceptions, en faveur de ce qui est au delà de cette sphère, sont des pires ennemis. Sciemment ou non, ils sont sous l'influence de ceux qui cherchent à dérober à l'homme son corps et la terre,

de même que, dans le passé lointain, ils lui ont dérobé le paradis avec le véritable état physique qui complétait son être.

La Sérénité

Le devoir et le bonheur de tout être individuel consistent à développer ses propres capacités, tout en occupant dignement le poste qui lui est confié. La tentation ambitieuse d'occuper le poste d'un autre ne produit qu'inquiétude et désappointement ; c'est là un désir encore plus funeste que vain. Chaque être individuel est fait pour un office particulier et il le remplit avec plus ou moins de succès selon qu'il se conforme ou non à ses capacités propres.

Un champignon insignifiant peut être cultivé et atteindre à une perfection assez grande pour devenir un mets sain et délicat ; mais aucune culture n'en peut faire un dattier. Le cerveau d'un serpent ne ressemble pas plus à celui d'un Kangouroo, que celui du Kangouroo au cerveau de l'éléphant ou du chien : de même les facultés d'un homme médiocre ne peuvent atteindre en un instant celles d'un mage.

La nature ne présente nulle part d'égalités : elle n'a pas de lois pour changer subitement les circonvolutions cérébrales dont dépend en partie la manifestation de l'intelligence. Même en supposant que le cerveau du marsupial puisse s'élever à la perfection de celui de l'éléphant ou du chien, et que le cerveau de l'homme médiocre puisse remplir les fonctions de celui du Mage, leurs sangs ne pourraient sustenter suffisamment ces organes déplacés. La différence de composition entre les sangs du marsupial, ceux du mammifère et ceux de l'homme est bien connue ; on ignore celle qui existe entre les sangs de l'homme médiocre et ceux de l'homme supérieur, parce que l'état éthéré de ces derniers échappe aux sens ordinaires, mais cette différence n'en est pas moins réelle.

Celui qui se montre paré des conceptions de la sagesse

ou de la connaissance d'autrui est comme l'âne revêtu de la peau du lion ; dès qu'il ouvre la bouche, les sages le reconnaissent. Au contraire, l'individu humble, qui sait évoluer dans sa condition modeste, est comme la violette des bois qui fleurit dans la mousse au bord du ruisseau murmurant : toujours elle répand son parfum ; mais ceux qui veulent la trouver, doivent se baisser pour la chercher.

Un énorme serpent, gonflé d'orgueil, dressait au-dessus des flots sa tête prétentieuse qui voulait atteindre aux nuages, tandis que sa queue traînait dans la mer. « Je suis, criait-il, le roi de la terre entière. » Un crabe, en passant, happa la queue du monstre dont le corps aussitôt s'effondra dans les flots. Et les requins de dire : « Voilà le roi tombé ; bonne aubaine pour nous qui aspirons à la royauté ! » Et ils se jetèrent sur le grand serpent pour le dévorer.

Voilà l'image de celui qui s'arroge l'autorité sur ses semblables ; les crabes guettent sans cesse l'occasion de le mordre et les requins sont prêts à le dévorer. Au reste, bienheureux celui qui n'a pas à gouverner ou à diriger autrui ; celui à qui incombe pareille charge n'a plus de repos pour se perfectionner lui-même ; il faut qu'il se dépense pour son peuple. La possession de la sagesse est pleine de satisfaction, mais le chemin qui y mène est semé de douleurs.

Développez donc, selon sa nature, votre mentalité ; la mentalité forcée est comme le fruit hâtif, poussé en serre : elle manque de tout, elle n'existe que de nom et en apparence.

*
* *

La préservation et le perfectionnement des organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher sont de première importance dans l'éducation. Ces sens nous mettent en rapport immédiat avec notre entourage ; il

nous procurent aussi une quantité de plaisirs sains et naturels. Des beautés de formes et de couleurs qui charment des organes visuels évolués n'existent pas pour les autres. L'oreille développée sentiente des mélodies, des nuances, des harmonies que l'oreille non développée ne connaîtra point. Le goût et l'odorat cultivés par l'éducation jouissent de mille saveurs et parfums dont la suavité échappe à des sens incultes. Cependant le plus précieux peut-être de tous les sens, et celui qui évolue le premier, est le toucher. C'est le plus sensible et le plus délicat de tous. Nous pouvons supporter l'audition, la vue, l'odeur même de choses que nous aurions la plus grande répugnance à toucher. Ce sens exquis, quand il est bien cultivé est notre plus grande sauvegarde ; mais nous le laissons, ainsi que les autres, se pervertir par de néfastes habitudes.

On ne doit jamais contraindre un enfant à toucher ce qui lui répugne : ce qui répugne au tact est toujours nuisible, directement ou non.

De même, il nous est agréable de toucher un objet animé ou inanimé — si tant est qu'il puisse exister des objets inanimés — si nous l'aimons. Les sens de l'ouïe et de la vue nous trompent souvent ; le tact affiné nous égare rarement. La sensitivité est le sens non seulement le plus puissant et le plus sûr, mais encore le plus éminemment protecteur. C'est celui qui peut le premier nous mettre en relation avec le véritable état physique dont nous avons été dépouillés.

Le toucher doit être évolué en fonction efficace. Lorsqu'il est suffisamment développé, nous pouvons sentienter à distance les choses pour lesquelles nous avons de l'affinité et de l'antipathie. Le soi-disant instinct de quelques animaux paraît souvent supérieur à la manière de sentir de l'homme, mais en réalité il n'en est pas ainsi. Cette apparente supériorité vient de ce que les animaux font un usage naturel de ce sens naturel, qui par coutume ou par suite des conventions est altéré chez la généralité des hommes. On avait confié à mes soins un jeune néophyte chez lequel

le tact était naturellement d'ordre supérieur. Je le mis dans les meilleures conditions pour éduquer et évoluer sainement et naturellement ce sens. Un jour que nous étions en voyage, au lieu de suivre la direction la plus courte pour aller à notre lieu de destination, l'enfant tourna subitement par un chemin à notre droite. Je lui en demandai la raison. « Devant nous, me répondit-il, est une forêt où se trouve quelque chose qui nous nuirait. »

Notre coutume est de vérifier autant que possible les assertions de nos sensitifs partiellement évolués. Aussi, dès que nous arrivâmes à un petit village où nous devions passer la nuit, je pris des informations au sujet de la forêt et les paysans de l'endroit m'apprirent que pendant cette saison, elle était infestée par une espèce de petits scorpions très venimeux.

Une autre fois, voyant que l'enfant évitait un néophyte venu chez nous du Sud du royaume de Nimred, je lui dis : « Nanaesth te traite avec beaucoup de bonté ; pourquoi l'évites-tu ? Ne vois-tu pas que tu agis à ton propre détriment ? Ses connaissances pourraient t'être d'une grande utilité ». L'enfant me répondit : « Il y a quelque chose dans la mentalité de Nanaesth qui me répugne tellement que je ne puis suivre, sans en souffrir, une seule de ses pensées, de ses idées et même de ses conceptions ». L'observation ayant confirmé la justesse de cette manière de sentienter, je me déterminerai à envoyer Nanaesth au mage Omus qui était expert dans le discernement des mentalités ; mais tous ses soins échouèrent ; peu de temps après Nanaesth quitta le vieux et droit sentier et finit par devenir un chef des adorateurs de Devo.

Une autre fois, comme nous retournions, au crépuscule, vers notre demeure, l'enfant s'arrêta sous un haut palmier et s'y coucha pour se reposer.

— Pourquoi t'arrêter ici, lui dis-je ; vois, notre demeure est à deux pas !

— Pendant notre longue absence, me répondit-il, le lieu où habitent les Néophytes a été infesté par des êtres ennemis

des hommes, car ils cherchent à sustenter leur propre vie au détriment de la force vitale humaine. Je ne puis entrer là pendant la nuit et dormir au milieu de ces êtres.

— De quel degré sont ces êtres, demandai-je.

— Du degré psycho-nerveux ou nerveux, me répliqua-t-il. Je sentiente qu'ils sont envoyés par ceux qui furent obligés par Aoual et Mavb l'Immortelle de faire retour à Devo.

Le laissant libre de se reposer sous le palmier, je me rendis à notre habitation et j'allai droit au lieu où demeuraient les Néophytes. J'appelai l'un après l'autre deux voyants évolués ; je les endormis sous ma protection et ils confirmèrent ce qu'avait perçu l'enfant. Un rare voyant, en état psycho-nerveux vit un être hostile, semblable à ceux que Aoual et Mavb l'Immortelle avaient bannis, entrer au milieu de ces êtres imparfaits et se vêtir au moyen de la matérialité qu'ils avaient attirée à eux de nos Néophytes.

Ce que je viens de raconter n'est qu'une toute petite partie des expériences faites par moi-même sur la valeur du toucher chez les sensitifs évolués. Il est chez eux, à l'état normal, beaucoup plus délicat que les quatre autres sens ordinaires. Dûment évolué, il est essentiel à la sauvegarde de l'homme et à la prolongation de la vie ; il mène directement au sens de la prédilection.

L'évolution du sens du tact est précieuse à chaque être individuel pour le guider dans la sélection naturelle et sexuelle, qui est très importante pour son bien-être et son bonheur.

Sélection sexuelle

Sur ce grave sujet, il est reçu que Brah. ayant assumé personnalité dans Elohim sa deuxième Emanation, traversa la région de l'Hostile pendant la septième époque de la septième classification et reformation de la matière mélangée et vêtit IE de la matière Azerte, formant ainsi Kahi, le premier Homme de cette septième classification

à sa propre ressemblance, qui était celle d'autrefois.

La plus ancienne tradition orale à l'égard de la formation de l'homme fut reçue dans le sommeil de l'Alifa ; mais bien peu de chose nous en a été transmis. Il est cependant reçu que pendant toute cette époque, l'homme était parfait en lui-même, et que jusqu'à la séparation de son être, il n'y avait point de transformation rétrograde, ou soi-disant mortalité.

Dans cette septième classification, il est reçu que Devo s'attribua le nom d'Elohim et qu'il plongea Kahi dans un sommeil profond, au temps où celui-ci éprouvait son plus grand épuisement ; quand il le vit inconscient, il sépara sa passivité de son activité, et grâce à cette séparation à laquelle ils n'étaient pas encore habitués, grâce aussi à leur faiblesse et aux troubles qui en furent la conséquence, il eut le pouvoir d'arracher à Kahi et à Kahie, leur véritable enveloppement physique, le corps glorieux, laissant ainsi leurs corps nervo-physiques nus et sans protection. Il fut aussi reçu que, par la suite, tous les êtres humains, à part quelques rares exceptions, furent formés deux à deux, actif et passive, mais séparément. Néanmoins l'actif et la passive continuaient à vivre comme unis en un seul être par leurs forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale, de sorte que chacun de ces deux êtres était essentiel au bien-être, à l'évolution, au bonheur et au perfectionnement, par transformation progressive, de l'autre. Lhamkhial fut le premier homme qui viola cet ordre naturel de formation, lorsque, abandonnant l'être passif de son être, il se forma pour lui-même une passive selon ses propres idées de perfection, afin de satisfaire son ambition et ses désirs. C'est ainsi que fut établie la séparation volontaire de l'activité et de la passivité ; c'est ainsi que fut forgé le glaive le plus puissant, en la main de Devo, pour subjuguer l'humanité.

Maintenant, sauf quelques rares individualités actives et passives, qui sont réincarnées sur terre, les formations de Brah-Elohim sont mélangées avec celles de la race de

Haiche; leurs enfants ne naissent pas deux à deux, actif et passive, constituant ainsi un être parfait selon la conception de leur formateur, mais chaque actif ou chaque passive choisit à son gré sa dualité, ainsi que font les animaux. Même lorsque les êtres humains naissent deux à deux, actif et passive, la Hiérarchie adversaire interdit leur union en dualité d'être comme le suprême déséquilibre et le plus grand péché contre le commandement de leur Dieu. C'est ainsi que la loi a supplanté la nature, et les théories sur la sélection sexuelle sont aussi nombreuses que contradictoires.

Il est bon d'approfondir ce sujet, si on veut le comprendre non pas selon l'enseignement des cultes, usages ou conventions, mais selon celui de la vérité et de la raison.

Aucun bien ne peut l'emporter sur celui qui résulte de l'union de l'actif et de la passive en affinité entre eux. Il n'y a pas de pire déséquilibre que l'union d'un actif et d'une passive entre lesquels cette affinité n'existe pas.

Là où est la vraie dualité d'être, chacun supplée à ce qui manque à l'autre, de sorte qu'ils sont comme un, et ainsi capables de progresser continuellement vers la perfection. En outre, leurs formations naissent riches en forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale et aptes, par conséquent, à endurer la bataille de plus en plus rude de la vie.

En outre, ces formations nées d'une union équilibrée se trouvent entourées de toutes les conditions favorables à leur heureuse évolution, et entre autres, de ce calme si nécessaire au développement de toute vie germinative.

Au contraire, ceux dont l'union n'est pas en affinité sont un obstacle réciproque et constant à leur progrès vers la perfection. Si leur caractère n'est pas naturellement prudent et indulgent, ils deviennent l'un pour l'autre une source d'irritation et de soucis. Plus ils sont évolués, et plus leurs sens délicats sont vivement offensés, jusqu'au jour où la souffrance est vaincue par l'apathie. C'est ainsi

que la douleur d'une plaie cède la place à la gangrène. Les enfants de tels malheureux manquent naturellement des quatre forces; dès le temps de leur conception, ils sont formés pour la misère et l'incapacité, qui s'aggravent à cause de leur entourage, de sorte qu'ils deviennent un lourd fardeau, non seulement pour eux-mêmes et leur famille, mais encore pour la société.

Il faut remarquer que le sens du toucher, dûment évolué, serait le moyen le plus assuré d'éviter de telles unions involontaires, car il ferait percevoir le manque d'affinité, et les individus avant leur union seraient conscients qu'ils ne peuvent la contracter sans violer la loi de charité envers eux-mêmes, leurs enfants et la société.

Il est vrai que, dans le temps actuel de surexcitation, d'affaiblissement et de déséquilibre, un actif et une passive peuvent sentir un élan passager d'affinité réciproque, qui diminue ensuite jusqu'à l'indifférence complète, ou même se change en un vif désir d'être délivrés l'un de l'autre, et les invite à choisir ailleurs une compagne ou un compagnon de leur vie. Dans ce cas, il n'y a croyance, culte, code ou coutume, qui puisse maintenir liés ceux que la nature elle-même a dégagés; et, pour le bien-être de la société même, il est nécessaire que cette délivrance soit accordée sans causer aucune tache, aucun dommage social. Mais il est du devoir strict de ceux qui en ont le droit, de s'assurer que la cause de cette demande est une véritable et persistante volonté de se séparer à cause du manque d'affinité, et non un accès de passion passagère ou de dépit. Il y a plus :

Dans ce temps où tout tend à devenir politique et par conséquent non naturel, si ces individus se croient obligés à demeurer ensemble, il n'est pas désirable qu'ils engendrent des enfants, parce qu'ils ne peuvent les douer des forces convenables, ni leur fournir les conditions du bien-être et du bonheur.

Aucune faute des parents ne peut être attribuée aux enfants. Nous rencontrons ici une erreur que nous devons combattre de toute notre force : c'est la loi ou formule

qu'on prétend divine et qui affirme que les fautes des pères sont imputées à leurs descendants jusqu'à une certaine génération ou époque. Cette assertion est de même nature que le mensonge énoncé par Devo et ses représentants, d'après lequel Kahi et Kahie ayant convoité le fruit de la connaissance, le divin formateur en rendit responsables *tous les hommes* et les livra *tous* à la mort.

Chaque enfant humain naît sans tache. Aucun enfant n'est responsable de sa propre naissance. On ne l'a point consulté pour savoir s'il voulait ou non venir au monde. Dans la mesure où son atavisme n'est point entièrement satisfaisant, il est du devoir des éducateurs d'apporter à son éducation plus de soins qu'à celle des enfants qui ont l'avantage d'une hérédité meilleure. De cette manière, le développement de ses capacités peut donner à l'enfant la force de dominer ce déséquilibre. Dans les champs même bien cultivés, toujours des herbes croissent au milieu du blé ; si le cultivateur place le blé dans les meilleures conditions, il étouffera les herbes. De même pour les enfants : les aidons-nous à cultiver leur moi supérieur, ils domineront peu à peu les autres moi, parce que le moi supérieur est le véritable temple du Divin Holocauste. Il est vrai qu'au commencement de la septième classification de la matière, Elohim forma Kahi à sa similitude dans tous ses degrés d'être ; mais bien des éons de temps se sont écoulés depuis cette époque ; actuellement les degrés les plus denses de l'homme sont plus ou moins formés d'éléments multiples, qui par leur déséquilibre tendent à la transformation rétrograde, à moins qu'ils ne soient amenés sous la domination du moi intellectuel ; si l'on considère que chaque molécule a sa vie propre, que certaines espèces de ces êtres sont opposées à d'autres, que l'homme est un être composé, enfin que les Hostiles s'opposent à son être intégral, l'étonnement du philosophe ne viendra plus de la vue de l'imperfection actuelle, mais de ce que son état n'est pas encore plus déplorable.

Celui qui non seulement *se connaît*, mais encore *est lui-*

même, c'est-à-dire dont tous les moi sont unis au *Moi* supérieur, de même que celui-ci est uni à son Divin Habitant qui peut ainsi entrer en plein rapport avec l'intelligence universelle, celui-là seul peut infuser ses propres forces dans son entourage, et guider ses semblables.

Quant aux soins à donner à l'enveloppement extérieur de l'homme, c'est-à-dire, dans l'état actuel, au degré nervo-physique, tout ce qui enveloppe et protège ce degré est de la plus grande valeur; car tous les maux viennent du dehors et ne sont capables de nuire qu'en raison de ce que l'homme est dépouillé et privé du vrai corps physique, ou corps glorieux. — Le corps nervo-physique est ainsi exposé, non seulement aux attaques des minimes formations hostiles ou égoïstes, mais encore à tous les changements de température, aux influences des auras antipathiques et à beaucoup d'autres choses nuisibles, trop nombreuses pour être énumérées ici. Il s'ensuit qu'un des buts principaux de ceux qui cherchent à conserver le corps nervo-physique consiste à rechercher un équivalent convenable pour remplacer l'enveloppement extérieur.

Parmi ces enveloppements naturels, les cheveux ou poils longs et abondants sont excellents; c'est pourquoi, même dans l'état actuel, la tête et les parties les plus précieuses du corps en sont couvertes. Les cheveux ou poils doivent être gardés soigneusement propres; car dans l'état présentement malsain du corps, l'entourage de leurs racines est un lieu infesté par diverses espèces de venins qui s'échappent du corps physique. Le reste du corps, c'est-à-dire les parties nues doivent être frictionnées et ointes, chaque matin, avec des nards odoriférants, qui sont une puissante protection contre les petites formations hostiles malfaisantes; il faut cependant rejeter les onguents gras. — Mais rien n'égale, pour remplacer le corps glorieux, l'aura personnelle des actifs, et pour la passive, l'aura de celui avec qui elle est en affinité.

Il faut se rappeler que l'affaiblissement et la détérioration du corps, se terminant par la transformation rétro-

grade, ce qu'on nomme aujourd'hui la *mort naturelle* — a pour cause l'attraction et l'emprisonnement, dans les concrétions, des constituants les plus rares, propres à la sustentation ; c'est ce qu'on peut appeler en d'autres termes la fixation de la plasticité.

Nous avons écrit un traité spécial sur la nature des éléments sustentateurs, ainsi emprisonnés, et nous sommes en train d'étudier à fond les moyens d'obtenir, au moins partiellement, leur libération. Ici, nous nous contenterons de dire que le son contient un des plus précieux réservoirs de ces éléments ; il n'est point facile de les extraire : il est vrai que, si on fait bouillir ensemble, et si on les assujettit à une pression considérable, du son et des plantes riches en siliques, on obtient un produit qui, employé comme boisson, ou dans la cuisson des aliments au lieu de l'eau, est d'un grand avantage pour la sustentation. Les frais de cette préparation sont presque nuls ; il suffit de connaître un peu les nombreuses plantes riches en siliques ; elles abondent partout. Mais par ce moyen, on n'utilise pas intégralement les éléments libérés, et la cuisson en fait perdre beaucoup.

Tout aliment peut être assaisonné ou aromatisé : les petites semences de l'anis, la noix muscade, les clous de girofle, la cannelle, le gingembre et surtout le carvi sont d'excellents préservatifs contre beaucoup de maux physiques.

Ces semences et épices peuvent être graduellement prises dans la nourriture d'une manière si abondante et si continue, que le corps entier devient aromatisé.

Remarquons encore une chose fort importante, et généralement inconnue : après un violent exercice ou un bain chaud et dans tous les autres cas où les pores du corps s'ouvrent, il est essentiel de frictionner et de recouvrir entièrement le corps avec les nards dont nous avons déjà parlé, parce qu'il existe dans l'air respirable et dans l'eau des milliards de petits êtres malfaisants qui peuvent pénétrer dans le corps par les pores dilatés.

Il est à recommander à chacun de porter sur soi, jour et nuit, quelque puissant et agréable parfum, à la condition qu'il soit répugnant pour ces animalcules malfaisants. Car beaucoup de parfums, au contraire, les attirent. Parmi les parfums les plus utiles sont le musc, le camphre, les essences de cèdre, de pin odorant, de roses, enfin l'ambre gris. Les meilleurs, l'essence de roses, le musc et l'ambre gris sont d'un prix élevé. C'est pourquoi il est d'usage de les réserver pour les premiers-nés des grandes familles psychiques : on peut ainsi les reconnaître à ces odeurs.

Les vêtements portés, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, doivent toujours être secoués, exposés au grand air et aromatisés au moment de s'en revêtir. Malgré cela, ils sont encore sujets à l'invasion des minimes animaux malfaisants.

Cette aromatisation intérieure et extérieure jointe à l'ingestion des aliments rares dont nous venons de parler produisent une sorte d'embaumement vivant, et remplacent dans une certaine mesure le véritable corps physique, ou glorieux, que nous avons perdu. Il faut savoir que toute chose malfaisante vient du dehors ; même par la respiration, des milliards de petits êtres nuisibles entrent dans le corps, et établissent leur demeure dans toutes les cavités et dans tous les canaux tapissés de membranes muqueuses. Nous n'avons pas ici le temps ni l'espace d'énumérer tous les maux que ces êtres infimes produisent ainsi. Nous en signalerons un, cependant, à cause de sa gravité toute particulière. Le cours rapide du sang dans les vaisseaux *sains* produit une espèce d'électricité qui est le véhicule de la vie. Quand les petits êtres ont fixé leur demeure dans la délicate membrane muqueuse qui tapisse ces vaisseaux, ils émettent leurs secrétions et excrétions, et sont assujettis à la transformation rétrograde qui produit des animalcules encore plus infimes. Toute la partie intérieure des vaisseaux se doubie alors lentement et graduellement d'une espèce de vernis glutineux ; l'électricité produite par la friction sur les muqueuses cesse et avec elle la manifestation nor-

male de la vie. Tout cela arrive parce que l'air respirable est vicié et privé des éléments destructeurs de ces microbes, ou de ceux qui empêcheraient ces êtres de pénétrer dans l'atmosphère.

Il est reçu que les anciens utilisaient certaines gommes, épices et parfums dont nous ne connaissons plus que le nom et tout au plus quelques vertus. De ce nombre, sont la gomme stacté noire, le cassariar couleur d'ambre et le bracteck qu'on a décrit comme un liquide oléagineux, dissolvant et fortement aromatique. Leur préparation était gardée secrète parmi les plus grands Initiés. La vapeur de ces préparations, quand on la respirait, était un remède souverain contre les impuretés des canaux physiques, car elle donnait au sang le pouvoir de détruire toutes ces sortes de vernis glutineux.

Quant aux habits, et ceci spécialement pour les sensitifs, la soie est préférable à toute autre étoffe, principalement pour les vêtements qui touchent immédiatement la peau, en raison de la dualité de la soie : dans le double canal de son fil, des courants électriques circulent sans cesse. De même, les broderies d'or et d'argent disposées de manière à produire le courant électrique sont fort utiles. Les couronnes, ceintures et bagues étaient autrefois ouvertes à leurs extrémités : ce n'étaient pas seulement des ornements mais des générateurs de forces. Par exemple, la ceinture en or et en argent était ouverte à la région du cœur. Les couronnes étaient ouvertes sur le front ou vers la partie déclive du cerveau. Les bracelets étaient portés au bras droit pour lui donner de la force dans les combats. Plus tard, il y eut des chefs qui pensèrent que certaines formes données à ces objets, ou l'adjonction de certaines pierres précieuses augmentaient la valeur de ces conducteurs de force électrique. Telle est l'origine de divers ornements. Il y eut même parfois de grands hommes puissants qui pouvaient infuser dans ces objets leur propre force intellectuelle et vitale.

Pour revenir à la sustentation, tout ce qui est de masti-

cation difficile ou pénible a très peu d'efficacité. Cette règle est sans exception. Ces choses sont non seulement inutiles, mais malfaisantes, parce qu'elles irritent et dilatent l'estomac qui a plutôt besoin de se restreindre que de s'élargir. Pour cette raison, les aliments liquides ou les gelées sont préférables aux solides. Néanmoins les choses difficiles à mastiquer contiennent de précieux éléments qui peuvent en être extraits à froid, d'une manière spéciale et pris sous forme de boisson.

Parmi les aliments les plus avantageux, il faut compter les œufs des oiseaux qui se nourrissent de semences choisies, le lait des chèvres qui mangent des herbes riches en siliques et en phosphore libre, et le miel des abeilles qui vivent parmi certaines plantes aromatiques et parfumées qui sont connues et hors de prix. Pour que le miel soit précieux, il faut avoir une ruche au centre d'un terrain très étendu, cultivé spécialement avec ces plantes. Autrement, les abeilles s'envolent à la recherche d'une autre nourriture.

On dort naturellement plus en hiver qu'en été, à cause de la différence de l'air respirable. L'habitude de se lever et de se coucher en même temps que le soleil est importante pour le bien-être de tous les degrés de l'état physique.

Le jus pur des fruits, à froid, est excellent. La chaleur de l'ébullition, et la fermentation le rend relativement inutile, parce que l'éther des fruits s'échappe par l'ébullition et est transformé par la fermentation de manière à devenir parfois absolument nuisible. L'acidité des fruits aigres, ou non, parvenus à maturité, produit souvent un mauvais effet sur les sécrétions qui concourent à la digestion.

Le lait pur des chèvres nourries comme nous l'avons expliqué plus haut, donne d'excellents résultats, et nous avons connu personnellement des personnes très affaiblies auxquelles aucun autre aliment ou médicament n'avait pu restituer leur force normale ; elles furent guéries par le

lait de chèvres dont la nourriture consistait principalement en lentilles. Chacun sait que les lentilles contiennent plus que toutes les autres graines les éléments du lait ; ces éléments dans le lait de la chèvre deviennent parfaitement assimilables, et pour ainsi dire, de l'essence de lait. Un autre avantage reconnu est que les chèvres sont exemptes des atteintes d'un certain nombre de microbes auxquelles les autres bêtes laitières sont sujettes. C'est probablement pour cette raison que les hiérarchies adverses considèrent la brebis comme le symbole des élus, tandis qu'ils maudissent la chèvre.

Les anciens tenaient fort à cette idée que les vêtements faits de poils de chèvre blanche et tissés grossièrement, de manière à laisser libres les extrémités des poils, étaient une protection non seulement contre la température, mais encore contre certaines espèces de microbes malfaisants. Il est enregistré qu'un grand et puissant Initié, le précurseur de Kavis était vêtu d'une tunique de poils de chèvre, que les semi-initiés hostiles peut-être à cause de leur aversion pour cet animal, ont transformée en poils de chameau.

Très avantageuse est la coutume, pendant le repos, de se couvrir la tête et le corps entier d'une couverture en poils de chèvres, qu'on a trempée dans un liquide préparé avec de la sève de pin odoriférant ou d'eucalyptus : ces deux substances embaument l'air et éloignent certains êtres malfaisants qui, surtout pendant l'absence de lumière, se traînent lentement à la recherche de tout ce qu'ils peuvent dévorer. Il faut regretter la perte du secret qui permettait de fabriquer à peu de frais ces lampes perpétuelles dont la lumière n'était pas entretenue, comme elles le sont toujours plus ou moins, par l'oxygène de l'atmosphère, si essentiel à la respiration pulmonaire. Une pareille lumière était une grande protection contre ces ennemis infiniments petits.

Très sage est le conseil de Haran, quand il dit : « Si une circonstance désagréable se présente à vous, essayez d'aller à sa rencontre dès le matin » ; de cette manière vous aurez

le temps de recouvrer le calme nécessaire au sommeil paisible de la nuit.

Il existe des petites formations qui sont attirées par affinité avec le malheur, d'autres avec le bonheur ; et les premières sont beaucoup plus puissantes pendant l'absence de la lumière. A ce propos, il est reçu qu'au temps de la restitution, il n'y aura point d'obscurité ; les terres n'auront aucun besoin de soleil ni de lune pour être éclairées ; mais de même qu'en chaque Initié dûment évolué, la Lumière de l'Intelligence Divine est en plein rapport avec l'Intelligence Universelle qui l'entoure, de même dans chaque sphère, sphéroïde ou disque, la force intellectuelle qui est la seconde enveloppe du Centre des forces pathétiques sera en plein rapport avec l'enveloppement atmosphérique devenu lumineux par lui-même, en vertu de la restitution du véritable état physique ou corps glorieux de ces sphères, dont une des propriétés est la luminosité.

Ne vous laissez point troubler sans mesure par aucune circonstance, aucun événement dont vous n'êtes pas responsable. Ne vous inquiétez pas des personnes qui ne vous touchent pas de près par affinité. Souvenez-vous que chacun vit dans son propre Cosmos et sentiente avec sa propre sentientation. — De même que chez les animaux moins évolués, certaines espèces d'hommes aiment à vivre en société, et d'autres préfèrent l'isolement, ces derniers sont indifférents ou tout au moins trouvent peu d'intérêt à la vie de leurs semblables : il vaut mieux les laisser vivre tranquillement comme leur propre centre. Arroser un rocher, enseigner à une muraille ne sont point de très utiles occupations ; il y a là pour les sensitifs l'occasion d'un immense gaspillage de leur force pathétique.

Ne cachez pas vos vertus et vos forces ; au contraire, quand cela est compatible avec la charité et la prudence, manifestez-les, de sorte que ceux qui désirent les recevoir puissent le demander. Mais ne cherchez personne, parce que la réception est proportionnée à la faculté de répondre et la satisfaction proportionnée au désir.

Approfondissez en pleine conscience les motifs de vos actions, de manière à ne pas confondre les sentiments personnels avec ceux qui proviennent de la Justice et de la Charité. Par exemple, quelques-uns parmi nous donnent par bonté purement naturelle leurs forces sans discrétion à tout leur entourage; ils ressemblent à l'homme de la légende qui donnait son bon vin tant aux assassins qu'à leur victime, et cela au nom de la Charité. D'autres, au contraire, par passion ou rancune, jugent et punissent d'autres êtres au nom de la Justice. La Charité et la Justice sont pures et vraies dans chaque homme en raison directe de son non-égoïsme.

Si quelqu'un vous demande un conseil, donnez-le lui au mieux de votre conception et de votre expérience. Mais sauf à ceux dont vous êtes responsable, ne donnez jamais de conseil à qui ne vous en demande point: la faute est proportionnée à la connaissance; donner la connaissance à ceux qui ne le désirent pas, et qui peut-être n'en profiteront pas, est un manque de charité.

Il vaut mieux écouter que parler; celui qui se tait, surtout parmi des étrangers, gagne beaucoup en connaissance, en dignité et en repos. En ordre, les mots sont la manifestation de la pensée; s'ils n'expriment pas une pensée sincère, ils n'ont aucune raison d'être prononcés. Des milliards de personnes regrettent d'avoir parlé; très peu ont à se plaindre d'avoir gardé le silence.

Ne parlez et surtout n'écrivez pas dans les moments d'excitation. Ce qu'on a dit peut s'effacer comme une trace sur le sable de la mer; mais ce qui est écrit est comme une gravure dans un rocher. La règle de garder le silence, même en pensée, vis-à-vis des actions de ceux dont nous ne sommes pas responsables est un efficace moyen de garder la paix de l'esprit; cette paix nous aide grandement à atteindre la longévité. Les soucis inutiles à propos des affaires d'autrui gâtent le repos et sont une violation directe de cette loi de la Charité: *Conservez votre vie, car la vie est sacrée.*

Le repos est aussi essentiel à la fructification des germes pathétiques et intellectuels — et dans l'état d'évolution, il y en a toujours de nouveaux — qu'il est nécessaire pour la germination des semences végétales. La vaine curiosité est comme la fourche du paysan qui remuerait toujours les germes. Une semence ne peut s'enraciner par le haut et bourgeonner par le bas, de même un germe mental bouleversé par les passions et les préjugés ne peut se développer. Des passions mal réglées meurtrissent la mentalité de même qu'une surface rugueuse déchire une peau délicate.

Heureux l'homme qui, en se couchant le soir, peut se dire : « J'ai aujourd'hui rendu un être meilleur et plus heureux qu'il ne l'était ce matin ».

Les petites vexations et les troubles de la vie journalière sont comme les brumes matinales, dans les vallées. Le soleil de la gaîté et de la bonté les a vite dissipées.

Dans la pratique journalière, pensez le mieux possible de manière à être en accord avec ceux qui vous entourent ; n'oubliez pas que, si vous êtes suffisamment puissants et évolués, vos pensées peuvent être des formations. Concentrer puissamment ses pensées sur une vertu peut lui donner beaucoup de force.

Ne soyez jamais porteurs de mauvaises nouvelles : il ne manque pas de gens pour se charger de ce triste office.

CHAPITRE XXXII

DES DESSEINS DE DEVO A L'ÉGARD DE L'HOMME — DEVO ET AOUAL — PARTAGE DE L'EMPIRE DE CHI

Les quatre grandes émanations de Chi évoluèrent dans le lieu qu'elles avaient elles-mêmes choisi. Le temps de leur retraite était presque expiré, quand Devo rentra dans la cavité où il avait reposé du sommeil d'assimilation ; là, ayant touché la matérialité nervo-physique dans le corps de Lhamkhial, il resta quarante jours et quarante nuits. Au bout de ce temps il appela à lui quelques-uns de ses chefs et les revêtit de la forme humaine comme il s'en était lui-même revêtu. A peine s'étaient-ils assimilé ces formes, que Devo leur dit : « Il est connu de vous que les formations mises par Chatter en rapport avec l'homme ont été chassées par des êtres formés par Aoual et postés dans les auras de ceux qu'il désirait protéger ; partout et toujours Aoual est plus fort que nous ; mais pour le moment je constate que cette circonstance, qui semblait nous être contraire et nuisible, nous est avantageuse ».

— Pourquoi donc ? demanda un des quatre Hostiles revêtus par Devo de formes humaines.

— Parce que ceux qui sont ainsi entourés ont pris l'habitude de dépendre d'une aide extérieure surhumaine et sous forme visible, au lieu de ne dépendre que d'eux-mêmes et de l'invisible Habitant Divin qui demeure en eux. Ainsi se fortifie notre espoir d'acquérir sur eux du pouvoir, d'autant que nous pouvons nous transformer à la similitude des êtres formés par Aoual et qui nous sont de-

venus visibles dès qu'ils sont entrés dans les auras humaines. Tant que l'homme ne dépend que de lui-même, son Moi le plus élevé est le premier vêtement de Brah ; s'il suit ainsi la lumière de sa propre raison, et s'il dirige vers la terre et ses semblables toutes ses pensées et toutes ses actions, nous sommes impuissants à le toucher. Au contraire, s'il les dirige vers des états plus raréfiés et attend l'aide d'êtres qui sont dans les raréfactions, au moins par son désir et sa volonté il se sépare du degré nervo-physique ; il délaisse ses semblables, en qui le divin Habitant est entièrement uni avec lui, et de la sorte il devient une proie facile.

« Je suis resté isolé pendant quarante jours et quarante nuits, afin de considérer notre position actuelle et nos moyens d'action, et maintenant je suis convaincu que nous pouvons effrayer et duper l'homme. C'est pourquoi je vous ai appelés. Je veux aussi vous apprendre certains moyens qui vous permettront d'atteindre ce but et dès que vous en serez instruits, je vous enverrai les enseigner aux autres. En vérité, il est nécessaire de prendre rapidement des mesures fortes et décisives ; car bientôt les quatre Emanations de Chi, qui sont les êtres de son être, vont prendre leur pleine activité comme hommes vivants sur la terre. Lorsque Kahi endura la transition, il sut conserver sa place dans l'état même où nous dominons. Sheth et Mahallal occupèrent des positions dans les raréfactions de l'état physique ; mais c'est l'œuvre de Chi d'avoir laissé sur la terre ses Emanations directes après avoir souffert la transition. A Chi appartiennent la conception, le désir et la volonté ; à Aoual l'exécution et l'accomplissement. Toutes ces choses sont contre nous. Non seulement Kahi et les siens occupent les places où nous voudrions dominer intégralement, mais quelques Initiés qui ont subi la transition ont été reçus dans les auras de Kahi, de Sheth et de Mahallal, et maintenant, à l'exemple de Chi, ils revêtent leur mentalité et la font agir en homme sur la terre ; ainsi nous conspirons et travaillons en vain. Voici ce qu'il nous reste à

faire : Subjugons et prenons pour nous le degré psychique de l'homme avec sa nombreuse variété d'émotions et de sensations, afin qu'en raison de son immédiat entourage la mentalité humaine devienne de moins en moins capable de remplir ses hautes fonctions et de diriger et protéger les degrés nerveux et nervo-physique de l'état physique. Ainsi le désir et la volonté du degré psychique de l'homme seront opposés au moins passivement aux autres degrés de l'état physique de l'homme ; les émotions et les sensations influenceront le degré nerveux et le maintiendront dans une continuelle excitation. La mentalité de l'homme lorsqu'elle est en rapport avec nos intelligences plus raréfiées peut guider les degrés nerveux et nervo-physique ; ainsi la lumière intellectuelle et celle de la raison perdront toute leur efficacité. De cette manière l'état physique entier de l'homme sera affaibli et désorganisé et la connaissance cédera le pas à la foi.

« Ecoutez-moi attentivement et obéissez ! Dans tout lieu où vous irez vous proclamerez en mon nom : *Je suis celui qui fut, est et sera.* J'ai assumé la nature et la forme de l'homme pour le racheter du pouvoir de l'Hostile. Je fus avant Brah-Aoual et avant Brah-Elohim, et même avant leur origine, la cause cosmique des matérialismes. C'est moi qui leur ai donné l'être ; c'est moi qui par eux ai formé tout ce qui est formé. Enfin j'ai façonné l'homme à ma propre similitude afin qu'il me connaisse, m'aime et me serve et puisse ainsi obtenir la vie éternelle et entrer dans mon royaume, qui n'est pas de ce monde. Je suis l'Eternel. Depuis les états les plus raréfiés qui sont ma première manifestation jusqu'à l'état physique s'étend mon domaine ; tout ce qui a forme est à moi et où je suis seront aussi mes serviteurs. Les terres, c'est-à-dire tous les domaines sphériques, sont remplis de tristesse et de douleur. Le corps le plus matériel est une prison pour vos degrés d'être plus raréfiés ; mais une fois que vous serez délivrés de cette prison, si vous avez gardé mes lois et méprisé tout ce que vous possédez sur la terre, votre récom-

pense sera le bonheur perpétuel dans mon royaume. Nul œil n'a vu, nulle oreille n'a entendu, nul sens n'a perçu les délices préparées pour ceux qui m'aiment et me servent. Vous êtes sur la terre comme des étrangers traversant un pays aride et rempli d'ennemis ; mais dans mon royaume vous trouverez au contraire des sources inépuisables d'où jaillissent les eaux d'une immortelle vitalité. La sympathie et l'amour n'y auront pas de bornes.

« Sur la terre, les petits sont assujettis aux plus grands, leurs supérieurs ; dans mon royaume chacun sera chef et roi hiérarchique. C'est pourquoi vous n'aurez aucun attachement aux choses terrestres ni à la terre. Sachez-le une fois pour toutes : ceux qui sont attachés à leur degré nervo-physique ne sont pas dignes de moi. *Il faut mourir pour être bénis.* Il faut se dépouiller du degré nervo-physique pour atteindre la perfection de l'être.

« Vous, mes messagers, parcourez les terres et annoncez cet évangile à *toutes* les formations » !

Ses chefs le regardaient avec étonnement ; ils se demandaient si ses paroles étaient sérieuses ou ironiques. Mais Devo poursuivit gravement :

« Dites aussi aux hommes : Ceux qui sont aimés des Dieux meurent jeunes. Si vous aimez vos semblables vous n'aimez pas les Dieux. Ne cherchez aucun plaisir sur la terre, ne désirez point la prolongation de la vie terrestre, car la mort est la cessation de vos peines, travaux et douleurs.

« Dites encore — et ceci avec beaucoup d'autorité : C'est moi l'Eternel qui ai condamné Kahi et Kahie aux misères de la vie terrestre, à la mort et à l'ignorance perpétuelle, parce qu'ils avaient violé mon commandement. Eux et leurs descendants ont été pour cela à jamais maudits : tout homme naît souillé et digne de réprobation. Ce n'est que par un acte spécial de ma faveur que ceux qui m'aiment et me servent seront pardonnés et reçus dans mon royaume, qui est dans les états plus raréfiés.

« On enseigne que celui qui a fait du tort à son sem-

blable doit le dédommager et peut ainsi seulement se faire pardonner d'avoir violé la loi de charité. Moi je vous dis : J'élirai parmi les hommes quelques fidèles pour leur transmettre mon autorité et ma puissance ; si vous vous êtes livrés à l'injustice envers votre prochain, vous irez vers eux et leur avouerez vos torts ; ils vous les pardonneront, en mon nom, sous certaines conditions. »

Chatter dit : « O Devo, je comprends la sagesse de vos lois ! Ceux qui cultiveront les moyens anormaux de sentir souffriront l'affaiblissement et la perte des moyens normaux et ceux qui suivront vos commandements pendant le temps de plus en plus court de leur vie terrestre auront les conceptions, les pensées, les désirs et la volonté éloignés de la terre, de sorte qu'en vérité l'intelligence de l'homme sera comme morte aux choses du degré physico-nerveux, même pendant sa vie terrestre.

« Je sens que la loi qui nous donne le pouvoir de pardonner les injustices faites aux autres sera très goûtée par les hommes déséquilibrés ; pour nous, il ne nous coûte rien de pardonner des torts faits à d'autres, sans compter que nous pourrons leur imposer les conditions que bon nous semble, ce qui peut être très avantageux pour nous ! » Devo regarda Chatter en souriant et reprit :

« Quant à l'utilité de cette loi, sachant que les craintes de l'homme aussi bien que ses espérances doivent être détournées de la terre, il sera nécessaire d'enseigner que pour les états plus raréfiés il existe non seulement un lieu de récompense et de délices éternelles réservé à mes serviteurs fidèles, mais aussi un lieu de punition et de supplices perpétuels pour ceux qui ne m'obéiront pas. Dites leur encore qu'il existe un troisième lieu qui quoique mal défini quant à sa qualité, existe réellement dans le Cosmos : ce lieu est un séjour de purification où tous les miens devront passer un temps plus ou moins long avant de parvenir à mon royaume. Écoutez attentivement : Je confie à vos mains le droit d'abréger ou de prolonger leur séjour en ce lieu de supplices, d'augmenter ou de diminuer leurs

souffrances, de sorte que votre puissance sera sans limites sur les hommes trompés par vous. Ainsi leur amour lui-même sera notre puissance. Quant aux autres — qui d'ailleurs se feront de plus en plus rares — il faut sans cesse tenter de les exterminer, sachant que s'il en reste, ne fût-ce qu'un seul en dualité, d'être sur la terre, notre victoire ne peut être assurée parce que sa mentalité peut devenir l'intermédiaire entre le Divin Habitant et l'Intelligence universelle ; l'intelligence d'un tel homme peut entrer dans les raréfactions où la mienne ne saurait atteindre à cause de mon déséquilibre, et parce que je suis sans dualité d'être ». Le visage de Chatter devint rayonnant et il dit : « Nous pouvons émouvoir et pousser les hommes comme le font les furets avec les rats ; nous pouvons les lier étroitement comme des prisonniers ; nous pouvons les conduire à leur perte comme des brebis au boucher ; nous pouvons les dominer comme tu nous domines. Elles sont bonnes et admirables ces lois, et dignes de leur origine, ô mon chef ! »

Sans prêter attention à ces paroles, Devo continua : « Il faut exciter et suggestionner l'imagination de l'homme par cette pensée que le temps viendra, où, à une époque prédéterminée, le domaine sphérique ou l'état physique n'existera plus, et qu'alors tous ses habitants humains paraîtront devant nous, l'Eternel, le Juge suprême, pour recevoir, selon leurs mérites, leur récompense ou leur punition. Après quoi, il y aura un nouveau domaine sphérique parfait en ses degrés mental, psychique, nerveux et physique où tous les miens m'appartiendront à jamais.

« Il faut sans cesse tenter de les impressionner par cette idée que les buts extrêmes de tout homme sont la mort, le jugement, le ciel ou l'enfer ; il faut qu'ils sachent qu'aucun d'eux ne pourra échapper à la perte de son degré physico-nerveux, du moins avant le dernier jugement et que la seule pensée de pouvoir échapper à la mort est un péché. Rappelez à leur souvenir qu'à l'époque de la septième classification de la matière, le premier homme et ses descen-

dants furent empêchés de retrouver sur terre leur paradis perdu, de peur qu'ils ne recouvrassent avec la connaissance de tout ce qui est connaissable, l'immortalité sur la terre ».

Après quelques instants de réflexion, Chatter répondit : « Il faut être logiques dans nos enseignements ; car, parmi les déséquilibrés même, il existe des degrés en fait de crédulité. Il y a quelques instants, tu nous as conseillé d'enseigner aux hommes la résurrection de tout corps en forme humaine ; c'est un sujet sur lequel je voudrais te demander quelques explications. Depuis le moment où le domaine sphérique sera détruit jusqu'à l'époque de sa reformation, où les hommes pourront-ils trouver un lieu d'habitation ? Les organes de leurs sens ne peuvent fonctionner que dans les degrés nervo-physique et physique de l'état physique et toute chose relative aux degrés plus raréfiés n'existe pas pour ces organes. Si quelques hommes nous demandent donc comment cela serait possible, que faut-il leur répondre? »

— A cette question, ou à de semblables, vous n'aurez qu'une seule réponse à faire : Ceux qui sont fidèles à leurs Dieux n'ont nul besoin de *connaissance*, mais uniquement de *foi*. La pensée même d'approfondir les mystères Divins est un crime pour l'humanité.

Chatter sourit, comme s'il doutait, et Devo qui l'observait reprit : « Quelle est ta pensée ? »

— Il est impossible que les formations de Kahi, de Baraschino ou d'Aoual soient ainsi trompées, parce qu'elles sont les habitations vivantes de Brah qui est la lumière de leur intelligence. Ton plan d'action est puissant, mais, à mon avis, irréalisable.

— Personne ne te demande ton avis, reprit Devo froidement. Et quant à nos mystères initiatiques dont je viens de parler, ils sont nuls en comparaison de ceux qui suiveront à mesure que les hommes deviendront de plus en plus aptes à les recevoir, quand la Raison sera détrônée et les Croyances assises en sa place, quand le sceptre sera ôté des mains de l'homme et remplacé par la baguette de

la foi, quand les vêtements royaux du naturalisme lui seront enlevés, et qu'il se sera revêtu des dépouilles du non-naturalisme, il n'y aura plus de limites à sa soumission, à ses craintes, à ses fausses espérances, à ses bizarres conceptions, à ses crédulités et à ses superstitions. Nous sommes tous esclaves de l'habitude et l'usage courant devient une seconde nature.

Devo se tut quelques instants ; son visage radieux auparavant devint inexprimablement triste, et, d'une voix semblable à une plainte, il dit comme se parlant à lui-même : « Il fut une époque où nul pathétisme, nulle spiritualité, mentalité et vitalité n'auraient pu satisfaire mon idéal de l'amour et de la vie. Et maintenant !...

« Mais bannissons les souvenirs du passé lointain ; nous vivons dans l'éternel présent ! »

On entendit alors le son d'une voix douce comme le souffle du vent d'été :

« Il n'y a point de passé pour toi. Ce qui a été est à jamais ! »

Et Devo seul perçut cette voix. Chatter dit alors :

« Mais on ne peut pas tromper ainsi tous les hommes et les conduire en aveugles à leur propre perte ! »

Devo répondit : « Il est vrai ; jusqu'au temps de notre victoire finale — si ce temps arrive — les représentants de Brah-Aoual et de Brah-Elohim existeront sur la terre. Mais ils deviendront de plus en plus rares ; ils seront presque perdus parmi mes fidèles serviteurs ; on les regardera comme des êtres étranges et nuisibles ; ils seront chassés, emprisonnés et détruits comme les plus sauvages d'entre les bêtes malfaisantes. Le temps viendra où l'on considérera comme des fous ou des monstres d'iniquité, ceux qui enseigneront : La terre est par droit divin l'héritage de l'homme, qui, en qualité de sanctuaire vivant de Brah, est le chef-d'œuvre des formations de Brah-Elohim et est immortel dans tous ses degrés et états d'être ; toute transformation rétrograde est un déséquilibre : c'est l'œuvre des Hostiles contre l'homme et son Divin Habitant. »

A ces mots Chatter et les autres chefs s'écrièrent d'une voix unanime :

« Nous sentons que le temps viendra où les hommes loueront ton nom et se diront l'un à l'autre : Existe-t-il un Dieu aussi grand que le nôtre, omnipuissant et omniscient comme lui ? Aussi plein de tendresse et de compassion ? Sa miséricorde est au-dessus de toutes ses œuvres : Dieu est amour ! »

— Cela est vrai, répondit Devo ; et il y aura d'autres fidèles qui enseigneront :

« Le nombre de ceux qui seront sauvés est, auprès de celui des condamnés, aussi petit que celui des feuilles qui restent attachées à l'arbre après le souffle violent du vent d'hiver ! Notre Dieu est la Justice même ; il est le maître souverain de toute chose ; aucune circonstance ne se produit que par sa volonté, et en accord avec sa providence, c'est lui qui a créé tous les hommes et il les conserve... dans le feu éternel ! »

Les cinq chefs rirent à ces mots ironiques et l'éclat de ce rire infernal fut perçu par les sensitifs de toute nation et de tout pays : les uns le sentirent comme un souffle d'air glacé, les autres comme un craquement de broussailles épineuses qu'on brûle.

Devo dit ensuite : « Vous partirez à minuit pour entreprendre votre mission parmi les hommes ». Au moment où il parlait ainsi, le soleil couchant allait disparaître à l'horizon.

Une heure avant minuit, ces chefs entouraient Devo en silence. Soudain Aoual parut au milieu d'eux, accompagné des trois émanations de Chi, qui avaient quitté la tour carrée et suivi chacun leur chef librement choisi. A l'apparition d'Aoual, Devo se redressa et se tint fièrement debout : ses chefs se rangèrent derrière lui en forme de croissant.

— Ecoute, Devo, dit Aoual. Tes conseils et tes lois sont parvenus à mon lieu de repos, tels que le vent brûlant du désert ou qu'un sombre nuage rempli de germes pestilentiels.

« Je me suis dit : Allons chez Devo afin de discuter ensemble ; car pourquoi un être tel qu'il est, d'une si haute origine, d'une telle capacité et puissance, tenterait-il de se ruiner lui-même en nous nuisant ?

Devo considéra les trois chefs qui accompagnaient Aoual et dit :

— Trois des émanations de Chi sont avec toi. La quatrième se serait-elle, par hasard, rangée de mon côté ?

— Tu as, lui répondit Aoual, indirectement causé la transition de Chi, comme tu as directement causé celles de Sheth et de Mahallal. Et voici qu'au lieu de Chi tu as devant toi trois êtres de son être. Ceci est pour toi un signe que la mort n'a sur nous aucun pouvoir, aucune domination comme tu le voudrais. C'est pourquoi tu cherches maintenant de plus subtils moyens pour parvenir à subjuguer l'homme. Tu cherches à affaiblir sa mentalité en obscurcissant sa raison ; tu veux ainsi lui barrer définitivement la route de la connaissance de tout ce qui est connaissable à l'égard de l'état physique sur lequel lui seul peut dominer.

Cette connaissance le conduira au Centre suprême de la Sagesse, c'est-à-dire à la conservation intégrale des degrés d'être qui lui appartiennent actuellement, et à la restitution du véritable degré physique ou corps glorieux dont tu l'as jadis dépouillé par violence.

— Et si je veux substituer les mystères et la confusion à la clarté et à l'ordre ? répliqua Devo d'un ton glacial. Si je veux remplacer la Raison par la Croyance, la Connaissance par la foi ? l'espérance, par la peur et l'illusion ? Qui pourrait m'en empêcher ? Si je veux que la terre et le domaine sphérique matériel tout entier soient peuplés par mes serviteurs, et non par ceux qui sont à la similitude de Brah-Elohim et de Brah-Aoual, et des temples de Brah, leur commune origine attributale, et si ta volonté et celle des tiens est autre, il ne nous reste plus qu'à engager la lutte jusqu'à la définitive victoire.

— Ne nous disputons point par de vaines paroles, mais essayons de raisonner ensemble.

Aoual parla ensuite à Devo d'intelligence à intelligence, de manière que celui-ci seul put le comprendre.

— Tu rendras témoignage devant toi-même que toutes tes prétendues victoires ne sont que tes propres défaites. Avant que tu aies revêtu tes chefs pour leur confier leur désastreuse mission, Izlem, l'envoyé de celle qui t'aime tant, te parla et, pour la première fois, tu n'as pas entendu sa voix, parce que tu as perdu ce degré de perception au moyen duquel tu pouvais te mettre en rapport avec Izlem. Sois sur tes gardes et veille : sois ton propre juge, ton propre conseiller ; ce fait que dans chaque être l'accroissement ou la décroissance des moyens de percevoir est la juste mesure de sa transformation progressive ou rétrograde, ne t'est pas étranger.

Une expression de trouble indescriptible se laissa momentanément voir dans les regards de Devo ; mais, rejetant en arrière ses longs cheveux noirs, avec une attitude fière, comme celle du cheval de guerre au premier son de la trompette, il répliqua :

— Et comment sais-tu si je n'ai pas entendu la voix d'Izlem ou si j'ai refusé d'y prêter attention ?

— Parce que, répondit Aoual avec une douce tristesse, parce que, mû non par le désir de t'espionner, mais par celui de te venir en aide, je t'ai observé dans mon sommeil et j'ai vu que les dégrés d'être au moyen desquels tu peux percevoir la présence d'Izlem s'affaiblissent en toi de plus en plus, comme une lampe où l'huile va manquer. Pourtant rien n'est perdu ; sans quoi mon avertissement n'aurait aucune raison d'être. Quand tu le voudras, nous pourrons ensemble remplir d'huile purifiée la lampe : elle brillera d'une lumière encore plus claire qu'autrefois ; et sa lueur éclairera non seulement ta propre mentalité, mais celle de tes formations. De même qu'il n'y a point de ténèbres, il n'y a point de mal sans mélange. Ce qu'on nomme *mal* et ténèbres n'est qu'un manque de lumière ; tout déséquilibre mental et psychique est causé par l'absence de la force intellectuelle, de même que tout dé-

sordre physique est l'effet d'une diminution de force vitale.

Devo semblait hésiter. Aoual baisa sa main gauche et lui dit :

— Ton existence est antérieure à la nôtre. Viens avec moi et repose-toi sous la lumière et l'adombrement de ton origine, jusqu'au temps où tu auras reconquis tout ce que tu as perdu; puis lève-toi et reprends ta place. Qui pourrait alors être contre toi ?

— Si cela était possible, je comprends que l'avènement de l'époque de l'équilibre cosmique en serait hâté. Mais il est trop tard. Quand même je le voudrais, je ne serais plus capable de repos, par ma propre force ; et il est contre tout ordre de me reposer sous ta protection ou au moyen de ton aide, car, hiérarchiquement, je suis ton supérieur. Quel est donc ton sentiment de l'Ordre ?

Aoual garda le silence, et Devo poursuivit :

— Ecoute, Aoual, et comprends-moi, une fois pour toutes; j'ai la ferme volonté de prendre entière possession de l'état physique coûte que coûte. Il est vrai que Brah et ses deux émanations ont essayé d'usurper ce degré de densité en le touchant avant moi: il est vrai que Brah-Elohim forma l'homme à sa propre similitude ; il est vrai que Brah demeure en lui comme en son propre temple pour réaliser le projet du Formateur et de l'Habitant de l'Homme, et que c'est par ce plan que l'équilibre cosmique sera réalisé.

Ceci avait été dit d'intelligence à intelligence. Devo parla ensuite à voix haute en prenant une expression sarcastique :

— Laissons les grands Dieux accomplir les grandes œuvres ! Je suis satisfait de ce qui est petit. Laissons aux Dieux sublimes les élévations de la terre et des cieux ! Je me contenterai d'une habitation intérieure. Aux Dieux les hommes, à moi les microbes ! Aux Dieux les cieux, à moi les régions souterraines. Je te reconnais pour mon ennemi, ô Aoual, suprême usurpateur !

Penses-tu que j'aie oublié que, lorsque je voulus infuser mes forces, pour répondre au soulèvement des forces protoplasmiques dans les profondeurs des eaux, tu m'avais même là devancé, comme Elohim l'avait fait dans l'état physique. Et tu oses, à présent, m'inviter à reposer sous ta protection !

— Ne te trompe point toi-même. Je n'ai pas du tout cette intention. Mon grand désir est que tu te reposes dans le sommeil de la restitution, dans la lumière et l'adombrement de ton Origine. Raisonnons ensemble.

— Volontiers. Voici donc : Brah Elohim, par sa deuxième et dernière formation a touché l'état physique avant moi, au moins à cette époque actuelle. Parmi vous, il est accepté de plusieurs que Brah Elohim est tout puissant et omniscient, et d'autre part une de vos lois est que tous les formateurs sont responsables de l'évolution et du bien-être de leurs formations et que nul n'a le droit de devenir l'auteur de la vie d'un autre être, tant que selon sa connaissance, il ne se sait pas en position favorable pour remplir ces conditions. Or, Brah Elohim forma Kahi et toutes espèces de formations inférieures ou moins évoluées ; et selon le conseil direct de Brah-Elohim, Kahi forma et évolua ses propres formations, au mieux de ses pouvoirs. De même, par la directe volonté de Brah-Elohim, Kahi fut son unique représentant sur la terre ; tous les autres Formateurs, qui voulurent prendre leur place pour gouverner sur terre sont regardés comme des usurpateurs. Si Brah-Elohim est vraiment tout puissant et omniscient, s'il est pleinement conscient de tout ce qui se passe, au moins dans les états plus denses que ceux des régions attributales, si toute chose est ordonnée par sa providence en vue de l'état actuel de l'homme et du domaine terrestre sphérique, Brah-Elohim ne viole-t-il pas la loi de Justice, qui est la partie la plus élevée de la loi de Charité? Et s'il n'en est pas ainsi, et qu'il veuille le bien-être de ses formations, mais sans pouvoir le leur procurer, où donc est sa toute-puissance? Si tu peux trouver un raisonnement qui puisse me convaincre que ton For-

mateur divin est à la fois tout-puissant, tout juste et tout charitable, je serai ton plus humble disciple dans l'apprentissage du noble art de raisonner; j'adore l'intelligence. Devo se tut quelques instants, et comme Aoual continuait à garder le silence, il continua :

— Il est reçu que cette époque actuelle est la septième pendant laquelle la matière des matérialismes a été classifiée; et, quoique cela se perde dans les brumes du passé lointain, je sais que les six époques où la matière fut remélangée furent plutôt une œuvre de Charité que de violence; car l'état des êtres supérieurs était devenu insupportable, principalement à cause de l'énorme prépondérance des êtres soi-disant *inférieurs* et *malfaisants* qui sont l'effet de la continuelle transformation rétrograde. Pourquoi cette persistance dans la reclassification de la matière et des formations individuelles? L'expérience, cette maîtresse si dure et si impitoyable ne prouve-t-elle pas qu'*être* c'est *souffrir*? Que plus sont grandes les capacités d'un être et plus parfaite est son évolution, plus intenses aussi sont ses tortures et ses douleurs? Et ceci parce que toutes les formations des Azertes sont, par leur nature, animales; l'homme même le plus évolué est encore un animal humain; et ses souffrances sont en proportion de sa liaison plus ou moins étroite avec ce qui est Divin. L'ignorance tend à la satisfaction de l'homme. La connaissance, au contraire, mène au mécontentement. Le bonheur et l'évolution, dans les conditions actuelles, ne peuvent marcher de pair, car le bonheur individuel consiste dans la satisfaction de l'homme et de son entourage, tandis que l'évolution n'apporte que le mécontentement de soi-même et des autres. Etais-je l'ennemi de Kahi quand j'essayai de le détourner de la connaissance de tout ce qui est connaissable?

Et de nouveau Devo se tut, observant Aoual qui persistait à ne pas faire le moindre signe. Alors un sourire moqueur erra sur les lèvres de Devo et il reprit :

— J'accepte ton silence pour un assentiment. Le Premier

Emané va peut-être devenir un disciple de Devo? Si oui, je tenterai de te faire comprendre ce que je sais et non ce que j'ignore, et ce ne sera pas là un progrès médiocre. Il est reçu parmi vous, et par votre hiérarchie animale-divine que, pendant cette époque actuelle de septième classification, toutes les formations ne seront pas réduites en matière atomique et que, par conséquent, il ne peut y avoir de nouveau mélange, parce que Brah, ton origine immédiate, après avoir accompli son œuvre glorieuse des formations Azertes, fit le grand sacrifice de sa personne et pénétra dans la matière même dont il est éternellement la vie. La conséquence de ce sacrifice est que le temps du Repos arrivera, par l'équilibration des forces de la matière et des forces divines. A cette époque, l'évolution progressive vers le perfectionnement sera naturelle et ininterrompue, la tranformation rétrograde sera par là même impossible, et la vie sera le *bonheur*. Je n'affirme pas que cette utopie soit irréalisable, mais à la vue des souffrances et des douleurs qu'endurent les chefs-d'œuvre humains-divins à travers les éons du temps, tant que ces chefs-d'œuvre seront des intermédiaires se sacrifiant eux-mêmes pour élever l'animal humain à son union avec ce qui est Divin, je sens en moi-même le témoignage d'avoir bien agi quand j'ai dit : « Laisse aux Dieux la connaissance. Contente-toi d'être assujetti, ainsi que les autres animaux à ma loi de transformation rétrograde. » Quant à l'immortalité sur la terre, je sais que l'époque arrivera, où, sauf quelques rares exceptions, l'homme souhaitera la bienvenue à la transition; il aura perdu jusqu'au désir de vivre, à cause des misères qui rempliront sa vie. Seuls, les athlètes désireront et réclameront leur droit de continuer à vivre dans leur état d'être intégral. A mon avis, il serait plus en accord avec la Charité et la Justice de laisser pour toujours intacte la matière telle qu'elle est.

— Reposons-nous ensemble, dit alors Aoual.

A ces mots, Devo sortit du milieu de ses chefs et se tint à l'écart avec Aoual; en même temps les trois émanations

de Chi s'éloignèrent un peu vers l'Est. Comme Devo restait silencieux, ayant aux lèvres un sourire à demi satisfait et à demi moqueur, Aoual reprit :

— Tu es antérieur à moi. Il est reçu parmi nous que les Ethérismes furent mélangés non pas sept fois, mais trois fois sept fois avant qu'il pussent parvenir à des états permanents.

Devo qui semblait calme et comme en état de contemplation murmura, se parlant à lui-même :

— Et les pathétismes furent mélangés non pas sept fois, mais sept fois sept fois ! Ces pauvres petits êtres formés des densités matérielles, que peuvent-ils savoir sur la signification du nombre sept ?

Après ces mots, tous deux restèrent longtemps en silence, plongés en leurs pensées profondes ; et, pendant ces moments de repos, le visage de Devo se transfigura, devint indiciblement beau et pathétiquement pensif. Enfin d'une voix douce et presque enfantine il dit :

— Assurément ce n'est pas moi qui ai été l'auteur du déséquilibre ; moi-même j'ai été formé en déséquilibre.

— Qui oserait affirmer cela à ton égard ? Qui t'a réprouvé ? Qui t'a dit autre chose que : *Viens, repose-toi*, car c'est dans le repos que tu trouveras l'équilibre.

Et Aoual ajouta à voix basse : « C'est là le désir de la plus grande parmi les passivités manifestées ».

— Qu'il est bon et paisible, reprit Devo, de reposer auprès d'un être dont les forces sont équilibrées ! Je suis las et opprimé par l'état terrestre et par l'homme animal ! En ce moment, je regrette de les avoir touchés !

— En ordre, il ne t'appartient pas de les toucher directement. Viens donc ! Viens, et repose-toi !

Devo releva lentement sa tête inclinée, posa sa main gauche sur le front d'Aoual et lui dit : « Repose-toi, toi-même ; autant que tu le pourras, observe tous mes états et degrés d'être et dis-moi tout ce que tu y perçois. Ne me cache rien ! »

Aoual s'écarta légèrement et répondit :

— Avant de m'endormir, je désire que chacune des trois émanations de Chi, qui m'ont accompagné retourne à son habitation, de crainte que tes serviteurs ne leur nuisent. Et se tournant vers les trois émanations :

— Retournez ensemble et demeurez jusqu'à ma venue dans la tour carrée située dans la région des sept collines ; restez-y sous la protection du chef des Mages de Chi.

Quand elles furent parties, Aoual se disposa au repos. Ce que voyant, Devo lui dit :

— N'hésites-tu pas à reposer auprès de moi ? moi, le banni, le maudit, l'ennemi de Dieu et de l'Homme ? Si tu crains, rappelle vite les émanations de Chi qui ne sont pas encore loin ; autrement nous resterons seuls ensemble, et pendant ton sommeil tu n'auras pas d'autre protection que la mienne.

Pour toute réponse Aoual se coucha et s'endormit paisiblement.

Une expression de tendresse illumina les yeux de Devo, et il dit à Aoual :

— As-tu donc oublié que je suis l'être que tu rencontras dans les Pathétismes, l'être qui sortit du voile central et te rejeta avec violence dans les densités de la matière ?

— A cette époque, répondit Aoual en sommeil, je vins à toi sans y être invité. Mais maintenant je suis ton hôte, et tu m'as dit : Viens et repose-toi auprès de moi.

Après ces mots, Aoual passa de sommeil en sommeil afin d'accomplir plus aisément le souhait de Devo. En observant les degrés les plus raréfiés qu'il pouvait percevoir — car nul, parmi ceux qui ont été revêtus de l'état physique, n'est capable de sentir dans leur intégralité tous les états d'être de Devo, — Aoual parvint à un degré de raréfaction où il trouva comme un ombragement au delà duquel plus rien ne lui était visible. Soudain il tressaillit en entendant un cri d'amère tristesse : « Aoual, Aoual ! Eveille-toi ! Eveille-toi ! » Par un suprême effort il s'éveilla et vit Devo penché vers lui et tenant une faucille à blé dans sa main droite. Devo criait d'une voix forte :

« Lève-toi et hâte-toi de t'en aller. Car maintenant je sais avec certitude ce que j'avais deviné quand j'ai dit : Dors et regarde en moi, dans tous mes degrés d'être ».

Aoual se leva et répondit :

— Ne m'éloigne pas de toi, je t'en prie, pendant cette heure suprême. La Divinité, vêtue en moi de pathétisme et qui est en rapport avec la Divinité vêtue du pathétisme universel m'est témoin que j'ai voulu t'aider.

— Nul ne peut me venir en aide. Je suis sous l'influence d'un être qui est plus fort que moi, et qui m'incitait à te tuer quand tu dormais sous ma protection. Pour moi, tout déséquilibré que je sois, je ne suis point un lâche !

— Ne sois point troublé. Le fait seul de ma présence ici et des paroles que nous avons échangées porte témoignage que tu es encore plus fort que celui qui t'a tenté. Si rien dans l'être individuel ne répond à la tentation, elle est vaine et ne peut le toucher.

— Il est vrai, soupira Davo. Mais je sens que mon être est composé et que toutes ses parties constituantes ne sont pas comme les tiennes sous l'influence de l'intelligence. Je suis déséquilibré et, comme tel, sujet aux impulsions. Non seulement, dans les moments où j'ai convoité la suprématie sur la terre, j'ai consenti aux instigations de ce puissant être, mais encore pendant les instants de passion je lui offris en échange de la toute-puissance sur l'Azerte non seulement tout ce que j'ai, mais même tout ce que je suis !

— Qui donc peut toujours se tenir sur ses gardes ! Qui peut dire en vérité : aucun désir désordonné, aucune impulsion déréglée n'eut jamais aucun pouvoir sur moi !

« Il est vrai que nous sommes responsables de nos actions ; mais l'habitude seule devenant une seconde nature peut déformer notre être et effectuer notre transformation rétrograde. Tout mon être est plein de pathétisme pour toi, comme une source inépuisable. Viens avec moi et repose-toi, car ta volonté étant en accord avec la nôtre, aucun être hostile ne peut t'influencer dans tout le cosmos des êtres.

Devo considéra le visage d'Aoual transfiguré par la tendresse et la puissance ; il semblait hésiter.

— Viens, je t'en conjure, insistait Aoual ; il y a des époques où ceux qui hésitent sont perdus !

Mais soudain les chefs de Devo s'avancèrent ; au-dessus d'eux un nuage trouble violet foncé se fit visible, au milieu duquel on apercevait comme des charbons ardents voilés. Devo se plaça entre Aoual et ses chefs, criant à haute voix : « Fuis, Aoual, au nom de ta vie ! Mes chefs sont sous la domination de cet être et assurément ils te tueraient. »

— Je ne fuirai ni devant tes chefs, ni devant l'être qui les influence. Je ne te quitterai que par ta propre volonté.

Alors les chefs entourèrent Devo ; des lumières rouges descendirent dans la forme ovale d'un nuage rougeâtre et se placèrent derrière Devo, qui à cet attouchement tomba à terre, en proie à de terribles convulsions ; l'écume montait à sa bouche ; une épaisse brume rougeâtre l'enveloppa ainsi que ses chefs qui, en hâte, l'emportèrent vers le Sud.

D'horribles ténèbres environnèrent Aoual ; mais il restait en place, attendant de recouvrer ses forces pour suivre Devo et l'aider à affirmer son véritable Moi supérieur. Le voile ténébreux s'assombrissait de plus en plus ; Aoual sentait graduellement diminuer en lui ses forces quaternaires. Tout à coup un vif rayon de la couleur du saphir venant de l'Est perça les ténèbres et une voix l'appela par son nom ; dès qu'il eût répondu il entendit ces mots : « C'est Oannès qui t'appelle. Reviens à la tour carrée avant qu'il soit trop tard. Souviens-toi que tu ne t'appartiens pas à toi-même, mais à la Cause Cosmique et que si quelque malheur t'arrivait nous le subirions tous, car nous sommes *Un* ! »

Aoual suivit le rayon de lumière saphirine ; mais il ne put se délivrer des horribles ténèbres que lorsqu'il approcha de la mer étroite et que ses pieds touchèrent les eaux.

Le chef des Mages de Chi alla à sa rencontre et lui dit : « Je te salue, Aoual ! Viens et repose-toi dès à présent.

Les quatre mages qui me suivent te porteront à la tour carrée, car tu es faible et épuisé. »

Aoual s'étendit sur une couchette portative préparée par les Mages. Leur chef, nommé *Aqual*, à cause de sa sagesse, marchait auprès de lui, posant de temps à autre la main droite sur son front. A mesure qu'ils avançaient, leur marche devenait de plus en plus difficile et ils sentaient qu'une force invisible s'opposait à eux. Néanmoins ils poursuivirent leur chemin pas à pas et en silence, sans compter les jours. Mais ils remarquèrent que bien des fois le soleil s'était levé, puis couché, et que souvent Midi avait ressemblé à Minuit.

Enfin, un soir, à l'apparition de la première étoile, ils entrèrent dans la tour carrée. Le matin suivant, au moment où tous les astres nocturnes étaient disparus du ciel, sauf l'étoile du matin, Aoual se réveilla ; il but le vin qu'Aqual lui présentait et toute sa force lui revint. Le mage lui demanda :

— Raconte-moi tout ce qui s'est passé pendant ton séjour avec Devo.

Aoual lui en fit une narration partielle.

— Quel profond intérêt, dit celui-ci, ont ces coups d'œil jetés sur le passé lointain ! Il semble que ce soient des rangées de montagnes, qui s'évanouissent progressivement à mesure qu'on les dépasse et qui finissent par devenir de plus en plus indistinctes et voilées d'ombres.

Oannès entra à ce moment et fut accueilli avec joie. Il apprit à Aqual le danger dont Aoual avait été menacé dans son sommeil. Un des quatre Mages dit à Oannès : « Si tu étais venu un peu plus tôt tu aurais entendu des choses profondément intéressantes ; car Devo a parlé à Aoual des Ethérismes et de ce qui est à l'intérieur des voiles plus centraux que les Éthérismes mêmes.

— Lorsque les connaissances du passé nous aident à éclaircir le présent, répondit Oannès, personne n'est capable de les apprécier suffisamment ; autrement, à mon avis, elles n'ont aucun intérêt pratique. Nous vivons dans

l'éternel présent, et la compréhension de la terre et de l'homme en vue d'améliorer sa condition est, j'estime, la seule œuvre digne d'être accomplie. L'équilibration et l'aurisation du domaine physique est l'unique prix digne de concours.

Aoual baisa Oannès au front et dit : « Celui-ci est bien la véritable émanation de Chi, qui donna toutes ses forces pour soutenir l'Homme ! »

Et Oannès : « Pendant mon repos, avant de me rendre auprès de vous, Chi m'a dit : Ecoute, Oannès ! Il n'est ni juste, ni sage de permettre à celui qui est grand de se sacrifier pour de plus petits ; au contraire, si un sacrifice devient nécessaire, il est convenable que les moindres portent les fardeaux des plus grands. Et cela pour trois raisons : En premier lieu, une douleur est mieux supportée par plusieurs ensemble que par un seul. Ensuite la sensibilité est proportionnée aux capacités de l'homme et à son évolution. Enfin à l'époque actuelle, où ceux qui manifestent la Divinité et sont assez parfaits pour la mettre en rapport avec l'intelligence universelle deviennent de plus en plus rares, il est nécessaire pour le bien-être de l'humanité que de tels hommes soient conservés soigneusement sur la terre ; car maintenant que les hostiles s'y incarnent de plus en plus souvent elle est devenue le véritable champ de bataille. N'oublie point ces paroles, car c'est par le sacrifice de moi-même que j'ai acquis cette perle sans prix de la Sagesse. »

Ayant ainsi parlé, Oannès resta comme absorbé dans la contemplation.

Aqual s'adressant à ses quatre chefs leur dit :

— Voilà la vraie sagesse ! Celui qui tombe d'un lieu élevé, étend ses bras pour sauver sa tête ; celui qui marche dans les ténèbres avance les mains devant lui, dans la crainte que quelque obstacle dur ne heurte son crâne, et n'endommage son cerveau ou quelqu'un de ses centres nerveux. Le Chef est chef parce qu'il est le cerveau et le cœur de son peuple ; autrement il n'aurait aucune raison d'être.

Pour remplir ses fonctions il faut que le chef soit en pleine vigueur, car il est impossible de donner à autrui ce qui nous manque à nous-mêmes. Dans le temps passé, un homme évolué divin et humain était comme un aimant naturel, comme une source inépuisable des forces : plus il donnait et plus il possédait. Malheureusement, à l'époque actuelle, il n'existe plus de tels hommes; Aoual lui-même, le premier émané, n'a plus le pouvoir de retenir cette force.

Il existe des gens dont le sentiment est plus développé que la raison, et cela par manque de véritable éducation, qui croient que leur premier devoir est d'épuiser leurs forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale au bénéfice des animaux quadrupèdes ou bipèdes; cette fausse sentimentalité tend réellement à la démoralisation de l'Homme collectif, en même temps qu'à leur propre affaiblissement. La Justice et par conséquent l'équilibre devenant de plus en plus rare sur la terre, sacrifier le plus grand pour le plus petit est en vérité jeter des perles aux pourceaux : ils les fouleront aux pieds, non par méchanceté, mais parce qu'ils n'en savent pas reconnaître la valeur.

Tandis que le Mage parlait ainsi, Aoual et Oannès s'étant mis à l'écart communiquaient ensemble sans paroles. Néanmoins cette communication fut reçue par les Initiés d'alors et se perpétuera jusqu'à la consommation des temps. A la fin de leur entretien, Aoual et Oannès s'embrassèrent avec beaucoup d'affection et Aoual laissant aux Mages la bénédiction septenaire fit retour à sa demeure entre les deux mers.

Aqual, en regardant Oannès, le vit entouré de l'aura d'Aoual, enveloppant l'aura blanche de Chi qui le couvrait entièrement. Aqual comprit que l'aura d'Aoual avait ici, autant que possible, remplacé le véritable corps physique et il sut combien était grand l'amour d'Aoual pour la quatrième émanation de Chi.

Peu après le départ d'Aoual, les trois autres émanations de Chi retournèrent aussi à leurs demeures; Aqual leur dit quand elles partirent :

— Le domaine de Chi vous appartient; et il n'y a en lui aucune division. Il est *un* comme vous quatre êtes *un*. Néanmoins la précise volonté de votre Formateur a été de diminuer la responsabilité qui pesait si lourdement sur lui. C'est pourquoi il décida que chacun de vous prendrait sa propre part de ce domaine. Arrangez-vous donc entre vous pour fixer les limites respectives du domaine particulier dont chacun de vous sera le gouverneur.

Alors Bara dit : « De l'Océan jusqu'aux monts du Nord où prend sa source le grand fleuve dont l'origine est dans le grand lac ; de l'Océan Pacifique jusqu'à la chaîne des montagnes de l'Ouest sera mon domaine. »

— Qu'il en soit ainsi, répondirent Brahma, Vofhi et Oannès d'une même voix.

— Depuis le lieu de repos de Chi, dit alors Brahma, jusqu'à l'Océan du Sud ; depuis le côté sud de la mer Pacifique jusqu'au golfe à l'est du grand désert, est mon domaine.

— Qu'il en soit ainsi, s'écrièrent les autres.

Vofhi s'adressant alors à Oannès, lui demanda :

— Choisis maintenant ce que tu veux ; je prendrai ce qui restera.

— Je ne veux que le ruban de terre délimité à l'est par la mer étroite sur laquelle le pied d'Aoual s'est posé lorsqu'il vint pour la première fois chez nous ; à l'Ouest par le désert ; et au Midi par la mer du Sud jusqu'au lieu où s'élève la tour carrée de Chi dont les bases sont fermes et inébranlables.

Il se tut et Vofhi le questionna : « Et les limites du Nord ? »

— Qui le sait, répondit Oannès comme en dormant.

En entendant ces mots, Bara et Brahma s'étonnèrent et Bara remarqua à voix basse : « Il est bien petit, le domaine choisi par Oannès ! »

Et Vofhi dit à Oannès : « En vérité, ce partage n'est pas

égal. Mais si plus tard, tu viens à changer d'avis, je te rendrai ta part légitime ».

— Ce que j'ai choisi est choisi, répliqua celui-ci avec douceur.

Et chacun d'eux partit pour se rendre à son propre domaine.

CHAPITRE XXXIII

D'OANNÈS ET DE SON DOMAINE. — PARABOLES D'OANNÈS

Les habitants du Sud, du Nord et de l'Est du domaine de Chi reçurent ses émanations avec une grande joie. Ils comprenaient que, par elles, Chi continuait en quelque sorte à vivre parmi eux. Cependant Oannès ne se montrait point ; quand douze lunes et un jour se furent écoulés, tout le monde s'en étonna et quelques-uns commencèrent à se questionner à ce sujet : « Nous avons appris qu'il y avait quatre Emanations. Trois sont parmi nous, mais la quatrième, où vit-elle ? »

Certains d'entre le peuple répondirent : « On prétend qu'elle demeure encore dans le palais de son formateur. Mais qui le sait ? Peut-être n'y eut-il que trois Emanations. Cela est vraisemblable, si l'on considère que, sauf l'étroit ruban de terre où demeure le grand Mage Aqual, entouré des plus hauts initiés, tout appartient à Bara, Brahma et Vofhi ».

Bientôt, ce ne fut plus seulement le peuple, mais quelques-uns des Initiés qui murmurèrent : « Pourquoi ne se manifeste-t-il pas ? »

*
* *

La septième nuit de la septième semaine après le départ d'Aoual, Oannès en état d'extériorisation hiérarchique se tenait sur les eaux auprès du rivage oriental de la mer étroite. Il vit, à la clarté des étoiles, une ombre épaisse qui

couvrait un rocher de la rive opposée, auprès du royaume de Nimred. Il surveilla avec persistance cet endroit, et dans les ombres qui s'amoncelaient, il distingua plusieurs êtres qui avaient la forme de l'homme, et s'assemblaient en se glissant furtivement dans les ténèbres. Il revint à la tour carrée et s'entretint avec Aoual de ce qu'il avait aperçu : « L'obscurité, ajouta-t-il, est de même nature que celle qui entourait Aoual, et j'ai senti le même froid me pénétrer ».

— Peut-être, répondit Aqual, sont-ce là les formes de ceux que Devo instruisit à persuader, séduire ou terrifier les hommes, et l'obscurité froide annonce-t-elle la présence d'un plus grand que Devo parmi elles. Ne va plus seul au rivage, de peur que quelque mal ne t'arrive !

Le soir suivant, Aqual quitta la tour carrée et se rendit au rivage, en face du rocher. Oannès l'accompagna ; et avec lui les 12 et les 24, les 48, les 60 et les 84 de son entourage hiérarchique ; mais les 4, les 36 et les 72 restèrent à la tour carrée, où les voyants des Mages témoignèrent à Aqual, en mentalité, qu'ils voyaient ce qu'avait vu Oannès. A minuit, Aqual se tenait debout en face du rocher ; il dit d'une voix haute et sonore : « Qui êtes-vous, ô vous qui vous cachez dans l'ombre pour surveiller notre rive nuit et jour. Si vous désirez quelque chose de nous, parlez et faites-nous le savoir ! »

Après un assez long silence, on entendit alors une réponse :

— Ce n'est pas avec Aqual, mais avec Oannès que nous voulons nous entretenir ; car c'est lui la quatrième Emanation de Chi et le ruban de terre sur lequel vous vous tenez est sous sa domination.

— Que voulez-vous à Oannès ? repartit Aqual. Il n'a pas encore pris sur lui la charge de son empire.

Et de nouveau la voix s'éleva dans la nuit :

— Au nom de celui en présence de qui nous sommes, nous voulons discuter avec Oannès.

Un des 12 dit à Aqual : « La voix est celle de Chatter. Il

y a de la méchanceté dans l'air ». Aqual répondit : « Nous ne raisonnerons qu'avec Devo. Qu'il se manifeste donc ».

— Devo n'est plus au milieu de nous, répartit Chatter, et nous ignorons où il s'est caché. Mais un plus grand que Devo est avec nous ; c'est en son nom que nous parlons ; et c'est par sa sagesse que nous voulons nous entretenir avec Oannès qui nous a enlevé Aoual.

— A quoi bon tant de subtilité, reprit Aqual ; nous n'avons pas un point de départ commun ; nous regardons les événements de deux points de vue très différents : nul ne convaincra l'autre.

— Cela est vrai, dit Chatter. Notre dessein, du reste, n'est pas de convaincre Oannès. Nous proclamons la sagesse du plus grand des sages, dont les voies ne sont pas vos voies, ni les pensées vos pensées. Ecoutez donc et répondez comme il vous plaira : le peuple sera juge entre nous.

Alors Aqual renvoya les 48 Mages qui formaient le cinquième cercle hiérarchique de l'entourage d'Oannès et leur ordonna de rester dans la tour et de lui envoyer les 4 qui venaient immédiatement après lui en rang et en autorité.

Quand ils furent auprès de lui, il leur transmit la demande de Chatter :

— Ce nouvel enseignement de Devo et de ses envoyés, répondirent-ils, doit nécessairement se répandre en tous pays. Nul ne saurait l'empêcher. Il nous semble bon et utile que les plus grands, et tous ceux qui le désirent se réunissent pour entendre les subtils raisonnements de l'hostile, pendant que nous sommes à même de les réfuter, plutôt que de laisser ces êtres se glisser insidieusement parmi le peuple, sous la forme de l'homme.

— Certes, il y a quelque avantage à cela, dit Aqual, et je ne comprends pas l'intention de ce chef nouvellement manifesté ; il semble qu'il aurait tout intérêt à gagner l'oreille des imprudents, quand nous serions loin d'eux.

Un des quatre fit cette remarque :

— Je viens d'observer certaines lignes fines et bleues qui

émanent de dessus le sommet du rocher ; je perçois qu'elles sont les lignes de la pensée de celui qui s'est nouvellement manifesté ; je vois celui-ci dans la forme de Devo, qu'il a possédé probablement. Ces pensées sont concentrées sur Oannès, et c'est afin d'établir communication avec lui et de prendre pouvoir sur lui qu'est faite cette proposition.

— Dès lors, reprit Aqual, la démarche de Chatter s'explique ; et je ne vois aucune raison pour la repousser : nous sommes ici dans la force de la puissance hiérarchique, de sorte que nous pouvons protéger Oannès. En outre, nous sommes avertis, c'est-à-dire armés à l'avance. Mais il nous faut savoir ce qu'Oannès pense de tout cela.

— Ma pensée et mon désir, répondit Oannès, sont avec vous, Aqual, grand en sagesse ; et je sais que la sagesse de Chi sera avec moi ;

Alors Aqual dit à Chatter :

« Appelez qui vous voudrez ; nous ferons de même. Que chacun de nous défende ensuite ses idées, de son mieux ».

Le grand Mage pensait que peut-être, par Oannès, il s obtiendraient pouvoir sur ce puissant ennemi.

C'est ainsi que les sages et les plus élevés en autorité, ainsi que ceux d'un moindre rang s'assemblèrent près de la mer étroite, non seulement afin d'entendre la controverse, mais aussi pour voir de près la quatrième émation de Chi, dont on parlait beaucoup, mais que seuls les Mages et ceux qui étaient près du rocher avaient aperçu.

Le douzième jour, quand tout le monde fut arrivé, la mer étroite était couverte d'une grande multitude. Par la puissance d'Aqual ceux qui étaient avec Oannès en volonté se tenaient fermement debout, comme sur la terre ferme, tandis que les autres étaient ballottés çà et là comme des barques sur une mer agitée.

Celui qui avait pris la forme de Devo fit tous ses efforts pour empêcher le Mage de rendre sa puissance si évidente ; mais il ne put y parvenir, car ni lui ni les siens n'avaient de pouvoir sur les eaux.

Pendant tout ce temps, Oannès avait reposé au milieu des Mages et Aqual qui veillait sur lui constata avec satisfaction qu'il demeurait calme et sans trouble.

Le neuvième jour, Oannès dit à Aqual :

— Tout ce que je puis percevoir dans mes états et degrés d'être est agité d'un mouvement pulsatile et ondulatoire. Je pense que toutes choses se répètent en des modes semblables ; il n'y a rien de nouveau, mais tout est flux et reflux. De même, à la marée montante, chaque lame recule, mais le niveau s'élève, de même, quoique les lames du progrès social et individuel semblent reculer, la marée de l'évolution monte, irrésistible.

— Il en est ainsi, repartit Aqual, bien que notre patience, notre courage et notre endurance soient trop souvent mis à l'épreuve ; et les sables de la vie humaine paraissent souvent à nu, et privés des eaux jaillissantes de l'immortalité, quand chaque lame recule pour prendre une force nouvelle. Mais, un à un, tous les obstacles arrêtant l'omnipotence de l'intelligence et de Ce qui est voilé par elle, sont submergés. Quand la lumière de l'étoile « Espérance » procède de la vérité, éternel est son rayonnement.

Et il ajouta après un moment de silence : « En parlant tout à l'heure de vos facultés de perception, vous les limitiez à l'état d'intelligence libre. Comme émanation de Chi, elles doivent cependant être beaucoup plus étendues ».

— Plus mon être est étendu, et plus je suis capable de travailler avec fruit pour son origine. Aussi suis-je content. Mais dans l'état actuel, nous ne pouvons travailler et même exercer nos sens que dans un seul état à la fois ; et puisque Chi n'a point même permis à sa mentalité de quitter la densité la plus matérielle de l'état physico-nerveux pour conserver intégralement cet état, j'y vivrai jusqu'à ce que la conception de la Cause Cosmique soit réalisée par l'omnipotence et la manifestation sans limites de l'Intelligence et de Ce dont elle est le voile. Alors, tel un jeune aigle, je mon-

terai de foyer en foyer de pathétisme, avec des ailes qui ne se lasseront jamais.

A ce moment, un des quatre exercé plus spécialement à discerner les pensées dit à Aqual : « Oannès ne s'entretiendra-t-il pas avec l'hostile, pour l'édification de tous? Car en Oannès est la Sagesse de Chi ».

— Il serait bon, lui répondit Aqual, de lire les pensées et de connaître les desseins de nos adversaires. Vous avez été dressé, par une longue et dure expérience, à lire la mentalité comme d'autres comprennent la parole. Essayez de le faire, en prenant les précautions suffisantes. Quant à Oannès, il ne doit leur parler ni en bien ni en mal; argumenter avec l'hostile, est, au mieux, inutile. Sage est le chef qui reste silencieux, jusqu'à ce qu'il puisse parler avec des faits.

Le Mage, dûment protégé, attira donc à lui la mentalité des hostiles, entendant leurs questions et y répondant, les questionnant et recevant de subtils raisonnements. Cette discussion fut enregistrée ; elle est connue de quelques-uns.

Pendant tout ce temps, Oannès reposait au milieu des Mages dans le sommeil de l'Avasha : alternativement il rendit claires un certain nombre de choses sages et utiles, et reposa en silence, comme un enfant heureux qui dort.

Le troisième jour, c'est-à-dire au troisième temps d'éveil à l'activité de son intelligence, Oannès dit :

«Maintenant je parlerai au peuple avec des paraboles : Il y avait autrefois un Chef aimant le beau dans la nature et dans l'art. Un jour, il donna un grand festin, et y convia une foule de gens habiles à travailler le bois, la pierre et le métal à la ressemblance des choses qu'ils voyaient autour d'eux, pour en transmettre le souvenir quand elles ne seraient plus. Il pensait qu'un tel art est légitime, et exempt des dangers qu'offre la perpétuation de l'image des hommes qui se distinguèrent par des actes dignes de l'admiration universelle et qui peut mener à un culte extérieur et à l'adoration de formes que l'hostile utiliserait comme médium, afin de causer de la confusion.

Lorsque tous eurent mangé et bu, et se furent égayés, le chef leur dit :

« La nuit dernière, dans mon sommeil, je rêvai d'un être qui se tenait debout devant moi, plein de douceur et de majesté, et plus beau qu'aucune chose que j'aie jamais vue. Je lui demandai quel il était; il me répondit : « Je suis la charité ! » Or je veux vous dépeindre cette forme par mes paroles, pour que vous puissiez la perpétuer de votre mieux par votre art, dans la mesure où votre conception sera en affinité avec la mienne. Que chacun de vous, selon ses capacités, matérialise cette forme. Quand douze lunes seront écoulées, un grand festin vous sera de nouveau préparé. Et dans une des grandes chambres du palais, chacun de vous exposera son travail à nos yeux. »

Lorsque l'année fut écoulée le Chef examina les divers ouvrages qu'on lui présentait. Il y avait des images taillées dans le marbre fin et l'albâtre; il y avait aussi de grossières ébauches, étranges et rudes, faites d'un bloc de bois à peine dégrossi. Ici c'était un homme s'appuyant sur une béquille tendant les mains vers une femme aux yeux bandés qui lui donnait de l'or; là, un homme couché sur le sol laissait des fauves déchirer et se partager son corps; un peu plus loin on voyait une femme abandonnant son propre enfant pour tendre les bras à des petits en haillons; ailleurs, un jeune homme, assis, laissait devant lui, sans y toucher, une coupe pleine de vin et un pain, et regardait des ouvriers construisant un édifice pour les misérables. C'était encore un Mage qui, ayant en son pouvoir des êtres hostiles, tendait à leur chef un rouleau sur lequel étaient gravés ces mots : « Allez en paix ! » Enfin on voyait un homme détournant un fleuve d'une vallée fertile et laissant se dessécher les blés et les vignes pour un carré de terre aride et stérile.

Quelques-unes de ces images étaient d'une exécution parfaite. En d'autres, formé et idée étaient méconnaissables. Mais toutes, depuis les plus grossières, jusqu'à la plus glorieuse, qui représentait la forme vue en rêve posant la

main sur la tête d'une autre exactement semblable et tenant des balances en équilibre, toutes portaient le mot : « Charité ». Le chef, saisissant la main d'un de ses compagnons, lui dit alors : « J'ai expliqué à tous en les mêmes termes mon rêve et ma conception. Et voilà ce qu'ils ont réalisé dans la matière ! »

Oannès dit encore : Certain roi trouva un jour dans la terre un lion de bois artistement sculpté, mais il sentit qu'il y avait quelque défaut dans la forme. Il manda les principaux artistes de son royaume et leur dit :

« En abattant et en déracinant un grand arbre, nous avons mis au jour la statue de bois d'un lion colossal. J'ai l'intention de la faire restaurer et de la placer sur l'arc central de mon palais. Mais auparavant, je désire faire rectifier un défaut que j'ai remarqué. Je ne puis préciser quel est ce défaut, n'ayant pas l'habitude de ces sortes de travaux, mais vous, dont c'est la profession, vous le découvrirez aisément.

« Je désire qu'on ne touche pas encore à la statue. J'ai fait faire par Ormanes, qui est des plus habiles, de petits lions de bois exactement semblables à l'original. Vous pourrez ainsi l'étudier à votre aise, et retrancher la partie qui vous semble défectueuse. Dans trois lunes, vous me rapporterez vos modèles corrigés et la partie que vous en aurez enlevée ». Quand ce temps fut écoulé, le roi examina les travaux : il fit réunir en une seule pièce les morceaux retranchés, et ils reproduisirent la statue complète du lion primitif. Le roi dit alors : « Ils se sont si bien acquittés de leur tâche qu'il ne reste plus trace de l'original ».

Un autre jour, un homme riche trouva dans son jardin un curieux bloc de bois dur qui semblait avoir eu la forme d'un animal ; c'était à l'emplacement supposé d'un ancien palais du grand roi Mema qui passait pour avoir encouragé les arts, et surtout ceux de la sculpture et du moulage. L'homme fit proposer aux artistes les plus habiles de son temps de restaurer cette statue et leur proposa des récom-

penses. Quand ce travail fut fait, et, de l'avis de tous, la restauration était parfaite, l'homme riche l'examina avec étonnement : L'animal avait une queue de serpent, le corps d'un poisson, des pieds d'éléphant, des ailes d'oiseau et une tête humaine. « Cette chose est étrange, dit l'homme. Que ceux qui savent et comprennent m'expliquent quelle est cette sorte d'être. »

Les sages et les savants accoururent. Après avoir examiné la sculpture, discuté, argumenté, le principal d'entre eux dit : « Nul doute que cette restauration ne soit parfaite ! Cette statue fut faite par l'ordre du grand roi Mema comme type de l'union de l'être par l'évolution. La queue, qui est celle d'un serpent représente une petite intelligence ; le corps de poisson à sang froid indique une puissance cérébrale plus grande. Les ailes symbolisent le désir et la volonté de prendre essor et d'évoluer ; les pieds d'éléphant sont la force acquise par l'évolution chez ces êtres, et la tête d'homme est le couronnement de l'évolution de l'être ».

Et tous s'émerveillèrent de la Sagesse du grand roi et de l'habileté de ses sculpteurs. La renommée de la statue de bois et la signification de ses diverses parties se répandit partout. Beaucoup d'écrits parurent à ce sujet ; les commentaires furent innombrables. Des musiciens et des poètes chantèrent les louanges de cette œuvre, et les légendes s'amassèrent autour d'elle. Mille ans après, on proclamait qu'elle était l'image d'un Dieu, digne des honneurs divins, et que son auteur était un nommé Lhamkhial de la race de Kahi.

Ainsi en est-il pour ce qui subsiste parmi les récits du passé lointain, poursuivit Oannès. Ce qui existait a été peu à peu détruit, morceau par morceau jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une masse informe. Alors quelque personne zélée, ayant de l'autorité, désire la restaurer. La reconstitution est faite peut-être avec bonne foi, selon l'habileté et la connaissance de l'ouvrier ; mais elle n'a plus aucune ressemblance avec l'original.

Histoires, allégories, poèmes, légendes et mythes s'amoncellent autour d'elle et la dorent d'une gloire empruntée, jusqu'à ce qu'elle soit prête pour un culte. Alors, malheur aux audacieux qui osent dire du monstre fabuleux et merveilleux : c'était la statue d'un lion !

Quand Oannès eut ainsi parlé au peuple, il s'adressa au cercle extérieur des Initiés :

« La charité est l'unique loi. Notre conception de la charité dépend de notre évolution. Quelques-uns pensent servir et honorer la charité en gaspillant au profit des lâches, des paresseux et des imprudents, les fruits durement achetés par leur héroïsme, leur industrie et leur prudence. D'autres négligent leurs proches pour offrir le bien-être et le bonheur à ceux dont ils ne sont pas responsables, et prodiguent leur affection et leurs soins à des étrangers. Il en est qui négligent leur propre sustentation pour soutenir les besogneux, oubliant que la préservation de soi-même est le premier des devoirs, et qu'ainsi seulement ils peuvent aider efficacement leurs semblables. Il y a même parmi les Initiés des gens qui, ayant obtenu puissance sur certains hostiles qui harassent les sensitifs, les relâchent et les bénissent par un faux sens de la charité. D'autres détournent le courant de leur force quaternaire de ceux qui sont de bonne volonté pour le reporter sur des indignes. Aussi pitoyables que grotesques sont ces choses exécutées au nom de la Charité.

— Qu'est-ce que la Charité ?

— Ce qui tend à la transformation progressive. Quant à la deuxième parabole, poursuivit-il, le lion est l'antique tradition dont aucune transcription n'est sans défaut. Le grand arbre abattu est celui de la connaissance. Le roi est celui qui, ne pouvant rectifier la Tradition, la confie à d'autres qui la vulgarisent et la défigurent. C'est cette vulgarisation qui a fait des bêtes des Dieux et des Dieux des bêtes.

Ayant ainsi parlé, Oannès s'endormit.

La douzième nuit, des nuages énormes et obscurs, tein-

tés d'une lumière livide, rougeâtre et jaunâtre, s'élevèrent du rocher et voilèrent le pourpre étoilé des cieux. Le tonnerre gronda; des éclairs déchirant l'espace, des nuages à la terre, illuminèrent un moment les eaux. Et de l'obscurité s'éleva la voix de Chatter :

« Pendant douze jours, nous avons attendu avec patience, et vous n'avez point parlé, ô Aqual. Oannès craindrait-il de discuter avec nous? »

— Vous avez fait la proposition, répondit Aqual. C'est à vous de commencer et c'est nous qui avons attendu.

— Que tout le monde écoute, s'écria Chatter à haute voix. Les paroles que je profère ne sont pas miennes, mais celles de Celui qui m'a choisi. Avant Brah-Elohim et Brah-Aoual, avant la Cause Cosmique, Il était. Devant vous et devant tout le monde sphérique nous mettons cette nuit la vie ou la mort. Si vous servez le Dieu qui parle par ma bouche, assurément vous vivrez à jamais dans une indescriptible félicité, rejetant état après état de la matière grossière, et les moyens de sentienter qui vous mettent en rapport avec elle, jusqu'à ce que vous soyez un avec la raréfaction des raréfactions comme la goutte de pluie tombant dans l'Océan, devient une avec son immensité. Ceci est la vie de la vie !

« Mais si vous refusez d'écouter sa voix et d'obéir à ses avis vous périrez comme ont péri Kahi et Sheth, Mahallal et Chi; et, dans tout le Cosmos de l'Etre, nous ne vous connaîtrons plus. Et, parce que vous aurez rejeté l'amour de Celui qui veut vous sauver, vous souffrirez en toute justice des supplices sans fin dans les états et degrés moins matériels de votre être. Ceci est la mort de la mort! Ecoutez donc et déclarez ensuite si vous voulez servir et obéir. »

Tout fut silencieux et tandis que quelques-uns des peuples tressaillaient de peur, Chatter cria : « Oannès, Oannès ! »

— Me voici, répondit celui-ci.

— Qu'est-ce que Dieu ?

Oannès garda le silence. Chatter répéta trois fois ses paroles puis demanda :

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Nous sommes ici pour discuter pratiquement de choses qui concernent l'homme.

— Je répondrai donc moi-même, puisque tu t'y refuses, dit Chatter : Dieu est esprit pur, infiniment parfait, créateur du ciel et de la terre et souverain maître de toutes choses ; sans commencement ni fin ; il est omniprésent dans tous les états et degrés de raréfaction et de densité. Il voit tout ce qui a été, est ou sera. Il connaît les pensées les plus secrètes. Il veille sur chacun des fils de l'homme et gouverne le Cosmos par sa providence.

— Un tel être, répondit Aqual, n'est pas et n'a jamais été. Le terme d'Esprit pur est vague, indéterminé et relatif : car pour les êtres individuels de chaque degré de densité, ce qui dépasse leurs moyens de sententer est esprit pur.

Par esprit pur vous voulez peut-être désigner Ce qui est vêtu de la substance intégrale, et ainsi manifesté dans toutes les densités et raréfactions matérielles. Sans cette manifestation l'unité cosmique serait impossible ; car ce qui est au delà de tous nos moyens de sententer reste isolé et pour tout autre être est comme s'il n'était pas. L'influence de ce qui n'a pas de forme sur ce qui en a est impensable en dehors de la sentientation de ce qui est en forme ; toute évolution dépend des facultés de réception et de responsion, qui, elles-mêmes, dépendent de la sentientation. Dans tout le Cosmos matériel les forces de Ce qui n'a pas de forme sont manifestées selon le degré d'évolution des formes. Il n'y a point de création. Tout ce qui est est éternel. Tout ce qui est en forme est sujet à la transformation. La transformation progressive est le perfectionnement continu de ce qui est en forme ; elle est proportionnée à ses facultés de réception et de responsion.

Dans tous les degrés de raréfaction et de densité, la matière revêt et manifeste éminemment Ce qui n'a pas de

forme : cette manifestation dépend de l'évolution de ce qui est en forme. Il n'y a donc pas un maître unique, indépendant, omniscient et omnipotent, qui gouverne le Cosmos. Etant données les douleurs et les souffrances des formations Azertes intégrales, une telle affirmation est un blasphème. Il n'y a pas de maître souverain prenant soin de chacun de nous.

L'enfant, auquel on ne donne pas de lait, n'échappe pas plus à la désintégration qu'un oiseau abandonné dans son nid par ses parents. Le héros et le mouton reçoivent aussi facilement des blessures mortelles.

L'homme et le bœuf qui tombent dans un précipice partagent le même sort.

Montrez-nous donc un homme mangeant le pain d'un champ où le froment n'est point semé, buvant le vin d'une vigne dont aucun cep ne porte fruit !

Qu'aucun homme ne se trompe et ne permette qu'on le trompe : s'aider soi-même est l'aide la meilleure. Il n'y a eu, dans l'état physique, d'autre manifestation du divin que dans l'homme et par lui.

La pensée étant formation, si l'on accorde qu'il existe un être pour qui les éternités du passé et de l'avenir sont l'éternel présent, connaissant la pensée collective intégrale et la gouvernant par sa providence, cet être serait nécessairement responsable de toutes les conceptions et de leur matérialisation en paroles et en actes.

Personne ne répondant, Aqual demanda :

« Pourquoi affirmez-vous que le Dieu qui gouverne directement les Azertes est esprit pur ?

— Parce qu'il ne peut tomber sous les sens, dit Chatter.

— Mais l'atmosphère que nous respirons, les vents que nous entendons sont invisibles. La lumière et la couleur sont impalpables et ne peuvent être entendues. L'éther, cette raréfaction qui est la vie de l'atmosphère, comme l'atmosphère respirable est la vie des eaux, échappe aux sens du degré nervo-physique de l'état physique, quoi-

qu'on puisse le percevoir dans le degré mental de l'état physique. Votre définition est donc vague, mal définie et relative.

— Dieu qui gouverne directement les Azertes, objecta Chatter, est esprit pur : ce qui le prouve c'est qu'il n'a aucune forme définie. Et cependant il a l'intelligence, la volonté et la liberté.

— Il y a des amibes dans la mer qui n'ont ni forme ni couleur définies.

L'aigle sur des hauteurs inaccessibles a l'intelligence, la volonté et la liberté.

Ce qui n'a pas de forme est impensable pour l'homme, et nous nous étonnons de cette conception illogique que Ce qui est sans forme puisse avoir la personnalité.

— Ne vous en étonnez point, reprit Chatter ; ceci est un mystère. N'est-il pas écrit par un de vos propres Initiés : L'homme, en cherchant, peut-il découvrir Dieu ?

— Néanmoins, répliqua Aqual, vos émissaires décrivent un Dieu ayant la toute puissance sur la matière entière comme possédant toutes les perfections infinies, par exemple la charité, la justice et la sagesse infinies.

Et cependant ces qualités ne sont compréhensibles que par leur opposition avec le manque de charité, l'injustice, et l'absence de sagesse. Si un être omnipotent, omniscient et omniprésent possédait la charité, la justice et la sagesse infinies, et si cet être avait formé de rien tout ce qui est en forme — et c'est là la définition de la Création — quelle serait l'origine du manque de charité, de l'injustice et de la sottise ?

Personne ne répondit. Alors Oannès se leva et dit :

« Ecoutez et comprenez, vous qui cherchez la vérité et qui aimez la sagesse ! Tout, sauf la Cause sans Cause est matériel. A part celle-ci, qui pourrait indiquer un endroit où la substance n'est pas ? Ce qui peut tout pénétrer, l'Unique Impénétrable et la Substance intégrale capable de tout recevoir sont coéternels. Les forces de la Cause sans Cause qui sont manifestées par et à travers le Nucléolinus, et

les forces de la substance intégrale sont coégales ! L'Equilibre Cosmique, gage du perfectionnement des mondes dépend de la faculté, que possède la substance intégrale, de recevoir les forces manifestées de la Cause sans Cause et d'y répondre pleinement ; c'est de cet équilibre que vient l'universalité de la transformation progressive. L'homme seul, divin et humain, peut accomplir la restitution de l'état physique ! »

*
* *

Oannès, en sommeil profond, s'adressa encore à Aqual et à ceux qui le gardaient pendant qu'il reposait :

« Je vois l'état physique restitué ! Il l'est depuis le degré de mentalité, jusqu'à celui de corps physique ou glorieux. L'époque du déséquilibre est passée, et les formations ne s'élèvent plus pour retomber comme des vagues dans la mer.

« Chaque sphère du monde sphérique est comme une cité de paix ; en chacune et en toutes Brah est manifesté ; elles sont parées de beauté, semblables à la nouvelle mariée qui attend l'époux.

« J'entends une voix douce qui vient du centre et du trône de la force pathéthique dans chaque sphère ; elle dit : L'alliance d'Adonaï est confirmée aux hommes. Brah demeure en eux, et ils sont le sanctuaire de son temple. L'Eternel est leur unique Dieu ! Par cette unité qui bannit à jamais tous les dieux personnels, toutes larmes de douleur cessent : plus de deuil ni de lamentations : la transformation rétrograde n'est plus ! »

Dans une nouvelle période d'activité, Oannès parla ainsi :

— Que ceci soit connu et gardé dans le souvenir des nôtres, à jamais : La Cause sans Cause est Une. Sa manifestation dans la matière pénétrable et éternelle est la cause de la formation et de la classification de tous les états et degrés d'être. Tout ce qui est formé, l'est grâce à

une raréfaction subtile pénétrant une raréfaction moindre, en rapport avec elle par affinité. La conception et sa manifestation primaire sont, pour celui qui leur donne origine, contemporaines. Pour ceux à qui du dehors une conception est manifestée, la conception peut sembler précéder de plusieurs éons de temps la manifestation. Car la conception est dans l'être de celui qui conçoit, la manifestation extérieure dépend de ce dont cette conception sera vêtue. Je veux vous conter une parabole : Un maître architecte, voyageant en des pays étrangers conçut dans sa mentalité le plan d'un merveilleux palais. Mais les peuples, chez qui il se trouvait, ne comprenaient point sa langue, et il ne pouvait leur communiquer sa conception.

Après un temps très long, il persuada à un jeune homme de se reposer de manière à percevoir sa conception, qu'il s'efforça de manifester autant qu'il le pût, en concentrant pour cela sa volonté et son désir. Au bout d'un autre temps assez long, celui qui reposait communiqua avec lui de mentalité à mentalité disant : Maintenant que je repose dans votre aura mentale je me trouve en rapport partiel avec vous et j'entrevois votre conception, d'une manière assez obscure. Je suis prêt à faire ce que je pourrai pour la réaliser, mais il est essentiel que je sache si je la comprends exactement, et il nous faudrait un dessin.

— Je ne puis dessiner. Mais reposez-vous et j'animerai votre main, et vous tracerez le plan.

C'est ainsi que la chose fut faite, et tous ceux qui étaient en affinité avec celui qui le traça, virent que l'édifice était merveilleusement beau et utile. Quelque temps après, le maître architecte dit : « Une conception n'est pas un dessin, de même un dessin n'est pas un bâtiment. Ma volonté est de matérialiser cette manifestation, mais la matière convenable me manque. Reposez, si vous le voulez bien et cherchez la.

Celui qui reposait dit : « Dans mon repos j'ai été revêtu, et maintenant je suis entré dans une région où se trouve une matérialité qu'on peut évoluer selon votre dé-

sir. » Le maître architecte répondit : « Puisque vos facultés de perception vous renseignent, nous pourrons évoluer grâce à vous cette matière en y infusant nos forces. Elle les recevra selon ses capacités de réception et sera convenable, selon son évolution actuelle et sa possibilité d'évoluer ». Il en fut ainsi, de sorte que depuis les fondations jusqu'aux pinacles les plus élevés, rien de manqua. C'est ainsi que toute conception descend et se revêt dans un degré de matière propre à se manifester. Conçue par celui qui en est l'origine, elle imprègne la matière passive, c'est-à-dire dont le pathétisme, la spiritualité, l'intellectualité et la vitalité inhérentes n'ont pas encore été amenés à l'activité par la dualité d'être. Ainsi descend continuellement ce qui a été conçu divinement dans les raréfactions, de densité en densité, endurant tout et semblant perdu, mais reposant dans le lieu où il paraît enterré pour se lever glorieux et triomphant, d'abord dans les pathétismes, puis dans les éthérismes septénaires, et enfin dans la matérialité dont les mondes sphériques sont formés. Or, l'Impensable non revêtu de la matière des matérialismes, et par conséquent non manifesté, et l'Impensable enveloppé dans la matière des mondes sphériques est un et est le même jusqu'à la raréfaction des raréfactions.

Dans l'unité de l'Impensable, l'être intégral est un.

En raison de cette unité, dans l'ordre, tous les états et degrés constituant cette universalité sont en rapport les uns avec les autres.

La dernière densité évoluée, symbolisée par l'obscurité, parce que son intellectualité n'est pas éveillée, se perfectionnera pleinement à son tour et ainsi sera en plein rapport avec tous les états et degrés plus raréfiés, jusqu'à ceux qui sont encore à présent pour nous Impensables.

Si, parmi ceux qui sont de bonne volonté, quelques-uns demandent : Comment cela se fera-t-il, on peut leur répondre : Par les DBR ! »

Un Initié du deuxième ordre hiérarchique dit alors :

« Parlez-nous des DBR. Nous n'en avons jamais entendu donner une définition claire. »

— Le D, reprit Oannès, numériquement le 4, symbolise les forces quaternaires.

Le B, en nombre, 2, symbolise la dualité.

Le R, ou nombre 200 signifie la tête ou le chef, la duelle perfection c'est-à-dire la perfection mentale, psychique, et nervo-physique. Le DBR est l'être prééminent en forces quaternaires, et en dualité d'être, c'est-à-dire en équilibre. Par la loi de charité et de justice, il est le chef ou tête de l'Azerte que ses forces pénètrent.

Par sa force pathétique est maintenu le rapport entre l'intelligence localisée et l'intelligence universelle.

Par sa force spirituelle le sanctuaire des temples que sont les formations est gardé pur.

Par sa force intellectuelle est manifesté le Divin Habitant.

Par sa force vitale enfin, le sanctuaire est préservé. Tout sanctuaire vivant est, dans l'ordre, éternel ; sa désintégration est l'effet du déséquilibre.

Au commencement, c'est-à-dire au début de chaque classification de la substance éternelle, était le DBR, d'origine divine, divin lui-même.

La substance intégrale a été classifiée par le DBR, et sans lui, il n'y avait, en ordre, aucune formation.

Dans le DBR est la vie divine, et dans tous les degrés des matérialismes sa vie est l'illumination du chef-d'œuvre des formations ; sa lumière, ou intelligence brille aussi au milieu des formations moins évoluées et par conséquent moins capables d'y répondre ; mais, à cause de leur manque d'évolution, celles-ci ne la comprennent pas.

*
* *

Oannès dit : Un homme planta son jardin d'arbres fruitiers. L'un d'eux poussa des racines longues et sensitives qui trouvèrent et apportèrent tout ce qui convenait à sa

nutrition. Alors que les arbres étaient encore jeunes, il survint une forte gelée qui flétrit les tendres rejetons et les empêcha de porter fruit : l'arbre eut bientôt de nouvelles pousses. A l'époque où les fruits mûrissaient, un vent violent secoua les branches et presque tous les fruits tombèrent. Cet arbre garda les siens. Les chenilles, les insectes nuisibles, la grêle et le vent brûlant du désert firent encore beaucoup de dégâts. L'arbre continuait à prospérer. Le propriétaire du jardin s'en étonna :

« Quel est donc le secret de cet arbre qui résiste à toutes les attaques ; pourquoi ne craint-il pas les maux qui accablent les autres? » Un sage lui répondit : « Il n'y a point là de secret. L'arbre supporte ce qui nuit aux autres, parce qu'il est bien nourri, partant plein de vitalité ».

Personne ne peut en ces temps se protéger contre toutes les attaques des hostiles, mais celui qui sait trouver une sustentation convenable peut soutenir la lutte et vivre à travers les siècles.

Oannès dit encore :

Un pauvre homme rêva qu'il voyait une mine d'or en un endroit précis d'un pays fort lointain. Il pensa : « Je suis las de ma pauvreté. Je travaille pour me nourrir et ne mange que pour pouvoir travailler. J'irai donc au delà des montagnes et je chercherai l'endroit que j'ai vu en rêve ».

Le lendemain matin, de très bonne heure, il roula tout ce qu'il possédait dans la natte sur laquelle il dormait, prit un petit paquet de pain séché et pilé, passa à son cou un petit sac de cuir, et se mit en route. Il allait ainsi, son ballot sous le bras gauche et tenant de la main droite un gros bâton, et se désaltérait aux ruisseaux sur le chemin. Lorsque la nuit vint, il se reposa près d'une source jaillissante, mangea du pain pilé avec du sel. Puis tirant sur sa face le capuchon de son manteau déguenillé, il s'endormit. Dans son sommeil un génie lui apparut : — Salut, génie, lui dit l'homme.

— Ecoute-moi, répondit le génie. Quand tu arriveras à un endroit où tu verras un rocher à trois pointes, repose-

toi jusqu'à ce qu'un chameau arrive. Tu mettras la main droite sur lui et lui ordonneras de se mettre à genoux. A la troisième injonction, la bête t'obéira. Mets ta natte sur son dos, et monte dessus. Il te portera à l'endroit que tu as vu en rêve. Ce n'est pas tout. Quand tu arriveras au lieu où il te faut bêcher, tu trouveras un lion couché. Tu lui diras : « Ne fais de mal ni à moi ni à mon chameau, soyons amis, et aidons-nous les uns les autres. » Si le lion est bien celui que je t'ai envoyé, il gambadera autour de toi, comme un chien affectueux. Sinon dis-lui : « Au nom de mon ami le génie, va-t-en ! » Et le lion s'enfuira, en bondissant et en rugissant, et le mien le remplacera. Ainsi tu auras une bête de somme et un puissant protecteur.

L'homme remercia le génie, puis il lui dit : « Je suis pauvre ! Comment nourrirai-je ces animaux ? »

— Je te fournirai de chair pour l'un et de fourrage pour l'autre. Veille seulement à ce qu'ils mangent à part.

Tout arriva comme l'avait annoncé le génie. Chaque matin et chaque soir l'homme trouvait une provision de viande et de fourrage. Et il enfermait les animaux dans des grottes séparées, pour obéir à l'avis du génie. Mais malgré tous ses soins, les animaux maigrissaient et devenaient faibles, si bien qu'un matin ils ne pouvaient plus se lever.

L'homme appela le génie à grands cris ; celui-ci lui apparut aussitôt.

— J'ai suivi tous tes conseils, dit l'homme. Et cependant mon porteur et mon protecteur n'ont plus de forces, et vont mourir.

Le génie les visita et dit à l'homme : « A quoi sert l'obéissance aveugle ! Tu as donné le fourrage au lion et la chair au chameau. Et voici : les oiseaux de nuit ont dévoré la chair, les lapins ont mangé le fourrage et tes bêtes meurent d'inanition. Donner de la nourriture à ceux qui ont faim ne suffit pas ; il faut encore leur donner une nourriture qui leur soit appropriée.

Oannès dit encore :

Il y avait un gouverneur renommé pour sa puissance, ses richesses, sa sagesse et sa connaissance. A la naissance de son premier-né, il y eut de grandes réjouissances, et les sages se disaient les uns aux autres : « Quel enfant admirable il sera ! Nul ne surpasse son père en puissance et en sagesse ! »

Quand l'enfant eut huit jours, le roi fit un festin magnifique pour le présenter à tous. Lorsque les rideaux qui voilaient l'estrade furent tirés, l'héritier royal apparut dans sa couchette d'or couverte de coussins brodés. Tous approchèrent, chacun selon son rang ; l'enfant les regardait sérieusement et ils se disaient les uns les autres : « Son visage respire l'intelligence ! » Trois chefs lui offrirent des présents. Le premier lui donna une amulette ancienne et précieuse ; le second lui présenta des gommes rares qui servent à l'évocation. Le troisième lui tendit une bague d'or, qu'ornait un brillant magnifique. L'enfant s'en saisit aussitôt et tous applaudirent. Les chefs disaient : « Quelle sagesse ! Déjà ce nourrisson sait choisir ce qui a de la valeur, et place le pratique avant l'idéal ! Car l'amulette n'a qu'une vertu légendaire, les parfums ne peuvent servir que contre des êtres autres que l'homme, tandis que la bague, précieuse par elle-même, est en outre aurisée de telle sorte que l'ennemi qui prend la main de son possesseur tombe sans vie. Que cet enfant est admirable ! Combien est sage le fils d'un père sage. Quel avenir brillant présage tout cela ! »

Cependant le père, qui se tenait près du berceau, se pencha soudain et prit la bague à l'enfant. Celui-ci se mit à crier si fort qu'il fallut l'emporter.

— Nous vous en prions, dit un des chefs au gouverneur : expliquez-nous ce qui vient d'arriver.

— Il n'y a là aucun mystère, répondit le père. Tout ce qui brille, l'enfant le saisit. Tout ce qu'il saisit il le met dans sa bouche. Si je ne l'avais surveillé, il aurait avalé la bague et se serait étouffé. Il crie parce que je l'en ai empêché.

Alors un mage de l'Orient prit la parole :

« Il est digne d'observation et d'étude que la sustentation est une véritable force motrice ; car c'est d'elle que dépend la préservation de soi. La Planœa n'est qu'une cavité ciliée qui évolue dans la génération suivante en un être possédant une cavité et une bouche que son unique occupation est de remplir. L'enfant le plus évolué, si fines que soient ses circonvolutions cérébrales ne diffère guère de la gastrœa. A son point de vue, il consiste surtout en un sac creux muni d'une bouche ; ses mains ne sont que les cils ou tentacules, au moyen desquelles il saisit sa proie et remplit la cavité par l'ouverture. Et même parmi les hommes de naissance animale, il y en a peu qui évoluent vers d'autres buts et vers d'autres aspirations : pour la plupart, comme pour les animaux, la grande affaire est de remplir la cavité par l'ouverture et le reste est secondaire. »

Alors un mage de l'Occident demanda :

« Maintenant que sont ici réunies des personnes sages et savantes, permettez-moi de poser une question : Quelles sont les conditions les plus favorables à l'évolution de l'homme ? »

Alors, l'un après l'autre, beaucoup parlèrent avec sagesse, selon leur connaissance et leur bonne volonté. Quand ils eurent fini, un initié du pays central, où il est reçu qu'Aoual rencontra le septième fils d'Abiad, se leva et dit en souriant :

« Que ceux qui en ont le pouvoir et la volonté efficaces remplissent leurs cavités par leur bouche et les hommes évolueront d'eux-mêmes ».

CHAPITRE XXXIV

DE LA VISION D'OANNÈS CONCERNANT LA TERRE ET DE LA DÉCOUVERTE DE HAOUA

En ce temps là, Aqual dit à Oannès : « Puisque par quelque moyen que ce soit, rien ne peut sortir de la sphère à laquelle il appartient par nature et par affinité, qu'est donc devenue la sustentation commode et efficace qui jadis nourrissait l'homme ? Il est compréhensible que Devo, dans l'état de densité voisin du nervo-physique ait pu discerner les éléments constituants les plus raréfiés des formations nervo-physiques, et en raison de sa puissance et de ses connaissances, ait changé l'arrangement chimique de diverses particules, de manière à altérer la nature de la sustentation ; mais ce qui était est et sera. Rien ne se perd. Ce qu'il a fait pourrait être défait par qui aurait la volonté, la connaissance et le pouvoir. Quelques-uns, il est vrai, pensent que, lors des rejets de Kahi et de la division des sphères, celle que nous habitons peut avoir perdu quelque chose par la séparation. Mais si nous en croyons ce qui est reçu du passé lointain, cette opinion n'aurait pas de fondement raisonnable, puisque nos prédécesseurs ont trouvé tout ce qui leur permettait de nourrir leur mentalité et de préserver leur vitalité ».

Un néophyte de cinquième année, venu de l'Orient lointain, où maintenant gouvernait Vofhi dit à Aqual : « Maître, si vous le voulez bien, dites-nous ce qui est reçu au sujet de la division des sphères ».

— Ce n'est ni le temps, ni l'endroit, répondit Aqual.

Mais tout ce que vous êtes capable en ce moment de recevoir est consigné dans les registres de Bra qui a passé sa vie à l'étude du monde sphérique et a recueilli tous les documents qui s'y rapportent. Allez donc au gardien des registres, dans la tour carrée et demandez-lui cet ouvrage. N'en soyez pas influencé, mais recueillez-en seulement ce qui est en affinité avec votre intelligence, et négligez le reste. Ainsi votre propre intelligence évoluera.

Quand Apleph, le néophyte, fut parti, Oannès dit :

« Mon affinité tend avec une puissance de plus en plus grande vers la terre sur laquelle je vis. Aussi longtemps que je serai dans mon corps, les formations matérielles l'emporteront pour moi en intérêt sur tout le reste, parce que c'est avec elles que mes organes sensibles matériels me mettent en rapport. Mais si ce corps est désintégré, elles deviendront pour moi comme si elles n'étaient pas. Même si j'avais la certitude d'une vie perpétuelle sur la terre, je garderais mon plus vif intérêt dans les limites de ma perception nervo-physique, depuis les groupements des sphères et des sphéroïdes jusqu'à la petite herbe qui pousse sur ce mur. Dans l'état actuel des choses, et sachant que le temps de l'homme sur la terre est limité, j'estime sage celui qui se dévoue à une seule étude, qui concentre, par le désir et la volonté, tout ce qu'il a d'évolution, de connaissance et de puissance sur un seul point : comment retenir le mieux l'intégrité de son être ? L'instinct des gastraeades qui persiste aussi chez tous les êtres évolutionnaires d'Aoual, est juste : la préservation de soi est la première loi de la nature, et la charité commence par les devoirs envers nous-mêmes. »

— La connaissance de l'homme et de la terre, reprit Aqual, passe avant tout. Il est étonnant et regrettable que la mentalité la plus raffinée soit occupée à étudier des sujets qui n'ont aucune utilité, ou qui sont d'un intérêt secondaire, tandis que la restauration de la terre et de l'homme est négligée.

Il y avait une fois un savant, qui s'intéressait avec une

telle ardeur aux corps célestes qu'il méconnaissait toute autre chose. Il mangeait ce qu'on lui offrait, portait les vêtements qu'on lui présentait, et faisait tout ce qu'on lui ordonnait, aussi longtemps que cela n'interrompait pas ses études. Il ne sortait que quand les étoiles brillaient, ou bien pour observer le lever et le coucher du soleil. Il ignorait tout en dehors de ces préoccupations. Une nuit qu'il contemplait les astres, sa maison prit feu et la fumée lui cachait les étoiles. Sa fille accourut vers lui :

« Père, père, notre maison brûle ! » — Merci, mon enfant, répondit-il. Je sais maintenant ce qui m'empêchait de voir les astres.

C'est ainsi que tandis que la demeure du corps se consume, les hommes concentrent leurs pensées sur le ciel.

*
* *

En ce temps là, Aqual dit à Oannès : « Dans le repos, vous pouvez peut-être percevoir quelque chose d'utile sur cette matière ».

— Je le ferai de tout mon être, répondit Oannès ; et s'adressant aux Mages il continua :

La majeure partie de la force qui abandonne le corps lorsque le sang a cessé de circuler, ou qui lentement quitte les plantes à mesure qu'elles se flétrissent, est attirée au-dessous de la surface de la terre. Il est vrai que parfois pour l'homme cette force revêt la mentalité, qui protégée de l'hostile peut demeurer près du corps et repose près de lui. Mais ordinairement la mentalité, en quittant le corps, n'est revêtue que d'une partie de cette force, le reste est attiré au-dessous de la terre graduellement mais sûrement. C'est ainsi que, la transformation des êtres stationnaires et non stationnaires s'effectuant, en général, par la dissolution de l'enveloppe nerv-physique, soit partielle, soit totale, la force libérée est en partie retenue dans la terre, et l'approvisionnement n'étant pas en rapport avec

la consommation, elle diminue toujours, et la force vitale de l'homme ne se renouvelle qu'avec une difficulté de plus en plus grande.

— Pouvez-vous suivre cette force, dit Aqual, et nous dire ce qu'elle devient, quand elle est attirée sous la surface de la terre.

— La plus grande partie, répondait Oannès, passe vers le centre terrestre de la force pathétique. Mais dans sa route à travers les densités variées, certains constituants sont partiellement retenus et pénètrent des corps plus denses, aptes à leur servir de vêtement. Pour cela, au lieu de suivre une ligne droite, ces constituants vont çà et là, à la recherche des corps pour lesquels ils ont de l'affinité : de même que tout ce qui est matériel, cette force est composée, et c'est sa partie la plus matérielle qui est retenue par certains constituants de la terre, d'une densité qui me semble anormale. Écoutez !...

J'entends une voix semblable à la voix de Chi : elle dit :

Les forces et les constituants sustentateurs, dont l'homme est privé, ne cherchent pas les concrétions qui les retiennent, mais y sont attirés par une puissance anormale et hostile.

D'une seule voix les Mages s'écrièrent : « Ainsi Chi qui repose sous les neiges entend et parle. »

Aqual répondit : « Oannès n'est-il pas l'être de son être ?

« Selon votre description, les forces sont attirées continuellement jusqu'au centre de la force pathéthique de la terre ; que devient donc ce qui s'accumule continuellement, car, bien qu'en comparaison des autres éléments constituants, ce centre pathétique soit extrêmement raréfié, il n'en n'est pas moins matériel et comme tel il a des dimensions dans l'espace ».

— Les débouchés de cette force sont les pôles. Elle en sort avec un mouvement de pulsation. Mais je ne puis la suivre que pendant un trajet assez court, et je constate

que, jusqu'à la limite de ma perception, elle va en ligne droite, comme si le sphéroïde terrestre était traversé par un axe dont les extrémités se prolongeraient. Cette force est d'une couleur qui ressemble, mais n'est pas identique, à celle du saphir, et je sens qu'en pénétrant l'air elle est extrêmement froide.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas suivre son cours ?

— A cause d'un brouillard dans lequel elle entre, et aussi pour une raison que je ne puis deviner.

— J'ai des motifs de croire que ce que vous appelez brouillard est la conséquence de l'impossibilité où vous êtes actuellement d'apercevoir ce qui appartient à ce degré d'être.

Oannès reposa quelque temps ; puis il dit :

— Maintenant je vois ce qui m'était voilé. D'un mouvement de pulsation, la force qui sort des pôles de la terre palpite à l'unisson de celle qui sort des sphères les plus proches. Je perçois à présent que cette force continue sa route dans un degré plus raréfié.

— Dormez plus profondément et suivez-la plus loin.

Après un temps très long, Oannès reprit :

« J'ai suivi la force à travers deux autres degrés de raréfaction et je suis au lieu où elle rencontre celle qui sort par les pôles des autres sphères ».

— Suit-elle une ligne droite depuis les sphéroïdes jusqu'à son point d'union ?

— Oui, mais avec un changement de direction, chaque force cherchant sa parente comme par affinité mutuelle.

— Et à partir de leur point d'union ?

Oannès restait silencieux.

— Dormez plus profondément et voyez, dit Aqual.

— Je vois douze sphéroïdes, et, dans le lointain, j'en perçois imparfaitement trois autres. Mais cette perception est trop obscure pour qu'on puisse s'y fier, d'autant que je suis très fatigué physiquement. Depuis le point d'union de ces douze et peut-être quinze lignes, les forces semblent chercher la terre comme leur centre commun de même

que la force individuelle émise cherchait le centre pathétique de la terre.

— S'il en est ainsi, la même loi doit s'étendre à tout le domaine sphérique matériel. Pouvez-vous suivre et aller plus loin ?

— J'en ai le désir et la volonté, mais ma force physique diminue.

— Voulez-vous reposer où vous êtes, ou revenir ?

— Je voudrais revenir au plus vite. Matérialisez-moi, que je retrouve mon intégrité individuelle comme auparavant : c'est seulement ainsi que je puis me reposer.

Tandis qu'Oannès dormait, Aqual dit aux Mages :

« Il est regrettable que même chez les pathétiseurs les plus forts en puissance protectrice, il arrive un moment où le corps du sensitif est affaibli par l'extériorisation. Celui qui trouverait remède à cela nous rendrait un inestimable service ! »

— Tant que l'hostile aura pouvoir dans le degré nerveux répliqua un des Mages, je doute qu'on puisse entièrement obvier à cet affaiblissement. A l'époque où la condition de l'homme était bien plus parfaite qu'à présent, il est reçu que personne n'avait le droit de s'extérioriser du corps, dans aucune condition et pour quelque motif que ce fût, pendant plus de quarante jours.

— Je crois que même sans la présence de l'hostile, il serait difficile de fournir longtemps la force, en quantité suffisante, au degré nervo-physique du sensitif, ajouta Aqual. Les hommes diffèrent entre eux plus essentiellement que toutes les autres formations individuelles, et plus les hommes sont élevés, plus il diffèrent. La majeure partie des pathétiseurs et des pathétisés appartient à l'ordre le plus élevé, et il s'ensuit que les forces qui conviennent à la sustentation de l'un ne conviennent pas à celle de l'autre. Je ne dis pas que les hostiles ne jouent pas le principal rôle en cette matière, mais il faut aussi prendre en considération la difficulté que le pathétisé trouve, dans le sommeil, à assimiler ce que lui fournit dans l'état actuel le pathétiseur.

Un des Mages prit alors la parole : « Ce qu'Oannès nous a décrit relativement à l'emmagasinement, par certains constituants terrestres, de la force libérée quand le sang se refroidit, m'a rappelé un événement du passé lointain. J'étais alors néophyte de troisième année, et confié aux soins d'Actylon de Mizraïm. Un jour que j'étais épuisé psychiquement, il me dit : « Pendant les douze jours et les douze nuits qui suivront, fais ce que tu voudras, pourvu que ce soit par affinité. Si ton désir et ta volonté sont de rester près de moi et de m'aider, tu en es libre. Renouveler ton état physique est pour le moment le meilleur service que tu puisses rendre ».

Je passai quelques heures dans les bois et auprès des eaux, puis je revins vers Actylon :

— Déjà je désire être près de vous et vous aider, lui dis-je. Montrez-moi ce que je dois faire.

Il me mena à une petite chambre où se trouvaient des mortiers, des pilons et des tas de substances variées terreuses et métalliques.

— Puisqu'on ne réclame rien de toi que le renouvellement de la force et de la vitalité physiques, chaque fois qu'il te plaira, viens ici et pile ce que tu trouveras dans les mortiers. Aie soin seulement de ne rien ajouter ni enlever des mortiers, fût-ce le poids d'une lentille rouge. Prends la clef de cette chambre, et veille à ce que personne n'y rentre.

— Les mortiers sont vides, dis-je.

— Le soleil est couché et c'est l'heure de te reposer. Quand le soleil se lèvera, ils ne seront plus vides.

Le lendemain, au lever du soleil, j'ouvris la porte et j'entrai. Chaque mortier était au quart rempli des substances variées que j'avais vues. De bonne volonté, je commençai à piler ; mes bras étaient faibles les matières dures, et j'étais baigné de sueur. Mais je pensais : « c'est à toi et à nul autre qu'Actylon a confié ce travail » et cela me fortifiait, car je l'aimais de tout mon cœur. Un peu de poussière fine s'élevait du mortier, et je pilais, je pilais

avec ardeur, jusqu'à ce que le crépuscule m'avertit que le jour était fini. Actylon entra et dit : « Repose-toi, mange, bois et sois gai, car tu as travaillé pendant une longue journée. De ma chambre j'entendais les coups de pilon de plus en plus forts et rapides à mesure que le jour avançait. »

Or j'avais travaillé avec cœur, pensant qu'Actylon serait content et surpris de trouver tant d'ouvrage accompli, je ne m'étais pas rendu compte du temps écoulé.

— Je ne suis pas fatigué, lui dis-je ; si c'était nécessaire je pourrais encore travailler.

— Viens avec moi, nous prendrons ensemble le repas du soir, dit Actylon ; et je sentis une allégresse dans sa voix.

— C'est un honneur et une joie de manger et boire avec vous, répondis-je, bien que je ne ressente ni fatigue, ni faim, ni soif.

Pendant plusieurs jours je travaillai de même, gagnant toujours de nouvelles forces, et j'insistai près du grand Maître pour ne point manger au repas du soir, mais seulement le servir.

— Tu n'es qu'un enfant, me répondit-il : Dans notre condition actuelle, où l'air ne suffit plus à nous nourrir, ni même le jus des fruits, l'homme est fait pour manger ; sa forme a évolué pour satisfaire une nécessité. Les organes qui ont pour but d'apprêter la nourriture et de la rendre propre à l'assimilation, les dents, les glandes salivaires, l'œsophage, l'estomac, le foie, les reins, le pancréas, la rate et les intestins deviendraient malades, si tu les privais brusquement de leur fonction ; et le système circulatoire supporterait mal un changement soudain de nourriture.

— Depuis des âges et des âges, dis-je, l'homme naît et se nourrit comme les animaux. A l'époque de la Restitution, ne faudra-t-il pas des siècles et des siècles pour qu'il s'adapte à son nouveau milieu ?

— Ce qui se fait sans l'aide de l'homme est lent à se

réaliser, répondit Actylon ; mais ce qui est effectué par sa volonté directe, puissante et unie, s'accomplit rapidement.

Le dernier soir de mon repos psychique, comme Actylon rompait le pain et m'en offrait, je m'écriai : « Jamais auparavant je n'avais su ce que c'est que de se réjouir de la force. C'est une joie de vivre ! Et il y a dans cette plénitude de la vie quelque chose que je ne comprends pas. Des milliers d'hommes exercent aussi sainement leur muscles pendant toute leur vie, et le travail produit chez eux de la lassitude, de la faim et de la soif. »

— Je te l'expliquerai, mon enfant. Les substances que tu as broyées au mortier sont celles en qui les forces et les constituants sustentateurs, qui, dans le passé, vivifient l'atmosphère, sont retenus, un peu à la manière dont le fer magnétique retient sa force matérielle pathétique. Ces éléments étaient placés, en ordre, dans les mortiers ; en pilant, tu as absorbé les forces à demi libérées ; c'est de là que te vient ton bien-être et cette plénitude de vie.

Aqual fit alors cette remarque : « Le grand Prévoyant a dit : Avant la restitution, les Azertes solides seront dissous comme le fer est fondu par la chaleur ardente. Quelques-uns considèrent que cela veut dire que les Azertes seront défaits. Mais nous, qui avons reçu son enseignement intégral, savons qu'il parlait de la dissolution des concrétions où sont retenus les constituants nourriciers dont vous avez pratiquement éprouvé les effets. Le gonflement et le soulèvement causés par le mélange du blanc et du rouge, des mondes du feu et des eaux au-dessous de la terre, l'éclatement de la croûte terrestre, pour que les forces libérées fassent retour à l'air respirable et aux eaux, précèdent chaque aube de l'évolution azerte. »

***

Oannès parlait pendant son repos :

« J'aperçois que depuis la sélection sexuelle des êtres humains à la façon des animaux, la pathétisation s'est

détériorée parce que le pathétiseur et le pathétisé ne sont plus directement formés l'un pour l'autre. Quand les âmes du lieu de repos des âmes sont incarnées ou réincarnées, et que ceux en qui ces âmes sont incarnées sont unis sur les Azertes, le pathétisme est aussi près que possible de sa perfection primaire. C'est ainsi qu'il en a été pour l'Holocaustal, c'est ainsi qu'il en sera pour le Restituteur, sauf que le Restituteur est revêtu du degré nerveux, et attend dans cette densité la finale incarnation, c'est-à-dire la venue en puissance et le revêtement du véritable corps physique glorieux. Il ne faut jamais oublier que la restitution sera effectuée par l'union avec l'Un — c'est-à-dire la formation Azerte collective, et que cet Un possédera des capacités et des pouvoirs qu'on ne saurait trouver ailleurs.

A mesure que l'époque de la restitution approche, les rayons de Vérité brilleront de temps en temps à travers l'obscurité. Si quelque rayon est reçu, des rayons plus lumineux le suivront. Sinon, ses rayons ne seraient pas manifestés, puisqu'il n'y aurait rien de pathétique ou d'intellectuel sur terre qu'ils puissent incandescer. Mais nul rayon ne sera jamais retiré, et quand il y aura sur terre, grâce à l'évolution, des hommes capables d'y répondre, il sera manifesté. C'est ainsi que le soleil émane sans cesse ses forces. Mais sans l'enveloppement atmosphérique réceptif des sphères et sphéroïdes, capable d'être incandescé, il n'y aurait pas de lumière ».

Trois jours plus tard, Aqual dit à Oannès :

« Voulez-vous reposer maintenant pour continuer l'étude de la force qui, peut-être, unit partout toutes les sphères et sphéroïdes dans le royaume sphérique ? »

— Je n'ai pas ce désir, répondit Oannès. La voie est indiquée pour qui veut et peut la suivre. Pour moi, je ne me soucie guère de ce qui unit les sphères et les sphéroïdes ; l'union à laquelle je tiens est celle de nous tous, qui sommes ici, avec la terre à perpétuité.

Un des Mages demanda :

— Il semble, d'après ce que vous avez vu, que le centre pathétique de la terre est au moins partiellement approvisionné par ce qui quitte l'enveloppement nervo-physique, à sa dissolution. Si celle-ci cessait, de sorte que la force ne quittât plus les corps, qu'en résulterait-il ? Car on peut présumer que la surabondance de cette force est utilisée pour rétablir la communication ou le rapport entre une sphère et les autres ; cette œuvre, en pareil cas, ne serait-elle pas compromise ?

— Quand un petit nombre d'hommes aura reconquis la perpétuité de la vie sur la terre, répliqua Aqual, il pourra s'écouler des âges avant que la généralité des êtres en soit affectée. En outre, quand les douze sens et toutes les capacités de l'homme seront redéveloppés, on pourra trouver des moyens plus rapides et plus efficaces pour établir des rapports entre les sphères et sphéroïdes. Restituez à l'homme la conscience de sa situation légitime sur la terre, et offrez-lui un espoir raisonnable de la regagner, il évoluera vite à la connaissance de tout ce qu'il est essentiel qu'il connaisse, comprenne et fasse.

— Il est reçu, dit un mage, que l'air respirable, actuellement encore notre principale nourriture, était autrefois la seule, et suffisait à l'alimentation. Cette sustentation consiste en substances métalliques composées, en un état de raréfaction, divisibilité et élasticité qui les rend invisibles et capables d'être assimilées par le sang. Les solides et les liquides qui servent maintenant à nourrir l'homme dépendent aussi des éléments qui constituent l'air. Toutes choses sont donc d'origine métallique et, le semblable cherchant son semblable, il n'est pas étonnant que les métaux solides absorbent avec une avidité de plus en plus grande ce qui dans l'air respirable est essentiel à la sustentation de l'homme. Ainsi la nature de l'air change lentement et presque imperceptiblement. Or il en est de l'air comme de l'eau ; elle est remplie d'êtres visibles et invisibles, de sorte qu'en vérité elle vit en toutes ses parties. L'enlèvement partiel d'un des éléments de l'air

menace l'existence d'une certaine race d'êtres, car la sélection naturelle s'applique aussi bien dans l'air, que dans l'eau ou la terre. Jusqu'à ce que nous en sachions davantage, la question de la vie permanente sur la terre me paraît se résumer ainsi : De quels moyens pouvons-nous disposer pour remplacer les éléments que l'air respirable, et par suite toutes les nourritures ou boissons, ont perdus?

— Il serait essentiel, dit Aqual, de savoir la nature de ce qui est la vie de l'état physique. Voulez-vous vous reposer jusqu'aux degrés dans lesquels vous serez capable d'observer et de connaître quelque chose à ce sujet?

— Je me reposerai volontiers, jusqu'au degré dans lequel je pourrai observer la nature de ce qui soutient l'état nervo-physique de l'homme, en ses degrés mental, psychique, nerveux et nervo-physique. Mais je ne désire point passer à des degrés plus raréfiés, non que je les estime sans intérêt, mais parce que la connaissance de l'homme et de la terre est avant toute autre essentielle à l'homme, et que je sais, par expérience, que le passage d'état en état dans les raréfactions et les densités est une grande fatigue physique, si bien choisies que soient les conditions. D'ailleurs tant que je ne serai pas certain de continuer à vivre sur terre et de rester en communication avec elle, à quoi me sert la connaissance? Si un être immuable a condamné l'homme à naître sur terre pour souffrir et mourir, celui-ci ne peut veiller trop assiduement à ne pas évoluer, puisqu'il devient ainsi plus sensitif, et plus sujet à souffrir. Si ce que les ennemis de l'homme et de son formateur enseignent est vrai, et que tous doivent à jamais mourir, sage est celui qui mange, boit, dort, et se chauffe au soleil, ne pensant qu'à rechercher le plaisir et à fuir la douleur, à chaque heure qui s'écoule. Si le degré d'être, qui, seul, nous met en plein rapport avec la terre, est à jamais perdu, ceux qui font évoluer l'homme sont ses pires ennemis ; et celui qui cherche son développement se torture lui-même ».

— Sans doute, dit quelqu'un, tous doivent mourir.

Néanmoins l'évolution de chaque individu ajoute au bien de la race. C'est par les efforts de ses pionniers et de ses athlètes que s'améliore la condition de l'homme collectif, de manière que les générations qui se suivent passent la brève période de temps qui leur est donnée dans des conditions de plus en plus favorables.

— Une ânesse enfanta deux ânons, reprit Oannès. Dès qu'ils purent vivre sans leur mère, leur propriétaire les donna à deux de ses amis. L'un d'eux, obligé de quitter le pays, donna son ânon à un pauvre homme, qui lui avait rendu quelque service. L'autre ânon vécut chez un homme riche : il servait de jouet à ses enfants. Or la vie des deux ânons différa grandement. Celui qui était échu au pauvre homme n'était guère nourri que de coups et d'injures. Tout le jour, il traînait des fardeaux, et la nuit, il était attaché, sans abri, exposé au froid et aux intempéries. Souffrant, fatigué, sans espoir, il traînait une existence pitoyable.

L'autre ânon jouissait de tout ce qui peut faire de la vie d'un âne un paradis. Sa nourriture était abondante et variée, et sa litière confortable. Son seul travail était d'amuser des enfants qui le choyaient. Il était lavé, brossé. On le laissait le plus souvent en liberté. Un jour, après beaucoup d'années de bonheur, en traversant un pont aux planches mal assujetties, il tomba dans un fleuve et les eaux l'emportèrent. Comme il se débattait et était entraîné à la dérive, il vit un âne maigre et misérable dont une jambe était cassée. Deux hommes le poussaient vers la rive escarpée, et quand il fut au bord, un dernier coup de pied le jeta dans le fleuve. Les hommes virent l'autre âne ; ils auraient voulu le sauver pour remplacer la bête misérable qu'ils venaient de rejeter, mais le bord était à pic et le courant trop rapide. Les deux ânes dérivèrent donc de compagnie vers la mer, et ils reconnurent qu'ils étaient les deux frères. L'un d'eux gémissait : « Hélas ! étable confortable, nourriture savoureuse, promenades et jeux, gambades, joies de la vie, faut-il donc abandonner toute cette félicité. Ma

souffrance est terrible et plus grande que je ne le puis supporter ! » et l'autre : « Pauvre frère, je voudrais, mais ne puis te venir en aide, avec ma patte brisée. Avant longtemps je m'enfoncerai sous les eaux profondes, et toute douleur cessera. Plus de coups de bâton, ni de charges accablantes. La fraîcheur de l'eau a déjà adouci mes blessures ; je vais trouver enfin repos et soulagement ». Comme il parlait encore, les eaux l'engloutirent. Pendant des heures son frère lutta pour vivre ; ses souffrances mentales et physiques furent prolongées et terribles. Comme il s'enfonçait pour la dernière fois, un corbeau perché sur une branche au-dessus du fleuve croassa : « Une dernière parole, mon ami, une dernière parole ! » L'âne fit un effort et se mit à braire faiblement : « Malheureux que je suis, parce que j'ai été heureux ! La douleur de la mort est en proportion avec le bonheur de la vie ! »

— Périssez donc avec cette pensée : ma vie a montré à ma race ce que peut être la vie d'un âne. Mon bonheur individuel a ajouté au bonheur intégral de la collectivité des ânes. Par conséquent je meurs heureux !

— Stupide oiseau, murmura l'âne en disparaissant définitivement, la théorie n'est pas la pratique.

— Que l'âne maigre, ricana le corbeau, garde sa carcasse. Mais pour le gras j'épierai son corps et m'en repaîtrai. Ce sera un beau festin d'oiseau, et les bêtes sauvages se régaleront encore des os.

Il attendit en vain. Les poissons avaient tout dévoré :

— Ah ! ah ! croassa le corbeau, ta carcasse a ajouté au bonheur intégral des poissons. Tu n'as pas vécu en vain !

Oannès en parlant ainsi avait fait à Aqual un signe connu. Aqual s'approcha de celui qui avait dit : « Sans doute, tous doivent mourir », et l'interrogea :

— Pourquoi le capuchon de votre manteau est-il tiré sur votre visage ? pourquoi vous tenez-vous à l'écart des autres ?

Il ne reçut pas de réponse et ajouta :

— Partez du milieu de nous, de peur que vous ne soyez désintégré.

L'être se leva et s'en alla rapidement.

— Ecoutez, mages, dit Aqual. Que ceux dont c'est l'office veillent et que rien ne leur échappe. Parce que nous sommes ici dans la force de l'ordre hiérarchique, ne pensons pas que tout est en sûreté. Sages sont ceux qui estiment trop la puissance de leurs ennemis et déprécient celle de leurs amis. Il n'y a qu'un instant, Chatter était au milieu de nous, et nul ne s'en est aperçu !

Quelque temps après, Oannès dit :

« Je m'aperçois que la force libre que nous étudions est produite par le frottement, et qu'elle est de la nature de la force universelle quaternaire, qui cherche toujours à se manifester en pénétrant la matière plus dense et en s'en revêtant.

La région du revêtement de cette force est, pour la terre, immédiatement extérieure à la dernière densité que nous puissions percevoir. La force composée, se revêtant du degré de matérialité qui lui est le plus proche en densité est manifestée en quatre degrés de raréfaction et de densité comme vie, lumière, chaleur et puissance. Dans tous les états et degrés de raréfaction, tant qu'elle ne rencontre pas d'opposition, cette force est passive et non manifestée, — dès qu'elle rencontre quelque chose qui s'oppose à elle, elle se manifeste et son activité est en proportion avec la résistance.

Ainsi elle est éternellement passive et en repos dans le degré de raréfaction pareil à elle-même, éternellement active et en mouvement lorsqu'elle permée une densité plus grande que la sienne pour s'y manifester. Elle ne pénètre un degré de matière que quand elle est déjà revêtue du degré immédiatement plus raréfié. De là vient le frottement continuel, qui a deux résultats : il manifeste la force dans le degré de densité matérielle qu'elle pénètre, et renouvelle la génération des forces dans cette matérialité plus dense. Dans l'air atmosphérique qui enveloppe la terre

comme un manteau sans lequel rien de ce qui est ne pourrait se manifester à nos sens, cette force convenablement revêtue se manifeste comme vitalité, incandescence, chaleur et force ou puissance. Sa nature est d'équilibrer toutes choses dans le repos de l'activité, de sorte que ce n'est que par l'opposition ou la violence qui lui est faite qu'est prouvée la grandeur de sa puissance. Cette force composée ne se manifeste pas avec une complète indépendance, mais, au contraire, au moyen de ce pour quoi elle a de l'affinité, d'où l'immense variété dans les formations individuelles. De l'endroit où elle est engendrée elle traverse et pénètre les diverses densités atmosphériques, dans les formations individuelles qui sont sur ou sous terre ; ce qui n'en est pas utilisé rejoint le centre terrestre de la force pathétique et s'échappe par les pôles, cherchant à s'unir avec les radiations semblables des autres sphères ou sphéroïdes.

Je parle de cette force comme d'une force composée, parce qu'elle affecte les sphères nervo-physiques et leurs habitants dans quatre degrés de densité, le mental, le psychique, le nerveux et le nervo-physique. Par suite du déséquilibre actuel des formations, les quatre degrés de cette force ne sont pas, en général, reçus dans les mêmes proportions. Par exemple, les individualités dont la mentalité l'emporte sur les autres degrés reçoivent plus pleinement le degré mental et y répondent ; il en est de même pour les autres degrés de cette force.

Or il est essentiel au bien-être de l'homme, que chaque degré de son être soit en complet rapport avec cette force ; une réceptivité bien équilibrée assure à l'homme, selon son état, la plénitude de la vie. Actuellement tout est déséquilibré et il n'y a pas une juste balance entre les pouvoirs de réception ; aussi rencontre-t-on fréquemment des gens dont la mentalité évolue visiblement, tandis que le moral se détériore, ou bien dont la mentalité et le moral se développent tandis que le nerveux et le nervo-physique sont mal en point. Parfois même la force mentale

s'accroît à mesure que la force physique diminue. »

— Ceux qui se portent bien, dit Aqual, n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui sont malades. L'essentiel, pour conserver l'équilibre nécessaire au bien-être individuel, est de fournir ce qui manque au degré d'être déséquilibré, et de le placer dans des conditions favorables pour recevoir ce qu'on lui donne. Ce n'est pourtant point tout, ni même la nécessité la plus pressante. Car il faut auparavant éveiller l'intelligence de l'homme à la compréhension de ce qui lui manque, et susciter en lui des espérances et des aspirations que la volonté unie au désir pourra réaliser. C'est ainsi que beaucoup d'individus, qui maintenant flottent, sans espoir, à la dérive vers la transformation rétrograde peuvent devenir de forts nageurs et atteindre la rive où leur désir et leur volonté les guident. C'est seulement ainsi, par le perfectionnement individuel, que l'équilibre peut être reconstitué. Bien peu comprennent la force immense du désir et de la volonté s'appuyant sur la Charité ! Les hommes de désir sont stimulés par l'espoir et fortifiés par la raison : s'ils ne leur trouvent pas une issue pratique et efficace dans l'activité, et s'ils ont une endurance suffisante pour demeurer calmes et en équilibre, leur puissance de volonté s'accroît sans cesse, comme les feux enfermés sous la terre, ou les sources emprisonnées dans un rocher. Donnez alors à ces individus une issue qui leur convienne et qui leur plaise, rien ne pourra leur résister.

— La puissance du désir et de la volonté, même sur la mortalité reprit un des Mages, m'a récemment été prouvée.

J'étudiais alors les maladies variées auxquelles l'homme est assujetti. Parmi mes nombreux malades, était un jeune étranger, fondeur en métal, que la chaleur des feux avait affaibli. Malgré tous nos soins, sa force vitale s'échappait, comme le vin d'une outre percée. Un jour, je lui dis : « La vie est précieuse, mon enfant. Vous êtes faible, il est vrai, mais vous ne faites aucun effort pour utiliser la force qui vous reste. Vous semblez n'avoir ni volonté ni désir et

vous vous laissez emporter vers la transition. — Il est vrai, me répondit-il; je manque de volonté et de désir. Je n'ai jamais aimé que deux êtres au monde : ma mère et l'enfant adoptive d'un de ses voisins, qui était ma fiancée. J'ai travaillé et lutté pour ne les laisser manquer de rien. Il y a quelques mois je retournai en mon pays. Ma mère me reçut avec une joie mêlée de triste sollicitude. Elle m'avoua que ma fiancée avait épousé un riche étranger qui l'avait emmenée dans son pays. Je maîtrisai ma douleur et lui répondis que j'avais encore un motif de vivre, puisqu'elle me restait, elle qui m'était chère avant tout. Néanmoins, je devins inquiet : quelque chose manquait dans ma vie. Ma mère s'en aperçut bien vite et m'engagea à retourner dans les cités pour y exercer mon art et regagner l'amour de la vie. Je suivis son conseil et je travaillais de tout mon cœur, quand un ouvrier qui venait me demander du travail et qui arrivait de l'ouest lointain, près de mon pays natal, apprenant mon nom de Tarn Machée me dit qu'il avait assisté récemment à l'enterrement d'une veuve Machée, qu'il ne connaissait d'ailleurs point autrement. Depuis ce temps j'ai perdu l'énergie et la force. Je suis seul sur la terre. Pourquoi lutter et disputer âprement quelques années d'une existence sans but et sans objet? » Je ne répondis rien à Tarn Machée, mais j'allai à la maison des sensitifs et mis l'un d'eux en rapport avec le maître Ornordah, qui étudiait les courants de l'Océan non loin du village de mon jeune malade. J'appris ainsi que sa mère était bien portante, et qu'il avait été trompé par une ressemblance de nom. Je revins près du jeune homme; ses forces avaient rapidement décliné; il refusait toute nourriture, était dans une prostration complète, et le temps froid et obscur qui précède le matin, qui est le grand moment d'épreuve pour les faibles, semblait devoir faire de sa vie une question de quelques minutes.

Machée me dit d'une voix faible : « C'est bien fini, et cela n'a pas d'importance. Merci de votre bonté et de vos soins pour moi ! »

Je tenais sa main froide dans la mienne : « Il ne vous importe pas, lui dis-je. Mais cette nouvelle portera à votre mère un coup terrible ». Ses mains serrèrent faiblement les miennes et il répliqua : « Ne vous ai-je pas dit que ma mère était morte. » — Vous vous trompez, lui répondis-je. J'ai communiqué avec un des nôtres qui habite votre pays. Votre mère va bien et attend votre retour. Mais vos minutes sont comptées. Quand vous aurez cessé de vivre, je lui communiquerai la triste nouvelle le plus doucement qu'il sera possible, afin de lui en adoucir le choc. Si vous avez quelque message à lui communiquer, hâtez-vous de me le dire avant que vos lèvres ne se ferment à jamais.

Une bouffée de sang vint colorer le visage pâle et amaigri de Tarn Machée et il essaya de se soulever. Je le soutins et lui offris certain vin fortifiant : « Vous êtes libre de le boire, ou de mourir en paix, lui dis-je. » — Qui parle de mourir ? s'écria-t-il. Moi, laisser ma mère seule au monde! Je vivrai, vous dis-je, je le jure. » Et il garda son serment.

— C'est là, dit Aqual, une des nombreuses confirmations de la puissance qu'ont le désir et la volonté. Ceux qui observent les faits sur les Azertes au lieu de ce qui est censé se passer au septième ciel, et qui s'occupent des hommes avant de se mêler des affaires des fourmis ou des mouches à miel ne peuvent douter que l'habitude et la suggestion malfaisantes ont engourdi et dénaturé chez l'homme le désir sain, ardent et normal de la conservation de soi-même ; au point qu'à notre époque, le petit nombre d'hommes supérieurs, qui sont encore eux-mêmes, regardent la transformation rétrograde, la soi-disant mortalité, comme un mal inévitable ; quant à la grande masse de ceux qui sont suggestionnés, fascinés ou obsédés, ils regardent ou croient regarder la perte de leur degré nervo-physique comme essentielle au perfectionnement de ce qui reste. De sorte qu'à l'âge où les organes des sens commencent à être des instruments convenables de l'intelligence, la volonté et le désir tenus en activité chez les

jeunes hommes ardents par l'espoir ou l'émulation passagère, deviennent inactifs parce qu'ils manquent d'une issue normale et satisfaisante, ou bien sont reportés de l'entourage actuel sur des régions imaginaires ou douteuses, échappant à nos moyens actuels de sentienter. Quelques-uns, il est vrai, exercent encore leur désir et leur volonté, à l'abri des passions transitoires, et font entrer leur individualité dans celle des familles ou des races. Cela vaut mieux, certes, que l'intérêt extra terrestre; mais ce n'en est pas moins une chose anormale. Car chaque individu humain ou du moins chaque duelle individualité doit-être le centre de son entourage particulier, bien que ce centre et son entourage puissent se centraliser à une individualité ou une cause plus grandes, de même que les mondes inférieurs, tout en ayant leur centre propre de force pathétique, se rattachent à des centres plus puissants. La perfection de la famille ou maison est en proportion de la perfection individuelle de ses membres, comme celle des nations dépend de celle des familles et celle de l'Azerte de celle des nations qui la constituent. Le premier devoir, qui passe avant tout autre, est pour chaque homme la conservation de son être intégral individuel. Il le doit non seulement à son Azerte, à sa nation, à sa famille et à lui-même, mais encore au Divin Habitant Holocaustal; il est une pierre du temple des formations terretres et capable d'un perpétuel perfectionnement. De la perfection de ce temple dépend la manifestation du Divin Habitant, ainsi qu'il est reçu au sujet de la sagesse de Sheth : Lorsque Devo, dans la forme d'un Initié, lui demanda l'hospitalité, et lui proposa de bâtir une maison convenable pour le culte de Brah Elohim, il répondit : « Quelle maison voulez-vous bâtir? Son habitation n'est point faite avec les mains, car elle n'est autre que le temple des formations intégrales, dont chacune est, de droit, éternelle sur les Azertes. »

Le Mage qui avait déjà parlé dit alors :

— Naturellement tout être lutte pour la vie. Quelles que soient les théories, la prétendue résignation à la mort n'est

qu'un désespoir déguisé, que l'homme adoucit par l'espoir d'une vie meilleure dans un degré d'être plus raréfié et de la finale réincarnation. — Celui qui proclamera de nouveau : « En vérité, vous ne mourrez pas ! » sera le sauveur du corps.

Les hostiles ont suggéré et propagé par leurs agents, à travers les éons de temps, cette autre déclaration : « Si vous essayez de passer par le chemin de la connaissance à l'immortalité terrestre, vous mourrez assurément. ». Cette théorie a rempli le monde sphérique matériel de l'horreur des ténèbres, dans lesquelles les sombres lueurs des destructeurs éclairent faiblement le corps sanglant et frissonnant de l'humanité déchirée membre à membre, et la fumée des bûchers de la torture ajoute à la terreur de cette obscurité. Mais au-dessus des cris aigus et des lamentations déchirantes de l'humanité mutilée, au-dessus de la clameur des Dieux qui luttent pour la suprématie, on entendra la voix annonçant la vérité suprême : « Vous n'êtes pas nés pour mourir, mais pour vivre et manifester le Divin, un, à jamais, avec l'humain ! » Au son de cette voix, les hommes redresseront leurs têtes inclinées, ils affermiront leurs pas chancelants et verront au-dessus d'eux la clarté de l'étoile du matin éternel, sur laquelle un doigt véridique traça en caractères de lumière pure et blanche : IMMORTALITÉ.

Le lendemain, Aqual dit : « L'homme ne se résigne à la transition que parce qu'il la considère comme inévitable, et le héraut de la mort l'entoure d'un halo imaginaire et s'efforce de la rendre moins affreuse; tels les adorateurs de Devo couvrent de fleurs la blanche génisse dont ils vont verser le sang. Proclamez à l'homme : « La transition est l'œuvre de l'Hostile. Originairement vous avez été formés pour l'Immortalité, et votre intelligence vous rendra ce que vous avez perdu ! » Ceux dont la mentalité est saine repousseront avec horreur et dégoût la seule pensée de la perte d'un état d'être, de quelque fantas-

magorie que le héraut de la mort la dore et l'orne. Les faibles, il est vrai, dressés par des siècles de superstitions, de faux cultes et de craintes, se prosterneront sous le char qui les écrase, mais personne n'interviendra contre leur liberté personnelle : qui pourrait exiger que l'imbécilité soit immortelle ! »

— Il était une fois, dit Oannès, un aiglon qu'on gardait en cage dans un jardin. L'homme qui l'avait emprisonné disait : « Ne vois-tu pas que ton sort est enviable ! Admire la beauté de ta cage et la splendeur de ses dorures. Regarde ce haut perchoir où tu peux te reposer, considère l'abondance et la délicatesse de ta nourriture, et dis-moi si jamais oiseau fut plus heureux ! Tant que durera ta vie, tu seras ainsi soigné et protégé, et, quand la mort terminera tes jours, ton corps sera enfoui dans ce jardin, où les bêtes de proie ne pourront le dépecer ! »

L'aiglon ainsi dressé et instruit répétait la leçon aux animaux qui le visitaient, avec une telle insistance, une telle chaleur que quelques-uns se demandaient si vraiment ils ne seraient point sages en se faisant prendre et mettre en cage. Ils furent à ce point impressionnés par les enseignements de l'aiglon, qu'ils décidèrent d'envoyer une députation à un vieux babouin fort renommé pour sa sagesse : « Grand maître, dirent les députés, il existe dans un jardin un aiglon en cage, qui ne cesse de nous vanter les avantages de sa position. Si bien que nous nous sommes demandés s'il ne serait pas sage de nous laisser capturer, pour jouir d'un sort semblable. Mais avant de le faire nous avons voulu connaître ton avis. » — C'est bon, dit le Babouin ; montrez-moi le chemin et nous irons voir cet oiseau.

Ils arrivèrent à la pointe de l'aube. L'aiglon se réveillait ; apercevant cette grande assemblée parmi laquelle était un babouin qu'il ne connaissait pas, et que tous semblaient vénérer, l'aiglon cria à voix haute, répétant les paroles apprises.

— Bon, dit le babouin, quand l'oiseau eut fini, très bon,

aussi longtemps qu'il y a des barres de fer entre toi et la liberté.

Ce disant il força un barreau, et, rentrant dans la cage, détacha adroitement la chaîne de la patte de l'aiglon.

— Pour que tes amis et disciples puissent entrer, grogna-t-il gravement.

Cependant les premiers rayons de soleil doraient l'horizon, illuminaient des pics rocheux au-dessus d'une forêt de pins. Une nouvelle et glorieuse clarté brilla dans les yeux de l'aiglon. Avec un cri de joie il passa par la barre brisée et soudain prit son essor. Lentement d'abord, puis d'une aile affermie, il monta de plus en plus haut. Bientôt il ne fut plus qu'un point imperceptible dans l'immensité de l'azur.

Le babouin se prit à rire avec de grands éclats. Les animaux regardaient cette scène avec étonnement.

— L'aiglon, dit un petit perroquet, louait toujours le confort et la sécurité de sa cage. Il semblait mépriser notre liberté.

— Mes amis, répondit le babouin, ce changement s'explique. Il était prisonnier; maintenant il est libre. La clarté lunaire de la résignation ne brille que quand l'étoile du jour d'espoir est couchée.

Aqual dit ensuite à Oannès :

« Vous parliez de la génération de la force libre. Expliquez la signification de vos paroles.

— Par force libre, répliqua Oannès, j'entends celle qui, à l'égard du degré de densité dans lequel elle se revêt, n'a pas encore pris la forme permanente.

— Ce que vous décrivez, reprit Aqual, semble être, pour la terre, et probablement pour les autres sphères et sphéroïdes, ce que la région des Intelligences libres est pour les matérialismes. J'emploie ce terme pour distinguer ce dont je parle des Ethérismes et de ce qui est encore plus raréfié. Quelques-uns soutiennent que le Cosmos consiste en esprit, force et matière, oubliant que la force aussi est matérielle.

— La force libre, ou force qui ne s'est pas encore revêtue en permanence de la matière capable de lui répondre, ne peut être que partiellement et imparfaitement manifestée, tant que les formations individuelles et personnelles sont sujettes à la transformation rétrograde, qui actuellement règne sur l'état physique des matérialismes. Dans l'état d'Intelligence libre toute transformation est progressive et tend à perfectionner la forme ; son but est d'équilibrer avec la force libre les forces de la matière localisées dans la forme et rendues propres à répondre. Tant que cet équilibre ne sera point atteint, tant que la transformation rétrograde existera dans le Cosmos de l'Etre, les mots omnipotent, Suprême, Infini ne sont que des titres vains et vides de sens.

Parmi les Initiés qui entouraient Oannès, une voix se fit entendre :

— Ceux qui veulent adorer doivent le faire en esprit et en vérité !

— Pour l'homme, l'unique culte légitime, dit Aqual, n'est pas dans l'esprit, mais dans les degrés quaternaires de l'état physique. Ce n'est point pour la rédemption de la matière de la densité d'Esprit, mais pour celle de l'état physique que Brah s'est offert, faisant son temple des formations de cette densité et consacrant l'homme comme le sanctuaire de son temple, jusqu'à ce que l'Hostile soit subjugué et la transformation rétrograde abolie à jamais.

— L'homme, reprit Oannès, ne fut point formé pour adorer ce qui est au delà de ses moyens de perception, mais pour lutter et endurer dans sa guerre contre les Hostiles, pour évoluer son Moi et celui de tous ceux qu'il influence, afin qu'ils deviennent capables de manifester la Divinité dont ils sont le vêtement. L'homme, avant tout, reçoit et emmagasine des forces ; pour remplir cette fonction, il a des capacités aussi élastiques que merveilleuses. De l'homme, et de l'homme seul dépend l'Equilibre Cosmique.

Aqual demanda :

— Comment, nous autres Initiés, pouvons-nous le mieux nous préparer afin d'aider à établir l'équilibre ?

— En domptant le corps, répondit la voix qui s'était déjà fait entendre. Comment pourrions-nous équilibrer les autres si nous ne sommes pas nous-mêmes en équilibre ? Le corps est comme un cheval non dressé, un âne rétif, qui ne sert son maître que quand l'éperon ou le fouet le stimule, et qui ne court dans la bonne voie que s'il est dirigé par le mors et la bride.

— Non pas, répliqua Oannès. Les Initiés sont ceux qui ont au moins commencé à évoluer leur moi supérieur, c'est-à-dire le moi pathétique et intellectuel, premier vêtement qui est capable de manifester le Divin Habitant. Ils réalisent dans une certaine mesure l'œuvre inestimable de conserver leur être intégral. Ils savent que le degré nervo-physique de l'état physique est le précieux écrin qui garde, tant qu'il est intact, les trésors de l'être intégral. La conservation du corps en ses quatre degrés, voilà l'essentiel pour la grande œuvre de l'équilibre cosmique, et le premier devoir des Initiés est de fournir à ce corps tout ce qui est utile à son bien-être et à son évolution ; ceux-ci ne peuvent être atteints que par la satisfaction des désirs collectifs naturels et légitimes. L'homme actuel n'est pas seulement divin et humain ; il est encore humain et animal ; le bonheur et le bien-être sont incompatibles avec l'indue répression de telle ou telle de ses natures constituantes. L'équilibre résulte de l'exact balancement de toutes.

Il est reçu que lorsque l'homme fut fait à la similitude de son Divin Formateur, et avant que le déséquilibre prévalût sur l'Azerte, il n'était point pareil aux formations inférieures dont il était le chef et qu'il évoluait. Mais à présent l'homme mange et propage sa race à la façon des formations moins évoluées. Les hommes qui refusent de manger et de boire cessent d'être, tout aussi sûrement que le bœuf et l'âne. S'ils refusent de propager leur famille, elle s'éteint, et sa place ne la connaît plus. La première

abstinence anti-naturelle tend à la destruction de l'individu ; la seconde à celle de la race.

— Pour cette dernière, reprit la voix, il n'y a rien à craindre. Les Initiés pour lesquels de telles choses sont une honte peuvent laisser la propagation de la race aux hommes animaux, sans avoir à redouter son extinction.

— Il n'en doit pas être ainsi, s'écria Aqual. L'homme Psycho-Intellectuel est animal, mais l'homme animal n'est pas Psycho-Intellectuel ; il ne peut perpétuer une race autre que la sienne. En outre, les enfants nés de ceux qui sont en dualité d'être, pathétiquement et intellectuellement unis, sont d'une origine bien différente de ceux qui sont la conséquence de la passion passagère d'un homme. La théorie que vous défendez mène inévitablement à la détérioration de l'humanité. C'est seulement dans la satisfaction de l'être intégral qu'est le bien-être et le bonheur, parce qu'en cela seulement est l'équilibre. Que devient l'harmonie du plus habile musicien, si une seule des cordes de sa lyre est rompue ?

— Il y avait un jardinier, dit Oannès, qui possédait des rosiers d'une beauté sans égale. Il dévouait toute sa vie à perfectionner ses roses et il y réussissait. Un matin, comme il arrosait ses arbustes, il aperçut dans la pâle lumière de l'aurore un homme se promenant dans son jardin, et qui lui dit : Vous avez amené quelques-unes de ces fleurs à une grande perfection, mais vous n'êtes point habile dans l'art de les propager. — Pourquoi donc ? Et quelle erreur me reprochez-vous ? — Celle-ci : Vous permettez à vos plus rares et vos plus précieux rosiers de pousser des rejetons au détriment de la tige principale. Vous semblez même les y encourager. Il serait bien plus sage de ne laisser que des plantes moins rares pousser des rejetons, pour les amener ensuite à la perfection par votre art.

Le jardinier suivit le conseil de l'étranger. Des années s'écoulèrent et les rosiers rares moururent. Les rejetons refusaient de se perfectionner. Le jardinier se promenant à

l'aube en son jardin, vit encore l'étranger : « Hélas ! lui dit-il, j'ai suivi vos avis. Mes rosiers rares sont morts, et les rejetons des plantes moins précieuses ne peuvent se perfectionner ; me voilà ruiné ! » L'étranger rit et répliqua : « C'est dans ce but que je vous conseillai. Je suis votre rival et je ne crains plus désormais que vous me fassiez concurrence. »

— Il n'est pas douteux, conclut Aqual, que la conception des hommes évolués, l'emporte de beaucoup sur les êtres de simple formation animale. Mais puisque l'art de matérialiser et de revêtir nos conceptions en forme humaine est perdu, il est du devoir des chefs-d'œuvre de l'humanité de perpétuer leur espèce de leur mieux, ce qui ne les empêche nullement de chercher à atteindre leur idéal le plus élevé.

Oannès parla encore, disant :

« J'ai étudié en partie la localisation de la force, et je vois que la transition, ou délocalisation de la force, est toujours effectuée par violence. Or la violence vient toujours directement ou indirectement du déséquilibre. Dans la localisation permanente de la force, c'est-à-dire dans son union avec les forces de la matière qui la manifeste, et par conséquent dans la transformation progressive à perpétuité, il n'y a pas de violence ; mais actuellement le royaume entier des formations azertes souffle violence, et par violence est assujetti à la transformation rétrograde. Toute transition effectuée par la violence cause de la souffrance ; et la souffrance prépare la voie à la désintégration ; la restitution de la loi naturelle et divine de transformation perpétuellement progressive peut seule obvier à la souffrance et à la violence. Je sentiente qu'il y a encore une autre violence, effet de l'équilibration ; elle restitue partiellement la dualité d'être, chaque constituant de la substance composée et séparée anormalement fournissant à l'autre ce qui lui manque. »

La voix se fit encore entendre :

— Il est reçu par quelques-uns que Brah Aoual infusa dans les forces de la matière la plus rudimentaire ses pro-

pres forces, et qu'ainsi ont graduellement évolué vers la perfection les êtres individuels jusqu'à ce que les plus parfaits d'entre eux fussent propres à s'unir avec les descendants de Kahi. Puisqu'Aoual est maintenant sur l'Azerte comme homme, pourquoi ne perfectionne-t-il pas davantage la race humaine? Si, comme il est reçu, il lutta avec Devo dans le domaine protoplasmique et le vainquit, pourquoi ne lutte-t-il pas encore avec lui, et par l'infusion de ses forces dans ceux dont on dit qu'il est l'origine, n'aide-t-il pas ainsi efficacement à restaurer les formations terrestres?

Un moment, les yeux d'Aqual et d'Oannès se rencontrèrent, car ils avaient compris que la voix était celle d'un hostile?

— Qui sommes-nous, répondit Aqual, pour demander au premier Emané un compte de ses œuvres. Si vous le voulez et le pouvez, cherchez Aoual et posez-lui vos questions.

Un Initié du troisième cercle dit: « Cette question est néanmoins troublante ».

— Ne vous laissez pas troubler, reprit Aqual. Brah Aoual infusa ses forces dans la matière la moins évoluée pour empêcher Devo de l'utiliser. Il perfectionna ensuite son œuvre de sorte que les êtres les plus évolués pussent s'unir avec la race de Kahi et qu'ainsi sa formation et celle de Brah-Elohim fussent comme une. Tout cela s'est accompli: or Kahi est un avec IE, et ses descendants sont ceux qui perfectionnent la chaîne de l'être. Maintenant il leur convient, comme hommes, de s'évoluer eux-mêmes, ainsi que les formations inférieures. A chacun son travail.

*
* *

Oannès dit encore:

« En temps opportun, je prendrai douze enfants, capables, en raison de leur hérédité, d'être initiés, et leur fournirai tous les moyens d'évoluer, chacun selon sa na-

ture, ses aptitudes et ses capacités, ne leur donnant aucune loi — sauf de ne pas violer la charité —, les isolant avec soin de toutes les influences extérieures, des idées préconçues et de la tyrannie des coutumes et conventions. Il se peut que ce petit levain fasse lever toute la masse ».

— Cette expérience, répliqua Aqual, fut tentée déjà par Zahone. Il éleva ses jeunes disciples depuis la première enfance, et ne les laissa se mêler à leurs semblables que lorsqu'ils eurent atteint l'âge mûr. Ces douze hommes l'emportaient tellement sur les autres, qu'ils furent recherchés avec beaucoup d'empressement par les passives; dix firent des mariages mal assortis et furent gâtés. Les deux autres trouvèrent leur parfaite dualité d'être; ils se rendirent chacun en un lieu isolé, s'évoluèrent, éduquèrent leurs enfants, et reçurent dans la suite les enfants qu'on leur confia. De ces deux familles et de ceux qui furent éduqués par elles sont nés les Houada et les Sopha, qui sont honorés de nous tous.

— La mention des Sopha, dit un des Mages, me rappelle une circonstance qui n'est pas sans intérêt : elle touche à l'avenir des chefs. Il y a quelque temps, je séjournais chez le Mage principal de Nimred ; un soir je descendis et traversai les jardins suspendus et me rendis au grand bosquet du palais. Là, je trouvai Aubis, qui, dès qu'il me vit, vint à ma rencontre et me dit : « J'allais vous chercher pour vous prier de différer votre départ, car, avant peu, je prendrai une passive en dualité d'être, et je désire que vous assistiez aux réjouissances ». — J'accepte avec plaisir, répondis-je ; pour douze lunes je suis absolument libre car c'est mon année de repos. Je pensais, Aubis, que vous étiez en voyage ; depuis la nuit de mon arrivée, et il y a plus d'un mois de cela, vous n'avez pas été visible. — Venez, me dit Aubis, en posant sa main sur mon bras. Promenons-nous dans le bosquet de mimosas ; la soirée est douce et fraîche et la rosée couvre les feuilles et les plantes. Venez, et je vous confierai pourquoi je ne me suis pas montré parmi vous. » Et tandis que nous nous promenions sous les arbres, il

continua : « La nuit qui suivit votre arrivée, pendant mon sommeil, ma chambre s'illumina d'une douce clarté bleu pâle ; je vis bientôt émerger de cette luminosité une passive très belle, vêtue d'un vêtement bleu saphir ; ses cheveux flottants indiquaient que c'était une vierge, et je sentais que la forme, qui était devant moi, était l'extériorisation d'un être vivant sur la terre. »

— De tout mon être, lui dis-je, vous êtes la bienvenue.

— Alors je suis heureuse d'un très grand bonheur. Je suis Saphora, la fille unique du chef de la famille Sopha. Je vous ai vu, de loin, dans mon sommeil, et, par affinité, je suis venue.

— Tout mon être est à votre être, répondis-je. J'enverrai des messagers rapides qui vous amèneront ici, et nous ne nous séparerons plus jamais.

— Dans le vieux temps, dit Saphora, il est reçu que Ferhan alla, pendant son repos, vers la deuxième formation de Baraschino, pour s'entretenir avec lui ; elle ne retourna point à la maison de Kahi et de Kahie, mais on apporta le corps d'où elle s'était extériorisée au lieu où elle reposait, dans l'aura de celui qu'elle avait choisi par affinité. Permettez qu'il en soit ainsi pour moi.

— Entrez dans mon aura qui vous servira de voile de sustentation et de protection, répliquai-je ». A l'aube, des messagers, le chef des chefs et des Mages vont arriver portant avec eux l'enveloppe de ma bien-aimée. Saphora, dès qu'elle aura dormi du sommeil d'assimilation, nécessaire après cette longue extériorisation, demeurera près de moi comme mienne. De grandes réjouissances auront lieu dans tout le royaume, car il n'y a pas sur les Azertes de plus grande passive humaine que Saphora. Pour moi, je suis inondé de bonheur ; avec elle tout mon être est en affinité.

— Demeurerez-vous ici, dans le palais de votre père et de votre mère ?, demandai-je.

— Le désir de ma mère, répondit Aubis, est que nous

nous rendions à un lieu qui nous est préparé dans le Sud de ce royaume. Car Nechohaba pense que deux grandes passives, qui évoluent continuellement, se gêneraient réciproquement; toutes deux ont besoin de ce qui est rare, au point qu'il ne s'en trouve déjà pas assez pour une seule.

— Cette union, dit Aqual, est excellente. C'est un gage d'équilibre de la passivité symbolisée par l'eau, sur laquelle Devo désire et veut acquérir empire. Cette union tend au bien-être de la terre entière. On prétend que les Sopha ont la connaissance de la perpétuité de la vie. S'il en est ainsi les jours du fils de Nimred seront longs sur la terre.

Le Mage qui avait conté l'histoire d'Aubis et de Saphora reprit :

— Les Houada et les Sopha ont des vues différentes. Les Sopha prétendent qu'il est nécessaire de perpétuer leur race afin d'aider la terre et l'homme par l'infusion des forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale. Les Houada, au contraire soutiennent que la conservation de ceux qui existent est, dans les conditions actuelles, la première considération, et qu'il n'est pas conforme à la loi de la charité d'apporter au monde des êtres sensitifs qu'on ne peut protéger de la souffrance et de la privation, qui amènent sur terre la transition ou perte de l'être individuel.

— En Kahi et en ses descendants, dit Oannès, se trouve la vraie sagesse. Incapables d'écarter la transition, à cause du déséquilibre augmenté par la séparation d'être et la privation de l'état physique, ils sont néanmoins restés vainqueurs dans leur apparente défaite. Ils se maintiennent non seulement dans l'état nerveux, mais dans le degré intermédiaire entre cet état et la mentalité du nervo-physique, et même dans le degré mental qui est conservé par Chi. Très grand est Chi, de qui nous sommes, et notre vigilance doit être sans cesse tenue en éveil pour rester digne de notre Origine ; car l'hérédité est une immense responsabilité.

— Zahone, reprit Aqual, n'étant pas très satisfait de sa première expérience, prit ensuite douze enfants actifs et douze jeunes passives et donna tous ses soins à les élever. Quand ils furent en âge, il les fit se rencontrer comme par hasard.

Il y avait une si grande similitude, une telle sympathie entre eux qu'ils se regardèrent aussitôt avec l'affection et la confiance qui règnent entre de vieux amis. Mais, ni les uns ni les autres ne désirèrent la dualité d'être, et ils choisirent à cette fin d'autres personnes.

— Il devait en être ainsi, conclut Oannès. La force s'engendre par le contact de corps d'une nature tellement différente, que chacun puisse fournir à l'autre ce qui lui manque. C'est là l'unique moyen que nous connaissions d'engendrer et de transférer sans perte ni violence la force quaternaire déjà localisée ; et c'est de là que dépend le bien-être individuel de ceux qui sont unis et de leurs enfants.

Un des Mages demanda alors à Oannès :

— Il est reçu par quelques-uns que tout n'est manifesté que grâce au déséquilibre, et que si tout était équilibré ce serait l'inertie universelle. Que pensez-vous de cette théorie ?

— Qu'elle est basée sur l'ignorance. L'équilibre est la pleine réception de l'intelligence universelle et de ce qu'elle voile, par la matière dont les aptitudes et capacités sont évoluées de manière à être en parfait rapport avec cette intelligence. Mais ceci n'est que le commencement du progrès et non sa fin. Car les forces, localisées dans la matière, et les forces libres, capables d'être universelles, ont une même source éternelle, et, en ordre, infinie. D'où, la force localisée, dans son union avec la force libre est apte à évoluer perpétuellement. Ceux qui parlent de l'équilibre comme d'une inertie ou d'une régression considèrent la matière comme une coupe qui ne peut contenir qu'une certaine quantité de liquide, tandis qu'elle est comme le lit d'un fleuve qui s'élargit et se creuse, à mesure que

les eaux de la source augmentent. Notre pensée, et ce n'est point là un mythe, mais l'expression de la réalité, est que, lorsque l'individu atteint le degré d'évolution où l'équilibre l'emporte sur le déséquilibre, il tend naturellement au perfectionnement sans limites et éternel, parce qu'il est comme un avec les forces libres et éternelles qu'il reçoit auxquelles il répond. De l'immortalité de l'homme dépend l'équilibre cosmique. Ouvrons à l'homme cette splendide perspective! Bienheureux seront ceux qui en s'évoluant, conserveront leur individualité jusqu'à ce temps.

— En parlant de « ce temps », questionna Aqual, entendez-vous un moment précis?

— L'avent de ce temps, répondit Oannès, dépend de l'évolution de l'intelligence humaine et, par conséquent, de son rapport plus parfait avec l'intelligence universelle. Plus l'homme dépend de lui-même, plus il se perfectionne; plus, au contraire, il dépend des êtres qui lui sont extérieurs, plus il regresse. Voici une parabole :

Un chef proposa un grand prix au coureur qui atteindrait, le premier, un but déterminé. Plusieurs se présentèrent, et l'un d'eux, qui montait un cheval rapide, atteignit le but et réclama le prix. Comme tous attendaient anxieusement la récompense dont la nature n'était pas connue, les serviteurs du chef apportèrent de l'orge et de riches harnachements. Le chef donna à manger au cheval et le revêtit des harnais brodés.

— Que signifie ceci? demanda le cavalier.

— J'ai reçu et récompensé le gagnant, dit le chef. Le cheval a couru le prix; vous n'avez fait que vous asseoir sur son dos.

L'homme protestait; le chef ajouta :

— En admettant que vos mérites soient égaux, le cheval a gagné, car sa tête était au but un bon mètre avant la vôtre.

— Il est vrai, mais j'étais en avance sur sa queue.

— C'est la tête et non la queue qui est le gage de la victoire.

Autre parabole : Un génie des bois offrit la longévité à la plante qui atteindrait la plus grande hauteur à la plénitude de sa croissance. Au temps dit, le génie monta sur un nuage et passa au-dessus de la forêt. Il aperçut un boabab qui s'élevait au-dessus de tous les arbres : « A vous la récompense. Votre vie durera 7.000 ans ».

— Halte là ! cria une plante grimpante qui s'enroulait au tronc du boabab. Ma longueur est bien plus grande que celle de l'arbre.

— Pas si vite ! dit une plante parasite qui poussait sur la plus élevée des branches du boabab. Je commence où l'arbre finit, et le dépasse de toutes mes feuilles.

— Il est vrai, dit le génie. Mais vos prétentions sont vaines. La plante grimpante n'est montée qu'à l'aide d'autrui, et elle étouffe à demi son soutien. Quant aux parasites, ils vivent de la sève de l'arbre qu'ils dominent. Le moindre brin d'herbe est plus estimable que la plante qui ne pousse qu'avec l'aide d'une autre. Quant aux parasites, on doit les arracher et les réduire en cendres !

Oannès dit encore : Voici une ancienne fable :

Un jour l'aigle, qui est le roi des oiseaux, fut fâché de voir combien peu évoluaient ses sujets. Il appela à lui le génie qui préside au monde des volatiles et s'efforce de les garder dans l'innocence et dans la naïveté. « Grand génie, lui dit-il, je ne disputerai point votre puissance ni votre influence, mais je suis le roi visible des oiseaux ; je suis de leur nature, aussi je les regarde peut-être d'un point de vue plus exact que vous. A dire vrai, j'ai honte de les voir si peu évolués : ils manquent d'indépendance et de confiance en eux-mêmes. Ils sont craintifs et naïfs. Ils n'amassent point de provisions pour les temps de disette, comme font les écureuils ou les abeilles. Ils vont d'un lieu à l'autre, pour éviter les désagréments, au lieu de s'accommoder aux circonstances. Ils babillent pour ne rien dire, et vont ça et là en troupes, sans prévoyance, ni calcul, de sorte qu'un grand nombre d'entre eux tombent dans les eaux et sont noyés, ou périssent de faim au temps des

neiges, ou se laissent prendre aux pièges les plus grossiers. Je voudrais leur donner une salutaire leçon.

— Bien, dit le génie. En quoi puis-je être utile à votre Majesté ?

— Revêtez un dindon de plumes de paon et d'oiseau de paradis et laissez-le se pavaner au soleil dans une clairière, et proclamer sa connaissance, sa sagesse, sa bienfaisance et sa puissance.

Le lendemain, le dindon paré des plumes empruntées se pavanait dans la clairière, et les oiseaux de s'attrouper aux arbres d'alentour, de regarder et d'admirer, de pousser des cris, des gazouillements et des chants d'étonnement et d'adulation. Et plus ils étaient nombreux, plus le dindon se gonflait et se pavanait. Enfin parlant dans la langue qu'on suppose être la langue originelle des oiseaux, il dit : « Je suis doué de pouvoirs merveilleux et ce qui est apparent de moi n'est rien auprès de ce qui est mystérieusement caché à votre vue. Tous les oiseaux visibles et invisibles obéissent à son appel. Ma mère était oiseau de paradis, et mon père un aigle invisible. Je suis de naissance et d'origine surnaturelle. J'ai vécu à travers les siècles sous des formes diverses, passant du monde visible des oiseaux au monde invisible, et de l'invisible au visible, devenant de plus en plus parfait à chaque réimplumation. Maintenant je suis admirable. Je suis le prince sublime des oiseaux, le royal potentat, je possède la clef de tous les mystères. Je suis le gardien de la source de la sagesse, l'élu des élus, l'étoile de l'Orient, la lumière du matin, l'oiseau suprême, ineffable et sans rival. Ces titres ne sont que les hérauts de ceux auxquels j'aspire. Le temps viendra où les oiseaux viendront des quatre points du ciel, portant des plumes en leur bec, me rendre hommage. Je m'écrierai alors à haute voix : Aigles royaux blancs ou noirs, vous qu'on nomme rois des oiseaux, qu'êtes-vous auprès de moi, dont l'ancêtre est un aigle invisible. Et les aigles s'inclineront devant moi, et de leurs fortes ailes me porteront vers le soleil ! »

Tandis que le dindon parlait ainsi, les oiseaux assemblés

proclamaient ses louanges. Les perroquets, les perruches, les kakatoès et les choucas répétaient à l'envi ses titres dont toute la forêt résonnait. Le dindon se rengorgeait de plus en plus ; son attitude et sa démarche étaient vraiment curieuses à voir.

Quelques oiseaux, parmi les plus hardis, mirent patte à terre ; ils battaient des ailes et balançaient la tête de haut en bas en signe d'adoration. Les plus timides l'observaient du haut des branches et tremblaient en sa présence. Le dindon ne se sentait plus d'orgueil. Perché sur une patte, il s'écria : « Venez, aigles royaux, mes serviteurs. Venez ! Et portez votre Souverain seigneur vers le soleil ! » A son appel, les aigles royaux descendirent et le saisirent par les plumes. Mais quand ils remontèrent, ils emportaient dans leurs puissantes serres les plumes empruntées, et ce fut un cri de consternation dans la multitude, quand on vit que le divin oiseau n'était qu'un dindon plumé.

Ainsi en sera-t-il à l'égard des divinités personnelles.

*
* *

Oannès dit à Aqual : Dans tout notre empire, je désire que personne ne porte aucun titre, sauf les désignations nécessaires de Chef et de Mage, afin qu'aucun ne soit impressionné par la suggestion de sa propre importance. Pendant mon repos dans la tour, j'ai vu et compris beaucoup de choses et j'ai compris qu'il y a des semi-Initiés qui visent à paraître ce qu'ils ne sont pas. De telles personnes attirent des disciples qui manquent de sagesse et de prudence ; elles font beaucoup de mal, moins par leur manque de connaissance, que par le mystère dont elles cherchent à voiler leur insuffisance.

Ces égoïstes sont comme des verres ternis entourant une lumière et criant : « Regardez-moi, je brille ! » Les vrais Initiés sont, au contraire, comme ce qui émane du soleil et rend incandescent tout ce qui est propre à le devenir.

Gardez-vous de la mystification. Il faut rendre claire, en

toute simplicité et sincérité, la connaissance qui convient à ceux que vous rencontrerez. Ce qu'ils ne peuvent recevoir, il vaut mieux le laisser complètement voilé. Agir autrement est nuisible à l'intelligence ; c'est une violation de la Charité. Souvenez-vous de la fatigue et de la douleur de l'homme ! Celui qui peut lui ouvrir une voie simple et droite ou le conduire à un port de refuge où il puisse se reposer en sûreté et réparer ses forces, celui qui peut mettre en sa main des armes éprouvées, si toutefois il est capable de s'en servir pratiquement et efficacement, qu'il le fasse pour le bien commun et qu'il soit béni à travers les générations. Celui qui cherche à étayer son petit égoïsme par des titres sonores, et qui mystifie les imprudents trompés par ces titres, qu'il reçoive la récompense qu'il mérite.

Il n'est pas légitime de demander à aucun homme d'être un chef. Celui qui cherche à paraître par la lumière de son propre égoïsme allume un feu qui lui attirera les pires ennemis, devant lesquels il sera comme un lapin entre les pattes d'un tigre. Quant à ceux dont le devoir est de supporter le fardeau et la chaleur du jour, quant aux chefs et aux athlètes hiérarchiquement choisis, leur responsabilité et leurs souffrances ne peuvent être comprises par autrui.

Les grands titres sont des jeux d'enfants. Les plus grands parmi nous ne sont que des nains, si on les compare aux hommes du passé lointain, qui pourtant ne connaissaient pas d'autre titre que celui d'homme. Leurs disciples se contentaient de recevoir leurs forces et les vertus qui y étaient attachées. Ils n'avaient nul besoin d'étiquettes. Leurs actes seuls les faisaient connaître. Qu'ils sont mesquins les sons de Chef, Mage ou Maître pour l'oreille qui saisit l'écho d'autrefois ! Quel signe de mesquinerie individuelle, ce besoin d'étiquetage !

Bien rabougris et dégénérés sont le cèdre du Liban, l'aigle ou le lion, s'il faut un écriteau pour empêcher qu'ils soient pris pour une ronce, un moineau ou un roquet !

— Malheureusement, dit Aqual, la mode des titres sonores s'est répandue même chez les semi-Initiés ; au lieu

de se cacher de telle sorte que ceux qui désirent s'instruire doivent les chercher, ceux qui savent quelque chose font grand étalage de leur connaissance.

— Il y a pis, ajouta Oannès : faire étalage d'ignorance !

— Si, dès leur première enfance, on enseignait aux enfants que leur bonheur, leur progrès et ceux de leurs semblables, comme d'ailleurs de toutes les formations Azertes, dépendent de l'évolution des degrés quaternaires de leur état physique, seul moyen qui permette à l'intelligence localisée de répondre à l'universelle, tout serait changé : il n'y aurait plus de jalousie ni de rivalité. On ne vivrait plus du cerveau d'autrui. Chacun se réjouirait de l'avancement et du triomphe des autres, sachant que tout perfectionnement des individus contribue au bien collectif. L'essentiel est d'améliorer la condition humaine, de lui faciliter de plus en plus le progrès, le bien-être et le bonheur ; et il importe peu que celui qui amène une amélioration soit connu sous tel ou tel titre, ou même soit totalement inconnu. Une cause n'est pas une personnalité. Celui qui met sa personnalité avant la cause qu'il sert est comme un artiste qui tiendrait sa main devant ses yeux, masquant le paysage qu'il veut peindre.

*
* *

Oannès dit encore, en temps d'activité :

« Dans le sommeil d'éveil, j'aperçois un brouillard qui couvre la terre. »

— J'ai souvent vu la même chose dans mon état normal, dit Aqual.

— Ce brouillard, reprit Oannès, entoure toute la terre, sauf aux pôles, où il semble se replier sur lui-même en arrière et circulairement. Il est légèrement phosphorescent et d'une couleur grise tirant sur le blanc ; ce n'est point de la blancheur de la neige, mais de celle du vieux linge. Il y a aussi ça et là des teintes roussâtres.

— Examinez et définissez ce que vous voyez ainsi.

— Sa densité échappe aux sens normaux de l'homme, mais est perceptible à ses sens légèrement plus raréfiés. Sa température est froide, comme le vent qui a passé sur les glaciers. Son mouvement est puissant et continu, mais irrégulier et comme inquiet. Je sens qu'il y a là quelque chose qui ne peut trouver ce qu'elle cherche et qui reste insatisfaite.

— Cherchez ! Où cela prend-il origine ? Quelle est son utilité ? Quel rôle cela joue-t-il dans le cosmos ?

— Je sens un tel malaise général que je ne puis observer tout comme je le voudrais.

— De mon mieux, je vous envelopperai de puissance protectrice. Ma volonté est que vous ne sentiez aucun malaise et que vous voyiez clairement, en repos et tout à votre aise.

Oannès dormit quelques instants, puis dit en s'éveillant :

— Ce que je vois est une couche plus dense que l'air respirable. Je n'en puis apercevoir qu'imparfaitement les molécules, à cause de leur perpétuelle agitation et d'un sentiment d'épuisement et de détresse qui m'accable malgré vos soins. En outre leur forme est si particulière qu'il m'est difficile de la décrire, ne connaissant pas de forme à quoi je puisse la comparer.

— Cela est pourtant essentiel.

— Supposez un sphéroïde aplati et légèrement creusé au centre qui serait coupé en deux parties égales et dont les bords seraient usés par le temps ou le frottement.

— D'où vient la luminosité ?

— Je ne puis le discerner.

— Reposez-vous et discernez.

— Je discerne, reprit Oannès après quelques instants, que la partie intérieure et légèrement creuse de ces molécules est tapissée de cils animés d'un mouvement perpétuel et extrêmement rapide, comme s'ils cherchaient quelque chose pour s'y attacher. Je devine, plutôt que je ne vois, que ce revêtement cilié a le pouvoir de succion. La friction de ces cils sur les particules plus denses de l'air atmos-

phérique qui sont en contact avec eux produit la phosphorescence dont j'ai parlé.

— Bien. Quelle est leur origine et leur raison d'être ?

— J'ai froid et je défaille.

— Pourquoi donc ?

— Dans cette couche, quelque chose me retire ma force vitale.

— Voulez-vous retourner ?

— Non. Je préfère rester ici sous votre protection, pour m'habituer à cet entourage nouveau pour moi ; mais, en ce moment, je ne suis pas à même d'y travailler.

— Soit. Reposez-vous.

Oannès reposa donc où il se trouvait, et les Mages lui donnèrent du fort vin épicé et du pain au miel couvert d'une couche épaisse de graines de melon et de carvi.

Cependant, il était évident qu'il souffrait et que sa force diminuait.

Aqual dit alors à un des quatre Mages qui soignaient Oannès :

— Qu'un de vos voyants, qui ne soit pas sensitif, voie.

Un tel voyant fut donc cherché, et dit après quelque temps :

— Cette région est au pouvoir de l'Hostile, ou tout au moins est fortement influencée par lui.

— S'il en est ainsi, dit Aqual, je voudrais qu'un des nôtres passât au-delà de la couche et cherchât les hostiles. Cette région existait, je n'en doute pas, avant qu'Oannès l'eût perçue, mais j'ai des raisons de croire qu'en ce moment son état d'activité est anormal.

Haqua dit alors : « Un jour que je reposais sous les soins d'Aqual, afin d'observer et de décrire les Amibes et autres organismes vivants qui ne sont pas contenus dans une forme spéciale, Aqual satisfait me fit le don, qui est avant tout le sien, de se rendre invisible à volonté. Si vous le désirez, je passerai et chercherai à me mêler à l'ennemi. Mais instruisez-moi de ce que je dois faire, si je me trouve au milieu d'eux ».

— Vous unirez, autant qu'il vous sera possible, dit Aqual, les vibrations de votre pensée avec celles de l'être qui émet sa force ou sa puissance jusqu'à la région que nous considérons, afin de comprendre son objet et son dessein. Vous pourrez aussi peut-être observer d'en haut cette couche, comme vous observiez les êtres semblables à l'eau dans les eaux, quand les vibrations de votre pensée étaient en unisson avec celles d'Aoual. Sous la protection de qui voulez-vous passer ?

— Puisqu'Aoual n'est pas au milieu de nous, j'aurais aimé passer sous votre protection. Mais en ce moment, Oannès repose dans votre surombrement, et il est plus grand que moi.

— Celui qui sert le mieux est le plus grand. Qu'il soit fait selon votre désir.

Ainsi le Mage nommé Haoua, parce que sa capacité spéciale était le discernement dans les régions aériennes, traversa la mince couche en invisibilité, sous la protection d'Aqual, et s'extériorisa jusqu'au degré de la pensée mentale effective. Aqual gardait et veillait les parties d'être qui faisaient cette traversée. Les douze entouraient la forme dont Haoua s'était extériorisé. Et les quatre soignaient Oan rè

La découverte de Haoua

Son extériorisation avait duré trois jours et trois nuits quand Haoua revint près d'Aqual dans le degré nerveux de l'état physique. Aqual lui demanda :

— Désirez-vous rentrer tout de suite dans le corps ?

— Non, répondit Haoua ; je craindrais d'oublier quelque chose dans le sommeil d'assimilation et de rafraîchissement. Je vous ferai d'abord savoir tout ce qui peut contribuer à la connaissance de ce qui est connaissable. Puis je rentrerai dans mon corps et me reposerai longtemps, car je suis très fatigué.

— J'ai fait appeler les principaux Mages de Nimred,

d'Aun et de Neïdi, afin qu'aucune de vos paroles ne soit perdue, et pour qu'ils puissent porter témoignage de ce que vous nous ferez connaître sur cette couche si importante par son voisinage immédiat avec nous.

Quand les trois Mages furent là, Aqual interrogea Haoua. Mais un des douze qui gardaient son corps dit :

— Ecoutez, ô Aqual. A l'approche de ce qui était extériorisé de Haoua, un frisson a traversé le degré d'être que nous gardons. Le pouls bat de plus en plus faiblement et la force diminue rapidement.

— Portez au plus vite à la tour carrée le degré d'être que vous gardez. Appelez ceux dont c'est l'office de fournir de la force vitale, et dites leur de faire leur devoir. Placez tout autour un cercle de voyants éprouvés pour veiller à ce que rien d'hostile n'approche. Tout ira bien.

Et, s'adressant à Haoua extériorisé, Aqual ajouta : « Parlez maintenant sans plus attendre, et n'omettez rien ».

— Dès que j'eus traversé en invisibilité jusqu'au rocher sur lequel se trouvent les hostiles, autour d'une duelle aura de violet foncé, je continuai à suivre les lignes de puissance que j'apercevais et je vis qu'elles procédaient d'un être, grand en puissance, et dans l'état nerveux, qui s'était revêtu en la forme de Devo.

— Vos paroles signifient-elles que cet Etre, en état de raréfaction plus grand que celui de Devo, avait fait de celui-ci son habitation, ou bien qu'il avait simplement mélangé son être avec celui de Devo ?

— Ni l'un, ni l'autre. Cet être parfait en lui-même possédant tous les degrés depuis le nerveux jusqu'à des raréfactions bien au-delà de ma perception s'est préparé un enveloppement matériel nervo-physique, parfait en ses degrés mental, psychique, nerveux et nervo-physique et ce corps est à la similitude de Devo.

— Où donc est Devo lui-même ?

— Je l'ignore.

— Continuez.

En suivant les lignes vibratoires de la pensée qui émanait du cerveau aux riches circonvolutions de cet être étrange, je constatai qu'elles étaient dirigées en foyer sur la partie de la couche nouvellement découverte, immédiatement située au-dessus du lieu où nous sommes à présent. En regardant cette région moléculaire j'éprouvai un grand froid suivi d'une telle prostration que je craignis d'être obligé de retourner avant d'avoir accompli ma tâche. Je fis un grand effort et concentrai ma volonté pour surmonter la nervosité qui accompagnait le froid glacial. Subitement j'entendis le son d'une voix et cela m'aida. Je vis alors que l'être puissant, dont je suivais la pensée, parlait à voix basse au milieu de six des chefs de l'hostile : « Depuis des éons de temps, disait-il, n'avons-nous pas appris, par l'observation, que la force truine, libérée des formations individuelles organiques au moment du refroidissement et de l'arrêt de circulation du sang, emporte avec elle non seulement le degré mental de l'état physique, mais aussi les degrés psychique et nerveux qui le revêtent, ce qui fait que le degré mental de l'homme peut, sous de certaines conditions, et pour l'homme évolué, rester en rapport avec son degré nervo-physique ? Ne voyez-vous pas là la pierre d'achoppement sur notre chemin ? » Les autres approuvant, il continua : « C'est pourquoi nous avons commencé à arracher les molécules du degré nerveux passives des actives, afin d'empêcher cette communication. Le résultat est un déséquilibre aussi complet que possible, car en toute passivité se trouve l'activité et en toute activité la passivité. Les sensitifs terrestres peuvent être ainsi enveloppés d'une matière moléculaire active, non satisfaite et par conséquent toujours inquiète, de la densité des constituants plus lourds de l'air respirable, et qui, au lieu d'être assujettie à la loi naturelle de l'élasticité, l'est à notre propre puissance.

Cette couche est constituée de manière à pouvoir toucher immédiatement les Azertes et s'élever dans l'expansion. Elle affecte ainsi tous les degrés de l'état physique par une force que les Mages nommeraient anormale, parce qu'elle

ne répond pas à leurs idées préconçues ou à leur expérience.» Un des chefs répliqua: « Notre Seigneur est grand et grande est sa puissance ! Sa sagesse est infinie. Qu'il parle pour que ses esclaves entendent et comprennent ! » L'être répondit : « Les paroles peuvent manifester ou cacher les pensées. » Et l'autre repartit : « Nous savons que, pour Celui que nous servons, les pensées les plus secrètes ne peuvent être cachées ».

A travers la mentalité du grand être, passa, rapide comme l'éclair, cette pensée : « C'est plus que je ne sais moi-même. Du plus grand au plus petit des êtres individuels, la conception qui revêt ce qui pour les autres est impensable, est bien la sienne ». Mais il répondit : « Etant ce que je suis, je n'ai nullement besoin de vous. Néanmoins, pour vous-mêmes, je voudrais vous donner une preuve de la puissance de Celui que vous servez. »

Chatter, riant en lui-même, se tourna vers le Chef et dit : « J'ai longtemps étudié les hommes et mon avis est qu'ils sont extrêmement dangereux pour nous, et plus à craindre que les êtres collectifs de tous les états plus raréfiés des matérialismes, à cause de leur plus grande perfection d'être, de leur endurance et de leur vitalité sans égales. Bien entendu je ne parle que de l'homme Psycho-Intellectuel et non des animaux à forme humaine. La suppression, l'obsession et l'assujettissement de l'homme me semblent essentiels pour réaliser notre dessein qui est de posséder la terre. Chaque plan conçu et exécuté par Devo a partiellement échoué ; bien qu'il nous donnât certains avantages, il permit à l'homme d'apprendre l'art de se défendre, il a fortement augmenté son endurance, son courage, sa connaissance pratique et ses ressources. La séparation de l'être de Kahi et de Kahie, celle des sphères et sphéroïdes, la transition de Kahi et de Kahie, de Sheth et de Shorah, de Mahallal, enfin de Chi, aussi bien que la perte pour la terre du premier qui l'a quittée pendant cette reclassification de la matière, — c'est-à-dire d'Abal, étaient estimées par Devo des prodiges de politique. Quel en a été le résul-

tat ? Kaoah et Abal existent et leur lieu de demeure est si proche de la terre qu'il influence son mouvement et ses eaux et lui donne de la lumière en temps d'obscurité. Kahi et Kahie demeurent en sûreté au milieu même de nos armées, et nul ne peut les molester ; ils ont même, sous de certaines conditions qui dépendent de l'homme et de ceux qui ont subi la transition, la possibilité de recevoir leurs descendants évolués. De sorte que dans l'empire même de ceux qui cherchent à les désintégrer, ils ont formé un petit état où ils demeurent en sûreté.

Quant à Sheth et à Shorah, ils ont refusé de quitter la terre et se sont établis dans la région intermédiaire entre la nôtre et le degré de mentalité. Enfin Chi non seulement a gardé sa mentalité, mais il exécute sa volonté et son désir à l'aide de ses quatre Emanations qu'il a revêtues, et à qui il a légué le soin de son royaume, leur donnant puissance et autorité, comme Brah Elohim, après avoir revêtu Kahi, lui donna l'autorité sur tout le monde sphérique. Tout cela est contre nous. Nous nous réjouissons de votre venue ; car nous savons qu'un plus grand que Devo est au milieu de nous ! » Et l'Etre répondit : « Si Elohim avait suffi, Brah Elohim aurait-il assumé la personnalité ? Si Devo suffisait, à quoi bon notre venue parmi vous ? » Et Chatter se tournant vers l'assemblée répéta : « Voici : Un plus grand que Devo est ici ! » Puis, s'inclinant vers l'Etre, il lui demanda : « Sous quel nom êtes-vous connu ? » — Qu'importe le nom dont on est appelé ? — Etait, Est et Sera, dit Chatter, voilà le nom sous lequel vous serez proclamé.

Et il se fit un grand silence. Et je m'approchai pour regarder ce grand être, et je vis qu'il avait la forme et le visage de Devo, mais glorifié et perfectionné et je m'étonnai de sa merveilleuse beauté brune, étrange. Et un certain respect, mêlé de crainte, m'envahit.

Puis le grand être parla à quatre des siens, qui étaient ses Emanations, et dans sa voix il y avait une étrange tristesse, qui m'impressionnait, comme, dans mon enfance, le

chant triste et monotone de la mer qui gémit dans les cavernes souterraines.

— N'oubliez pas une seule de ses paroles, dit Aqual.

Haoua continua :

— Il disait : Qu'aucun de vous ne s'imagine que je suis l'ennemi d'aucune formation personnelle ou impersonnelle. Est-ce la faute d'un être s'il est ce qu'il est ? Fut-il consulté avant sa formation, et est-il responsable des constituants dont il est fait ? Ne concevez pas dans votre mentalité que je m'oppose à l'Equilibre Cosmique. Celui qui travaille pour une cause ne connaît qu'un seul désir, qu'une seule volonté, qu'un seul objet : la victoire. Le bien et le mal, la lumière et l'obscurité, la vérité et l'erreur, la charité et l'injustice sont des termes relatifs. L'absolu ne se trouve qu'en la victoire. La suppression, la sustentation, la transformation, l'évolution, la reformation et autres choses semblables ne sont rien que parce qu'elles tendent à un seul but : la victoire ! Ecoutez donc : avant que cette victoire soit nôtre, l'homme doit être anéanti ou subjugué. La pensée de le posséder au lieu de le supprimer m'a occupé, mais maintenant que je suis homme parmi les hommes, je comprends que la possession complète d'un être quelconque est impraticable et que le mélange est une abomination. Voici mon plan d'action : Retirer la vitalité de nombreux êtres individuels, et séparer les germes duels, en divisant la passivité de l'activité dans les degrés mental, psychique et nerveux. Comprenez-vous pourquoi ? — C'est, dit Chatter, afin que ces molécules séparées, qui vivent, se meuvent, ont leur être dans votre puissance, attendent la transition des êtres moléculaires actifs et passifs et que les molécules passives saisissent et retiennent les actives, et les actives les passives. — Ce n'est pas tout ; cette couche moléculaire et atomique de l'être divisé par violence et ressuscité dans notre puissance influencera l'homme pendant sa vie terrestre ; et dans les auras humaines, ces débris de désintégration assumeront la forme individuelle, retirant aux actifs leur activité et aux passifs

leur passivité. Ces semi-êtres pourront acquérir, sinon retenir d'une manière permanente une prise suffisante sur le degré nervo-physique pour mouvoir des objets, et affecter les organes des sens de ceux qui les aident à se matérialiser partiellement et temporairement, de qui ils dépendent et grâce à la vitalité mentale, psychique et nerveuse desquels ils ont pris forme. Or cette couche, de même densité que les éléments les plus denses de l'air entourera tous les organismes vivants et couvrira la terre comme d'un linceul. Les semi-êtres déséquilibrés à cause de la séparation par violence, inquiets parce qu'ils sont insatisfaits, avides de se conserver par le renouvellement de leur dualité germale, empressés à retenir la forme, seront selon notre conception l'arme la plus puissante et la plus effective pour réaliser notre plan de victoire. Mais la conception n'est point la réalisation. La pratique seule prouvera l'efficacité de ce plan. »

Les quatre s'écrièrent d'une seule voix : « Là est le gage de la victoire ! »

Une expression d'indicible dédain et de lassitude passa sur le visage de l'Etre. Ce ne fut qu'un éclair. Il reprit de la même voix monotone :

« Que personne ne pense que nous sommes contre aucun formateur. Notre unique désir est l'équilibre qui ne peut s'obtenir que par l'évolution universelle. Or elle ne peut être atteinte dans la contention. Deux grandes puissances luttent pour la manifestation universelle. Jusqu'à ce que l'une soit victorieuse de l'autre d'une manière incontestable, les formations nerveuses et nervo-physiques intégrales agoniseront. Il n'y a qu'un moyen de mettre fin à cette agonie, c'est la victoire finale. Nous-mêmes voulons être absolus, suprêmes, infinis. Ceux qui sont contre nous ne reconnaissent qu'une seule loi : La charité ! qu'ils consentent à servir ce qu'ils ne peuvent dominer. Ainsi les douleurs des formations cesseront. Notre voie n'est-elle pas droite et la leur courbe ? Jugez vous-mêmes !

Voilà tout ce que je vis et entendis, méritant d'être rapporté.

— Et cela suffit, répondit Aqual.

— Cependant, dit un des douze, je ne comprends pas pourquoi vous êtes resté trois jours et trois nuits au milieu des hostiles, à moins que ce que vous venez de relater ne se soit passé que peu de temps avant votre retour.

— Pendant une grande partie du temps que j'ai passé en extériorisation, répliqua Haoua, je n'eus pas une claire conscience de ce qui se passait. Un assoupissement fut sur moi qui engourdit tous mes moyens de perception.

— Il semble, reprit Aqual, que votre présence ait été devinée. S'il en est ainsi, vous avez couru un assez grand danger. Si l'on vous avait perçu, on ne vous eût point laissé librement revenir sans être molesté. Il y a là quelque chose que je ne comprends point.

Et le visage d'Aqual trahit une inquiétude.

— Etiez-vous conscient d'une influence étrangère et troublante?

— Mon assoupissement était tellement profond que je pensais : Peut-être est-ce le repos d'Aoual, dont l'invisibilité me voile.

Aqual fit alors dormir Haoua ; on le porta pendant son sommeil à la tour carrée, où il rentra dans son corps et reposa du sommeil d'assimilation et de rafraîchissement.

A ce moment arriva un messager, en grande hâte : « Chatter, dit-il, est venu tout à l'heure parmi nous, et tous ont vu sa désintégration ».

Dès que le messager fut parti, Aqual et les trois Mages de Nimred, d'Aun et de Neidr appelèrent les plus grands des Mages et se retirèrent à part pour conférer sur les nouveaux desseins de l'Hostile et chercher quelque moyen d'éloigner le danger qui menaçait.

CHAPITRE XXXV

DU GRAND HOSTILE ET DES QUATRE PRINCIPAUX MAGES

En ce temps là, tandis que les quatre Mages tenaient conseil à part, gardés contre toute intrusion par les quatre dont c'était l'office, ils virent soudain au milieu d'eux une légère clarté violette. Le violet s'approfondit et palpita d'un rapide mouvement de pulsation, et au bout d'environ trente minutes, ils virent au milieu d'eux un ovale violet, de couleur foncée et lumineux en lui-même. Cette forme ressemblait à un œuf dressé sur la pointe et joint dans le sens de la longueur par un lien de lumière cramoisie. Tandis qu'ils s'étonnaient, cette forme s'ouvrit ; un être semblable à Devo, mais perfectionné, embelli, glorifié se tint debout, semblable à Devo, en vérité, et cependant tellement rempli de majesté et de tristesse que tous gardèrent le silence devant lui. Il dit très doucement :

« Nous sommes au milieu des quatre qui sont les plus sages parmi les enfants des hommes : Haoua, qui resta près de nous pendant trois jours et trois nuits n'a pu vous satisfaire par ce qu'il a appris. Vous désirez savoir ce que nous savons, car vous avez toujours soif de connaissance, ce qui est le droit des chefs de la sagesse. Il y a quelque temps, Chatter s'introduisit clandestinement et sans autorisation pour la seconde fois parmi vous, et nous l'avons nous-mêmes désintégré dans tous ses états d'être. Vous vous êtes fiés à l'invisibilité d'Aoual, pour cacher Haoua à nos yeux. Depuis son entrée parmi nous, il a été laissé libre de voir et d'écouter tout à loisir ; quand il fut fatigué, à

cause de son extériorisation prolongée et de son nouvel entourage, nous l'avons fait reposer. Les faits parlent. Le retour en toute sécurité d'Haoua vous prouve qu'il n'y a chez nous aucun antagonisme personnel envers aucun être vivant. L'égoïsme et ses petites passions ne sauraient exister où il s'agit, non de nous-mêmes, mais d'une cause pour laquelle nous luttons et endurons. Néanmoins ce n'est point pour parler de ces choses que nous sommes ici, mais à cause de votre mutuel et fort désir pour la connaissance, *ce qui est pour nous* comme une évocation ».

Et comme les quatre se taisaient toujours il continua :

« Ecoutez, ô les plus sages des sages parmi les fils de la terre. La connaissance n'est point la sagesse. Il est possible que nous sachions ce qui transformera notre intelligence et même bouleversera notre être au point que nous pourrons dire tristement : « Nous n'avons point été sages en recherchant cette connaissance ! » Votre désir est de comprendre l'origine cosmique. Etant ce que vous êtes, par origine et évolution, vous sentez avant aucun être avec lequel l'homme actuel ait communiqué. « Je suis » c'est-à-dire votre être intellectuel voltige autour de mon intelligence comme les êtres ailés autour d'une lampe, la nuit. Quoi ? Et si vous étiez éblouis par son éclat ou brûlés par sa chaleur ? Votre pensée est : « Notre continuel désir de cette connaissance ne prouve-t-il pas que nous sommes propres à la recevoir ? » Ce désir prouve que vous êtes conscients de votre ignorance, ce qui est un grand pas dans la voie de la connaissance. Mais le désir et la volonté de savoir ce que nous savons, c'est désirer et vouloir... vous ne savez quoi ».

Après un silence prolongé pendant lequel les Mages sentirent cet état d'assoupissement qui touche à la torpeur, dont avait parlé Haoua, l'être parla encore : « Maintenant je m'en vais. Demain à la même heure, si vous désirez et voulez toujours savoir, appelez-moi en mentalité, et je viendrai. »

— Par quel nom faut-il vous appeler ?

— Il n'importe.

Et comme les quatre insistaient :

— Vous m'appellerez IARAF, répondit-il.

La forme ovale se referma sur lui, et la clarté violette se dissipa. Les quatre Mages étaient seuls. Ayant tenu conseil, l'un d'eux conclut :

— Assurément nous appellerons IARAF ; car la connaissance de tout ce qui est connaissable est légitime pour nous, dont les Mages même attendent la connaissance.

*
* *

Le jour suivant, les quatre s'assemblèrent, et, comme un seul, appelèrent en mentalité IARAF par son nom. Et aussitôt il fut au milieu d'eux, non pas voilé dans la clarté violette, mais semblable à un Initié. Son vêtement flottant était cramoisi ainsi que sa large ceinture. Sur ses longs cheveux foncés reposait une calotte carrée de même couleur.

— Nous vous avons appelé, dirent les Mages, parce que nous sommes décidés à recevoir autant qu'il nous sera possible toute connaissance touchant l'Origine cosmique.

Alors, parlant très doucement, il dit :

— Il est reçu de vous que le Nucléolus voile l'Impensable, l'Unique Impénétrable. Il est encore reçu de vous que l'époque actuelle est la septième classification et réformation de l'état physique matériel ; qu'à de certaines époques, dans le passé lointain, la force formatrice reposa en passivité au milieu de la matière pénétrable et éternelle, en passivité elle aussi. Les questions qui ont la préséance dans votre mentalité sont les suivantes :

Que voile le Nucléolus ?

Quelle est l'origine de la formation ?

Quelle est la cause du déséquilibre ?

De nouveau, je vous le demande : me posez-vous ces questions, ou vous abstenez-vous ?

— Nous sommes ici pour savoir.

— Le Nucléolus qui voile ce qui est Impensable, Impénétrable, est la limite des facultés de perception individuelles.

— Il l'est. Et pour vous ?

Mais IARAF ne répondit point. Un des quatre continua :

— Il est reçu que certains êtres sont capables de stationner dans la région où Aoual rencontra Devo et que pour ces êtres tout ce qui est extérieur ou dans l'expansion est, en comparaison de ce qui est intérieur, c'est-à-dire dans la centralisation, comme la surface ondulée de l'Océan à l'égard des grandes profondeurs. Dans la centralisation, ce que le Nucléolus voile est pour ces êtres comme une profondeur de plus en plus calme et sans ondes, dans laquelle, s'ils pénètrent, ils passent de repos en repos insondables.

— Cependant, ce qu'ils traversent ainsi n'est rien en comparaison de ce que voile le Nucléolus, pas plus que la surface du sol où poussent des brins d'herbe par rapport aux forces centrales des Azertes. Il y en a qui de cet endroit sont capables de soulever, voile après voile, des raréfactions dont la gloire est auprès de tout ce que vous pouvez concevoir comme l'incandescence, effet du plein soleil de Midi, auprès d'un ver luisant. Il est reçu de vous que la pénétration des forces de la substance par les forces manifestées de la Cause sans Cause est l'origine du Cosmos des formations. S'il en est ainsi cette pénétration n'indique-t-elle pas de soi l'activité ? Et puisque l'activité sans la passivité est inefficace pour la manifestation et la formation, ne s'ensuit-il pas logiquement que la Cause sans Cause est duelle ? Que savons-nous de ce qui est voilé ? Que savons-nous de la Passivité ? Certains confondent la Cause Cosmique avec la Cause sans Cause, parlant ainsi à la légère, sans considérer ou comprendre que la Cause Cosmique n'est auprès de la Cause sans Cause, que ce que la sphère centrale autour de laquelle roule votre système de

sphères est auprès d'Halcyon le duel, qui est comme l'étoile polaire du monde sphérique.

Et comme se parlant à lui-même, il ajouta : « Halcyon ! La terre ! La première et la dernière habitation de Kahi ! Comment pourraient-elles être séparées ! » Et à voix haute :

— Et maintenant que j'ai parlé voulez-vous en savoir davantage ?

— Nous voudrions savoir, en ce qui concerne cette matière, tout ce qui est connaissable.

IARAF sembla dormir, puis parla d'une voix pleine d'une tristesse extrême :

— Sortant de la centralisation, des profondeurs silencieuses, tranquilles et insondables, je vois surgir un être plus radieux que ce qu'il traverse ; il s'élève comme l'étoile du matin. A mesure qu'il monte et pénètre dans l'expansion, la calme radiance éclate en ondulations sans repos autour de lui, car celui qui monte ainsi est déséquilibré : il manque de passivité. Il est si puissant que partout où il va, il se fait un puissant effort pour lui fournir ce qui lui manque. De sorte qu'à mesure qu'il s'avance, les degrés de raréfaction, l'un après l'autre, s'éveillent à l'activité : Cet éveil est la cause de la formation.

Le manque de passivité de cet être est l'origine du mouvement, de la sensation, de la forme. L'être individuel, les formations personnelles, voilà la cause du déséquilibre.

La formation est-elle donc une erreur ?

Il y a plusieurs Dieux et plusieurs Seigneurs. L'œuvre de tous les formateurs n'a qu'un but : reclassifier l'un après l'autre, les états et degrés de la substance éternelle, afin qu'elle soit capable de recevoir des raréfactions plus grandes la passivité convenable pour balancer son activité. Le résultat serait en chaque état l'Equilibre et dans tous les états l'équilibre Cosmique.

— Qui est ce premier formé dont vous parlez ? Où est-il et que fait-il ?

IARAF ne répondit pas. Il sembla ne pas entendre ; il se coucha au milieu des quatre principaux Mages dans la

splendeur de sa beauté surhumaine, empreinte d'une extrême tristesse. Un profond repos tomba sur eux, et tandis qu'il dormait, ils dormaient aussi.

*
* *

En s'éveillant aucun des Mages ne douta de la vérité de ce qui leur avait été révélé. Et l'un après l'autre ils se dirent : « Qui sait ? Peut-être celui qui dort au milieu de nous et celui dont il a parlé sont-ils le même ».

Quand Iaraf s'éveilla, on lui dit : « Eclaircissez-nous cette chose, si vous le voulez bien. »

— Les forces de cet être font partie de l'universalité du Pathétisme, de la Spiritualité, de l'Intelligence et de la Vitalité, et ces forces qui manquent de passivité retirent continuellement, avec plus ou moins de violence, de la passivité de l'éternelle matière duelle ce dont elles ont besoin pour s'équilibrer. Il s'ensuit qu'après chaque reclassification et reformation de la matière dont toutes les formes sont faites, celle-ci est graduellement privée de sa passivité pour fournir ce qui manque à ce qui est déséquilibré.

Dans votre conception de l'ordre, le plus grand est sacrifié hiérarchiquement au moindre. Dans la notre, c'est le contraire. Entre ces deux conceptions il n'y a pas de conciliation possible.

Vous êtes les plus sages des fils des hommes et par conséquent les plus grands, puisqu'il n'y a qu'une seule royauté, une seule aristocratie, celle de l'Intelligence.

Choisissez donc la Cause que vous aiderez.

Et Iaraf se reposa quelque temps, comme absorbé dans la pensée profonde.

Alors un des quatre rompit le silence :

— Nous vous remercions pour la connaissance que vous nous avez apportée.

— Quelle connaissance ?

— Que nous ne savons rien.

— C'est là le fondement de la connaissance ; il conduit à la sagesse.

Ils s'aperçurent alors qu'Iaraf avait disparu.

***

Les quatre Mages furent longtemps silencieux, chacun s'absorbant en ses propres pensées. Aloun, Mage principal d'Aun dit enfin :

— De tout ce que nous a dit cet être étrange il est évident que la matière manquera de passivité de plus en plus pour l'équilibre, et plus grand sera le besoin, plus grands aussi seront le désir et la volonté de la lui fournir. Peut-être ce désir et cette volonté collectifs pathétisés, intellectualisés, et vitalisés de la matière Azerte acquerront-ils une force assez irrésistible pour arracher des raréfactions la passivité retenue.

Le Mage principal de Nimred répliqua :

— Un nouveau champ de pensées et d'investigation s'est ouvert devant nos yeux. Ce n'est pas avec notre vie actuelle remplie de soucis, d'activité et chargée d'une lourde responsabilité que nous pouvons approfondir des questions occultes telles que celles que cet être nous a présentées. Ce n'est possible que dans l'étude, l'observation calme, la contemplation et les repos dont la contemplation est l'entrée.

— Votre pensée est aussi la mienne, ajouta le Mage de Nefdi. Ce que nous avons reçu aujourd'hui ne peut être accepté ni méconnu sans une grave responsabilité. En ce moment, sentant que notre connaissance antérieure est peut-être insuffisante, d'autre part n'ayant pas encore assimilé ce qui vient de nous être révélé, notre devoir est clair comme notre inclination : il faut nous abstenir d'instruire autrui, jusqu'à ce que nous sachions nous-mêmes ce qu'est la vérité. Demeurons donc inconnus, évitant ainsi les responsabilités qui nous gêneraient dans cette grande recherche de la vérité.

— Nous pouvons, remarqua Aloun, nous retirer sans difficulté. Les quatre qui sont les plus proches à chacun de nous par leur office sont toujours préparés, de sorte que si quelque mal nous arrive, nous serons remplacés. Ceux dont c'est le droit tireront au sort celui qui doit prendre la place principale, à moins qu'il n'y ait quelque signe prouvé et accepté qu'un autre a été choisi.

Chacun s'en retourna donc vers le chef de l'empire dans lequel il demeurait, et lui dit son désir de se démettre de son office pour se consacrer à l'étude et à la contemplation, jusqu'à ce qu'il eût acquis de nouvelles connaissances.

Et les chefs n'essayèrent pas de les influencer, car ils disaient : « Ceux-ci sont les hommes les plus sages de la terre : Ils savent ce qu'ils font ».

*
* *

Au cœur des grandes cités quatre hommes demeurent, inconnus de tous, en d'humbles habitations. Ils travaillent de leurs mains pour le pain qu'ils mangent.

L'un fabrique des courroies de sandales ; l'autre fait des gâteaux de miel épicés et des bonbons ; le troisième est colporteur et le dernier, perceur de perles.

Parfois il arrivait que ceux parmi lesquels ils demeuraient découvraient qu'ils n'étaient point comme les autres hommes, et s'assemblaient auprès de leur maison demandant ce dont ils avaient besoin, ou réclamant quelque miracle. Mais le lendemain, quand les gens revenaient en foule, ils ne trouvaient plus personne.

Les quatre n'ont révélé à personne ce qu'ils avaient appris d'Iaraf, sauf à celles qui étaient avec eux en dualité d'être. Ils leur dirent :

« La vie est maintenant de plus en plus incertaine. Si quelque chose nous arrivait et qu'un de nos fils fût en état de recevoir de vos lèvres ce qui a été révélé, qu'il le reçoive ».

Alonah, qui était en dualité d'être avec Aloun, lui dit : « Même si tu passes jusqu'au degré nerveux, je ne pense pas qu'aucun mal puisse t'arriver. Car nous sommes un, et si tu manques de passivité, je puis te la fournir ».

*
* *

Vers cette époque, et bien que les Initiés ne sussent pas l'étendue du danger qui les menaçait, on chercha comme par intuition les grandes passives, et il devint proverbial de dire : « En proportion du bonheur et de l'évolution des passives est notre bien-être ».

*
* *

A la retraite d'Aqual, Oannès ne permit pas qu'aucun autre prît sa place, mais s'occupa lui-même du gouvernement de son petit domaine. Alternativement, il se reposait pour acquérir de la force, puis en activité la diffusait dans son peuple, selon ses capacités de réception. Il arriva que, s'éveillant un jour à l'activité, après avoir dormi du sommeil de l'Avasha, il trouva près de lui, dans la tour carrée, quelques-uns des Mages qui attendaient et lui dirent :

« Autour du rocher, de l'autre côté de la mer étroite, se trouvent assemblées des formations de Devo en grande multitude. »

Oannès, accompagné des Mages qui lui avaient apporté cette nouvelle, se rendit à cette partie du rivage où il avait reposé près d'Aqual, et qui était en face du rocher.

Il vit là beaucoup d'êtres, que leurs formes et leurs visages désignaient comme des formations de Devo. Mais Devo n'était point avec eux.

En levant les yeux, Oannès vit au-dessus du rocher une lumière et une ombre alternées, semblables à une lente pulsation. Mais l'ombre s'approfondit et la lumière s'éclaircit toujours plus, jusqu'à ce qu'il y eût une succession de grandes obscurités et de vives clartés bleuâtres.

— Je voudrais dormir, dit Oannès, pour voir ce qui m'est invisible en mon état de veille.

Et comme il reposait, il vit que des ténèbres épaisses jaillissait une clarté intense, semblable à un vif éclair des jours d'été; puis l'obscurité lui succéda, et ainsi alternativement. Alors il vit descendre une succession rapide de vifs éclairs sur les formations de Devo, et celles-ci furent privées de vitalité; leurs degrés d'être furent séparés. Et Oannès s'étonna, disant :

« Si Devo est contre Devo, comment tiendra son royaume? »

Or le septième jour, de bon matin, on vint prévenir Oannès que Haïchena, la fille de Haïche, une en dualité d'être avec Mordecai qui avait été choisi comme Mage principal depuis le départ d'Aqual, désirait instamment s'entretenir avec lui.

Oannès se leva, sortit et la rencontra en chemin. Elle lui dit :

« Cette nuit, j'ai vu une lumière pulsatile et une obscurité au-dessus de la tour carrée; et cela m'a paru étrange. Ordonnez, je vous prie, à ceux dont c'est l'office, d'entrer dans la chambre de repos de Mordecai, car je devine que quelque malheur lui est arrivé ».

— Ne soyez point troublée. J'irai moi-même. Et dès que je le pourrai, je vous donnerai des nouvelles.

Quand Oannès entra dans la chambre de repos, il vit Mordecai étendu en repos profond. Il appela à lui le principal médecin et un autre homme de grande expérience pratique, et leur demanda: « Que pensez-vous de ce sommeil? »

— Il est semblable au sommeil de l'assimilation, répondit le médecin.

— En effet, remarqua Oannès. Cependant il n'y a point de raisons pour que Mordecai repose de ce sommeil, car il n'y a eu pour les quatre Mages aucune extériorisation et c'est en ce moment un temps de quiétude et de contemplation, où tous sont parfaitement libres et exempts de toute influence.

Ils visitèrent les autres chambres et constatèrent qu'un sommeil profond était tombé sur les quatre Mages nouvellement choisis. Oannès dit alors :

— Pour de sérieuses raisons, je considère qu'il est prudent que nous essayions de réveiller ces dormeurs.

Ce disant, il prit Mordecai par la main et l'appela trois fois par son nom, lui commandant de s'éveiller.

Au troisième appel, Mordecai s'éveilla et se mit sur son séant.

— Il y a trois jours que vous n'avez pris ni boisson, ni nourriture. Vous êtes ici simplement pour passer un temps de quiétude et de recueillement avant d'assumer les lourds devoirs de votre office. Ce qu'on attend de vous, c'est de renouveler votre force et non de la perdre. Etonné de ce jeûne prolongé, nous avons ouvert votre porte, comme c'est notre droit, et nous vous avons trouvé en sommeil profond.

— Il est vrai, répondit Mordecai. Tandis que je méditais sur la brève durée de la vie humaine, un profond sommeil m'a envahi. Je m'étendis sur ma couche, et me reposai. Je n'ai senti ni faim, ni fatigue. Et maintenant, je sortirai d'ici pour voir si tout va bien chez Haïchena, qui doit attendre avec anxiété mon retour.

Oannès et ceux qui l'accompagnaient ne répondirent rien. Et Mordecai se leva et sortit. Quand il approcha de sa demeure, Haïchena qui attendait sur la terrasse, le vit de loin. Une violente répulsion la pénétra à cette vue. Descendant à la hâte, elle sauta sur un cheval sellé attaché près de l'habitation et s'enfuit vers le Nord, ne s'arrêtant que lorsque le cheval ne put aller plus loin. Elle trouva près de là une source profonde, descendit et but de ses eaux ; et l'animal en but aussi, et brouta le frais herbage qui abondait autour de la source. Et comme le soleil se couchait, épuisée, Haïchena s'endormit près de la fontaine, et dans son sommeil un des ibis blancs de Mavb l'immortelle lui apporta de la nourriture.

Lorsqu'elle s'éveilla, les cieux étaient pailletés d'étoiles et l'air était vif et froid.

Elle se leva, rafraîchie, mangea et appela son cheval pour continuer son voyage.

Mais subitement une douce chaleur la pénétra et, des profondeurs de la source, une voix douce et mélodieuse l'appela par son nom.

— Qui êtes-vous, dit-elle, ô vous qui connaissez mon nom. Et que voulez-vous ?

— Je suis Mavb, répondit la voix de la source. Mon royaume est dans les sources profondes des eaux pures. J'ai à vous faire une proposition qui pourrait être d'une grande utilité, si vous accédez à mon désir. Soyez remplie de courage : il vous en faut beaucoup. Je dois vous apprendre d'abord ce qui est arrivé dans la tour carrée. Ce que je vais dire ne m'a pas été relaté : je l'ai vu moi-même, de la source qui approvisionne les habitants de la tour. Le grand être qui a pris un corps semblable à celui de Devo a formé et revêtu quatre émanations à sa propre similitude. Il y a trois jours, c'est-à-dire durant la quatrième nuit de la retraite de Mordecai et des trois nouveaux chefs des Mages, ces quatre émanations descendirent chacune auprès d'un des Mages, et leur dévoilèrent des connaissances occultes. Tout d'abord, ils écoutèrent avec respect et étonnement. Puis Mordecai dit à celui qui était près de lui : « Ce que vous nous révélez dépasse la limite de notre sentientation. Comment pouvons-nous nous assurer qu'il en est bien ainsi ? » L'autre lui répondit : « Par la méditation, vous saurez la vérité. Si vous le voulez, dormez et extériorisez-vous de degré en degré, d'état en état, jusqu'à ce que vous puissiez témoigner de la vérité de ce que nous avons révélé pour répondre à votre soif de connaissance. » Mordecai demanda : « Si ce que vous avez révélé est au delà de la limite des sens de l'homme, à quoi cela servirait-il ? » Et l'autre répondit : « Qui peut fixer les limites des sens de l'homme évolué et dressé comme vous l'êtes, ainsi que vos semblables ? Une chose est certaine, en tous cas. Personne ne peut vous mener au delà de l'État accessible à votre sentientation, et si vous atteignez une limite que vous ne

puissiez franchir, c'est la marque de votre imperfection et de votre manque d'évolution. Quant à moi je voudrais vous mener à toute la vérité. »

Comme il hésitait, l'Etre continua : « Si vous doutez ou si vous avez peur, restez dans votre ignorance actuelle. Que m'importe, à moi ? »

Les quatre Mages se consultèrent et l'un d'eux dit : « Pourquoi hésiter ? Notre droit est de connaître tout ce qui est connaissable. Un guerrier risque tout pour une victoire matérielle et temporaire. Combien davantage ne devons-nous pas tenter, nous à qui la connaissance seule peut assurer la victoire intégrale et éternelle. » Ils se firent tous des raisonnements analogues, et finalement chacun d'eux s'extériorisa de degré en degré, d'état en état, sous l'influence de l'Etre qui l'avait suggestionné. Je suivais Mordecai dans son extériorisation, parce que c'était avec lui que je me sentais le plus d'affinité et je vis les choses merveilleuses qui lui furent montrées. Je le regardai passer de degré en degré de raréfaction, plein d'admiration. Je voyais combien sa belle intelligence buvait tout ce qu'il sentientait de plus en plus, comme une plante en temps de sécheresse boit l'eau des nuages. Il passa ainsi jusqu'à l'endroit d'où Devo sortit à la rencontre d'Aoual et le rejeta dans les densités. Il entra sous le voile et je ne le vis plus.

— Et les états et degrés d'être qu'il laissait, enveloppe après enveloppe, à mesure qu'il s'extériorisait ? demanda Haïchena.

— Hélas ! dit Mavb, hélas ! Haïchena bien-aimée. Ils étaient désintégrés à mesure, et la passivité était arrachée de chaque atome de son être, en chaque degré de densité.

— C'est donc fini, murmura Haïchena en penchant la tête d'un air las.

Mais la voix lui dit :

— Pour le présent, il est vrai ; mais non pas pour toujours. Car vous vivez et vous l'aimez. Et maintenant même, pour l'amour de lui, il y a une grande œuvre que

nous pourrons, ensemble, mener à bien, si vous êtes assez forte. Autrement, pourquoi aurais-je parlé? Mais vous en sentez-vous capable?

— Mon devoir et mon amour ne font qu'un! Je serai capable.

Alors des profondeurs de la source, Mavb monta comme une brume du matin qu'illumine le soleil. Et tandis que la brume enveloppait doucement Haïchena, elle sentit un profond sommeil l'envahir. Alors Mavb appela doucement: « Aoual! Aoual! »

— Me voici, que désirez-vous, dit ce dernier.

— Environnez-moi de votre aura, que je travaille en dualité d'être. C'est ainsi que nous prévaudrons.

La forme voilée de brume de l'Immortelle fut alors enveloppée d'une splendeur des couleurs de l'arc-en-ciel. Et quand elle se releva, Mavb l'Immortelle était vêtue du corps nervo-physique d'Haïchena, qui, dans tous les autres degrés et états plus raréfiés de son être reposait auprès de Kahi et de Kahie. Et comme Tsère, la reine des îles, se reposait, se reposa Haïchena.

*
* *

Or, dès qu'Oannès les eut appelés par leur nom, les trois Mages s'éveillèrent un à un comme s'était réveillé Mordecai et comme lui chacun regagna sa demeure. Le nom du Mage qui revenait à l'empire de Nimred était Amoris, ce qui veut dire le Puissant. Le Mage d'Aun était appelé Neb, qui signifie Seigneur, parce qu'il était seigneur de plusieurs êtres invisibles. Le Mage de Nefdi avait nom Rabbi, dont l'interprétation est Vainqueur, parce que durant son initiation il avait lutté contre un puissant hostile, qu'aucun autre n'avait pu vaincre, et en avait triomphé.

*
* *

A cette époque les Initiés se disaient les uns aux autres: « En vérité nous déplorions le changement de nos chefs,

mois avec les nouveaux nous est venu beaucoup de sagesse. Jamais nous n'avions entendu d'enseignements aussi profonds, jamais nous n'avions rencontré personne qui eût autant d'autorité. »

Néanmoins Oannès était inquiet et se demandait toujours en lui-même : « Pourquoi Haïchena s'est-elle enfuie et n'est-elle pas revenue. Et pourquoi sa disparition semble-t-elle indifférente à Mordecai ? Car, quoiqu'il ne se lasse pas de la faire chercher, et qu'il fasse ostentation de sa douleur, ceux qui savent lire les pensées savent bien qu'il n'est point troublé ». Avec persistance aussi cette pensée s'imposait à lui : « Assurément, le sommeil dans lequel je trouvai Mordecai et les trois qui reposaient était celui de l'assimilation. Mais l'assimilation de quoi ? »

Et il gardait le silence, parce qu'il ne pouvait rien prouver.

Peu de temps après le départ des trois Mages, un matin, tandis qu'Oannès tenait audience, Mordecai vint à lui et dit :

« O chef, vivez à jamais ! »

— A Mordecai la plénitude du bien.

Mordecai s'approcha de lui et lui dit à voix basse, de manière que personne ne put l'entendre : « La nuit passée j'ai rêvé que Haïchena dormait sous un palmier près d'une source. Ce rêve a été si vif et a produit en moi une si forte impression, que je désire me rendre vers le Nord où était la source vue en rêve. Permettez-moi de partir. Peut-être pourrai-je ainsi ramener celle que je désire tant. »

— Les Mages principaux sont libres comme nous-mêmes.

D'ailleurs, en ce qui concerne ceux qui leur sont proches ou chers, tous sont libres. Tout homme est chef de son propre ménage.

Alors Mordecai sortit.

Le jour suivant Oannès demanda aux Mages : « Quelqu'un de vous a-t-il vu Mordecai partir ? »

— Nous l'avons vu rentrer chez lui à l'apparition de

l'étoile du soir ; et quand la radieuse brilla du brillant du cristal au lever de l'aube, nous ne l'avons plus trouvé.

Oannès médita sur ces paroles, trouvant étrange que Mordecai laissât passer toute une journée avant de se mettre en route pour trouver Haïchena, et partit en temps de nuit.

*
* *

Quand Mordecai approcha de la source, il vit Haïchena endormie sous le palmier, comme dans son rêve : S'approchant d'elle il lui parla doucement :

— Eveille-toi, ô bien-aimée. Allons-nous en, car l'étoile du soir s'attarde à l'horizon et l'aube va paraître.

Au son de cette voix Haïchena ouvrit ses yeux et murmura tendrement :

— Je me disais en mon sommeil : Que le temps me dure, loin de mon amour. Sans lui les minutes sont des heures, et les heures comme des jours au temps d'été. Sans lui tous les spectacles familiers sont un continuel ennui. Je monterai mon cheval rapide et chercherai la source profonde du Nord aux eaux pures ; il suffit d'en boire pour retrouver ceux que l'on aime. C'est pourquoi je me suis enfuie, loin des scènes familières qui jadis faisaient ma joie. J'ai bu des eaux fraîches et j'ai dormi, me disant : « Je dors, mais mon cœur veille. Qui sait ? Peut-être mon amour me trouvera, et son baiser m'éveillera ». Au soleil couchant je me suis endormie ; à son lever, mon amour m'a trouvée et m'a dit : « Eveille-toi, ô bien-aimée. L'étoile du soir s'attarde à l'horizon, et l'aube va paraître ! » Tu es belle, étoile du soir et du matin, qui, dans l'ombre ou dans l'aube, brilles éternellement.

Et Haïchena trempant sa main droite dans les eaux de la source s'endormit de nouveau. Mordecai debout sous le grand palmier méditait profondément. Graduellement la clarté du matin gagnait l'air, le sol et les eaux. Chaque feuille de palmier se découpait en ombres profondes et

nettes. Le jour s'écoula, la lumière pâlit, et les oiseaux qui gazouillent dans la lumière se turent, et ceux qui se plaisent dans l'ombre firent entendre leur chant, mais Haïchena ne s'éveilla pas. Mordecaï veillait toujours, étendu sur le sol ; il attendait en silence. Quand tout fut obscur il s'approcha d'Haïchena et la prit doucement dans ses bras. Puis levant les yeux vers la voûte sombre où n'apparaissait ni lune ni étoile, il dit : « Nous attendons ! » Un nuage violet foncé, lumineux, descendit, porté par des êtres forts et puissants qui avaient chacun deux visages et quatre ailes. Et le nuage reçut Mordecaï et Haïchena et les porta, dans le temps d'un éclair, en leur demeure auprès de la tour carrée.

Le jour suivant, Mordecaï alla trouver Oannès :

— O roi, vivez à jamais ! le rêve de votre serviteur n'était pas trompeur. J'ai retrouvé ma bien-aimée qui reposait près de la source aux eaux profondes ; elle est maintenant avec moi comme jadis.

— Je me réjouis avec vous. Haïchena n'est-elle pas la fille de Haïche, le chef-d'œuvre des formations d'Aoual ? Et la coupe où vous avez bu tous deux le jus des fruits de la vigne n'a-t-elle pas été brisée en notre présence ? Si vous le voulez bien nous vous accompagnerons à votre habitation pour lui souhaiter la bienvenue.

— C'est pour nous un grand honneur, dit Mordecaï.

Oannès accompagna Mordecaï, et Haïchena sortit à leur rencontre. Mordecaï lui dit : « Oannès est venu vous souhaiter la bienvenue ».

— Votre brusque départ nous avait plongés dans l'inquiétude, dit Oannès. Tout est bien, puisque vous êtes revenue.

Haïchena tendit sa main gauche à Oannès ; les doigts effilés palpitèrent imperceptiblement dans la main du roi ; à ce contact, son cœur bondit ; tout son être s'éveilla au pathétisme. Troublé, presque effrayé, il se détourna et revint à la hâte chez lui. Cette nuit-là, le sommeil l'abandonna ; il se leva de sa couche et se promena sur les terrasses, absorbé dans ses pensées : « Qu'est-ceci ? se disait-

il. Bien des fois j'ai conversé avec Haïchena et d'autres passives en dualité d'être avec des Mages ou des chefs ; et voici qu'au contact de la main d'Haïchena, le sang a couru rapide dans mes veines et tout mon être s'est éveillé au pathétisme ! » Oannès fut donc excessivement troublé ; il ne visita plus la maison de Mordecaï, et ne permit à aucune des grandes passives d'entrer en sa présence comme autrefois. Car il craignait de rencontrer Haïchena qui était la passive d'un autre.

Un soir qu'Oannès se promenait dans le jardin de cèdres, un messager vint, qui lui dit :

« Mordecaï attend le roi aux portes du palais ».

— Fais-le entrer ici, répondit Oannès.

Mordecaï le salua, à la manière habituelle, et lui dit :

— J'ai cherché le roi chez qui se trouve non seulement la connaissance, mais la sagesse, pour lui soumettre un cas qui me trouble grandement.

— Si je devine bien, il s'agit de Haïchena.

— C'est vrai, ô mon chef. Il y a un grand changement en elle. Depuis votre départ de notre demeure, elle n'a cessé de dormir, sauf une seule fois où elle a dit : « Ma main gauche dans celle d'Oannès ». Pendant qu'elle dort elle est entourée d'une lueur semblable à celle de l'arc-en-ciel et si je veux y pénétrer un lourd malaise m'accable.

Oannès ne répliqua rien ; mais il pensa : « Assurément, il y a ici quelque mystère ».

— Quel est le conseil du roi ? Pourquoi garde-t-il le silence ?

Les yeux d'Oannès rencontrèrent ceux de Mordecaï : leur regard fut comme l'éclair.

Et Mordecaï s'enfuit de sa présence.

Une lune après cet incident, des messagers vinrent secrètement vers Oannès de la part d'Aun et de Nefdi. Les passives qui étaient unes en dualité d'être avec les nouveaux Mages s'étaient réfugiées près de ces chefs et refusaient de regagner leurs demeures.

Peu de temps après, Mavb en repos communiqua avec

Aoual : « Avec habileté et subtilité, ces nouveaux Mages défigurent les anciennes doctrines par le mélange de nouvelles, et greffent des espèces étrangères sur le vieil arbre de la connaissance. Dans le repos, je perçois la mentalité de ceux qui sont dans les empires de Nimred, d'Aun et de Nefdi et je suis attentivement leurs doctrines et le but, où elles tendent. Leurs enseignements se résument ainsi : Il y a un seul Absolu, suprême, omnipotent et impersonnel « fut, est et sera », l'Eternel qui a créé tout ce qui est de rien. Par cette doctrine la matière éternelle avec ses forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale est méconnue. Ainsi l'ancienne vérité est insidieusement minée. La nécessité de l'évolution continuelle de la matière par la formation et la transformation progressive, qui seule peut accomplir l'œuvre prééminente de l'Equilibre, essentielle au perfectionnement Cosmique, est négligée.

Ils enseignent aussi cette doctrine étrange et nouvelle : Dans l'unique Impersonnel sont trois personnes : Celui qui engendre, celui qui est engendré, et un être raréfié qui a le pouvoir de se vêtir de la matérialité Azerte en des formes autres que celle de l'homme, ce qui est et a toujours été hiérarchiquement prohibé. Ces trois êtres sont éternels et de l'engendré proviennent toutes les formations. Ainsi est niée la pluralité des formateurs dont quelques-uns sont antagonistes aux autres, ou qui suivirent des méthodes différentes pour atteindre un but commun, comme ont fait Brah Elohim et Aoual. Cette doctrine de l'unité d'origine immédiate est dangereuse, parce qu'ainsi la vigilance contre les hostiles est endormie, puisqu'elle enseigne à regarder tous les hommes comme des frères, enfants d'un même formateur, que la Charité oblige à aimer et à chérir. Cette fausse sentimentalité envers les ennemis acharnés de l'homme est un des plus grands dangers que je connaisse.

La nouvelle doctrine enseigne encore cette croyance :

La première personne de l'Impersonnel, à l'aide de la deuxième, fit la terre de rien. Puis avec le limon elle forma le corps de l'homme, et son âme de rien. Et dans cet être

elle infusa la vie. A l'époque de la dissolution de l'homme, son corps retourne au limon dont il fut fait, mais son âme formée comme son formateur, c'est-à-dire possédant la connaissance, le pathétisme et le libre arbitre est immortelle. Ainsi l'œuvre spéciale pour laquelle Brah s'est offert, la dignité et l'utilité incomparables de l'homme sont entièrement méconnues.

Ce n'est plus qu'un être éphémère et dégradé.

Ainsi les descendants de Kahî, un avec IE, qui, de droit, sont des seigneurs du royaume sphérique physique et doivent l'évoluer, sont privés de leur héritage, de leur puissance et de leur rang. Ils n'accomplissent plus l'Equilibre Cosmique et la perfection progressive des formations qui doit en résulter.

Voici l'enseignement secret d'un de ces Mages :

« L'homme, à tout moment de sa brève vie, encourt la juste colère du « fut, est et sera » qui l'a créé. Ses actions les plus nobles ont une valeur nulle ; et fut-il mille fois plus sage ou plus héroïque, ses vertus ne mériteraient que la dissolution, la souffrance dans le temps et l'éternité et l'annihilation, parce qu'il est homme et par conséquent le descendant d'un ancêtre qui chercha la connaissance pouvant le conduire à l'immortalité intégrale. » Or, moi, Mavb. j'aperçois que ces doctrines subtiles mais faciles à comprendre pour moi, mènent sûrement à la détérioration et à la perte de l'homme. Insidieusement, mais sans arrêt, ces Mages creusent une fosse sous les pieds des imprudents. Couvrant leur ruse du manteau de la Charité, ils cherchent à faire disparaître l'homme de la surface de la terre, pour posséder son héritage.

Quand Aoual entendit cela, il fut profondément troublé ; s'extériorisant dans le repos, il chercha les quatre Mages qui s'étaient démis de leurs offices, pour s'entretenir avec eux, car il savait que leur puissance était très grande et que tous les hommes de bonne volonté les honoraient et avaient en eux pleine confiance. Et tous reconnaissaient qu'ils étaient les hommes les plus sages de toute la terre,

qui n'avaient jamais fait que du bien, dans une complète abnégation d'eux-mêmes et sans craindre le labeur.

Aoual pensa : « Ils aiment tellement les hommes qu'ils ont dû se cacher au milieu des grandes cités. » Il passa donc au-dessus des vastes villes et les trouva par le rayonnement de leur lumière d'aura. Au milieu de leur sommeil profond, pendant la nuit, il alla de l'un à l'autre et les appela par leurs noms. Et quand ils eurent répondu il leur dit : Vous êtes les hommes les plus sages de toute la terre. Nous vous prions de vous réunir pour parler de ce qui a motivé votre retraite et provoqué votre étude.

— Qui nous appelle ? répondirent-ils.

— Moi, Aoual. Hâtez-vous de vous réunir, le danger qui menace les Azertes est grand, et nul autre que l'homme ne peut sauver l'homme.

— S'agit-il d'un danger que nous ignorions ?

— Ce danger m'était tout à l'heure inconnu.

— N'êtes-vous pas le Premier Formé de la septième époque de la classification et formation de la matière ? Cependant vous êtes parmi nous comme un serviteur !

— Vous êtes de la race de Brah Elohim, d'IE et de Kahi, les bien-aimés d'Aba, le fort en droit et qui résiste aux sens.

— Assurément, nous nous réunirons et notre lieu de réunion sera la chambre secrète de la tour carrée, au royaume d'Oannès. Et nous vous prions d'être au milieu de nous.

— Quand vous serez assemblés, je serai au milieu de vous.

*
* *

La Réunion des Mages.

Dans la chambre secrète de la tour carrée, les Mages auxquels Aoual avait parlé sont réunis.

Aoual entre, dans l'intégrité de son être, disant : « A vous la plénitude du bien ! »

Son vêtement flottant, retenu par une ceinture azurée est d'un blanc pur ; sur ses cheveux blonds, longs et ondulés est posée une calotte carrée de couleur bleue.

« Salut, Aoual ! Nous vous prions de prendre la place du milieu, et de veiller à ce qu'aucun être n'entre, comme il nous arriva jadis. »

Aoual se tient au milieu d'eux et répète : « A vous la plénitude du bien ! »

Les quatre se taisant, il ajoute : « Nous ne sommes pas venu pour parler, mais pour écouter et veiller. Aoual entendra avec un grand plaisir les paroles des plus sages d'entre les hommes. »

Le premier dit alors : « Depuis que cet être grand et puissant nous est apparu, la pensée de l'Origine Cosmique ne nous a point quittée. Maintenant que nous sommes réunis, il est à désirer que chacun de nous relate le résultat de sa contemplation et de son étude profonde. Nous ne nous sommes retirés dans la solitude qu'afin d'être exempts des responsabilités qui nous détournaient de ce travail. »

Le Mage de Nefdi prend la parole :

« Nous examinerons les doctrines des Mages qui nous ont succédé, touchant :

L'Eternité de la Matière.
Les personnalités de l'Impersonnel.
La formation de l'Homme.
La Malédiction de l'Homme.

Chaque sujet doit venir à sa place. Parlons donc d'abord de l'Origine Cosmique. La révélation de celui qui vint au milieu de nous peut se résumer ainsi : Le Nucléolus qui voile ce qui est pour nous Impensable est la limite de vos perceptions. Pour moi ce qui est extérieur ou de densité plus grande est peu de chose auprès de ce qui est à l'intérieur de ce voile.

Des calmes profondeurs de cette centralisation, je vois s'élever un être qui manque de passivité. A mesure qu'il

touche degré après degré de densité de la matière éternelle, ces degrés s'éveillent à l'activité. Le désir Cosmique d'équilibrer cet être en lui fournissant ce qui lui manque est l'origine de toute sensation, de tout mouvement, de toute forme. La cause du déséquilibre est la mauvaise formation du premier formé. Les efforts de tous les formateurs n'ont qu'un but : classifier, mélanger et reclassifier, degré après degré, les densités de la substance, en ordre, jusqu'à ce qu'elle soit en état de recevoir ce qui manifeste les forces de la Cause sans Cause, en un mot de fournir la passivité propre à balancer son activité.

La réalisation de ce balancement parfait sera l'équilibre.

Les forces de cet être forment une partie de la force libre pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale. Cette force libre qui manque de passivité retire continuellement, avec plus ou moins de violence, une partie de la passivité localisée dans la matière, afin de réaliser sa véritable dualité d'être ou équilibre, de sorte qu'après chaque reclassification et formation, la matière, dont toute forme est construite, est graduellement privée de sa passivité pour fournir ce qui manque à la force libre. Celui qui parlait ainsi se couchait en même temps au milieu de nous, et il y avait en lui une telle majesté, une telle tristesse, que nous ne l'avons point questionné sur la vérité de sa révélation.

Mais quand il fut parti, nous nous sommes déterminés à n'accepter ou rejeter rien de ce qu'il avait dit jusqu'à ce que, par la quiétude, la contemplation et l'étude, nous ayons tiré de cette matière tout ce que notre intelligence en pouvait connaître. Et maintenant, sur le désir d'Aoual, nous nous sommes réunis, pour comparer nos perceptions mentales sur ce sujet, afin de donner la sustentation à ceux qui ont faim et soif de vérité, et pour fortifier notre propre mentalité. »

Aqual prit à son tour la parole :

— Ce grand être a dit vrai en affirmant : Il est reçu de vous que le Nucléolus voile l'Impensable, l'unique Impénétrable ; il est reçu de vous que l'époque actuelle est

la septième classification et reformation de l'éternelle matière mélangée ; il est reçu de vous qu'alternativement la force formatrice éternelle a eu une activité visible et effective, et s'est reposée en passivité au milieu de la matière pénétrable éternelle, elle aussi en passivité. Il est aussi reçu, que cette septième classification et formation de la matière éternelle mélangée est la dernière, parce qu'en cette période toutes les formations seront évoluées de manière à pouvoir se perfectionner au repos de l'éternel matin; que par l'homme le déséquilibre sera subjugué dans cette densité matérielle; que le royaume sphérique matériel sera rempli intégralement par l'homme de formations aptes à se perfectionner par l'évolution progressive continuelle, de sorte que la dissolution ou transformation rétrograde ne sera plus. Il est encore reçu que d'abord les pathétismes, puis les éthérismes, sont déjà devenus capables de ce perfectionnement, et que quand il s'étendra au monde sphérique matériel, l'Equilibre Cosmique en résultera, et par conséquent, la rénovation de toutes les raréfactions et densités. C'est pour arriver à ce but que nous étudions, travaillons et endurons, nous réjouissant, même dans les souffrances et les tribulations, d'être des hommes, luttant ardemment pour notre intégrité d'être, et nous efforçant toujours de trouver les moyens de nous maintenir dans notre haut état.

Le Mage de Nimred répond :

« Cet état, en vérité, est, le plus haut qui soit. Car non seulement il est reçu communément parmi nous qu'Elohim, le deuxième qui procéda de l'attribut de Justice de la Cause Cosmique des Matérialismes forma Kahi à sa propre similitude, mais il est aussi reçu d'un petit nombre d'entre nous que la Cause Cosmique, l'Esprit pur en activité, un avec l'Esprit pur en passivité porte en chacune des ondulations de sa raréfaction la forme et la similitude de l'homme. »

Le Mage d'Aun réplique :

« Il est aussi reçu que si nous pouvions pénétrer dans ce

qui est pour nous impénétrable, nous trouverions, dans la raréfaction des raréfactions pathétiques, la même similitude glorifiée... »

Les quatre Mages s'inclinent en silence, chacun absorbé dans la contemplation des merveilles et de l'immensité Cosmiques, et Aoual, voilé dans son aura semblable à l'arc-en-ciel, repose au milieu d'eux.

Les heures s'écoulent ; et l'aube du matin, faisant pâlir les quatre lampes qui les éclairent, leur rappelle qu'ils n'ont pris encore aucune nourriture.

Aoual s'éveille et se levant, il leur apporte des aliments et une boisson qu'il leur a préparés. Ils mangent et boivent ce qu'il a placé devant eux. Et durant quarante jours et autant de nuits ils ne sentirent ni la faim, ni la soif.

*
* *

Un soir Aoual dit au Mage d'Aun :

« A vous la parole, pour l'amour et l'honneur que nous portons à Barashino, l'Attribut de Sustentation de la Cause Cosmique des Matérialismes, dont vous avez évolué les formations. »

Et celui qui avait été le principal Mage d'Aun dit :

« Ma perception intellectuelle des nouvelles conceptions que cet être nous révéla m'a conduit à cette conclusion : Il est vrai que ceux qui ont de grandes capacités et les ont dûment évoluées peuvent exercer leurs moyens de perception dans les sept états éthérés et même arriver jusqu'aux pathétismes. Mais nous soutenons qu'au temps actuel, il est plus sage de borner ses sens aux degrés de notre être physique : nous concentrons ainsi notre volonté, notre désir et notre intelligence sur les moyens possibles de conserver à perpétuité ces degrés et par conséquent notre être intégral, puisqu'il est prouvé que l'état nervo-physique, tant qu'il reste intact, préserve tout ce qu'il enveloppe. Nous soutenons donc que le fait d'étendre les moyens de perception dans les raréfactions n'a pour l'homme, actuellement,

aucune importance. Le passé, sauf en ce qu'il affecte le présent, n'importe pas non plus à l'homme : il ne vit point dans le passé, mais dans le temps présent si plein de tristes nécessités. La cause première de la sensation, du mouvement et de la forme n'est point susceptible de preuves valables pour lui ; quant aux théories, elles ne mènent à rien, on peut en faire indéfiniment. Il importe surtout à l'homme que ses sens s'exerçent d'une manière agréable et saine, que chaque mouvement contribue pratiquement à son bonheur, progrès et utilité ; il faut aussi qu'il ne forme que des êtres auxquels il puisse espérer fournir ces trois conditions.

De même, nous soutenons que la cause du déséquilibre n'intéresse pas directement l'homme ; ce qui le regarde, c'est d'amoindrir et de subjuguer ce déséquilibre d'abord en lui, puis en ceux qu'il a le pouvoir d'influencer. Le commandement d'Elohim — Remplissez la terre, subjuguez la, ayez empire sur elle — est éternel comme lui-même ; de son observance pratique dépend la restitution.

*
* *

Neb dit à son tour :

« Lors même que nous aurons la victoire, et que les formations Azertes se perfectionneront sans dissolution, l'homme humain et divin devra continuellement infuser dans la matière des matérialismes ses forces páthétique, spirituelle, intellectuelle et vitale et subjuguer en lui et en ceux qu'il évoluera tout ce qui met obstacle à leur évolution ; il lui faudra toujours accroître sa connaissance et sa puissance pour avoir empire sur l'éther, l'air, les eaux, les feux et la croûte ou surface terrestre, c'est-à-dire sur l'Azerte et tout ce qu'il renferme, en tous degrés de densité, depuis les concrétions jusqu'au centre de la force pathétique.

En outre, après sa victoire, l'homme sera capable de passer d'état en état, de degré en degré d'être comme il le

faisait aux jours du passé ; ce qu'il ne peut maintenant voir qu'imparfaitement et comme à travers une brume, il le percevra clairement et nettement. D'ailleurs, actuellement ceux qui s'extériorisent, dans les conditions ordinaires, s'exposent à de grands dangers ; car quelles que soient la sincérité et l'endurance du pathétisé, nous les pathétiseurs, ne sommes plus comme les athlètes d'autrefois ; nous ne pouvons pas lutter et endurer comme eux, non par manque de sincérité, mais parce que la simple impulsion ou sensation trop souvent domine temporairement la raison. Quant à ceux qui emploient de tels pouvoirs pour leur avancement ou leur glorification personnelle, ils sont de véritables foyers d'attraction pour les hostiles, et mettent en péril non seulement eux-mêmes et leurs sensitifs, non seulement l'homme collectif, mais encore toute la terre, et peut-être les autres sphères et sphéroïdes. Car, en toute son étendue, le royaume sphérique matériel est assujetti à la force pathétique, et qui peut dire quelles subtiles et invisibles influences peuvent être transmises de sphère en sphère ? Chaque cellule vivante dont notre enveloppement nervo-physique est construit transmet ses impressions à toutes les autres cellules ; chaque être individuel influence et est influencé par son semblable. De même il se peut que chaque sphère ait une action sur celles qui lui sont parentes, moins puissamment, certes, qu'avant la diminution des communications quaternaires, mais d'une manière encore très appréciable ; la recherche sérieuse et l'observation prolongée ont toujours prouvé que la force pathétique unissant encore les sphères séparées est revêtue de la force spirituelle ; la puissance est dans la dualité. »

Tandis que le Mage parlait ainsi, Oannès, qui jusqu'ici n'avait pu prendre sa place dans l'assemblée, était entré tranquillement. Il dit à son tour :

« Ce n'est pas pour leur plaisir que les plus grands de notre pays ont passé leurs nuits en contemplation sous la voûte du ciel, ni même parce qu'ils voulaient apprendre les lois du mouvement des mondes, mais parce qu'ils dési-

raient comprendre et utiliser la force pathétique qui unit encore les sphères et les sphéroïdes. Ils se sont demandé : Pourquoi l'homme, divin et humain, n'établit-il pas l'union pathétique avec son semblable dans les sphères pour lesquelles il sent le plus d'affinité. Une fois cette communication établie, si faible qu'elle soit, ne serait-il pas possible que l'intelligence revête la force spirituelle, comme la force spirituelle revêt la pathétique, ou qu'elle fortifie ce qui subsiste de ce revêtement? Et pourquoi cela ne conduirait-il pas à revêtir enfin la force intellectuelle de la force vitale? »

Après un court silence, le Mage de Nimred reprit :

« Cette conception est nouvelle pour moi; ne serait-ce qu'une hypothèse, elle me semble très raisonnable. »

— Ce n'est point là, dit Oannès, notre conception personnelle. Il est reçu parmi nous qu'Abiad en prenant station, comme toutes les nuits, sur les grandes hauteurs couvertes de neiges, pour contempler les mondes d'étoiles, entendit une voix qui disait : « Une étoile de jour parle à une autre étoile de jour, et une étoile de nuit certifie à une autre étoile de nuit. Pour vous, il n'y a parole ni langage. Cependant des voix sont entendues parmi elles. »

— Que signifie étoiles de jour et étoiles de nuit, demanda le Mage.

— Par étoiles de jour, répondit Oannès, on désigne celles dont les rayons sont reçus par notre atmosphère, de sorte qu'elles nous sont visibles, comme des lumières. Les étoiles de nuit, qu'on dit être d'un tiers plus nombreuses que les étoiles de jour sont celles dont les rayons ne sont pas reçus de la sorte, et, qui par conséquent, ne nous sont point manifestées comme lumière. Abrah le Chaldéen enseignait qu'il existe des mondes d'étoiles auxquels des mondes d'étoiles pour nous visibles étaient invisibles. Et ces derniers sont visibles pour leurs semblables.

Il est aussi reçu qu'une fois, une seule, Kahi triste et las excessivement, étant tombé en un sommeil profond, eut la vision d'une ligne de lumière voilée d'invisibilité, et qui

passait sur l'abîme qui est la région occupée par l'hostile. Cette ligne était de la couleur du saphir. Il la suivit dans son intellectualité et à mi-chemin se trouva en rapport avec IE qui lui dit : « Ne soyez point attristé, prenez courage et soyez fort ; par l'intermédiaire de nous et des nôtres aura lieu la restitution de l'homme au moyen de l'affinité quaternaire et de l'union du royaume sphérique matériel qui s'en suivra. Alors, en vérité, les étoiles du matin et du soir chanteront ensemble un hymne de victoire et tous les fils d'Adonaï pousseront des cris de joie. »

— Existe-t-il ou conçoit-on, dit le Mage, un moyen pratique pour que l'homme puisse se mettre en rapport avec les mondes, capables de répondre, qui nous sont manifestés, et avec lesquels nous avons nécessairement de l'affinité ?

— Notre méthode est la suivante, dit le Mage de Nimred : Dans le repos contemplatif conscient, et non en aucune sorte de sommeil, nous regardons, avec persistance, la sphère ou étoile avec laquelle nous cherchons à établir un rapport et nous concentrons vers cette sphère toute notre force pathétique, spirituelle, intellectuelle et toute notre force de volonté, mais non la force vitale qu'il faut garder de tout rapport avec ce qui est extérieur à notre moi. Ainsi nous demeurons dans le calme de la contemplation, aussi longtemps que nous n'éprouvons aucune fatigue par suite de la diminution de la force vitale. A la première indication d'une perte de ce genre, nous buvons du vin qui renouvelle la vitalité, prenons de la nourriture, et nous reposons, dûment protégés, en sommeil naturel.

— Avez-vous obtenu quelque résultat satisfaisant dans cette expérience, demanda Oannès.

— Jusqu'à présent, nous avons été conscients d'un très fin rayon composé, de la couleur de saphir, procédant du monde avec lequel nous cherchions un rapport. Ce rayon rencontre notre pensée intellectuelle émanée, mais au lieu de prendre contact avec elle, il passe au siège central de notre mentalité nervo-physique. Notre première pensée était que notre ligne de communication procède de notre

mentalité nervo-physique, et que c'est ainsi qu'est reçu revêtu et manifesté ce qui émane de l'étoile. Mais un examen plus attentif nous a montré que cette conception était erronée, et que ce qui était émané était une intelligence individuelle, en rapport avec une intelligence individuelle terrestre et que nous n'étions que le moyen d'établir ce rapport. Convaincus de ce fait, et ne sachant à qui nous servions d'intermédiaire, nous avons interrompu cette étude, parce que nous manquions d'une protection efficace.

Oannès reposant auprès d'Aqual prit affectueusement la main du Mage dans la sienne et dit : « Puissiez-vous reprendre, vous et vos confrères, votre place et votre office, car, en vérité, l'humanité a besoin de vous. »

La main du Mage serra celle d'Oannès et chacun sentit que l'affinité et la sympathie qui les unissaient étaient fortifiées. Oannès murmura joyeusement : « Assurément ils reviendront. »

Quelque temps après Aoual s'adressa au Mage de Nefdi : « Si vous le voulez bien, manifestez votre pensée. »

— En premier lieu, dit le Mage de Nefdi, et en ce qui concerne la doctrine que quelque force ou combinaison de forces aurait revêtu ses émanations, ou formé quelque chose du néant, nous considérons une telle assertion comme une insulte à l'intelligence individuelle et collective, et comme une contradiction complète avec tout ce qui a été reçu et tout ce qui est manifesté. Il a été universellement reçu jusqu'ici que la matière intégrale est éternelle. Un homme qui est LUI-MÊME ne peut tenir aucun compte de cette conception bizarre. Néanmoins l'audace même de cette affirmation prouve la ténacité de celui qui l'a répandue, et indique assez l'état déplorable auquel il espère réduire la mentalité de l'homme par son influence malfaisante. Cette doctrine nouvelle tend à la confusion de la pensée. La coutume moule si fortement les faibles, que beaucoup de gens, à force d'entendre continuellement répéter une assertion, quelqu'opposée qu'elle soit à la raison

et à la vérité, trouvent qu'elle perd son étrangeté et son absurdité, et finissent par l'admettre tacitement, non par amour de l'erreur, mais parce que l'homme est naturellement assimilateur. Le place-t-on dans un milieu antipathique et adverse, dans lequel il souffre, il finit par s'y accoutumer, s'il n'a nul moyen de s'en échapper, et supporte ce qui provoquait sa révolte et son dégoût.

Par exemple celui qui s'habitue à dormir avec d'autres hommes dans une chambre fermée ne peut plus se reposer à l'air pur et frais. Celui qui s'est accoutumé à une demi-obscurité est ébloui par la clarté du jour. Il en est de même pour les autres organes des sens, qui sont constitués de manière à s'accommoder des circonstances, pour échapper à la douleur. De même aussi pour la mentalité. La plupart des hommes conforment leur mentalité à celle du milieu, non parce qu'ils la jugent raisonnable ou vraie, mais afin d'éviter l'incommodité qui résulte du manque d'affinité, ainsi que la peine de combattre continuellement ce qui leur est contraire ou leur déplait.

Si l'homme continue à dégénérer, ces nouvelles et fausses doctrines, que nous pouvons mépriser aujourd'hui à cause de leur manifeste absurdité, pourraient bien être, à un moment donné, assez généralement acceptées, et ceux qui les nieront ridiculisés ou haïs.

— Quant à la possibilité pour l'impersonnel d'être personnel, reprit le Mage d'Aun, c'est évidemment là une doctrine mise au jour pour se moquer de la mentalité humaine. C'est comme si l'on disait : Dorénavant le chariot tirera le cheval, la racine poussera en haut, les feuilles et les fleurs en bas. Que l'impersonnel revêtu de matérialité puisse être manifesté comme une personnalité, est un fait reçu de nous tous. Mais que la personnalité soit dans l'impersonnel est une conception aussi éloignée de la vérité et de la raison que celle d'une force revêtant ou formant toutes choses du néant.

Pour la troisième de ces étranges doctrines, affirmant que Kahi fut formé de limon, qui malheureusement n'est

nullement du néant et que cette forme fut l'instrument d'une âme faite de rien, elle rend inutile tout commentaire, dans l'état actuel de notre mentalité. Et s'il arrivait un temps où la mentalité rétrograde de l'homme put accepter une telle idée, tout commentaire ne serait pas moins superflu.

Enfin la quatrième doctrine, selon laquelle l'homme collectif est dégradé et maudit par son formateur, n'est point chose nouvelle : Devo, s'attribuant le nom et l'œuvre d'Elohim pour pouvoir dégrader et maudire le chef-d'œuvre de la formation de Brah Elohim, avait déjà assumé ce rôle au temps de Kahi, et, jusqu'à ce que les hostiles soient définitivement subjugués, nous les entendrons s'arroger cette autorité. Cette revendication est d'ailleurs conforme au but qu'ils poursuivent, qui est de subjuguer l'homme, de le dépouiller de son enveloppe nervo-physique et de le bannir des Azertes, comme autrefois ils ont dépouillé Kahi et Kahie de leur véritable enveloppe physique et les ont rejetés de leur habitation : là peur et la superstition sont les armes les plus effectives pour réaliser leur dessein.

— C'est bien parlé, dit joyeusement Oannès en se levant. C'est bien parlé ! Que notre mot d'ordre soit : SOIS TOI-MÊME. Ainsi seulement nous pourrons dire : « Dans l'unité avec Brah Elohim, nous sommes plus grands que ceux qui sont contre nous. »

Et Aoual en repos répéta : « En vérité, c'est bien parlé ! »

Le Mage de Nefdi parla ainsi :

« J'ai profondément médité, dans le repos et dans l'activité, sur ce qu'a déclaré celui qui apparut parmi nous, tandis que nous tenions conseil. Je vous ferai savoir, aussi brièvement qu'il me sera possible, les conclusions auxquelles je suis arrivé sur cette révélation et ensuite sur les doctrines des Mages qui tiennent en ce moment nos offices.

La déclaration que le Nucléolus est la limite des facultés de perception de l'homme collectif, est fausse, à mon avis. Pour Kahi, après qu'il eut été nécessairement et inévitablement séparé d'IE, après qu'il eut subi de nombreuses

souffrances, les divers rejets, et enfin la séparation de sa passivité personnelle, le Nucléolus a pu être la limite des facultés de perception. Mais à l'époque de la restitution, où Kahi et ses descendants pourront passer en pleine conscience de la densité terrestre de la matière à la région où il est reçu qu'Aoual rencontra Devo, la seule limite imposée à leurs sens sera celle de la substance intégrale, parce qu'en l'Unité cosmique, les moyens de percevoir, qui ne sont pas actuellement évolués ou ne sont point en activité, seront dans une voie de progression ininterrompue ; l'homme alors sera capable de pénétrer tout ce qui peut être pénétré en pleine conscience et dans l'effective possession de ses forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale, protégées et dirigées par sa volonté. Si l'on a égard à l'origine et à la fin de l'homme, cette proclamation de l'hostile est une provocation, une insulte et un défi portés à l'homme, un blasphème contre le Divin formateur et Habitant.

La révélation concernant le manque de passivité, la formation défectueuse du premier formé, cause du déséquilibre dans l'état matériel, me semble non pas absolument fausse, mais comme une vérité partielle et voilée de mythe et de mystère.

Il est reçu que la manifestation de la dualité sans formes et Impénétrable, et de la substance duelle, en formes et pénétrable sont coéternelles.

Il est aussi reçu et accepté par les plus grands que la première dualité se manifeste dans et par la substance duelle et coéternelle ; c'est pourquoi l'Impensable fut autrefois désigné par l'expression : « Ce qui peut être revêtu, » c'est-à-dire de la substance intégrale.

Il est compréhensible que ce qui est pénétré peut ne pas immédiatement et pleinement répondre à ce qui le pénètre.

Il est concevable aussi que ce qui pénètre, dans un but de manifestation et d'efficacité peut, dès qu'il est revêtu de manière à pouvoir influencer son milieu, exercer l'ac-

tivité afin d'influencer ce qui est lent à répondre. C'est pourquoi on peut dire, mystiquement et symboliquement, que, dans la première manifestation, et au premier revêtement de l'Impénétrable et Impensable par la substance, la passivité manquait. Il est aussi admissible qu'en des temps successifs l'Impénétrable et Impensable ait pu perfectionner sa méthode de pénétration de manière à être en rapport plus efficace avec le pénétrable.

Il est reçu par les sensitifs de tous les temps, dont les perceptions et les contemplations ont été éprouvées, que le perfectionnement de tout ce qui est pénétrable est accompli au moyen de la formation et de la transformation. Il est reçu que les forces qui peuvent être manifestées de la Dualité impénétrable sont égales aux forces de la matière intégrale : l'union par affinité des unes avec les autres constitue l'Equilibre cosmique.

Il est compréhensible que les manifestations de l'Impénétrable cherchent activement à pénétrer la matérialité plus dense qui enveloppe les forces avec lesquelles elles désirent être en rapport.

Il est compréhensible aussi que cette densité, éminemment conservatrice ne répond pas facilement à ce désir ; pour cette raison les forces qu'elle enveloppe s'enflent et se soulèvent vers l'activité dont elles sentientent l'approche.

Celui qui nous est apparu dans la grandeur de sa tristesse, en affirmant : « Des calmes profondeurs de la centralisation je vois s'élever un être qui manque de passivité » parla, selon moi, non pour manifester, mais pour voiler sa conception ou sa connaissance.

Je crois que dans sa pensée intime, la personnalité qui s'élevait et touchait densité après densité n'était autre que la force de l'Impénétrable, cherchant à pénétrer la matière en passivité, degré après degré, et à l'éveiller à l'évolution. Je considère que cette personnification de ce qui est impersonnel et la mystification et confusion qui s'en suit, nous prouve que cet être appartient aux hostiles.

— Il est souvent nécessaire, dit le Mage de Nimred, de

voiler ce qui est reçu ou enregistré pour le conserver et le perpétuer, en sorte qu'il ne soit manifesté qu'à ceux qui peuvent le comprendre, selon leur intelligence et leurs capacités de réception. Mais je pense qu'il n'est légitime, pour personne, de s'introduire, sans invitation, dans un nouveau milieu, pour y éveiller des profondeurs de mentalité non encore touchées, s'il ne peut satisfaire la soif raisonnable qu'il a excitée.

— Il est bon, dit Oannès, de déblayer les ruines impropres à l'habitation humaine; mais, si elles ne sont pas absolument dangereuses, il vaut mieux y laisser ceux qui ont l'habitude d'y demeurer, tant qu'on ne peut leur donner un autre abri. Je vous conterai une parabole :

Il y avait une fois un homme très riche qui voyageait à travers un certain pays. Il arriva ainsi dans un lieu où les habitants vivaient dans des ruines et des cavernes basses et humides, au pied des collines. Le voyageur les fit s'assembler et leur dit : « Il n'est point en accord avec l'âge dans lequel vous vivez, de demeurer dans de telles habitations. Démolissez donc ces ruines prêtes à tomber, bouchez ces cavernes malsaines et vivez dans l'air, à la clarté du soleil. » Il parla d'une manière persuasive, et son éloquence convertit les peuples, qui suivirent son conseil. Ils n'avaient point encore entièrement terminé leur œuvre de démolition que l'homme riche s'était déjà remis en route. A table, dans une chambre luxueuse, il buvait et mangeait en abondance, et se vantait devant ses hôtes de ce qu'il avait fait. Tous applaudissaient; seul, un homme se leva et quitta sans mot dire la salle de festin. Il vit qu'il pleuvait à torrents et qu'un vent glacé soufflait du Nord. Se rendant à l'endroit qu'avait désigné l'homme riche, il y trouva le pauvre peuple qui se lamentait dans la pluie et la boue. Il fit alors déboucher les cavernes par ses serviteurs, et y fit déposer des vêtements secs et du vin que ses chameaux avaient apportés. Puis, il alla vers les pauvres gens trempés et grelottants : « Levez-vous et entrez dans les cavernes que mes serviteurs viennent de déboucher.

Changez de vêtements, buvez et mangez, et quand vous serez réconfortés, couchez-vous et dormez. » — Nous ne savons que faire, répondirent-ils. Un homme sage, qui est venu parmi nous, nous a montré combien il était dangereux de dormir dans ces cavernes malsaines, et nous n'avons pas d'autre lieu d'abri. — Il est vrai, répliqua un des serviteurs, que les cavernes sont humides et malsaines, mais mieux vaut un abri insuffisant que de n'en avoir pas du tout. Ils obéirent alors aux injonctions de l'homme bienfaisant, changèrent de vêtements, mangèrent, burent et dormirent. Et celui qui les avait ainsi soignés les fit dormir pendant très longtemps ; il rassembla des ouvriers et fit ériger sur les pentes de la colline des maisons commodes et spacieuses, au bord de ruisseaux limpides. Quand tout fut prêt, il les éveilla, et leur fit boucher définitivement les cavernes remplies d'exhalaisons malsaines. Ses serviteurs conduisirent le peuple aux habitations nouvelles. Et ces gens se dirent les uns aux autres :

— Quelle différence entre ces deux hommes! Le premier parla beaucoup, mais ne fit que nous enlever notre abri et nous laisser exposés au vent et à la tempête. Le second ne dit rien, mais nous permit de rentrer dans les cavernes; il nous a fourni la nourriture et le vêtement et nous a donné un sommeil rafraîchissant jusqu'à ce qu'il nous ait préparé de nouvelles demeures. Béni soit le nom de celui qui pour nous éleva ces belles habitations, avant de nous faire abandonner les anciennes. Béni celui qui nous a comblés de ses dons! Quant au premier voyageur, que son nom soit à jamais effacé de notre mémoire!

*
* *

Oannès dit encore :

Ces doctrines nouvelles, de même que la révélation de l'Etre qui vint parmi vous, sont mystiques, confuses et dangereuses : elles contiennent une vérité voilée, obscurcie et pervertie.

Quant à la formation de l'homme, dégradé et maudit par le formateur et le Bénisseur, ce n'est point une thèse nouvelle.

Ce qui est revêtu, et ainsi manifesté n'est plus sans forme et impersonnel. Ce qui, dans la passivité apparut sans forme et impersonnel, dès qu'il pénètre la matière et s'en revêt pour se manifester appartient à la personnalité Cosmique. C'est là le pathétisme du pathétisme, la spiritualité de la spiritualité, l'intelligence de l'intelligence, la vitalité de la vitalité et cela ne doit pas s'entendre d'une manière vague ou incertaine, mais comme un fait et une vérité : dans l'ordre, c'est bien là la sympathie de la sympathie, l'esprit de l'esprit, la lumière de la lumière, la vie de la vie de chaque formation, depuis l'état raréfié le plus irradiant, jusqu'à celui de la plus dense matérialité, et cela non seulement pour chaque être individuel, mais pour chaque atome duel particulier, dans toutes les raréfactions et densités : c'est grâce à cela que dans l'avenir le Cosmos entier sera comme une seule Personnalité parfaite en l'intégrité de l'être, infinie et universelle, ainsi qu'il a été dit dans le passé : « Nous et Notre Dieu sommes un. »

— Nous avons, dit Neb, essayé de méditer et de comprendre la révélation de ce grand être qui vint au milieu de nous, tandis que nous tenions conseil. Mais lorsque nous avons voulu nous occuper de ses affirmations, notre pensée a cherché le révélateur et non la révélation. Nous l'avons surveillé attentivement.

Avec la passivité retirée des formations de Devo à leur dissolution, il s'est formé une passive qui est une avec lui et repose dans son aura du sommeil réparateur. Elle n'est point à notre similitude; son corps est celui d'une lionne. Elle a de grandes ailes semblables à celles du vautour noir; mais son visage, d'une beauté brune, subtile et sauvage, est celui d'une femme. Sa tête est entourée d'un triple cercle d'ombres, où brûlent des lumières rougeâtres et jaunes, radieuses et lumineuses par elles-mêmes. Dans le repos et la contemplation, nous avons pu discerner les

pensées et comprendre les désirs de celui qui est apparu parmi nous : c'est indubitablement une puissance hostile dont l'unique but est d'accomplir son ambition personnelle et d'acquérir pour soi la suprématie, en sacrifiant tout ce qui s'y oppose directement ou indirectement. Le voisinage de ces deux êtres est pour le royaume d'Oannès un danger permanent : aussi demeurerons-nous où nous sommes, pour offrir notre aide dans la résistance qu'il faut organiser contre celui qui voudrait spolier et subjuguer l'homme.

A ces mots Oannès bondit sur ses pieds avec un cri de joie, tandis qu'Aoual, en sommeil murmurait : « Voilà ce qui doit être ; tout va bien. Sans la faculté de répondre, nous ne pourrions rien faire ! ».

Le Mage d'Aun continua : « Cette assertion que la formation est la cause du déséquilibre, nous ne savons si elle est vraie ou non ; mais nous soutenons que la formation est le moyen le plus rapide et le plus effectif qui nous soit connu pour pathétiser, spiritualiser, intellectualiser et vitaliser la matière. Brah Elohim, par l'intermédiaire d'IE, classifia et moula la matière la plus dense et la façonna en formes variées. Sa volonté fut de ne laisser aucune matière propre à la formation individuelle sans l'utiliser, de crainte que l'hostile ne s'en servit.

Il est reçu qu'à cette époque il n'y avait point de transformation rétrograde ; chaque être individuel évoluait d'une manière continue vers le perfectionnement sans perte ni souffrance. Cet heureux état n'est plus ; par la puissance et les machinations de l'hostile, la transformation implique la dissolution et la reformation.

C'est sur cette dissolution qu'il compte, pour s'emparer de la matérialité séparée par violence, et réaliser ainsi ses néfastes desseins. J'ai des raisons de croire que les émanations de cet être ont pris possession des corps des quatre Mages qui nous remplacèrent. Ainsi l'ennemi est au milieu de notre camp. Cela ne doit pas être.

Mais écoutez, ô Mages ! Oannès a reçu des rouleaux

écrits et signés par Aun, Nimred et Nefdi; ils vous invitent instamment à revenir et à reprendre vos fonctions.

En face du danger immédiat, je ne puis que vous conseiller de le faire. »

— Ce qui est le plus utile à l'homme, nous le ferons, répondirent-ils.

Et ils retournèrent secrètement chacun à son propre lieu, et demeurèrent dans le palais des chefs qui les accueillirent avec joie. Aqual resta près d'Oannès, et nul sauf Oannès, Aoual et Mavb l'Immortelle, revêtue de la forme d'Haïchena ne savait son retour. Aoual était demeuré auprès d'Oannès, pour veiller sur Mavb et observer tous les actes de Mordecai.

Quelque temps après le retour d'Aqual, Mavb dit à Aoual :

« Un à un, secrètement, et pendant la nuit profonde, les nouveaux Mages de Nimred, d'Aun et de Nefdi se sont assemblés à l'étage supérieur de la tour carrée; Mordecai les y a rejoints, et, au-dessus de la tour, il y a une lumière et une ombre. »

Aoual se voila d'invisibilité et se rendit à la tour. Il entra dans la chambre haute. Mais là il ne trouva que les corps de trois des Mages dont les émanations de l'Hostile s'étaient emparées. Mordecai n'était point là. Aoual revint vers Oannès et lui fit part de ce qu'il avait vu.

— Il nous faut maintenant redoubler de prudence, dit Oannès. A tout instant nous avons à craindre que ces émanations soient revêtues et prennent station au milieu de nous en d'autres formes.

— Il n'est pas douteux, dit Aoual, que ce grand être soit averti du retour des anciens Mages à leur poste. Il a craint pour la sûreté et la liberté de ses émanations, si elles restaient confinées dans la forme personnelle des quatre Mages.

Oannès consulta Aqual.

— A minuit, répondit ce dernier, que les corps soient brûlés en sorte que nul de leurs atomes ne tombe entre

les mains de l'ennemi. Il est bon de le faire dans le plus grand secret, car il faut éviter tout étonnement, toute excitation parmi les peuples.

Une heure environ avant minuit, Mavb entendit une voix qui lui semblait familière, l'appelant par son nom à diverses reprises.

— Qui m'appelle?

— C'est moi, Haïchena. Je vous prie de quitter le corps que j'ai consenti à vous laisser habiter.

— S'il est à vous, prenez-le.

— Certainement, je le prendrai ; car, puisque je reviens au degré nervo-physique, j'ai un urgent besoin de cette restitution. Vous prierez celui qui en a la puissance de me revêtir de son aura protectrice, de peur qu'en traversant la région de l'Hostile quelque malheur ne m'arrive.

De mentalité à mentalité, Mavb avertit alors Aoual, qui appela à lui Aqual. Et tous deux se concertèrent avec Oannès.

— Il n'est pas possible, dit Aoual, que ce soit réellement la voix d'Haïchena. Car elle repose en passivité sous la protection de Kahi et de Kahie. La voix menteuse appartient sans doute à une des émanations qui cherche par tromperie à s'emparer de ce corps.

Je propose que nous appelions à nous Nefdi qui garde les fontaines et les sources d'eaux pures où Mavb a coutume de se reposer, et qu'ensemble nous attendions la venue de la prétendue Haïchena. Nous l'envelopperons de notre aura de puissance, dont il lui sera difficile de s'échapper.

— C'est une chose inouïe, dit Oannès, qu'un être actif prenne possession du corps d'une passive, ou réciproquement.

— Il est vrai, répondit Aqual, mais les hostiles sont auteurs de toute confusion.

Tous les trois allèrent à la maison de Mordecai, où Mavb reposait et veillait, et lui dirent le motif de leur venue. Et Mavb dit en s'adressant à Haïchena : « M'entendez-vous » ?

— J'écoute attentivement, dit la voix, car j'ai hâte de revenir au lieu que j'ai quitté.

— La voix est semblable à celle d'Haïchena, dit Oannès.

— Cela n'est point étonnant, répliqua Aqual ; le son de cette voix est bien connu de celui qui posséda le corps de Mordecai.

— Pourquoi êtes-vous si pressée de revenir ? demanda Mavb.

— Afin de racheter le corps de Mordecai, comme c'est mon droit, répondit la voix. Ma pensée est : puisque nous sommes en dualité d'être, si je puis préserver mon bien-aimé dans un seul état, peut-être me sera-t-il possible de reconstituer son être, même des débris laissés par l'hostile qui l'a désintégré.

Aoual prit la main de Mavb : « Voyez celui qui parle et dirigez sur lui notre puissance unie, de sorte qu'elle l'enveloppe complétement. Quand vous verrez qu'il ne peût plus vous échapper, dites-le moi ».

Au bout de quelques temps Mavb dit :

« C'est cette émanation, qui habitait la forme de Mordecai, qui a parlé avec la voix d'Haïchena. Elle est maintenant entourée du triple enveloppement de votre puissance ; et, autant que je puis le savoir, tout s'est fait en invisibilité, car l'être puissant qui demeure au-dessus de la tour carrée dans l'ombre et la lumière dirige toute sa pensée, sa volonté et son désir sur une des émanations qui, je le devine, est en Orient au pays de Vofhi.

— Où est Nefdi ? demanda Aoual.

— Au bord de la source où dormit Haïchena.

Mavb l'appela par son nom, et bientôt il fut parmi eux.

— Au nom de tous, lui dit Oannès, soyez le bienvenu. Savez-vous pourquoi nous vous avons appelé.

— A cause de mon affinité avec Mavb l'Immortelle.

— Nous désintégrerons ensemble cet hostile dans tous les états et degrés de son être, dit Aoual.

Et tous deux concentrèrent leur puissance, et Mavb l'Immortelle la dirigea.

— C'est fini, dit celle-ci après quelques instants. Chaque état et degré de son être est divisé.

— Et que devient celui qui demeure dans la lumière et l'ombre ? demanda Aoual.

— Dès que son émanation a été touchée, il a été conscient de tout ce que vous avez fait. Mais il demeure immobile, comme s'il souffrait, et rien n'indique qu'il veuille résister ou user de représailles.

— Je ne doute pas qu'il en soit ainsi, dit Nefdi. L'émanation désintégrée était récente, et, ne se fiant à personne, l'être avait gardé avec elle une connexion lui permettant de la rappeler en tout temps de l'être individuel. C'est pourquoi cette désintégration lui cause une souffrance spéciale et l'épuise. Quant au rappel d'une émanation et à sa privation de l'être individuel, vous soutenez que dans l'intelligence libre comme sur les Azertes, ce qui a reçu la forme doit perpétuellement la garder. Mais la puissance n'est pas toujours le droit et actuellement la puissance est avec l'hostile.

— Ce qui a été adapté de manière à être un constituant de l'être individuel, repartit Aoual, retient la forme individuelle à perpétuité, mais ne reste pas nécessairement constituant de la même forme.

*
* *

Quand les corps qui avaient été possédés eurent été consumés par le feu, les cendres furent conservées dans un lieu sûr, en des urnes séparées et cachetées, de sorte que rien ne pût s'en échapper.

Depuis cette époque, ce fut une coutume établie : les corps, dont les légitimes et naturels habitants s'étaient extériorisés ou avaient été rejetés, et qui étaient devenus l'habitation de l'hostile sur la terre, ne furent plus plongés dans les profondeurs de la mer comme autrefois, mais furent brûlés, et leurs cendres mises en un lieu sûr et gardé.

Cette coutume fut instituée de peur que les forces des

atomes de la matière de l'état nervo-physique ne fussent encore permées par les forces de l'hostile.

Un peu plus tard, quelques Initiés tinrent conseil, et l'on décréta que, jusqu'à ce qu'on eut trouvé un moyen d'empêcher l'arrachement et la séparation des molécules duelles mises en liberté par la désintégration, les corps des hommes peu évolués seraient aussi brûlés, pour éviter que les hostiles n'utilisent leurs parties constituantes.

Dans la violente et subite séparation par le feu, les duelles forces localisées dans les molécules font retour, comme il a été prouvé, aux forces libres où l'hostile ne peut les arracher et diviser.

Mais on ne considéra comme nécessaire la conservation et la garde des cendres, que dans le cas où un être hostile avait habité le corps.

*
* *

Mavb dit: «Une des émanations, qui reste, passe dans un nuage violet vers le royaume de Vofhi».

— Notre force, répondit Aoual, a été épuisée par la désintégration de l'autre. Nous ne sommes pas capables d'en faire autant pour celle-ci.

Et il avertit en mentalité Vofhi de l'approche de l'hostile, et tous revinrent au palais d'Oannès. Ils se baignèrent dans les eaux vives, et, après s'être oint le corps de nards rares et aromatiques, ils mangèrent et burent le vin préparé par Aoual pour restaurer la vitalité.

Et tandis qu'ils s'inclinaient, Nefdi demanda :

— Savez-vous quelque chose sur Devo?

— Rien, répondit Aoual. J'ai passé sur la terre, la mer, les montagnes et les vallées ; j'ai regardé si je ne pouvais discerner sa lumière d'aura, semblable à une perle sombre avec des irisations, mais je ne l'ai point vue.

— Avant que Mavb fut montée des profondeurs de la source à la rencontre d'Haïchena, et que j'eusse veillé pour disperser de légers brouillards qui s'abaissaient sur les

eaux et qui, je le devinais, devaient cacher l'hostile, l'Immortelle m'appela par mon nom et je me penchai sur les eaux. Elle me dit : « Peut-être Devo, qui, si un plus grand que lui ne l'en avait empêché, aurait suivi le conseil d'Aoual, a-t-il été emporté dans le désert qui se trouve entre le royaume de Vofhi et le petit domaine d'Oannès. »

Et elle ajouta d'une voix pleine de pitié : « N'êtes-vous pas sa première et sa grande émanation » ? Ma pensée fut alors : « Cette grande passive, qui a mis en moi sa confiance, ne veut-elle point que je recherche Devo, pour l'aider ». Or tandis que l'Immortelle est sous votre protection et n'a point besoin de moi pour garder les fontaines, ne suis-je pas libre de remplir son désir qui est aussi le mien ?

— Vous en êtes libre, répliqua Aoual. A vous la plénitude du bien.

Nefdi se leva donc, et Aoual l'embrassa et le bénit avant qu'il partit.

Et bientôt il fut loin de leur vue.

— Parmi les vainqueurs, dit Aoual, qui peut être comparé à Nefdi. Il a conquis l'hostile en lui-même !

— Je n'en connais pas de plus grand sur terre, répondit Mavb.

CHAPITRE XXXVI

DE NEFDI ET DE DEVO

C'est une nuit silencieuse, sans lune et sans étoiles. Sur le sable sans rides du désert, Nefdi, le grand vainqueur qui a triomphé de l'hostile en lui-même, s'est étendu. Au-dessous de lui, s'étend le monde des sables ; au-dessus, celui des nuages ; autour, la solitude sans bornes et sans mouvement. Minuit approche, et le froid du désert enveloppe Nefdi de son linceul glacé. Le silence est effrayant et étrange. Le désir vient d'un cri, d'un son, d'une vibration quelconque pour rompre son accablante monotonie. Aussi Nefdi parle-t-il à haute voix : « Comme toujours, si j'ai besoin d'aide, il faut que je la cherche en moi. » Son coude s'appuie sur le sable uni, sa tête repose sur sa main droite. Il appelle : « Devo ! Devo ! » De plus en plus lointain, de plus en plus faible, son cri se répète. Puis tout s'éteint, et, à nouveau, règne le mystérieux silence. Il se lève et va vers l'Orient. Le mouvement, le son même de son pas, bien qu'à peine perceptible, le réconforte. Et voici que la voûte grise des nuages s'entr'ouvre, et qu'au-dessus de lui apparaissent les trois étoiles de la Baguette, en même temps qu'une eau courante baigne ses pieds meurtris. Abaissant son regard, il aperçoit une petite source jaillissant du monde des sables comme l'espérance dans la vie des désolés. Autour de cette source nulle herbe verte ne pousse ; aussi comprend-il que cette nuit elle a jailli pour la première fois. Il s'étend sur le sable, trempe ses mains dans les eaux pures, et se sent rafraîchi. Chaque état de son

être se réjouit à cette pensée : « La source est un signe que m'envoie Mavb l'Immortelle. Avant longtemps, j'aurai trouvé celui que je cherche, et qui m'a donné l'être. »

Les nuages s'écartent de plus en plus. A la clarté blanche de la lune il peut suivre le ruisseau ; à l'aube, vers l'orient il aperçoit une masse de verdure. C'est un bouquet de palmiers, une oasis où coule sans bruit le mince filet d'eau. Après un long repos, il se lève, cherchant l'ombrage des hauts palmiers. Puis il appelle : « Devo ! Devo ! » Mais il ne reçoit pas de réponse.

En s'approchant du centre de l'oasis, il entend un bruit d'eau qui tombe, et se dirige de ce côté. Il voit une cascade sortant d'un rocher élevé, et traversant, en un rapide courant, le bouquet de palmiers.

Au pied du rocher, du côté Nord, se trouve une étroite ouverture qui semble récemment faite. Epuisé, il s'étend là, et dort jusqu'au soir. A son réveil, il s'engage dans l'ouverture et se trouve dans une vaste caverne. Il appelle à nouveau et l'écho répond seul. Il prépare et allume une petite lampe à la lumière inextinguible et visite les détours de la caverne, ignorant qu'elle conduit à un fleuve souterrain, qu'aucun œil humain ne vit jusqu'à ce jour. Un groupe magnifique de stalactites attire son attention, et, comme il élève sa lampe, voici qu'entre deux saillies rocheuses il voit à terre, étendu, sans vie, un corps qu'il reconnaît bientôt pour celui de Devo, en approchant la lumière de son visage. Tout le corps, sauf la face et la tête, est lacéré et tordu. Mais, en l'examinant attentivement, il voit que pas un os n'est brisé. Plaçant la lampe au premier détour de la caverne, il vient prendre le corps et le transporte jusque là, et continuant de la sorte il retrouve enfin l'entrée et porte Devo au dehors. Epuisé par son effort, il s'étend près du ruisseau. A la clarté de la lune dont le croissant argenté luit au milieu des nuages amoncelés, il remarque que le corps de Devo est recouvert d'une mince couche cristalline. Un cri de joie s'échappe de ses lèvres : « Les eaux cristallines l'ont conservé, les eaux de la grande passive

qui a mis en moi sa confiance ! A moi le reste ! La vie s'attarde encore dans les grands centres, comme un feu qui couve sous la cendre. Tant qu'il en reste une étincelle, le souffle peut le ranimer. » Il souffle donc dans ses narines le souffle de vie, mais quoiqu'il vit le bleu quaternaire du *Penimeu* devenir plus vif à chaque expiration, dans le corps de Devo aucun soulèvement ne répondait à ses efforts. Il se souvient alors qu'il était enregistré que Devo, après avoir endormi profondément Kahi et lui avoir retiré la passivité, s'apercevant qu'il n'y avait ni souffle ni respiration perceptibles, ouvrit son flanc gauche, y introduisit la main droite et mit en mouvement le cœur jusqu'à ce qu'il eût repris sa fonction normale. Il se souvient aussi qu'une semblable opération est relatée à propos de KAVES de l'occident lointain. Quand ses ennemis l'eurent laissé pour mort, il apparut en corps nerveux dans une assemblée d'Initiés, leur dit que la vie s'attardait encore dans son corps et indiqua l'endroit où il était caché. L'un des initiés, qui était un habile médecin, prit la lance d'un soldat qui voulait leur barrer la route, pénétra dans le tombeau creusé à même le roc, où le corps avait été placé, ouvrit avec la lance le côté gauche et des doigts de la main droite, rendit au cœur sa pulsation. Et comme il avait été fait pour Kahi et par le KAVES Nefdi fit pour Devo, et dès que le cœur eut commencé à battre faiblement, il ferma la blessure, prépara une boisson avec l'eau du ruisseau et le contenu d'un flacon, et veilla avec une immense tendresse Devo, qui reposait d'un sommeil rafraîchissant. Et ce fut ainsi jusqu'au moment qui précédait l'aube du jour. Devo ouvrit alors les yeux et Nefdi s'exclama joyeusement : « Soyez le bienvenu à la vie, vous qui m'avez donné la vie ! » Il parlait encore quand Devo sauta sur ses pieds, se jeta sur Nefdi et le terrassa. Puis s'extériorisant il chercha à le subjuguer par la force, comme il l'avait été lui-même par le grand être Hostile. Il ne put y arriver. Quand Nefdi s'aperçut que ses pensées devenaient confuses et que sa volonté n'était plus parfaitement sous son empire, il se jeta

dans les eaux. Devo l'y suivit, mais là il n'avait pas un grand pouvoir sur lui.

— Que faites-vous, dit Nefdi. Je vous ai rendu à la vie par mon savoir, dépensant sans compter ma force vitale, et déjà vous voulez me spolier et me désintégrer !

— Si vous êtes en accord avec ceux à qui vous vous êtes joint, répliqua Devo, au point de croire que la vie de votre origine est en vous, de quel droit exposez-vous au danger votre force vitale pour moi ou pour tout autre être ou toute autre cause ?

Au reste, je me suis élevé contre vous et j'ai cherché à vous subjuguer par violence, comme fit envers moi celui du rocher, quand je lui résistai et refusai de lui accorder place dans mon être. Mais tandis qu'il réussit contre moi et me laissa pour mort, mes efforts contre vous ont été vains ; il y avait affinité entre cet être et moi, et il n'y en a point entre nous deux.

— Non pas, dit Nefdi. Malgré le passé j'ai pour vous une affinité tellement naturelle et puissante, que j'éprouve le désir le plus ardent pour votre bien-être.

Après un silence, Devo dit avec douceur :

« Moi aussi, je sens quelque chose de cette affinité. Je regrette d'avoir obéi à une de ces folles impulsions qui triomphent en moi de la justice et de la charité, en cherchant à vous subjuguer et à vous désintégrer. Venez avec moi maintenant ; retirons-nous à l'ombre des palmiers et vous me direz les raisons qui vous ont amené à nous abandonner et à vous joindre à nos ennemis ».

Nefdi pensa : « J'aiderai ainsi Devo de qui je tiens l'être ; en outre Aoual qui désirait le sauver sera satisfait ».

Ils quittèrent donc les eaux, s'étendirent à l'ombre des palmiers, et s'entretinrent de beaucoup de choses qui sont reçues. Un assoupissement peu à peu les envahit ; au-dessus du sommet des grands palmiers palpita la lumière et l'obscurité qui avaient paru sur la tour carrée. Soudain Nefdi vit une lumière bleue descendre comme un éclair sur Devo et quand son éclat éblouissant fut évanoui, Devo gi-

sait sur le sol, pâle et immobile. Nefdi se leva et se pencha sur lui pour le soulever et le porter au ruisseau. Mais avant d'avoir pu réaliser son dessein, il vit Devo se redresser et lutter contre lui de toute sa force, cherchant à le jeter à terre. Nefdi résistait, en évitant de blesser Devo, et il s'aperçut que ce dernier était d'une force et d'une férocité irrésistibles, comme si une double puissance était en lui. Il ne douta pas que l'hostile n'eût recouvré sa force, depuis la désintégration de son émanation, et que Devo ne fût sous sa puissante influence.

Nefdi s'épuisait rapidement, et les clartés semblables à des éclairs lui retiraient la vitalité. Obéissant à la loi de charité qui, avant tout, exige de tout homme la préservation de sa vie, il évoqua Aoual. A ce moment, un éclair plus violent descendit sur lui et il s'affaissa lourdement : il vit encore les yeux de Devo fixés sur les siens ; il lui sembla que d'autres yeux luisaient à travers eux, pleins de colère concentrée et de fascination, puis il perdit connaissance.

*
* *

Sa première sensation fut celle d'un repos ineffable qui pénétra tout son être, apportant la chaleur du pathétisme et le renouvellement de la vitalité. Il put bientôt ouvrir les yeux et rencontra ceux d'Aoual, dont le bras droit le soutenait et dont la main gauche reposait sur son cœur. Une joie profonde, tranquille, pénétra l'être de Nefdi à cette pensée : « Le pathétisme et la vie du Premier-formé me pénètrent ».

Tandis qu'il levait ses yeux pleins d'affection et de reconnaissance vers ceux d'Aoual, celui-ci lui dit :

« Ce que vous avez fait pour Devo, vous l'avez fait pour nous. Votre satisfaction est le fruit de ce que vous avez semé. Reposez-vous ».

Nefdi se reposa, et Aoual le fit passer de sommeil en sommeil jusqu'à ce qu'il dormit du sommeil de l'Alifa.

— Eveillez-vous au souvenir du passé lointain, dit Aoual, et parlez-moi des rapports qui existent entre Devo et l'être hostile. Quelques moments après, Nefdi répondit :

« Lorsque Devo m'éveilla à la connaissance dans un corps matériel propre à habiter la terre, il affirma que j'étais son émanation. Cette assertion est fausse. Avant que Devo ne fut, j'étais; de même, avant que cet être ne fut, était Devo. Et de même que Devo est le premier de deux qui procédèrent de moi, l'Hostile est le premier de deux qui procédèrent de Devo. »

— Cependant l'être hostile est plus puissant que Devo, de qui il procède; et Devo est plus puissant que vous.

— Dans les états les plus matériels, ce qui procède est, au moins dans ce cas particulier, plus puissant que ce dont il procède, à cause de sa plus grande affinité pour la matière imparfaite qui y prédomine. Mais dans les états d'être plus raréfiés le premier n'est plus comparable à l'autre, en grandeur.

Il est à désirer que les plus puissants des êtres de bonne volonté, qui ont atteint, comme nous, l'état Azerte et sont capables, comme nous-mêmes, d'entrer dans le repos de l'Alifa concentrent leur affinité, par désir et par volonté, sur la terre dont le degré de matérialité leur sert d'enveloppe. C'est là le meilleur moyen de perfectionner ce qui est imparfait : Si vous le pouvez, imprimez cette pensée en l'état dans lequel vous vous êtes éveillé à la connaissance.

Et au bout de quelques instants, Aoual lui demanda : « Etes-vous conscient de votre entourage, et percevez-vous autre chose que nous? »

— Je repose sur un calme océan d'eaux blanches radiantes, qui m'apparaissent voilées d'une brume blanche; mais elle ne le sont pas en réalité; cela ne vient que de l'imperfection de ma vue.

Aoual mit sa main gauche sur les yeux de Nefdi :

— Si vous le pouvez, regardez fixement les douces ondulations, et dites-moi si vous remarquez quelque chose qui soit digne d'intérêt.

— Chaque ondulation de l'océan radiant réfléchit ou porte un être à notre similitude.

— Vous dites « réfléchit ou porte ». Lequel des deux est exact ?

— Je ne puis le dire ; le brouillard s'approfondit et je suis fatigué.

— En sommeil profond, dit alors Aoual, revenez dans le corps sur la terre, où je suis.

— Je suis revenu volontiers, repondit Nefdi après quelques instants. Car à mesure que je m'éloigne de la terre dans votre lumière d'aura et votre enveloppement de puissance protectrice, mon désir d'y revenir augmente.

— Il doit en être ainsi, ne regardez que Devo, et dites-moi ce que vous voyez.

— L'être hostile est un avec Devo, et cependant...

— Quoi donc ? Dites-moi tout, clairement.

— On dirait que Devo a retiré en ses propres états et degrés d'être, les états et degrés d'être de l'hostile.

— Il en est ainsi. De même que Devo, avec notre aide, a retiré à lui l'Etre qui procédait de lui dans le passé lointain, de même, soyez prêt à retirer à vous Devo et celui qui n'est plus, comme avant, qu'une partie de son être.

A un signal d'Aoual, Aqual et les quatre, et les douze, et les trente-six et les quarante-huit des principaux Mages d'Oannès sortirent du bosquet de palmiers et prirent leurs places en trois cercles autour de Nefdi et de Devo.

Aqual se mit à main droite d'Aoual, et les quatre principaux Mages se tinrent debout autour d'eux, formant un carré.

Alors Aoual entoura la forme de Devo qui se tenait debout, ayant l'air de les défier, d'une grande enveloppe pareille à une sphère de feu, blanc comme celui d'une fournaise. Puis il dit à Nefdi :

— En Justice, qui est la charité, et pour le bien de l'homme, reprenez ce qui vous appartient.

Tous concentrèrent sur Nefdi leur sympathie et leur puissance, en ordre hiérarchique, et Nefdi, s'appuyant sur

le bras droit d'Aoual, retira à lui état après état, degré après degré de l'être de Devo, comme Devo avait retiré à lui ceux du grand Hostile, et chaque état et degré, en passant à travers le feu était délivré du désordre, car le feu blanc était celui de la purification.

Quand tous les états et degrés, sauf le degré le plus matériel de l'état physique, eurent été retirés, un feu rouge se concentra autour du corps de Devo, et, quand il s'évanouit, il ne restait plus qu'un amas de cendres. Les Mages les recueillirent avec soin dans une urne qu'Aqual cacheta du sceau d'Oannès et de son propre sceau, en attendant de pouvoir l'immerger au fond des eaux profondes. Puis les Mages, à la parole d'Aqual, coupèrent des branches et firent une litière couverte de feuilles vertes sur lesquelles Aqual étendit son manteau. Ils y couchèrent Nefdi endormi ; Aoual le recouvrit de son manteau. Et de la sorte il fut porté au lieu de repos réservé aux sensitifs royaux, dans le palais d'Oannès ; il s'y reposa quarante jours, tandis qu'Aoual veillait tantôt avec Oannès, tantôt avec Aqual. Quand on apporta Nefdi, Oannès vint à leur rencontre et demanda à Aoual :

« Pourquoi n'avez-vous point obligé l'hostile à retirer les trois émanations qui restent, avant que Devo le retirât à lui-même ? »

— J'ai agi selon la mesure de la force et de la puissance dont je disposais. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient. Nous ne faisons pas ce que nous voulons, mais ce que nous pouvons.

*
* *

Pendant le temps du repos de Nefdi, il y eut sur toute la terre une période de calme relatif, parce que les desseins de l'Hostile avaient échoué.

Néanmoins les chefs, tant royaux que hiérarchiques, veillèrent continuellement, n'oubliant jamais un instant que les trois émanations de l'être hostile existaient en

hommes sur la terre, et que les doctrines qu'ils avaient promulguées étaient déjà dans la mentalité des peuples qu'ils avaient enseignés.

En outre, Reich Sheba el Ma, dont Mavb s'était servie pour influencer Nefdi, et qu'elle avait ensuite à jamais bannie de l'aura de celui-ci, existait toujours, bien que personne ne sût où elle s'était cachée. De même, deux des émanations se cachaient on ne savait où, et quant à la troisième, bien qu'on sut qu'elle était dans le royaume de Vofhi, elle ne s'était point encore manifestée.

Aqual ayant repris ses fonctions, Oannès se reposait dans le sommeil de l'Avasha, et, s'éveillant à l'activité de la passivité instruisait et aidait son peuple en tout ce qui lui était utile et pouvait contribuer à son bien-être mental, psychique, nerveux et nervo-physique, de sorte que tous faisaient de grands progrès, et les voyants qui veillaient de loin, disaient : « Bienheureux sont les peuples d'Oannès ! Oannès dans le temps de sa passivité repóse dans l'Avasha, et dans le temps d'activité les instruit et les aide ! Oannès est comme le crépuscule et l'aube qui font un jour.

CHAPITRE XXXVII

DE VOFHI ET DE SON ROYAUME

Or, le domaine de Vofhi était le plus étendu des quatre royaumes formés de l'empire de Chi, et Vofhi était très puissant.

Tandis qu'Oannès concentrait sa volonté et son désir, et, autant qu'il le pouvait, ceux de son peuple, sur le bien-être de l'état nervo-physique, Vofhi étudiait profondément l'homme dans l'intégrité de son être.

Dans le temps où Nefdi reposait dans le palais d'Oannès, Vofhi, qui remplissait à la fois l'office de Chef des Chefs et de Mage des Mages, et avait immédiatement sous ses ordres un grand chef et un mage principal, appela tous les mages de son royaume à son palais principal, qui était situé à l'Est de son empire, sur le bord de la mer.

Quand ils furent assemblés sur le rivage, un serviteur psychique de Vofhi, dont le nom était Abd vint en une petite barque sur la mer calme, et de là leur dit ces paroles : « En ce temps de repos relatif, il est bon que nous profitions de ce que nous sommes exemptés de combats et de peines pour acquérir la connaissance fondamentale qui doit être tenue en souvenir à travers les générations. Il y a maintenant beaucoup de dogmes et de doctrines étrangères, une multiplicité de mystères et de mythes qui voilent de plus en plus à vos yeux la claire lumière de la vérité.

Tout d'abord, ne laissez personne vous tromper au sujet de l'origine et de la nature de l'homme, qu'il soit de la formation de Brah Elohim, ou des êtres évolutionnaires

d'Aoual; bien que les premiers soient venus, pour ainsi dire, d'en haut, et les seconds d'en bas, tous deux sont comme un, puisque l'origine de Brah Elohim et d'Aoual est une, et que la même vie est dans leurs deux modes de formation, c'est-à-dire la vie de leur grande Origine Attributale.

Comme émanation de Chi, descendant direct de Kahi, Vofhi s'en tient à ce qui fut reçu de Kahi, un en être avec IE, qu'Elohim revêtit des densités de la matière, dans tous les états et degrés matériels. IE fut revêtu jusqu'au degré nerveux. Ce fut lui qui passa de raréfaction en raréfaction, entrant et passant à travers les sept voiles des Ethérismes, et ne s'arrêtant que lorsqu'il arriva aux Pathétismes : là, il laissa un corps pathétique qui s'y perfectionne continuellement. Nous rappelons cela brièvement à votre mémoire, à cause du bel espoir et de la joie extrême de cette extériorisation et centralisation. Nous voudrions que vous gardiez en votre souvenir comment Elohim, lorsqu'il revêtit IE, état après état des matérialités, laissa, dans tous ces états, des êtres à sa similitude. Ces êtres, dans les temps anciens, furent perceptibles à l'homme évolué, et en pleine possession consciente et effective de ses douze sens. Maintenant tout est changé. La plupart de ces sens sont dans une sorte d'engourdissement, et ne se développent point, par manque d'usage, en sorte que, pratiquement, ils sont comme s'ils n'étaient pas.

Cependant, ces sens ne sont point perdus. Ce qui le prouve, c'est l'éveil d'un ou de plusieurs d'entre eux chez des sensitifs ; et c'est qu'il existe aussi des individus capables de les éduquer et de les évoluer. Pour cette raison, il est bon que les sensitifs, et ceux qui les évoluent, protègent et aident, sachent dans quel état ils sont, et avec quels êtres ils communiquent. Nous donnons pour cet objet les indications qui suivent, afin qu'elles soient tenues en souvenir ou enregistrées.

Ainsi le sensitif, s'éveillant dans un certain état ou degré, sera capable de déterminer où il est et de se rendre

compte de son entourage, aussi facilement qu'un voyageur qui traverse un pays déjà décrit, ou qui lui est familier. Il deviendra ainsi capable de comprendre où il se trouve, comme il le fait dans son entourage matériel.

L'homme, à qui appartient de droit l'immortalité sur la terre, est le plus parfait de tous les êtres : l'échelle de ses matérialismes s'étend depuis le corps le plus matériel jusqu'à l'esprit. Les divers états, qui en forment les échelons, sont au nombre de sept.

De l'apparence et des couleurs des divers états de l'être.

I

L'État d'Esprit.

L'état d'Esprit est le plus raréfié des états matériels où la forme individuelle soit permanente. C'est le premier revêtement des Intelligences libres, qui, dans leur propre état, sont toujours en forme, mais ne sont pas retenues dans une forme individuelle permanente.

Le sensitif, qui se trouve dans l'état d'Esprit, est dans une région d'une transparence parfaite et sans couleur qui représente l'atmosphère. Tous les êtres organiques individuels sont à la similitude d'Elohim qui forma l'homme à sa ressemblance. Le sensitif les voit formés d'une vapeur argentée.

Quand les habitants de l'État d'Esprit sont extériorisés, ou que leurs degrés psychique ou mental sont visibles, le degré psychique apparaît comme une vapeur argentée, plus raréfiée que celle du degré nervo-physique extérieur, et le degré mental, comme une vapeur encore moins dense.

Ces êtres peuvent, à volonté, se voiler de la vapeur argentée, mais, quand ils sont visibles, ils apparaissent non pas tels qu'ils semblent être, mais tels qu'ils sont mentalement et psychiquement.

Les Intelligences libres, qui habitent ou traversent cet état, se distinguent de ceux qui y ont été formés, par une

radiance de la couleur du saphir clair, lumineuse en soi et pénétrant la vapeur argentée.

II

Etat de Lumière.

Le degré le plus matériel de l'état de Lumière ressemble à de la neige nouvellement tombée dans l'ombre. Si le sensitif, qui passe en cet état, est capable de voir les degrés psychique et mental de ses habitants, le premier lui apparaît comme de la neige au soleil, et le second, comme une rosée diamantée.

Les Intelligences libres, revêtues dans cet état, se distinguent par la radiance saphirine, claire et lumineuse en soi.

Ceux de l'Etat d'Esprit, qui sont revêtus dans l'état de Lumière se reconnaissent par la légère vapeur argentée, qui leur sert d'aura et, à volonté, de voile.

III

Etat d'Essence.

Le sensitif, qui passe dans l'état d'Essence, se trouvera dans une atmosphère transparente et dorée. Le habitants ont la couleur de l'or foncé. Leur degré psychique est semblable à de l'or clair, et le degré mental, comme une lumière dorée.

Les Intelligences libres, revêtues de la matière de cet état, se reconnaissent par leur radiance de la couleur de l'émeraude, résultant de la radiance saphirine, claire et lumineuse en soi, vue à travers l'enveloppe dorée de l'Essence. Ces Intelligences libres sont d'une grande beauté, et le sensitif, qui entre en rapport avec elles, sent un renouvellement de sa vitalité mentale, psychique et physique. Mais il est rare qu'un tel rapport puisse être établi. La

plupart du temps, les Intelligences libres ne prêtent aucune attention au sensitif. Il est connu qu'un sensitif, dont la mentalité était naturellement d'une rare perfection et avait été duement évoluée, établit lorsqu'il était vieux et affaibli, un rapport dans l'état d'essence avec une Intelligence libre. Quand on l'eût rappelé en ordre, et qu'il rentra dans l'état nervo-physique, il se reposa d'un sommeil réparateur pour s'éveiller jeune, avec une vitalité renouvelée.

Ceux de l'état d'Esprit, qui sont revêtus dans l'état d'Essence, se distinguent de ceux qui y ont été formés par leurs auras qui les voilent d'une buée dorée.

Ceux de l'état de Lumière sont reconnaissables à la nuance d'or beaucoup plus clair, qui forme leur enveloppement extérieur, et ressemble au degré psychique de l'état d'Essence.

IV

Etat de Mentalité.

Le sensitif, qui passe en cet état, se trouve dans une atmosphère d'une transparence bleue pâle. L'enveloppe la plus matérielle des habitants de l'état de Mentalité a la couleur du saphir bleu foncé. Le degré psychique est comme le saphir bleu brillant, et le mental est semblable à un diamant qui irradirait de la lumière saphirine.

Les Intelligences libres se reconnaissent à leur plus grande radiance ; parfois, on les a vues avec des brillants reflets de lumière émeraude.

Ceux des états de Lumière et d'Esprit ne se distinguent aussi que par l'éclat de leur radiance. Ceux de l'Etat d'Essence sont glorieux à voir dans leur radiance pareille à l'émeraude.

Ces derniers ont été en rapport avec divers sensitifs, ainsi qu'il est enregistré, et nous-mêmes connaissons des exemples de ce fait ; les sensitifs ont éprouvé une infusion

de vitalité, mais il n'y a pas eu renouvellement de vie de manière à amener un rajeunissement visible et permanent.

V

Etat de l'âme.

Cet état est beaucoup moins radiant que les états plus raréfiés que nous avons brièvement décrits. Les habitants, qui, pour la plupart, reposent en sommeil, paraissent d'une couleur rose ; leur degré psychique est d'une nuance plus pâle, et le mental, encore plus pâle et légèrement lumineux. Je ne connais aucun sensitif qui ait distingué en cet état des Intelligences libres ou des habitants des états d'Esprit, de Lumière ou d'Essence. Je n'ai vu nulle part des faits de ce genre enregistrés. Mais ce n'est point là une preuve suffisante que de tels faits n'existent point. Il est possible que la densité plus grande, l'épaisseur et le manque de luminosité de la matière de cet état forme une enveloppe très difficile à pénétrer. Il se peut aussi que les facultés de perception des sensitives soient sujettes à l'assoupissement général, de sorte qu'elles ne perçoivent pas tout ce qu'elles pourraient, en d'autres conditions, sentir. Ces raisons ne sont que des hypothèses. Nous n'en savons pas davantage.

VI

Etat nerveux.

Certains affirment que, dans le passé lointain, c'est-à-dire avant la septième et actuelle classification, les Etats Nerveux et Physique n'en formaient qu'un, et que ce dont l'hostile dépouilla l'homme n'était pas un degré de l'état le plus matériel, mais le véritable état physique lui-même. Nous ne pouvons rejeter ni accepter cette assertion parce que nous sommes incapables d'en vérifier l'exactitude ou

l'erreur. Quoi qu'il en soit, je n'ai connu aucun sensitif, et je n'ai entendu parler que d'un petit nombre, qui soient entrés dans l'état nerveux, et qui en soient revenus. Les registres nous parlent de sensitifs qui ont passé dans un état que ceux qui avaient charge d'eux ont pensé être l'état nerveux, mais il est probable qu'il ne leur fut présenté que des mirages. Nous relaterons les faits suivants, parce que tout ce qui peut nous renseigner sur l'état nerveux est du plus grand intérêt pour tous, et principalement pour les Mages qui sont en cette assemblée et dont la tâche est de lutter, pour subjuguer cet état et ce degré.

Voici un extrait du registre du Mage Adami :

« Douze jours après que mon frère Maschon eut été mis dans les neiges, selon son propre désir, j'envoyai le sensitif Orum à l'état nerveux pour qu'il me donnât, s'il était possible, des nouvelles de Maschon. Orum dit : Je suis dans un endroit où il me semble que l'atmosphère est une claire transparence rougeâtre, mais des brumes et des ombres s'y meuvent perpétuellement, de sorte que je ne puis rien distinguer clairement.

— L'atmosphère et ce qui s'y meut ont peu d'importance auprès des habitants. Regardez-les donc.

— Ils sont de la couleur du sang nouvellement versé; leur degré psychique a la nuance de l'eau mêlée de sang, et la mentalité est aussi transparente que l'eau, mais teintée de sang.

— Y a-t-il parmi eux des habitants d'états matériels plus raréfiés, et revêtus de celui-ci?

— L'espace dans lequel je puis discerner avec quelque certitude est très limité, en raison d'une grande perturbation et d'un rapide et perpétuel mouvement. En outre, l'enveloppement est très opaque. Mais, autant que je puis le discerner, tous ceux qui sont ici sont des êtres puissants très raréfiés et revêtus de la matérialité de leur entourage de même que leurs émanations et formations.

— Voulez-vous dire par là que vous ne discernez pas

d'êtres qui soient les véritables habitants qui conviennent à cet état?

— Je n'en discerne aucun, mais je pourrai bientôt le faire, car plusieurs s'assemblent dans la petite limite circulaire qui m'est visible.

Et bientôt il ajouta : « Rendez-moi invisible, je vous prie, et rappelez-moi, je suis assiégé par les hostiles. »

Or, je n'avais pas la puissance de le voiler d'invisibilité, et le temps me manquait de faire appel à ceux qui la possédaient.

J'enveloppai donc Orum de toute la force de puissance protectrice dont je disposais, et lui ordonnai de revenir. Mais je l'appelai en vain. Sa main que je tenais devint froide comme du marbre, mais ne se raidit point. Je ne pouvais soutenir que sa mentalité : en un moment sa vitalité nerveuse et physique lui fut retirée.

Dans mon trouble profond, j'appelai à haute voix et un voyant qui se trouvait près de l'endroit où j'étais entra ; il se tint debout devant la forme blanche d'Orum et dit :

« Je vois autour d'Orum deux cercles de semi-êtres, c'est-à-dire des formes qui se manifestent comme des fragments de membres humains. Elles se revêtent dans le degré nervo-physique de son être. Dans le cercle extérieur, des êtres qui ont la forme de cerveaux humains attendent avec l'espoir de se revêtir de sa mentalité ».

A la fin de cette relation se trouve cette mention : « Après cela, je n'ai jamais plus envoyé de sensitifs dans l'état ni dans le degré nerveux. »

Voici maintenant un extrait du registre de Raamel.

« Celle qui fut la joie de mon cœur et la lumière de mes yeux était une glorieuse sensitive, calme, brave, heureuse et persévérante, ayant en moi cette confiance qui est la panacée entre la crainte et tant d'autres maux. Elle désirait vivement contrer dans l'état nerveux, parce que nous comprenions que tant que nous n'aurions point là une prise solide, rien d'efficace ne pouvait être accompli.

Ce désir augmenta encore à la suite d'un douloureux événement qui vint assombrir notre vie, la transition de notre premier né : un jour qu'il se baignait dans la mer avec un compagnon, il s'enfonça subitement et ne remonta plus. Son camarade attendit en vain, et nous dit qu'il avait vu un bras noirâtre entourer le cou de notre enfant et le tirer en bas.

Or, ma bien-aimée, dont le nom était Ramah, devina qu'il avait été attaqué par un semi-être très puissant, car, depuis que le Premier formé avait banni Devo des eaux de la mer, il était rare qu'un hostile fut capable de s'y manifester. Je résistais à ce désir de pénétrer consciemment dans l'état nerveux, à cause de l'extrême danger que court ainsi le sensitif. Peu de temps après, Ramah s'éveilla une nuit ; elle était froide et tremblante : « J'ai été dans la mer, dit-elle, et j'ai vu le bras noirâtre qui a tiré notre fils au fond des eaux. » — Ce n'est qu'un rêve, répondis-je, et j'essayai de la réconforter et de la rassurer. Mais, chaque nuit, le même fait se renouvela et Ramah perdait graduellement la santé et la force, malgré les soins que moi-même et ceux qui étaient habiles en ces matières pouvions lui donner. Un jour, au commencement de l'été, comme la nature entière était en joie, elle parut toute ravivée, et me dit après le repas de midi :

« Fais-moi reposer comme aux jours qui ont précédé notre malheur, quand j'étais pleine de vie et d'allégresse ».

Ainsi je la fis reposer et elle s'endormit. Tout à coup elle s'écria joyeusement :

« Ce n'est point ce que je craignais. L'obscurité brumeuse qui m'environnait vient de s'ouvrir au-dessus de moi, et je vois notre enfant au milieu de formes d'une grande beauté qui l'entourent comme des chefs autour de leur chef. Partout il y a la rouge ardeur du soleil couchant et cette scène est très glorieuse. Et maintenant ! ô quelle extase et quelle joie ! Notre fils me tend les bras et m'appelle : Mère, mère ! »

Elle se leva, levant les bras, et son visage était transfiguré de beauté extatique.

— O mon enfant, continua-t-elle, viens une fois encore poser ta tête sur ma poitrine.

Saisi tout-à-coup de méfiance, je lui dis : « Es-tu certaine que c'est bien notre enfant et que les formes qui l'entourent sont des amis ? »

— Comment pourrais-je en douter ? répondit-elle. Je vois même les trois petites étoiles dont je marquai son poignet gauche, et j'entends sa voix qui ne saurait me tromper.

Elle s'étendit alors, et ne paraissait plus consciente que de son extase ; elle murmurait à demi-voix : « Je le serre sur mon cœur et ses lèvres rencontrent les miennes ! »

Puis elle poussa soudain un cri perçant, extrêmement amer, qui retentit à travers la chambre : « Trompée, trompée ! Je ne puis plus me retirer de l'embrassement de celui qui était mon fils et qui maintenant m'apparaît hideux et terrible ! Sauve-moi ! oh, sauve-moi ! »

Je la pris dans mes bras, et l'appelai pour la faire revenir. Elle ne me répondit que par un grand gémissement lamentable, sa tête retomba lourdement sur mon épaule, et je sus que tout était terminé.

Depuis ce temps, j'ai veillé de près, et maintenant, je suis convaincu que non seulement dans la transition, mais encore dans certaines maladies graves ou certaines formes d'extase, le malade ou le sensitif croit voir les formes de ceux qu'il a aimés sur terre ; elles semblent l'attendre pour lui souhaiter la bienvenue. Aussi désire-t-il la transition pour être avec elles, ou bien il refuse de revenir à celui sous la protection de qui il dort, à cause de la félicité qu'il éprouve dans ses visions extatiques. Mais ce n'est là qu'une illusion provoquée par la ruse des hostiles, qui cherchent ainsi à séparer l'être du malade ou du sensitif, et utilisent ses états séparés pour revêtir soit eux-mêmes soit les semi-êtres qu'ils font servir à leurs néfastes desseins. Tout ce qui excite en l'homme le désir de la séparа-

tion vient de l'hostile, et est contraire au divin formateur. »

*
* *

Il y a beaucoup d'autres histoires de cette nature, mais elles manquent, la plupart du temps, de confirmation et de preuves.

Voici encore une partie du registre de Shener, le médecin :

« Une nuit, je fus appelé en toute hâte vers une malade qui, me dit-on, n'avait probablement plus que quelques heures à vivre. A mon arrivée, je fus reçu par le père de la malade ; son chagrin était très grand : « Hélas ! disait-il ; nous étions tous si heureux, et maintenant est survenue cette soudaine et terrible calamité ! »

— Quelle calamité ? lui demandai-je. Dites-moi tout, clairement et brièvement.

— Cette nuit, me répondit-il, nous étions assis à un festin de noce, où il y avait beaucoup d'invités ; l'époux était fils d'un chef d'un pays lointain. Tout le monde mangeait, buvait et s'égayait ; ma fille unique, Astarté, que les étrangers regardaient avec admiration à cause de sa rare beauté, devint subitement pâle. Je m'approchai d'elle et lui demandai si elle était souffrante.

— Regarde, me dit-elle, cet étranger qui vient d'entrer et qui salue le nouveau marié. Il m'est souvent apparu dans mes rêves, la nuit, et toujours sous une forme tellement hostile que je le crains.

— Ne te tourmente point, lui dis-je. Je vais prévenir ta mère et ton frère et nous quitterons le festin, sans que notre absence, dans une si nombreuse réunion, soit remarquée.

Je fis comme je l'avais dit, mais en revenant près d'Astarté ma surprise fut grande de voir que l'étranger s'était assis près d'elle, et que tous deux conversaient avec animation.

— Viens, dis-je à ma fille, en posant la main sur son

épaule. Rentrons, puisque tu es fatiguée, et repose-toi.

— Ma fatigue s'est dissipée, me répondit-elle, et je m'intéresse vivement à ce que me raconte cet ami du marié qui arrive du Sud lointain.

Et elle ajouta à mon oreille : « J'ai été trompée par une vague ressemblance. Cet étranger est tout à fait différent de l'hostile de mon rêve ».

Malgré cela, je fus mal à l'aise, et nous nous retirâmes de bonne heure. Or, ce matin, Astarté ne vint pas rompre le jeûne avec nous, et quand nous allâmes chez elle, nous l'avons trouvée dans le délire.

— Quel espèce de délire ? demandai-je.

— Elle ne nous reconnaissait plus ; parlait sans cesse à un être qu'elle croyait présent, promettait d'attendre son signal pour quitter la terre et aller à lui dans son royaume où elle pense trouver une félicité sans mélange.

Je suivis alors le père à la chambre de la malade. Je mis fermement la main droite sur le front de la jeune fille : « Je suis envoyé par celui qui vous attend dans son royaume, lui dis-je avec calme et autorité. Dormez et venez ».

Elle s'endormit. Quelque temps après, elle se leva dans son sommeil et, étendant la main : « Voyez, s'exclama-t-elle, comme c'est glorieux et beau ! Ce qu'il me décrivait n'était rien auprès de la réalité. Il se lève au milieu de ses chefs et vient les bras tendus pour m'offrir la bienvenue. Entre lui et moi est un ruisseau de la couleur du sang ; quand j'aurai franchi le ruisseau cramoisi, il me rencontrera ! »

Je pris avec fermeté sa main droite dans la mienne « Vous ne pouvez pas le rencontrer, ni passer la ligne cramoisie, sinon par mon aide et soutenue par ma puissance, dis-je avec autorité. Voyez et dites-moi ce que vous voyez autour de moi ».

— Je vois une aura violette, semblable à l'améthyste orientale.

— Dirigez cette puissance sur celui qui vous attend. De cette manière il pourra peut-être passer à vous, ce qui vaut beaucoup mieux.

J'élevai sa main droite, tenant son poignet dans la mienne.

— Dirigez cette puissance que vous voyez vers celui qui attend, répétai-je, et pour le reste fiez-vous à moi ; percevez tout sans anxiété ni fatigue.

Quelques instants après elle dit :

— Le lien violet de votre puissance s'étend de plus en plus vers celui qui m'attend, dans sa force et sa beauté. Qu'elles sont pauvres et misérables les joies de la terre ! Dans un moment je serai débarrassée à jamais de ce corps lourd et incommode !

Tandis qu'elle parlait ainsi, je dirigeais toute ma puissance au moyen de sa main, et, dans cette puissance j'envoyais la lumière jaune de destruction : c'était tout ce que je pouvais faire ; car le feu blanc de destruction, qui est à l'égard de celle que j'émettais ce que le fer chauffé à blanc est à un charbon allumé, est l'apanage d'une très petite minorité et n'appartient qu'à ceux qui sont en dualité d'être.

Au bout d'environ trois cents secondes, la jeune fille poussa un cri perçant de peur et d'horreur mélangées : « C'est l'hostile, s'écria-t-elle. Sauvez-moi ! »

— N'ayez aucune crainte, dis-je en mettant ma main gauche à la base de son cerveau et ma main droite sur son front. Celui qui est pour vous est plus fort que celui qui est contre vous. Reposez-vous et dites ce que vous voyez.

— Je le vois entouré d'une lumière jaune qui est au milieu de la ligne violette. Il émet des rayons violets semblables, mais la couleur en est trouble, et dedans, comme par une voie phosphorescente, il envoie de la lumière jaune. Si notre ligne prévaut, je devine qu'il sera désintégré. Mais, si c'est la sienne, nous somme perdus.

Cette union de notre puissance m'emplit de force et de

courage, et tout mon être fut pénétré d'une ardeur de pathétisme qui était pour moi une nouvelle expérience. Car j'étais seul au monde, à part les maîtres et les néophytes parmi lesquels j'avais été éduqué.

— Nous sommes les plus forts, répondis-je avec conviction. Assurément nous prévaudrons. Continuez seulement à diriger la puissance, et ce qu'elle contient, sans interruption ni incertitude.

Et, malgré sa faiblesse, elle le fit et nous ne cessâmes de combattre que lorsque l'hostilé fut dépouillé de tout ce qu'il avait pris dans l'aura de la sensitive. Il apparut alors dans sa forme réelle comme une émanation de Devo.

Quant à ma jeune et courageuse aide, le lendemain, tandis qu'elle dormait, elle mit sa main dans la mienne et dit : « Dites-moi, m'aimez-vous ? »

— De tout mon être, répondis-je.

— Alors tout est bien, répliqua-t-elle heureuse.

Et tout était bien, en vérité, car nous sommes unis en vraie dualité d'être ; nous ne trouvons pas les joies de la terre pauvres et misérables ; et nous travaillons ensemble à la restitution de l'immortalité terrestre pour les hommes.

J'ai enregistré ces choses, parce que les maîtres, à qui j'ai relaté cette histoire, m'ont assuré qu'ils n'avaient constaté ou trouvé dans les registres que deux autres exemples, dignes de foi, d'un heureux combat contre des êtres qui étaient dans l'état nerveux ».

Un des Mages dit : « J'aurais à demander des renseignements sur un point intéressant. »

— Demander des renseignements, répliqua Abd, est le droit de tout penseur libre, c'est-à-dire de tous ceux qui se servent de leur propre intelligence. Beaucoup de gens, en ce temps, s'intitulent libres penseurs, parce qu'ils se servent non de leur intelligence, mais de leur égoïsme ; s'attachant à quelque idée abstraite qu'ils ont empruntée, ils exploitent cette idée, à l'exclusion de toute autre, et ressemblent à un homme qui fermerait un œil, regarderait avec l'autre par un tube, de manière à ne voir qu'une petite partie du

paysage qui est devant lui, et s'écrierait : « Ma portée de vision est comme celle de l'aigle qui monte vers le soleil. Hors d'ici tous ceux qui ne regardent pas par mon tube, car il *montre en vérité le Cosmos* ».

— Je ne suis pas un voyant, dit le Mage : mais, possédant, comme on le sait, quelque puissance de protection, j'ai l'expérience pratique des sensitifs qui entrent en des états et degrés variés. Or, à mon avis, les sensitifs qui perçoivent ce qui peut être utile à la terre et à l'homme, sont les plus précieux, à de rares exceptions près. J'ai ordonné au plus forts et aux plus dignes de confiance d'observer l'état de ceux qui ont subi la transition et d'étudier aussi les êtres ou semi-êtres qui se manifestent dans les auras des sensitifs. Les sensitifs décrivent ces êtres comme ayant, généralement, l'apparence de l'homme ou de parties d'hommes ; on les voit parfois aussi d'une couleur grisâtre. En outre, bien que ces êtres ou semi-êtres paraissent posséder parfois une certaine luminosité, cette phosphorescence varie du blanc jaunâtre au blanc bleuté, mais n'apparaît jamais rouge. Comment se fait-il donc que, dans les cas mentionnés par vous, l'état nerveux ait été décrit par les sensitifs comme étant d'une couleur carminée, de nuances ou transparences variées ?

— Vous n'êtes pas le premier, répondit Abd, que cette différence a rendu perplexe. Mais l'explication en est claire. Les sensitifs qui peuvent entrer en pleine conscience dans l'état nerveux qui est le domaine des hostiles, sont excessivement rares. Ceux au contraire qui perçoivent des êtres du degré nerveux extériorisés de leur degré nervo-physique sont de tous les voyants les plus nombreux. Des êtres qui se manifestent dans les auras et au moyen de sensitifs humains sont souvent des simples élémentaires ; mais il arrive assez fréquemment que les hostiles infusent leurs forces dans ces êtres élémentaires ou les prennent comme vêtement, établissant ainsi des rapports durables avec le sensitif, et souvent aussi avec les sensitifs de son entourage. Quant à la lumière phosphorescente, si fréquemment ob-

servée, elle est l'effet de la séparation par violence des molécules dont la passivité a été autant qu'il se peut faire, retirée; de telles molécules sont toujours plus ou moins phosphorescentes par elles-mêmes. Cette luminosité très caractéristique ne pénètre pas les molécules; elle reste superficielle, et n'est visible que sur la partie d'où la passivité a été arrachée; elle serait l'effet du mouvement rapide d'une multitude de petits cils frottant les molécules de la matière environnante.

Il est reçu que, pendant le temps qui s'écoula entre la séparation de l'activité et de la passivité de Kahi jusqu'à la perte de leur degré physique, ils étaient lumineux en eux-mêmes, et éclairaient leur entourage.

— La matière moléculaire duelle, demanda le Mage, est-elle équilibrée de manière que la passivité et l'activité s'y balancent exactement, ou est-elle appelée duelle en vertu de ce principe que Tout est dans tout?

— Dans le temps actuel, répondit Abd, il n'y a que la matière moléculaire la plus parfaite qui soit équilibrée, c'est-à-dire celle qui, grâce à sa très rare évolution, reçoit pleinement les forces universelles. Cette perfection n'est atteinte que par la formation et la transformation sans perte d'un état ou d'un degré d'être, mais avec une évolution continue.

— Ce sujet de la transformation progressive, remarqua le Mage, semble complexe à quelques-uns de nous. De même que toute habitude, l'habitude de mourir devient comme la nature elle-même.

— Deux hommes, répondit Abd, achetèrent un morceau de terrain où se trouvaient deux bâtiments en pierres grossières. L'un dit à l'autre : « Ces bâtiments laissent beaucoup à désirer; améliorons-les. » Mais ils ne purent s'accorder sur la manière de le faire. Ils divisèrent donc le terrain en deux parts, chacune comprenant un bâtiment, afin que chacun d'eux fût libre d'exécuter son plan. Le premier appela ses serviteurs et leur dit : « Démolissez ce bâtiment; sculptez les pierres, et cimentez-les adroite-

ment, ajoutez-y tous les matériaux précieux convenables à la décoration, afin que cette construction grossière devienne une belle habitation. »

Le deuxième appela un architecte : « Cette maison est grossière, lui dit-il ; vous en travaillerez les pierres et y ajouterez tout ce qui est nécessaire pour lui donner de la durée, de la beauté, et pour la rendre commode et agréable. Ayez soin seulement de n'en ôter aucune pierre. »

Peu de temps après, ce dernier bâtiment était en état d'être habité, alors que du premier il ne restaitqu'une ruine.

Un jardinier avait un vieux pommier qui ne donnait guère de fruits. Il appela son serviteur et lui dit : « Déracinez cet arbre, qui ne donne pas assez de fruits, et plantez à sa place un tout jeune arbre. » Un autre jardinier avait aussi un vieux pommier qui ne donnait pas de fruits. Il en étudia les causes et y porta remède. L'arbre reprit de la vitalité et porta des fruits en abondance.

L'homme peut être comparé à ces maisons et à ces arbres. La transformation par la transition, même dans les rares cas de réincarnation, c'est la maison abattue, l'arbre déraciné. La transformation par l'évolution individuelle, c'est l'autre maison, et l'arbre restaurés. »

— La dernière manière, qui, d'ailleurs, est l'ancienne, est de beaucoup préférable à la première, dit un des Mages. Dans les cas extrêmement rares où la mentalité humaine est en rapport avec l'Etat d'Intelligence libre ou même en forme, celui qui a perdu ses états nerveux et nervo-physique peut préserver son intelligence et trouve un appui suffisant pour la revêtir de la forme matérielle ; mais, si bien adoptée et si perfectible que soit cette dernière, il faut de longues années pour évoluer ses organes des sens nerveux et nervo-physiques, indispensables à sa manifestation. A cet effet, d'ailleurs, l'expérience des vies du passé n'est d'aucune utilité : les organes des sens nervo-physiques seuls mettent l'homme en rapport avec son entourage nervo-physique matériel, et ces organes nouvellement formés ne profitent pas de l'évolution de ceux qui ne sont plus.

— Vous avez exprimé notre pensée à tous, dit un autre Mage. Bienheureux l'homme qui trouve le moyen de restaurer la transformation progressive par l'évolution individuelle. Qu'est-elle à présent, la vie de l'homme? Elle est comme une vapeur du matin tôt dissipée. Que reste-t-il de temps pour acquérir la connaissance de tout ce qui est connaissable, si l'on déduit les heures passées à manger, à boire et à prendre les récréations nécessaires? Ceux même dont les premières nécessités sont satisfaites, passent la moitié de leur vie à se nourrir, à dormir, à donner des soins à leur toilette. De cette moitié, il faut encore déduire un tiers pour les maladies ou les soins qu'ils donnent aux malades qui leur sont chers, pour les voyages et les tracas de toute sorte, qui rendent impraticable l'évolution intellectuelle. On doit encore réduire le temps qui reste, d'une vingtaine d'années environ, pendant lesquelles le cerveau nervo-physique n'est pas suffisamment évolué pour servir pleinement à une mentalité même développée, parce que l'âme des sens domine la mentalité. De sorte que les rares hommes qui atteignent cent vingt années en ont à peine trente quatre pour évoluer leur intelligence et acquérir la connaissance de tout ce qui est connaissable, qui, seule, permet de trouver les moyens de préserver le degré nervo-physique.

— Il y en a, dit quelqu'un, qui soutiennent que le corps, en son état actuel, n'est pas organisé pour être immortel. Que pensez-vous de cette nouvelle doctrine?

— La conservation du corps dépend de sa rénovation par une sustentation efficace, de sorte que le cerveau et les organes des sens peuvent continuellement évoluer vers le perfectionnement et ainsi collaborer de plus en plus utilement avec les états et dégrés plus raréfiés de l'Intelligence.

S'il en était ainsi, il n'est pas douteux que la mentalité des hommes entrerait en rapport avec les habitants des états d'Intelligence, et pourrait travailler avec eux au perfectionnement cosmique. Ainsi, comprenant l'importance de l'intégrité de l'être, l'homme, non seulement trouverait

le moyen de préserver le corps tel qu'il est actuellement, mais serait encore capable de restituer le véritable état ou degré physique dont Kahi et Kahie furent dépouillés. L'homme alors serait immortel sur terre, et dans tous les états et degrés de son être. A cette rénovation il n'y a d'autre barrière que l'ignorance ; le corps, considéré au point de vue le plus matériel, est une machine vivante qui peut être continuellement renouvelée ; elle ne perd sa force motrice que parce que son possesseur ignore les moyens de lui fournir ce qui lui manque d'énergie.

— Quelques-uns, remarquèrent certains Mages, soutiennent que le corps n'est qu'une machine, et qu'en dehors de son mécanisme, il n'y a rien.

— Et le mécanicien? dit Abd.

— Il est reçu que certains hommes, forcés de subir la transition ou perte de l'état nervo-physique, ont pu, sous certaines conditions, conserver intacts leurs degrés mental, psychique et nerveux de l'état physique et les ont ainsi revêtus d'un corps matériel. Cela est-il probable ou même possible?

— Qu'y a-t-il d'improbable à cela, répondit Abd, puisque la matérialité permettant de construire ce corps abonde, et que nous voyons chaque jour s'en construire des formes individuelles, depuis la simple cellule jusqu'à celles variées et composées de l'homme le plus évolué. On peut facilement comprendre qu'un homme effectue en pleine conscience, par sa propre volonté, par sa puissance et sa connaissance, ce que nous voyons réaliser chaque jour par ce qu'on nomme vaguement la loi naturelle. Il n'y a là rien qui puisse étonner même un néophyte de première année ; mais, de même que tant d'autres connaissances du passé, cet art est devenu à peu près occulte.

— Il est reçu, dirent encore quelques-uns, que certains habitants des états plus raréfiés, et spécialement d'Intelligence libre ont autrefois touché de temps en temps aux sphères du royaume sphérique matériel et se sont revêtus de manière à être des hommes véritables. D'autres pré-

tendent que, bien qu'ils eussent la forme et la similitude de l'homme, ils n'étaient perçus que par les sensitifs, soit qu'ils aient pu prendre temporairement la forme matérielle grâce aux effluves, soit grâce à l'extériorisation de ces sensitifs. Que pensez-vous de cela?

— Je ne vois pas, ce qui empêcherait les Intelligences de se revêtir de la matérialité partout surabondante, ni pourquoi ils ne refuseraient pas l'imparfait, choisissant le parfait, de manière à se former un corps glorieux et immortel. Quant à cette matérialisation aux dépens de l'homme, je constate que ceux qui agissent ainsi appartiennent à l'hostile, sinon consciemment, du moins en fait : ceux qui ne sont pas hommes et font ainsi sapent la vitalité de l'homme, et en vivent à la façon des parasites, qui dérobent aux autres leur force vitale.

— La plupart du temps, dit quelqu'un, l'homme non évolué sert l'hostile, non par méchanceté, mais par ignorance.

Tandis que le Mage parlait ainsi, un repos et un bien-être jusqu'alors inconnus de tous s'étaient répandus sur l'assemblée. Regardant vers la mer, ils virent quelqu'un qui marchait sur les eaux et qui s'arrêta non loin du rivage. C'était Vofhi.

— J'ai entendu vos paroles, dit-il. Vous êtes des Mages, et chez vous on s'attend à retrouver la sagesse. Puisque les peuples ne peuvent, par aucun moyen, comprendre la langue sacrée, ni recevoir ce qui est pour nous, sauf pour nous, occulte, *donnez leur de la lumière.*

— Cette divulgation, objecta un des plus grands en puissance, cette divulgation de la lumière à ceux qui sont habitués à l'obscurité, ou pour le mieux au crépuscule, ne peut-elle les éblouir, et peut-être les aveugler?

— Personne n'exige de vous, répliqua Vofhi, que vous soyez comme des étourdis qui portent des flambeaux, et courent çà et là en jetant la clarté aux visages des habitants. Mais, vous pouvez placer la lumière sur une hauteur, afin que quiconque le veut et le peut, puisse monter

vers elle, et que ceux qui le préfèrent demeurent dans les ténèbres. En outre, pour les Néophytes et pour les Initiés, n'y a t-il pas parmi vous ceux qui comprennent les voiles ?

— Nous ne saisissons pas la signification de vos paroles.

— Dans cette confession, il y a beaucoup de tristesse. Ecoutez donc : La langue sacrée est une et immuable, comme la connaissance cosmique qu'elle enveloppe. Les hommes peuvent venir et s'en aller ; les nations peuvent s'élever et crouler ; invisibles ou incarnés, les hostiles peuvent régner ou gouverner dans les hauts lieux, les lois peuvent se transformer, les mers remplacer les montagnes, et les montagnes sortir des eaux profondes ; ceux qui gardent la Connaissance Cosmique peuvent être forcés de se cacher sous l'apparence d'humbles artisans, ou de fuir en des lieux solitaires pour échapper aux hostiles : toute choses peuvent changer et disparaître : la Vérité est immuable, éternelle, et l'homme peut l'approfondir. S'il n'en était pas ainsi, la vérité ne serait jamais cosmique. Dans le passé, il y a toujours eu, en tous pays, des sages qui ont traduit tout ce qui leur semblait utile pour évoluer l'intelligence des Initiés, en une langue qui leur fut familière, ne voilant cette connaissance que dans la limite où la Charité l'exigeait. S'il n'en est point parmi vous qui puissent le faire, quelle est votre raison d'être ?

— Les temps sont dangereux et troublés, répondirent-ils. Notre pensée a été la suivante : Il vaut mieux rester silencieux, car si nous divulguons la lumière, si prudemment que cela soit, ceux que l'hostile obsède ou influence seront fous de rage contre nous. Si nous pouvons sauver notre vie, nous deviendrons un objet de haine ; on nous évitera comme des pestiférés.

— Celui qui place sa personnalité avant la cause pour laquelle il vit, est indigne de la connaissance, répliqua Vofhi. Et s'approchant d'un de ceux qui avaient ainsi parlé, il toucha son front de son doigt et ajouta : « En est-il un seul, parmi vous, qui désire, à n'importe quel prix, sauf celui de la vie, manifester la lumière ? »

Mais tous restèrent silencieux. Il y eut alors un mouvement dans l'assemblée, et Vofhi vit un très jeune homme vêtu d'un vieux vêtement blanc, qui s'efforçait de traverser la foule pour arriver à Vofhi. Mais les Mages l'en empêchaient.

— Laissez-le passer, dit Vofhi.

Et, quand il fut devant Vofhi, on put voir que les sandales de l'adolescent étaient usées, et que l'empreinte de ses pas était tachée de sang.

— Que désirez-vous? dit Vofhi.

— Donnez-moi l'autorité et bénissez-moi, répondit-il, ô vous qui êtes un avec Chi. Ainsi je serai capable de manifester la lumière, de même que je suis prêt à le faire.

— En quelle langue, parmi les quatre secondaires, révélerez-vous ce qu'on peut révéler de la langue sacrée ?

— Tout d'abord, en la vôtre, assurément, puisque c'est vous qui m'avez appelé. Ensuite, dans celle qu'il vous plaira ; en cela, je suivrai vos ordres.

Vofhi lui prit la main et l'emmena à l'écart: « Parlez-moi dans la langue sacrée une et immuable. »

Et l'adolescent, parlant dans la langue sacrée, lui répondit :

« Quand la chaîne de l'être intégral sera comme un cercle dans lequel il n'y a aucune division, ce qu'on appelle l'Impersonnel sera la *Personnalité Cosmique.* »

Vofhi serra le jeune étranger dans ses bras, et tous les deux rentrèrent dans le palais royal.

Les Mages se regardèrent les uns les autres avec étonnement et attendirent en silence. Puis l'un d'eux dit : « Vofhi ne reviendra pas, car les ombres de la nuit tombent. A-t-il agi par mépris pour nous, ou veut-il nous donner le temps de réfléchir ? »

— Vofhi, répliqua Abd, ne méprise personne, mais il n'attend point d'eau des puits desséchés. Dans sa joie de rencontrer ce jeune homme, il a oublié, pour le moment, votre existence.

— Quel est-il donc, demanda l'un deux, celui qui a

voyagé de loin avec son vêtement usé et ses sandales déchirées, et dont les empreintes étaient tachées de sang ?

— C'est celui qui n'a trouvé sur la terre aucun lieu de repos ; et pourtant il chercha parmi vous un refuge avec des larmes et des supplications.

— Nous n'avons jamais refusé l'hospitalité aux Mages. Doit-on attendre de nous que nous recevions à bras ouverts tout mendiant voyageur ?

— Avez-vous donc oublié, ou ignorez-vous ce qui est reçu : « L'Initié est parmi vous comme un serviteur ! »

Alors les Mages retournèrent chez eux, et quelques-uns se disaient avec tristesse :

« C'est le Keves. Il a été parmi nous, et nous ne l'avons pas connu ! »

Le lendemain, quand celui qui servait Vofhi lui raconta la douleur d'un petit nombre des Mages, Vofhi leur fit dire : « Ne soyez point attristés ; prenez plutôt courage et soyez pleins d'espoir ! Prenez garde que les croyances, conventions et coutumes n'obscurcissent la lumière divine qui est en vous et n'amoindrissent vos facultés de sentientation. Ne jugez point sur l'apparence, mais par la connaissance. Regardez ce qu'est un homme et non ce qu'il paraît être : Une prestance imposante n'est pas un mérite. Elle est naturelle à quelques-uns dès leur enfance. De même une haute position héréditaire, qui n'implique aucune responsabilité, est d'un mérite nul. Mais celui qui remplit son devoir, là comme ailleurs, est méritant. Quant aux hautes situations qui ne sont données ni par l'hérédité, ni par le talent, on peut les acheter pour de l'or, comme on achète un champ ou toute autre chose. Les beaux vêtements ne sont-ils pas à la portée de tous ceux qui peuvent les acheter ou les voler ? Si, en somptueux apparat, était venu l'adolescent, vous lui auriez fait place, et même il ne se serait approché qu'appuyé sur l'épaule du plus grand d'entre vous. Mais parce qu'il est venu comme un pauvre, vous lui barriez le chemin et vous vous êtes ainsi préparé votre propre douleur ».

Les Mages se réconfortèrent et dirent à celui qui servait Vofhi :

« Vofhi est toujours doux comme la pluie du ciel qui rafraîchit les plantes flétries et altérées, et ferme comme la lumière de l'étoile du nord qui, sur terre et sur mer, guide le voyageur. Il est puissant, mais sa puissance est voilée par la tendresse, comme le soleil d'été par les brumes du matin ! »

Certains Mages firent dire à Vofhi : « Nous brûlons du désir d'entendre l'Initié. »

Vofhi leur fit répondre : « Il repose avec moi. » Comme ils insistaient : « Les Initiés parlent peu et font beaucoup ! »

En ce temps là, c'est-à-dire pendant le repos de l'Initié, un jeune homme inconnu fut avec les Mages de bonne volonté. Ils lui dirent un soir :

« Nous devinons que vous êtes le précurseur du Keves. Parlez-nous, car nous voudrions apprendre de vous la sagesse. »

— De quoi vous parlerai-je ?

— De l'homme dans ses rapports avec le visible et l'invisible.

— Je ne suis qu'un canal de la source de la sagesse. Je ne suis pas cette source, et, par moi-même, je ne fais rien. Dites-moi d'abord ce que vous savez ou concevez de l'homme.

— Qu'il en soit selon votre désir ! Nous soutenons que l'homme est composé. Ses sens sont au nombre de douze : le toucher ; le goût et l'odorat qui sont en affinité telle, que quelques-uns les considèrent comme la duelle évolution d'un seul sens ; l'ouïe, la vue, la clairaudience, la clairvoyance, la clairsentience, l'intuition, la prévoyance, la prédilection et la prédiliction.

Chaque cellule individuelle a son nucléus, son nucléolus et son nucléolinus, qui sont les sièges de ses degrés d'être nerveux, psychique et mental.

Mais, en la plupart de ces cellules individuelles ces degrés, de même que dans tout le royaume infini de l'évolu-

tion, restent partiellement et imparfaitement évoluées : les plus parfaites par leurs degrés et l'évolution de leurs capacités et aptitudes se groupent selon leur rang, et prennent leurs places, en ordre, dans la construction composée et merveilleuse que nous appelons homme. Les plus perfectionnées se groupent dans le ras ou tête et forment le cerveau compliqué et convoluté, qui est en communication directe, par ses prolongements, avec les organes des sens physico-nerveux. Les degrés nervo-physique, nerveux, psychique, et mental ont leurs degrés d'être intermédiaires.

Les organes des sens du toucher, du goût, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue sont les intermédiaires par lesquels l'homme actuel prend conscience de son entourage nervo-physique. Sans eux la terre et tout ce qui s'y trouve n'existeraient pas pour lui. Le sens de l'intuition appartient au degré psycho-nerveux ; par son évolution l'homme devient conscient des degrés d'être plus raréfiés ; c'est par lui qu'il sentiente ce que, dans son entourage, ses sens matériels sont impuissants à sentientier.

L'éveil du sens de l'intuition a pour effet immédiat de produire une certaine excitation des degrés psycho-nerveux du toucher, de l'odorat, de l'ouïe et de la vue, soit collectivement, soit d'un ou de plusieurs de ces sens avec lesquels la mentalité a le plus d'affinité. Ainsi, si la mentalité est en plein rapport avec tous les organes des sens matériels, tous éprouvent également cette excitation qui peut être comparée à celle du monde organique stationnaire, lorsque la sève monte, au printemps. L'homme dont les sens sont ainsi vivifiés acquerra une nouvelle expérience de sensations. Si, au contraire, il n'y a pas équilibre dans le rapport de la mentalité et des sens, l'excitation ne porte que sur le ou les sens avec lesquels la mentalité est le plus en affinité.

Cet éveil, quand il affecte le goût et l'odorat, les évolue vers la prédilection, c'est-à-dire vers une préconscience de ce qui est bienfaisant ou nuisible pour l'individu, et souvent pour ceux avec qui il est en affinité.

Ainsi, dans le passé, il est relaté qu'en certain initié se trouvait le pouvoir d'éveiller les sens latents de l'homme, de même que, dans l'atmosphère, il y a des constituants que les rayons du soleil rendent incandescents et qui éveillent la force latente des germes ; un chef envoya chercher ce voyant pour bénir son premier-né peu après l'époque de sa conception ; il s'écria : « La femme a conçu et t'enfantera un fils. Cet enfant sera comme Dieu au milieu de nous car il saura pour lui-même et pour les siens refuser ce qui est mauvais et choisir ce qui est bon ».

On trouve aussi très fréquemment dans les anciens registres, à propos de ceux qui furent grands, très honorés ou très aimés, des expressions comme celles-ci : « Sa présence est comme une douce saveur. Tout son vêtement est pour l'odorat comme de rares arômes ». Souvent aussi, le parfum du vêtement du premier-né est mentionné.

La phrase du voyant au mage-roi signifie : « Ta passive c'est-à-dire celle qui est comme toi-même et en dualité d'être avec toi, concevra et enfantera un fils ; et il sera comme Dieu avec nous ; il sera soutenu par la quintessence des mondes minéral et végétal ; c'est-à-dire ses organes nervo-physiques du goût et de l'odorat seront évolués de manière à pouvoir manifester leurs degrés d'être plus raréfiés ; autrement dit, au moyen de son sens de prédilection cet enfant pourra pour lui-même et pour son peuple, refuser le mal et choisir le bien non seulement dans ce qui est matériel et perceptible mais encore dans ce qui est plus raréfié et invisible ».

« Il est comme un douce saveur » signifie que par le développement du sens de la prédilection l'enfant sera comme une douce saveur, psychiquement ou mentalement.

L'expression : « Tout son vêtement est comme des arômes rares » veut dire que son vêtement, ou aura, dans tous ses états d'être, est comme un précieux parfum grâce au développement de son sens de prédilection. Autrefois le mot vêtement était fréquemment employé dans le sens d'aura.

De même le vêtement, l'aura du premier-né se distingue des autres auras, parce que le premier-né est, par hérédité, le premier fruit de l'union de l'activité et de la passivité, réalisant l'équilibre.

— Le fait que la deuxième formation ou second-né prend souvent la place du premier est difficile à expliquer, remarqua un des Mages.

— Le premier-né est, en général, conçu avant que l'actif et la passive se soient reposés dans le sommeil de l'assimilation et souvent il est conçu dans le trouble de l'excitation.

A la formation ou conception du second, l'actif et la passive ont eu le temps de s'assimiler ; l'enfant est alors généralement conçu ou formé dans le calme et la quiétude.

— Qu'il est beau le repos, dit le jeune homme, qu'il est beau le repos, même dans l'activité ! Il n'est pas étonnant qu'elle soit reçue comme une prophétie la parole d'un des plus grands touchant le perfectionnement de l'homme après la restitution : « Son repos sera glorieux ! »

— De même, continua le Mage, de même que les sens du goût et de l'odorat s'évoluent à la prédilection, de même le sens de l'ouïe se perfectionne en clairaudience, la vue en clairvoyance et prévoyance, et le toucher, sens primaire et universel, en prédiliction. Cette évolution des capacités et aptitudes des sens se comprend aisément, même dans les plus matériels degrés de densité. L'habile musicien entend des sons que les autres n'entendent pas. L'artiste peintre voit des formes, des couleurs, des lumières et des ombres que les autres ne voient pas. Les aveugles-nés distinguent avec le tact ce qui reste inappréciable à d'autres. Il en est de même pour les sens nerveux, psychiques et mentaux : tous peuvent être développés comme les sens physiques. Dans l'ordre, ils ne forment qu'un tout. De même que le degré nervo-physique a ses sens ; de même le degré nerveux a les siens, et ainsi pour les degrés psychique et mental.

La clairaudience n'est que l'éveil à l'activité efficace du

sens de l'ouïe dans les degrés nerveux, psychique et mental et l'aptitude qui en résulte d'entendre dans ces trois degrés de raréfaction.

La voyance ou clairvoyance est une évolution semblable de la vue.

La prévoyance est un effet de la clairsentience, c'est-à-dire du développement des autres sens. Dans tous les temps les prévoyants furent comptés parmi les plus grands et les plus rares des sensitifs, et c'est à juste titre; quelques-uns lisent l'avenir comme un rouleau ouvert, et de la sorte ont pu avertir leurs semblables des calamités qui les menaçaient, leur permettant, s'ils ont la puissance et la connaissance requises, de les détourner d'eux. De même que le berger, veillant sur ses troupeaux dans les montagnes, loin de tout lieu d'abri, apprend à prévoir l'approche de l'orage, à des signes que les autres ne connaissent point, de même le prévoyant apprend à discerner l'avenir, à des indications qui pour d'autres restent occultes.

— Dans le passé, s'exclama le jeune homme, il est dit : « Bienheureux le Nebi dont le désir est avec la joie, et dont la volonté est avec la victoire: car sa présence même est la bénédiction ». Celui qui parlait ainsi savait ce qu'il disait: de même que certains éléments des émanations solaires en rencontrant les nuages chargés d'orage, ont le pouvoir de les dissiper, ainsi les forces du Nebi qui possède connaissance et puissance, dont le désir est avec la joie, et la volonté avec la victoire, peuvent disperser les nuages de dangers et de calamités qui menacent l'homme, et détruire les armées de l'hostile qui s'avancent contre lui.

— Le sens de la prédiliction, qui est pour les degrés d'être psychique et mental ce que le sens évolué du toucher est pour les degrés nerveux et nervo-physique, est le plus rare et le plus précieux de tous. Le toucher est l'aleph des sens ; la prédiliction en est le ia, et ce sens, dûment évolué dans les degrés d'être psychique et mental, a pour résultat le bonheur, le progrès et le bien-être de l'homme qui le possède et de tous ceux qui se fient à sa conduite, parce qu'il

sentiente à l'avance tout ce qui est en affinité, tout ce qui est capable de fournir le moyen de ce bonheur, progrès et bien-être général. Ainsi, pathétiquement, spirituellement, intellectuellement et vitalement, ce sens prépare des voies agréables et droites, et des ports de refuge, guidant l'homme à travers la mer de la vie comme la boussole guide le marin, pendant le calme et la tempête.

— Il suffit, dit celui qui était de l'INITIÉ. L'homme, ainsi éveillé à la connaissance et à la possibilité d'un perfectionnement sans fin, sera pénétré par la sentientation de sa place prééminente dans le cosmos de l'être. Il relèvera sa tête penchée et fortifiera ses faibles genoux. Et comme un vainqueur qui a résisté jusqu'à la dernière goutte de son sang, l'homme malgré les croyances, les cultes, les conventions de l'hostile, ouvrira ses yeux las, et, voyant en soi la divine, l'impérissable, l'éternelle lumière, proclamera à voix haute la vérité glorieuse et immuable, voilée depuis si longtemps par l'hostile : « L'homme est le perfectionnement du Cosmos, le lien entre la densité la plus difficile à pénétrer, bien que capable de tout recevoir, et l'Impénétrable, qui peut tout pénétrer. Et maintenant notre espérance est pleine d'immortalité ! »

Puis il ne fut plus trouvé au milieu d'eux. Et ils se disaient les uns aux autres : « C'est nous qui avons parlé. Mais lui, n'a ouvert la bouche que pour Bénir. Assurément il est du Keves. »

*
* *

La deuxième nuit que l'Initié passa au palais de Vofhi était calme et silencieuse. L'Initié s'était étendu, et Vofhi se tenait debout auprès de sa couche. Il n'y avait point d'autre lumière que celle des étoiles, et nul autre son que la voix des vagues se brisant sur le rivage. L'air était doux et frais, chargé par les fleurs des parfums qui lui donnent une douce saveur.

— Je voudrais, murmura Vofhi, que vous restiez tou-

jours près de moi. En votre présence il y a la vie et la lumière.

— Nous étions las, dit l'Initié, et vous nous avez donné le repos.

— Permettez que je sois votre repos. J'abandonnerai tout et vous suivrai.

— Vous ne vous appartenez point. Votre être individuel a couté la séparation de l'être de Chi ; un gouverneur ne vit point pour soi, mais pour diffuser ses forces en vue du bien-être de son peuple.

— Restez avec moi sept jours de plus que vous ne l'avez promis. J'ai tant besoin de vous... Dix n'est-il pas le symbole de la perfection ?

— A l'aube du troisième jour, nous devons nous lever et partir ; il est nécessaire que nous voyagions de cité en cité, par toute la terre, afin que, ça et là, un homme puisse nous recevoir.

— Auquel vous, qui êtes un avec le Divin Holocauste, donniez le pouvoir de le manifester devant l'Eternel. Comme le bon berger, chaque jour, vous offrez votre vie pour le troupeau.

— Dans peu de temps nous ne serons plus avec vous. Demandez-nous donc ce qu'il vous plaira.

— Je suis comme un homme altéré, debout devant plusieurs sources, et ne sachant à laquelle boire.

— Vous êtes le centre et la source des forces de votre peuple. Buvez donc de celle qui sera pour eux comme les eaux du réconfort : quand elles débordent, les pâturages verts poussent, c'est-à-dire la sustentation vitale : les humbles, qui se penchent pour s'en nourrir, et qui boivent cette eau, vivent à jamais.

— Puisque la transformation rétrograde du degré nervo-physique de l'état physique est, malgré tous nos efforts, presque universelle, faites-moi savoir, je vous prie, le moyen le plus efficace pour conserver le degré d'être nerveux lorsqu'il a été obligé de quitter son habitation ruinée. C'est là la connaissance qui nous réconfortera le

mieux, car la séparation de ceux qui sont comme une partie de notre propre être est la plus grande de toutes les douleurs.

— Vous avez bien parlé. Quand la transformation rétrograde du degré nervo-physique approche, faites remplir d'eau pure, où vous ferez dissoudre du sel gemme, un grand vaisseau d'or ou de bois élevé sur quatre pieds faits de boules de cristal, et faites-le poser sur le plancher de la chambre. Ceux, avec qui le malade est en affinité, formeront un cercle, enfermant à la fois la couche où il gît et le vaisseau plein d'eau. Que tous alors désirent et veulent que le degré d'être nerveux qui est maintenant l'enveloppe extérieure, qui, tant qu'elle reste intacte, protège tous les états d'être raréfiés, entre dans l'eau. Ayez soin que la bouche du corps nervo-physique soit parfaitement close ; faites apporter le corps en un lieu souterrain préparé pour la réception de ceux qui semblent être sans vie, et où d'habiles veilleurs sont sans cesse sur leurs gardes. Le corps sera étendu dans l'eau conservatrice, en ayant soin de lui laisser de l'air par un tube fixé aux narines. Laissez alors ceux qui ont le plus d'affinité avec celui dont l'être est entièrement ou partiellement séparé prendre leurs places autour du vaisseau rempli d'eau, assis par terre de manière à ce que leurs têtes soient juste au-dessus des eaux, dans lesquelles ils infuseront, autant qu'il est compatible avec leur propre conservation, leurs forces pathétique et vitale. Ces veilleurs doivent être sustentés en forces vitale et pathétique par des gens choisis, avec qui ils sont en affinité et fortifiés par une alimentation riche et choisie. Autour de ce cercle, faites placer un cercle extérieur, ou tout au moins, quatre personne se tenant au Sud-Est, au Nord-Est, au Sud-Ouest et au Nord-Ouest, capables de protéger contre les hostiles grands ou petits.

Ces protecteurs doivent être nommés en accord avec le rang psychique et l'évolution de celui qui a subi entièrement ou partiellement la séparation d'être.

L'ignorance générale en cette matière et le manque d'hu-

milité personnelle a prévalu au point que certains, qui se croient et sont considérés comme molestés par les hostiles, quand leur existence individuelle n'est même pas perçue par eux, appellent pour les protéger des hommes de valeur qui gaspillent ainsi en pure perte leur temps et leurs forces précieuses, qui seraient ailleurs inestimables. Un général ne quitte pas son poste pour attaquer un simple soldat. De tels désordres font de l'humanité un sujet de risée pour l'hostile. Si celui dont l'être a subi la transition est en dualité d'être et que celui qui reste dans l'intégrité de l'être soit assez développé pour posséder une aura protectrice ou sustentatrice, qu'il se repose, bien sustenté, avec l'ardent désir pathétique que le degré d'être nerveux, s'il est entièrement séparé du corps nervo-physique, entre dans l'aura qui lui est préparée. S'il n'y a pas une telle dualité d'être, la personne ayant le plus d'affinité avec celui qui vient d'être séparé, doit être choisie pour cette réception. Un fils, s'il a les qualités requises, est, en pareil cas, le plus apte à remplir cet office. Le désir d'avoir un fils, la haute estime en laquelle était tenu le premier-né parmi les Initiés, tenaient en grande partie à l'aide qu'un fils bien-aimé dûment évolué pouvait rendre à son père, à toute sa famille, et même à sa race, après leur transition.

De grands honneurs étaient aussi rendus à la passive qui était qualifiée par ses capacités et sa volonté pour protéger ainsi celui à qui elle appartenait. Ce sont elles dont il a été dit : « Ce sont des veuves, en vérité. » Quant à ce qui concerne le corps nervo-physique, toutes les trois heures, le mouvement mécanique du cœur et de la respiration doivent être essayés avec soin, et à la fin du huitième jour seulement, s'il n'y a aucun signe de vie, le corps immergé doit être transporté à son dernier lieu de repos, tandis qu'on permet au corps nerveux, désormais le plus dense enveloppement de l'être intégral, d'entrer dans l'aura protectrice et sustentatrice qu'on lui a préparée.

Quant à la séparation partielle, qui, par le manque de puissance et de connaissance, dégénère en notre temps de

plus en plus fréquemment en séparation complète, il faut suivre la méthode déjà indiquée : des voyants, dignes de confiance, éprouvés, ont vu souvent le corps nerveux entrer dans les eaux préparées pour le recevoir et y demeurer parfois en repos, mais assez souvent dans un état d'anxiété et de vigilance. Ils l'ont aussi quelquefois vu rentrer dans le corps nervo-physique, dans lequel l'action mécanique avait partiellement conservé le pouls et la respiration.

Dans ce cas il ne faut jamais oublier la règle suivante : le corps nervo-physique restauré doit être apporté dans le cercle intérieur qui garde le corps nerveux, et il ne faut point permettre à ce corps nerveux de quitter les eaux pour rentrer dans le corps nervo-physique, parce qu'en faisant ainsi, ce dernier peut être spolié ou même approprié par un hostile.

Il est essentiel que ceux qui donnent protection et sustentation au corps nerveux, c'est-à-dire à l'être dépouillé de son enveloppe la plus dense, possèdent non seulement la puissance protectrice et sustentatrice, mais aussi la rectitude et le pathétisme, et qu'ils comprennent la grave responsabilité qui leur incombe, pour bien accomplir leur charge sacrée, et ne point porter une des plus graves atteintes qu'il soit possible à la loi de charité.

Cette rectitude est si essentielle, que, par le passé, on ne permettait qu'à des hommes sûrs et éprouvés de se dévouer hiérarchiquement à cette œuvre. Il n'y avait point d'ordre plus hautement estimé, et dans lequel il fut plus difficile d'entrer, que celui des enfants de Rectitude.

— Je sens, dit Vofhi, que c'est la restauration de cet ordre qui enlèvera son aiguillon à la soi-disant mortalité.

Il y eut quelques instants de silence, pendant lesquels Vofhi donnait de la vitalité à l'Initié appuyé sur sa poitrine. Vofhi reprit :

« Cette conservation des degrés d'être nervo-physique et nerveux est de la plus grande importance.

Toutefois même quand la spoliation du degré d'être

nerveux a lieu, le degré psychique demeure ; on prétend que les Enfants de Rectitude avaient le pouvoir de conserver le degré mental de l'état physique. Nous voudrions savoir votre avis au sujet de cette préservation. »

— Qu'une telle conservation soit possible, répondit l'Initié, il n'y a pas à en douter.

Nous avons vu nous-mêmes la forme du degré mental, ressemblant à un cerveau avec ses fines circonvolutions et d'une riche couleur bleue, entrer et demeurer dans l'aura de l'homme.

Nous avons vu aussi des formes semblables, d'une claire radiance saphirine et d'un grand éclat, entrer, demeurer, et même être revêtues dans une aura humaine, évoluée d'une manière rare. En outre...

Vofhi s'étendit sur sa couche, et l'Initié reposant sur la poitrine du grand occultiste dormait du sommeil de repos et de rafraîchissement. Quand vint le temps froid qui précède l'aube du jour, Vofhi dormait aussi. L'Initié se leva doucement, et se remit en route, en silence. Vofhi ne s'éveilla qu'à l'aube du troisième jour.

*
* *

Quand Vofhi apparut parmi les Mages, les principaux voyants demandèrent à leurs confrères : « Ne voyez-vous aucun changement en notre chef ou autour de lui ? »

— Une autre aura, blanche comme la neige amoncelée dans l'ombre, nuancée de carmin clair, se mélange comme par affinité avec l'aura cramoisie et violette de Vofhi.

— Ce mélange de carmin avec le cramoisi, et le violet formé lui-même par l'union du bleu de la mentalité avec le cramoisi du degré nervo-physique est très rare et fort utile : Dans l'union par affinité du degré physique avec le degré mental, se trouve la puissance sur la matérialité de densité azerte ; le carmin indique que cette puissance s'étend au degré nerveux. Nous verrons bientôt des choses nouvelles et merveilleuses !

— Nous ne comprenons pas l'aura qui semble de la neige dans l'ombre... n'est-ce point là la couleur distinctive de l'État de l'esprit ou de l'équilibre dans la dualité d'être.

— Cette blancheur n'est pas celle de l'Esprit, mais celle du parfait équilibre.

C'est l'aura de l'INITIÉ en repos profond. Si nous devinons juste, cette aura de pure blancheur ne demeurera pas d'une manière permanente ; elle s'attardera quelque temps encore dans l'aura de Vofhi comme la lumière s'attarde encore au ciel après le coucher du soleil ; le carmin seul restera.

D'autres Mages s'assemblèrent autour d'eux, écoutant leurs discours ; un voyant questionna l'un des Mages : « Vous qui avez une grande connaissance des auras, dites-nous quelles sont les propriétés de cette aura de Vofhi. »

—Jamais, répondit le Mage, dans aucune aura je n'ai vu ce mélange du carmin. Mais il est reçu qu'un des descendants de Foerhan acquit une aura semblable, après avoir rencontré, pendant un voyage, un jeune étranger, et s'être reposé près de lui pendant quelque temps. Il est reçu que, dans cette aura, tous ceux qui étaient en affinité avec lui, même sans qu'il les connût, pouvaient se reposer, après avoir quitté leur corps nervo-physique ; sa puissance se fortifia tellement par l'expérience, qu'il put non seulement abriter ceux qui cherchaient un refuge auprès de lui, mais encore les revêtir de sorte qu'ils vivaient sur terre comme des hommes véritables. En outre, lorsqu'il y en eut dans son aura, pourtant très étendue, un si grand nombre qu'elle n'en pouvait plus contenir, il réussit après quelques essais à transférer cette puissance à d'autres, aptes à cela par leurs capacités, leur volonté et leur désir.

Pendant cet entretien Vofhi s'était approché. Quand il entendit leurs assertions, il fut transfiguré de joie. Le jour suivant, il envoya chercher le plus grand des voyants connus, et quand celui-ci eut confirmé les déclarations des autres, Vofhi s'écria :

« Le désir de ma vie m'a été accordé ! Moi, un homme, je serai comme un lieu où se cacher du vent, un abri contre la tempête, un frais ombrage au milieu de la chaleur brûlante pour tous les petits qui viendront chercher en mon aura la vie ! C'est l'INITIÉ qui a fait pour moi cette grande chose. »

Et le grand occultiste voila son visage de ses mains, et ceux qui étaient autour de lui pouvaient voir ses larmes tomber une à une sur son vêtement d'or ; ils s'en étonnaient, disant : « Dans les temps de grande souffrance et d'épreuve, notre chef est demeuré calme, et maintenant, la joie le fait pleurer comme un enfant ! »

— Cela n'est pas étonnant, répliqua le voyant. Ce temps est relativement tranquille, mais nous savons qu'une des émanations du chef Hostile est cachée parmi nous : à tout moment elle peut se manifester et la lutte recommencera. Ceux qui en évoluant leur personnalité deviennent aptes à se perpétuer, trouveront après la transition un abri sûr dans l'aura de Vofhi et peut-être dans l'aura de ceux à qui il transférera sa puissance. Ainsi l'aiguillon de l'hostile est arraché, l'amertume de la séparation de l'être est adoucie !

Dès qu'il fut capable de transférer l'aura protectrice, Vofhi envoya à Aun et à Nefdi, à Nimred et à Oannès, ainsi qu'aux chefs de tous pays, des messagers pour leur dire : « Dès que vous le pourrez, je vous prie de venir près de moi pour une affaire qui concerne le bien commun. »

C'est ainsi que les plus grands de la terre se rendirent auprès de Vofhi. Il transféra d'abord son aura à Aun et à Nefdi. Quand il voulut le faire pour Nimred, il constata que son aura ne pouvait la recevoir et la transmit à Aubis, fils de Nimred et de Nechohaba. Personne ne s'en étonna, car on savait que l'être de Nimred avait été partiellement assujetti à l'hostile ; mais lorsqu'Oannès fut venu et que Vofhi ne put lui transférer son aura, ce fut une stupéfaction générale : « Comment cela peut-il se faire, se disait-on ; Oannès a toujours été lui-même. »

Aoual proposa alors de se reposer pour résoudre et percer cet apparent mystère. Quelque temps après il dit :

« L'aura de Vofhi ne peut être reçue par celle d'Oannès, parce qu'il manque de dualité dans ses degrés d'être physique. Il n'est point parfait en lui-même. Chi façonna ses quatre émanations, pour leur partager son empire, parce qu'il sentait la vitalité diminuer en lui. Bara fut le premier émané, puis Brahma, et Vofhi vint le troisième. Il les façonna tous trois actifs et passifs en eux-mêmes, à sa similitude. Mais quand il eut la conception de former Oannès, il constata que s'il émettait encore de la passivité, ce serait pour lui-même la cause d'une trop grande perte, qui abrégerait sa vie. La préservation de soi-même, qui est l'arme de la charité, a la préséance sur toutes les autres lois. Aussi forma-t-il Oannès à la similitude de Kahi, séparé de sa passivité. Ce n'est donc pas parce qu'il y a quelque faute en Oannès, qu'il ne peut recevoir cette aura, mais seulement parce qu'il attend la venue de la passive avec laquelle il sera comme un seul être. »

— Cela est très grave, reprit Vofhi, et nous voudrions y remédier. Car, si des temps troublés survenaient, il y aurait un domaine où ceux qui subiraient la transition ne pourraient trouver de refuge. Si grande que puisse être l'affinité intégrale, chaque peuple a une affinité spéciale pour son propre chef, qui est comme la tête et le cœur des siens.

Nefdi demeura quelque temps comme absorbé dans sa pensée, puis il prit à part Aoual : « Cette passive, lui dit-il, pourrait être longue à venir : elle est grande, en vérité, celle qui est en affinité avec Oannès ! Lorsque, sans votre protection et suivant vos conseils, j'eus attiré à moi Devo, ma première émanation, après qu'il eut rappelé à lui sa première émanation, ce qui me manquait de passivité me fut restitué, de sorte qu'en mon être actuel je suis équilibré. »

— Je devine votre pensée répondit Aoual.

Et saluant les chefs, il sortit.

*
* *

Mavb l'Immortelle reposait dans la vaste et puissante source qui s'élève dans l'empire d'Abiad. Tandis qu'Esral, à qui jadis Aoual avait envoyé des racines, oignons et graines de toutes sortes, pour revêtir les flancs des montagnes d'êtres stationnaires propres à la sustentation, reposait au bord des eaux, Mavb lui dit :

« Avertissez Abiad, qui vous a donné l'être, qu'il se lève et se rende aussitôt au royaume de Vofhi ; car ce dernier a une chose merveilleuse à transférer aux plus grands, et aucun ne doit manquer ».

Esral alla vers Abiad ; il lui apprit que tandis qu'il reposait près de la source du grand fleuve qu'il nomma « Le fils des sources profondes », la voix mélodieuse d'une passive s'était fait entendre et Esral répéta ses paroles.

— Je reste toujours dans les royaumes des neiges, répondit Abiad, et ne puis m'en absenter. Mais, si tu le veux, va toi-même près de Vofhi, et reçois ce qui est offert.

Ezral retourna près de la source et demanda s'il devait partir ou rester.

— Allez, répondit la voix ; j'irai avec vous.

Et Mavb monta comme une buée irisée, et prit forme dans l'aura d'Esral ; et elle se voila d'invisibilité. Ensemble ils partirent. Mavb enleva alors Esral, comme les nuages emportent les choses plus denses qu'eux-mêmes, et ils traversèrent les airs si rapidement qu'à peine Esral avait-il quitté la source, il se tenait debout au milieu des chefs de royaumes dans le palais de Vofhi.

— Vous êtes le septième fils d'Abiad, dit ce dernier et vous venez dans la lumière irisée d'Aoual. Que désirez-vous ?

— De même qu'Aubis a reçu ce qui était destiné à Nimred, de même je voudrais le recevoir pour Abiad.

Vofhi lui transféra l'aura qui protège et restaure. Puis Esral reposa quelque temps sous le soin de Vofhi ; Oannès

et les autres chefs, sauf Aoual, les entouraient. Oannès se tenait un peu à l'écart. Pour la première fois il se sentait triste et seul ; « Je puis attendre toujours, pensait-il, la venue de cette passive ! Et sans elle je n'ai point la perfection d'être ; je ne puis protéger et restaurer mon peuple ! »

Il se leva et quitta le palais. Mais comme il traversait en silence le cercle des chefs, Mavb, quittant l'aura d'Esral, était entrée dans celle d'Oannès. La nuit suivante, Mavb s'entretint avec Aoual et lui demanda ce qu'il voulait d'elle.

— Mon désir, lui répondit-il, vous est connu ; il ne me semble possible de le réaliser que par un seul moyen. Si nous ne pouvons l'atteindre, l'INITIE sera venu en vain. C'est de Mavb l'Immortelle que dépend le coup de maître contre l'Hostile.

— Nous sommes du passé lointain, dit Mavb ; Tout ce que nous pouvons faire pour réaliser la conception d'Aba, nous le ferons.

— Tout est bien. Ce que vous entreprenez au nom d'Aba est déjà comme accompli.

***

Oannès dans son sommeil eut la vision d'un être passif qui se tenait debout auprès de lui. Il murmura : « Est-ce ici mon idéal qui m'apparaît dans une vision de la nuit, ou bien, selon le vieux dicton que les pensées sont des formations, n'est-ce là qu'une demi-matérialisation de mes propres pensées ? »

Mavb parla de sa douce voix basse, remplie de toutes les mélodies : « Je ne suis point un être idéal, ni une matérialisation de votre pensée, mais une qui vient vers vous, désirant et voulant, si vous le permettez, se reposer dans votre aura, et s'y matérialiser grâce à votre connaissance et à votre puissance ».

— Pour la première fois j'ai goûté le bonheur.

Ainsi Mavb l'Immortelle, qui était du passé lointain, de

la sixième époque de reclassification de la matière, désirant réaliser la conception d'équilibre qu'avait Aba, devenait autant que possible une en dualité avec Oannès, le mortel.

L'aura protectrice de celui-ci devint plus puissante et plus étendue que celle des autres chefs, de sorte que tous étaient étonnés : « Quel effet extraordinaire, disait-on, a eu la venue de cette passive, qui n'est connue de personne ».

Mavb avait pris dans l'aura d'Oannès la forme et la similitude de son idéal, de sorte qu'à part Nefdi et Aoual, personne ne savait que c'était elle.

Quant à Esral, il revint au royaume d'Abiad, entouré de l'aura si précieuse de Vofhi. C'est ainsi que l'INITIÉ, par l'intermédiaire du Vofhi près duquel il avait reposé, a donné protection, sur la terre entière, aux hommes de bonne volonté qui ont été dépouillés du degré nervo-physique de leur état physique.

*
* *

A une certaine époque, Vofhi assembla les plus évolués de son royaume et leur parla en ces termes :

« Le mot d'occultiste, employé pour désigner ceux qui explorent ce qui est caché, est devenu de plus en plus fréquent. Cela risque de créer une confusion. Je désire donc que cette dénomination ne soit plus en usage dans mon royaume ».

— Je ne doute pas, dit le Mage principal, que vous ayez de bonnes raisons pour rejeter cette expression. Mais nous désirons que vous nous les exposiez, afin que notre raison soit avec vous.

— Occulte, répliqua Vofhi, veut dire ce qui est caché, et par conséquent inconnu. Or les hostiles et ceux qui, en général inconsciemment, subissent leur influence, par suite de leur affinité avec les choses mystérieuses, sont de vrais occultistes, car ils vivent, se meuvent et ont leur être dans

les mystères. Nous, au contraire, qui avons soif de connaissance et de vérité, nous sommes par essence anti-occultistes, puisque nous étudions, travaillons et souffrons pour que ce qui est caché dans l'obscurité apparaisse à la lumière de la vérité et de la raison, et puisque nous affirmons que notre désir ne sera satisfait qu'au moment où nous pourrons dire en vérité : « Dans le monde sphérique physique rien n'est occulte ».

— Voulez-vous donc, que nous soyons connus désormais sous le nom d'anti-occultistes ?

— Non ; car nous désirons l'union avec tous les hommes de bonne volonté ; et le mot anti signifie ce qui est contre. Adoptons plutôt le titre de Restituteurs ou de chercheurs cosmiques, puisque nous cherchons à restituer la connaissance de tout ce qui est connaissable.

— Il est vrai, ajouta Nefdi, que le grand maître est celui qui peut dire : « Pour moi, rien n'est occulte ». Toutefois le mot d'occultisme me paraît juste dans ce sens que la connaissance est relative et que ce qui est connu des plus grands est ignoré par de moins savants. La vérité est comme la lumière : elle n'est reçue que dans la mesure où ce qu'elle touche est capable de la recevoir et d'y répondre.

*
* *

La période de repos relatif dura environ trois fois douze lunes après le départ de l'INITIÉ. Quand ce temps se fut écoulé, Volfhi remarqua que son voyant, qu'il gardait toujours auprès de lui sans même le laisser se mêler aux Mages, semblait de jour en jour plus préoccupé ; il lui en demanda la cause.

— Je vois parfois, répondit-il, dans les auras de ceux que je rencontre des parties d'êtres à la similitude de la forme humaine. Deux fois même, j'ai vu ces parties d'êtres unies de manière à former des individus pareils à des hommes. Ils quittèrent l'aura où ils avaient été formés et disparurent rapidement.

Vofhi sut alors que l'hostile était à nouveau en activité. Il envoya des messagers à tous les chefs de royaumes, pour leur dire : « Veillez, le temps de la guerre est proche ! »

Et tous se tinrent sur leurs gardes. Peu de jours après, un envoyé d'Oannès remit à Vofhi un message écrit sous le premier voile de la langue sacrée : « L'immortelle qui est mienne, a vu une chose nouvelle : Des êtres prennent forme dans les auras de l'homme aux dépens de la force vitale et nerveuse des sensitifs ; dès qu'ils le peuvent, ils quittent ces auras, et entrent dans le corps de ceux qui viennent de subir la transition ; ainsi ils possèdent leur corps, autant qu'il est en leur pouvoir de le faire, et le raniment ; en outre, nous avons vu trois émanations de cet être qu'Aoual fut impuissant à faire revenir à son origine, entrer dans des tombeaux de désintégrés, revêtir leur charpente osseuse d'une matérialité qui semblait prendre par instinct la forme de celui qui avait subi la transition. D'autres hostiles prennent la personnalité dans les auras de l'homme et se nourrissent de la vitalité du sang nerveux qui est la vie même du sang physique. Ces êtres, comme les bêtes de proie, attaquent leurs victimes pendant la nuit : Quand l'homme est profondément endormi, ces êtres, qui parfois sont tellement matériels que le dormeur a la conscience d'un poids qui l'opprime, se couchent sur lui, et sont attirés au dedans au moment de l'inspiration. Leur victime est en général incapable de se remettre, de secouer l'oppression et la détresse qui l'accablent ; elle perd graduellement la vitalité, la force lui manque de plus en plus, et, souvent, elle succombe aux attaques de ces vampires.

Une troisième classe de ces êtres néfastes prennent la forme d'êtres actifs ou passifs, soit qu'ils se matérialisent avec l'aide de leurs maîtres, les trois émanations de l'Hostile, soit qu'ils se procurent un corps par la possession. Leur but est d'avoir des rapports, les actifs avec les passives et les passives avec les actifs. Ils peuvent assumer toutes sortes de formes, depuis la figure parfaite de

l'homme, jusqu'à celle d'animaux inférieurs, selon la nature de ceux avec qui ils prennent contact. Dans les auras des passives, ils peuvent prendre une forme assez matérielle pour que les femmes puissent concevoir de leurs œuvres, et avoir des enfants. Les êtres passifs se matérialisent plus difficilement dans les auras des actifs, mais elles les affaiblissent et les démoralisent en excitant leurs passions ; toutefois elles ne peuvent avoir d'enfants. Il y a peu d'auras actives dans lesquelles ces êtres, prenant la forme de personnes familières au dormeur, puissent se matérialiser. Ces auras sont précieuses entre toutes, car, dans l'équilibre, elles peuvent protéger, après la transition, ceux qui sont en affinité avec les possesseurs de ces auras. »

Ce message ne troubla point Vofhi ; au contraire, il se sentit réconforté : « Tout ce que les hostiles entreprennent contre l'homme, pensa-t-il, tourne à leur désavantage. Jusqu'ici il était difficile de découvrir ceux qui possédaient ces auras qui permettent de protéger et de revêtir ceux qui ont subi la transition. Mais maintenant les hostiles eux-mêmes par leur approche désigneront à nos voyants ceux qui jouissent de cette aura inestimable ».

Et Vofhi dit au messager : « Vous qui venez d'Oannès, apprenez-moi s'il a été envoyé de semblables rouleaux aux autres chefs de royaume ? »

— Oui, répondit l'envoyé.

— Retournez vers Oannès, reprit Vofhi, et dites-lui : « Ainsi parle Vofhi, un avec vous dans l'être de Chi. Tout va bien. Avant longtemps nous serons dans votre demeure. Car avec vous se trouve l'Immortelle ».

A peine le messager eût-il quitté le palais de Vofhi, qu'il se trouva près d'Oannès. Mais Vofhi l'avait devancé et quand il s'acquitta de son message, Oannès lui répondit : « A quoi bon, puisque Vofhi est avec moi ? ».

*
* *

De très bon matin, Vofhi, Oannès et Mavb l'Immortelle eurent ensemble un entretien.

— Je voudrais, dit Vofhi, que l'aura d'Oannès, un avec l'Immortelle, fut suffisante non seulement pour le petit royaume dont vous vous contentez, mais encore pour le vaste empire que vous m'avez laissé. Mon désir ou plutôt ma volonté fixe est de me dévouer pour un certain temps à l'évolution spéciale et personnelle de sensitifs, dans un double but : d'abord pour tenter de savoir par eux certaines choses qui me sont actuellement cachées, et en second lieu, pour attirer les hostiles et les élémentaires dans leurs auras afin d'assujettir les uns et d'étudier les autres. Nous ne tenons la place de chefs que pour le bien commun, pour l'équilibre et la restauration de l'homme. Par amour pour la cause que nous servons, nous gardons notre moi de tout notre pouvoir. Et nous le défendons ainsi pour manifester l'Impersonnel.

La grande passive qui est avec vous est comme la muraille d'une forteresse. Prenez pendant douze lunes la charge de mon royaume. Commencez à exercer cet office dans trois lunes à partir d'aujourd'hui.

— Les désirs de Vofhi, répondit Oannès sont tournés vers le bien de l'homme, et sa volonté est toujours une avec celle du Dieu formateur, qui le façonna à sa similitude. Ses désirs sont donc nos désirs, sa volonté est notre volonté.

— C'est bien.

— Dès mon retour, j'assemblerai, de tous les lieux, les sensitifs qui ne sont point en dualité d'être, et dont l'aura est propre à recevoir ce que je désire y infuser. Ces personnes doivent être endurantes, très courageuses, et autant que possible attachées à la cause pour laquelle je lutte avec ardeur ; il faut aussi qu'elles ne se laissent affecter par aucune mesquine exigence de personnalité. Si cela est en accord avec votre pensée mutuelle, je serais heureux que l'Immortelle repose et cherche les sujets qui remplissent ces conditions. Il est important de ne point perdre de temps.

Oannès se leva et conduisit Vofhi au lieu qui lui avait été préparé dans le palais des Chefs.

— Que cette maison, lui dit-il, soit pour vous comme la vôtre, et que mon peuple soit comme votre peuple. Quant à nous, nous vous aiderons en toutes choses de tout notre pouvoir, et quand nous aurons trouvé les sensitifs qu'il vous faut, nous vous le ferons savoir.

Douze jours plus tard, Oannès s'en vint auprès de Vofhi et lui déclara :

« Tous ceux que l'Immortelle a trouvés sur la terre entière ont été amenés ici. L'œuvre que vous nous aviez demandée est maintenant accomplie. »

Oannès conduisit Vofhi dans un jardin planté d'arbres séculaires, très vaste et entouré de murs. Là étaient réunis 3.333 passives sensitives, et 900 actifs sensitifs ; et il n'y en avait point qui fussent en dualité d'être.

— Je voudrais, dit Vofhi, les avoir avec moi, dans le lieu que je leur ai préparé.

C'est ainsi que Vofhi et les 4.233 sensitifs que Mavb l'Immortelle avait trouvés, furent transportés au palais préparé pour eux.

*
* *

Parmi ces sensitifs Vofhi choisit trente-six passives et douze actifs auxquels il fournit à toutes les conditions du bien-être et du bonheur qui étaient en son pouvoir. Il renvoya chez eux ceux qu'il n'avait pas choisis, comblés de présents magnifiques. Or, lorsqu'une lune se fut écoulée, et que Vofhi se fut déterminé à commencer son œuvre, il s'aperçut qu'au lieu de trente-six passives il y en avait trente-sept ce qui l'étonna fort.

CHAPITRE XXXVIII

DE CE QUE VOFHI NOUS A TRANSMIS — DE LA PERCEPTION DES SENSITIFS

Dans l'état actuel de la terre et de l'homme, nous soutenons qu'il est généralement expédient d'enregistrer, dans la langue sacrée seule, ou bien dans cette langue et sous un ou plusieurs de ses voiles, ce qui est digne d'être conservé. La tradition orale change parfois imperceptiblement et s'altère là où les registres ne peuvent être transformés sans que cela devienne aussitôt perceptible. C'est pourquoi nous enregistrons de notre propre main ce que nous avons appris des sensitifs confiés à nos soins immédiats; nous leur avons fourni toutes les conditions nécessaires à leur repos et à leur bien-être; il n'y a point à douter de leur sincérité et de leur bonne foi.

Voici les déclarations de Soph Brahad, du pays d'Oannès :

Les mondes qui constituent l'empire sphérique matériel diffèrent les uns des autres en densité. Toutefois, en tous, comme dans l'Azerte sur lequel nous vivons, les constituants les plus denses sont au-dessous de la croûte visible de la sphère. Et, à partir de cette densité, on trouve, dans l'expansion et dans la centralisation, des raréfactions graduelles, jusqu'à la force pathétique pour la centralisation, et pour l'expansion, jusqu'à la raréfaction qui ne sent plus l'attraction de la sphère ou du sphéroïde qu'elle enveloppe : cette raréfaction est par conséquent au delà du degré physique : c'est le degré nerveux de raréfaction, qui

est enveloppé du degré psychique, entouré lui-même du degré mental. — Pour les raréfactions centrales, comme pour celles de l'expansion, le premier degré qu'on trouve est le nerveux, le deuxième est le psychique et le troisième est le degré mental de l'état physique, de sorte que si l'ordre était rétabli, un homme Psycho-Intellectuel évolué pourrait s'extérioriser et, sous certaines conditions, habiter pour un certain temps les raréfactions nerveuses, psychiques ou mentales soit dans l'expansion, soit dans la centralisation.

En l'état actuel du monde sphérique matériel, le degré nerveux au-dessus de la terre est dans la région des nuages la plus haute et la plus raréfiée et au-dessous de la terre dans les eaux souterraines. Ce degré est dans les deux cas déséquilibré par l'hostile de sorte que l'extériorisation est très dangereuse, et ne doit être tentée, par ceux qui tiennent la vie pour sacrée, que sous la protection de ceux qui possèdent une puissance protectrice et une connaissance adéquates.

Ce déséquilibre empêche les sensitifs d'un monde d'apercevoir les degrés nerveux ou nervo-physique d'un monde allié : je devine qu'ils voient seulement, comme lumineuse, la raréfaction atmosphérique soit mentale, soit psychique ou toutes deux, comme l'indique le changement de couleur de quelques étoiles.

Nous avons répondu : « Si la preuve de cette assertion était nécessaire, la durée, pendant laquelle une planète conserve le même aspect, serait suffisante ; car, si le pays des nuages était visible il changerait continuellement, et si la densité nervo-physique était visible, des nuages voileraient continuellement telle ou telle partie du monde qu'ils entourent, et son apparence changerait à chaque instant, comme il arrive à ceux qui s'élèvent dans leur aura ou leur habitation aérienne et qui de là regardent l'Azerte. Les personnes qui depuis peu montent aux hauts lieux pour observer le cours des étoiles constatèrent qu'elles virent chaque nuit les mêmes forêts, les mêmes eaux et

les mêmes montagnes lumineuses ou sombres, selon qu'il y a ou non de la neige, oubliant probablement les nuages et les brouillards, ainsi que le mouvement rapide qu'elles attribuent aux sphères et sphéroïdes.

Soph Brahad continua :

A mesure que la puissance de l'Hostile augmente dans le degré nerveux de l'état physique, la réincarnation d'individualités mentales et psychiques devient de plus en plus rare. D'où il suit que la continuité de l'existence individuelle du Psycho-Intellectuel comme homme dépend de plus en plus de l'évolution de son Moi véritable et supérieur qui lui permet de conserver intégralement son Moi.

Nous dîmes au sensitif : « Ce que vous sentientez confirme notre perception intellectuelle et rend notre désir, d'aider l'homme à s'évoluer lui-même, plus ardent que jamais. Il n'est point douteux que ceux qui, par évolution, ont conservé leur individualité psychique ou mentale seront, après la restitution revêtus des degrés nerveux, nervo-physique et même du degré physique ou corps glorieux. Mais la restitution des Azertes et de leurs habitants ne peut être accomplie que par ceux qui ont gardé intacte leur individualité nervo-physique ou tout au moins nerveuse, et qui peuvent ainsi subjuguer l'hostile. C'est pourquoi il est interdit à l'homme Psycho-Intellectuel de rendre un honneur spécial aux séparés, ou de suivre les instigations et conseils de ceux qui se présentent comme tels, sauf avec une très prudente circonspection. »

Soph Brahad dit encore :

Je vois à l'Est certaines gradations lumineuses, qui traversent les degrés nerveux psychique et mental de l'état physique et vont dans l'expansion. Leur route est directe ; elles sont enfermées comme dans un tube de la couleur de l'améthyste orientale. Je ne sais de quelles raréfactions montent ces lignes, car je ne perçois que les densités qui sont en rapport avec la terre. L'aura de l'homme actuel, qui est plus petit et plus dense que l'homme d'autrefois, diminue graduellement.

— Ce que vous décrivez nous intéresse d'autant plus que cela s'accorde avec la vision d'un Initié d'autrefois. Dans cette vision, une voie avec des gradations s'étendait depuis les hauteurs des raréfactions jusqu'à lui, et des êtres montaient et descendaient sur cette voie. Dans les degrés de matière qu'il ne peut sentienter, il n'y a point d'être utile à l'homme ; et tandis que par extériorisation, dans le sommeil ou la contemplation, l'homme peut entrer en rapport avec les degrés plus raréfiés, grâce à IE et à Aoual qui ont pris tous les degrés des matérialismes, les habitants des degrés plus raréfiés qui n'ont jamais été revêtus de l'état physique n'ont aucun moyen indépendant de le percevoir, et ne peuvent prendre contact avec cet état que par l'intermédiaire de l'homme, ou, en certains cas, d'êtres moins évolués : c'est pour cette raison que Brah a pris l'état de l'homme et non celui des êtres plus raréfiés.

Soph Brahad resta silencieux pendant un temps assez long ; nous nous demandions s'il n'était point passé au sommeil normal, mais il reprit :

Une des propriétés les plus importantes de la matière est l'aurisation : son étendue est proportionnelle au degré de densité. Ainsi les concrétions accumulées sous la croûte terrestre n'ont pas d'aura, autant que cela est compatible avec la loi Cosmique qu'aucune particule n'en peut toucher une autre. Depuis les concrétions jusqu'au centre de l'Azerte et jusqu'aux limites les plus lointaines du degré mental de l'état physique, l'aura s'accroît à mesure que la densité diminue. De l'aurisation des particules qui constituent un être organique individuel, dépend sa durée. Ainsi, dans l'ordre, c'est-à-dire en dehors des cas de violence, les habitants du degré nerveux de l'état physique conservent leur individualité beaucoup plus longtemps que ceux du degré nervo-physique ; quant aux mentalités évoluées, elles peuvent être considérées comme immortelles, car elles dureront jusqu'à la restitution et beaucoup d'entre elles, de génération en génération, vivent dans la mentalité de l'homme. Ce que je discerne porte témoignage de la vérité

de ce qui est reçu relativement à la diminution de l'étendue et à l'accroissement de densité des Azertes et de ce qu'ils renferment. Il est enregistré que, même au temps de Mahallal, le niveau de la mer était où maintenant se trouve le sommet de la plus haute montagne, et que tous les êtres stationnaires et non stationnaires avaient une taille correspondante.

Il est aussi reçu que Misraim, qui perdit le degré physique de son être, retint l'individualité dans les degrés nerveux, et finalement dans le degré mental de l'état physique ; beaucoup de temps après, il reprit le degré nerveux, et quand il descendit au degré nervo-physique, il fut saisi d'un grand effroi et tremblement, parce que l'Azerte n'était plus où il l'avait laissé. Devinant que toute hésitation était un danger, il poursuivit néanmoins son chemin et trouva l'Azerte diminué de grandeur, et condensé.

L'assertion qu'au temps où Kahi et Kahie évoluèrent l'Azerte sur lequel ils avaient été rejetés, l'extension du pays des nuages était la limite de leur demeure physique peut très bien être exacte. La légende en apparence incroyable que la tête de Kahi arrivait jusqu'aux cieux sans nuages peut très bien n'être pas symbolique ni mythique. Qu'il est vrai, le proverbe d'Oannès : « L'objet de la raillerie des sots est celui de l'étude des sages. » Il n'est point douteux que l'homme actuel ne soit plus petit et plus dense que l'homme d'autrefois.

Voyant alors que la Chambre où nous étions se remplissait graduellement d'une brume sombre, nous éveillâmes Soph Brahad et nous allâmes ensemble au bosquet des mûriers.

*
* *

Un descendant de Misraim qui dormait sous notre protection dit :

« La connaissance et la compréhension de ce que je

vois peuvent être d'une grande valeur pour ceux qui s'extériorisent et pour ceux qui les protègent pendant leur extériorisation.

Il n'est point douteux que la description des états et degrés variés des Matérialismes que nous ont laissée les voyants d'autrefois ne soit conforme à la réalité. Néanmoins, en se trouvant, comme je le suis en ce moment, dans le degré nerveux de l'état physique, on peut se rendre compte d'un fait qui peut causer du trouble, du doute et une apparente confusion chez les inexpérimentés qui entrent maintenant dans l'état ou le degré nerveux. »

A ces paroles, tout notre être s'éveilla à l'intérêt et à l'attention ; peu de temps auparavant nous avions été perplexe à l'égard de la description d'une localité où divers sensitifs étaient momentanément entrés ; ils dépeignaient des couleurs, effets et densités dont nous n'avions aucune conception et déclaraient que c'était le degré ou l'état nerveux, suppliant qu'on les rappelât sur le champ. C'est pourquoi nous fûmes réjoui quand le descendant de Misraïm offrit volontairement de rester dans le degré nerveux et de là de passer dans l'état nerveux, et pas plus loin, affirmant qu'il n'avait aucune crainte parce qu'en notre aura protectrice reposait l'aura de l'INITIÉ.

*
* *

— Je vois, dit le descendant de Misraïm, que chaque sphère visible du monde sphérique matériel est entourée d'une couche qui semble une semi-obscurité irisée et en perturbation. Par le terme de sphère j'entends désigner le globe céleste dans son intégrité, c'est-à-dire dans ses quatre degrés. Cette couche est donc légèrement plus raréfiée que la densité qui subit l'attraction de la sphère, ou se trouve en rapport avec elle.

— Retournez lentement, en pleine conscience et veillez.

— Je fais selon votre désir. Mais maintenant je ne puis poursuivre mon chemin vers vous.

— Pourquoi?

— Je suis passé à travers une couche où il y avait des formes voilées d'une sorte de brume bleue lumineuse et à travers une autre couche en laquelle un voile épais de brume immobile, rose et azur et des tons qui viennent du mélange de ces couleurs, m'empêchait d'apercevoir aucune forme. Ce lieu était tellement plein de repos que si je n'avais pas été accoutumé à suivre votre volonté et votre désir, je m'y serais reposé en sommeil.

Je suis arrivé à une couche de l'obscurité irisée qui, par rapport à ce qui est au delà de la perception nervo-physique est comparable à la réflexion d'un double arc-en-ciel par rapport à l'arc-en-ciel lui-même. Je vous prie de ne point me rappeler, mais de permettre qu'ici je me repose en sommeil.

— Pourquoi?

— Parce que je ne puis entrer dans la semi-obscurité irisée.

— Qu'est-ce qui vous en empêche?

— Elle est pour moi une région pleine de terreur et une horreur de ténèbres.

— Où est votre raison? Puisque vous êtes plus raréfié que la couche devant laquelle vous êtes, quel mal peut-il vous y arriver?

— Je sens, reprit-il après un silence, qu'il y a dans cette couche tous les degrés de densité de l'état physique et même davantage. C'est comme un monde parfait en lui-même.

— La région qui entoure l'enveloppe la plus raréfiée des sphères physiques et celle au bord extérieur de laquelle vous vous trouvez sont toutes deux la région des Hostiles.

Mais ce n'est point là une raison pour hésiter à y rentrer. Vous êtes protégé; en nous se trouve la puissance de l'INITIE qui reposa quelque temps avec nous. Entrez donc sans crainte, traversez lentement la couche et dites-nous ce qui vous est normalement visible, c'est-à-dire en rapport naturel avec le degré d'être dans lequel vous vous êtes

éveillé en pleine conscience, qui, sans aucun doute, est le degré nerveux; car d'après votre description, nous devinons que vous avez, en revenant des confins de l'état nerveux, traversé les degrés mental et psychique, et que vous entrez maintenant dans le degré nerveux de l'état physique.

— Toute peur et tout trouble ont disparu.

Alors nous attendîmes ardemment les paroles du dormeur, car nous savions que la vérité était en lui, et que tout ce qui approche immédiatement le degré nervo-physique de l'état physique est d'un intérêt prééminent pour l'homme, tant qu'il sera sujet à la perte temporaire et permanente du degré nervo-physique de son être.

— Je suis entré, dit-il, dans ce lieu. La semi-obscurité irisée n'est plus visible. Il n'y a que des lueurs de l'apparence de l'argent et du plomb qui apparaissent et disparaissent dans l'obscurité avec un mouvement qui rappelle les rides d'un fleuve au cours rapide, vues dans une nuit obscure à la clarté d'un fanal de navire. Mais elles sont beaucoup plus petites et plus rapides. Je me rends compte maintenant que les lueurs sont phosphorescentes.

— Regardez avec calme; écoutez attentivement. Oubliez-vous vous-mêmes; ne pensez qu'à tout explorer. Le reste est notre affaire. Passez à volonté, dans notre aura, du degré nerveux au nervo-physique et du nervo-physique au nerveux.

Au bout d'une demi-heure environ, le descendant de Misraim dit:

« Les rides menues et rapides tendent vers l'Azerte; mais ces ondulations sont locales. Le mouvement général ressemble à celui des atomes visibles dans un rayon de soleil; mais ils ont une vitesse beaucoup plus grande. Cette matière moléculaire séparée, s'agite perpétuellement, rapidement, comme inquiète et cherche à se reformer. Elle se mélange, mais ne se combine pas, tels les gaz qui forment l'atmosphère respirable. Le milieu dans lequel elle se meut est la force des êtres hostiles de l'état nerveux.

Dans cette région, il n'est point permis à la matière mo-

léculaire, ainsi séparée, de se reformer. Son instinct la porte à se revêtir et à s'approcher de la région de densité où elle avait la forme individuelle. La réalisation partielle de ce désir se manifeste par une couche d'êtres semblables aux larves dans la région immédiatement inférieure, c'est-à-dire plus proche de la terre que celle de la matière moléculaire mélangée. Or toute la région de l'air respirable est plus ou moins aurisée par l'homme, et cette mince couche sépare l'air respirable le plus raréfié de la matière moléculaire mélangée et séparée. Les larves ou élémentaires, qui entrent dans la région de l'air respirable aurisé par l'homme, y prennent et y cèdent la forme, qui, à peu d'exceptions près, est à la similitude des parties variées de l'homme. Ces semi êtres, désirant toujours se matérialiser de plus en plus, descendent vers les sphères et les sphéroïdes matériels, autant qu'ils le peuvent, et les plus forts entrent dans les auras individuelles des sensitifs humains, et vivent des degrés d'être mental, psychique et nerveux, à la manière des parasites, non par dessein mauvais ni de propos délibéré, mais poussés par l'instinct d'exister en forme dans les meilleures conditions possibles ; et la principale de ces conditions est l'acquisition de la passivité dont ils ont été privés par violence.

Lorsque la passivité du sensitif est suffisante pour soutenir ces semi-êtres pendant un certain temps, les êtres hostiles du degré nerveux prennent possession de ces semi-êtres et se matérialisent, de sorte que l'homme évolué peut les percevoir, les voir, les entendre, les toucher et, dans des cas plus rares, sentir leur odeur ou goûter leurs effluves. Certains les voient sans les entendre, d'autres les sentent par le toucher, sans les voir et ainsi de suite, selon le sens le plus parfaitement développé.

Ces êtres dépendent entièrement du sensitif pour leur existence en forme, et non seulement de la passivité individuelle, mais aussi de la passivité collective. De là vient qu'il leur est plus facile de prendre et de retenir la forme pendant la nuit que pendant le jour.

Dans certaines maisons ou localités, qui sont restées puissamment aurisées parce que la mentalité de ceux qui les ont construites ou habitées a été conservée, ces êtres peuvent aussi prendre la forme.

Mais comme ils ne se manifestent qu'au moyen des forces des sensitifs humains et dans leur aura, ils sont incapables de garder la forme, car la force des sensitifs essentielle à leur manifestation est en général rapidement épuisée. Aussi prennent-ils ou cèdent-ils la forme selon leurs moyens. Des êtres formés de la sorte tentent fréquemment de prendre possession des corps de ceux qui ont récemment subi la transition, dans l'espoir d'habiter la terre comme des hommes ; ils y réussissent rarement, parce que les degrés d'être qui restent avec la forme nervo-physique rendent d'ordinaire la possession complète impraticable. Toutefois la possession partielle est extrêmement dangereuse pour les vivants qui sont en affinité avec celui qui a subi la transition : dans certains cas les possesseurs ont ainsi pu établir rapport avec les sensitifs qui font le deuil de ceux qu'ils viennent de perdre, et de la sorte leur apparaître, communiquer avec eux et les influencer.

Ces êtres peuvent être en tous points semblables aux désintégrés qui se réfugient par affinité dans l'aura des vivants ; mais il y a un moyen infaillible de les distinguer :

Quand ces êtres appartiennent à l'hostile, la force mentale, ou psychique, ou nerveuse, ou nervo-physique, ou même toutes ces forces combinées, deviennent de plus en plus faibles. Au contraire quand ceux qui ont subi la transition cherchent un refuge dans les auras de ceux avec qui ils sont en affinité, ces forces sont fortifiées, car ceux qui sont en vraie affinité donnent autant qu'ils reçoivent, et leur présence n'assure pas seulement leur propre bien-être mais encore celui de ceux qui leur donnent abri et protection. »

Or, nous, Vofhi, confirmons ici l'assertion du descendant de Misraïm, n'ayant trouvé aucun autre signe sûr que celui-ci. Où est la sympathie se trouve la spiritualité ; où

est la spiritualité se trouve de même l'intelligence, et partant la vitalité. Tout ce qui prive l'homme de ces forces d'une manière permanente appartient à l'hostile, aussi sûrement que tout ce qui les augmente vient des forces universelles ou des êtres avec lesquelles l'homme est par nature en affinité.

Dans l'étude de l'homme et de la place qu'il occupe dans le Cosmos, il ne faut pas oublier que tout être humain est à son entrée dans le monde exempt de toute tache. La connaissance de cette vérité est d'une grande importance pour l'homme : le nouvel être naît sans tache, comme Kahi lorsqu'il fut façonné dans l'état matériel, à la similitude de Brah Elohim ; les éducateurs qui évolueront l'enfant doivent savoir qu'il n'y a qu'à le protéger contre les ennemis et les maux extérieurs, auxquels s'oppose naturellement ce qui est en lui ; évoluer ses vertus les plus fortes, éveiller et fortifier celles qui dorment le plus, de manière à arriver à un équilibre, tel est le développement qui le met à l'abri des hostiles qui l'entourent ; et s'il entre en lutte contre eux, sans peur et sans superstition, dans sa force divine et humaine, il obtiendra la victoire. Nou avons soigneusement enregistré ces choses, à cause d'une nouvelle doctrine de l'hostile, qui commence à se répandre, et qui peut faire à l'homme plus de mal qu'aucune autre antérieurement exprimée.

Cette doctrine nous fut connue grâce au voyant spécial qui est toujours près de nous. Nous nous étions assurés d'un des chefs de l'hostile, qui avait pris forme dans l'aura d'une grande passive sensitive. Nous posâmes la main droite sur les yeux du voyant, et lui dîmes de lire la pensée conceptionnelle dominante de cet être. C'est ainsi que nous apprîmes une chose qui nous remplit d'horreur et de méfiance pour ce qui regarde le sort de l'homme. Voici les paroles du voyant :

« Dans le cerveau aux nombreuses circonvolutions de cet être, je vois la ligne de la pensée conceptionnelle prédominante, qui semble un rayon de lumière saphirine

trouble. Cette conception a déjà été matérialisée en paroles ; elle circule et déjà se propage parmi nous. La nouvelle doctrine est ainsi formulée : « Tous les enfants sont nés coupables, et justement condamnés à la misère, à l'ignorance, à la douleur et à l'esclavage pendant leur brève vie, à la dissolution de leur corps nervo-physique, et aux souffrances sans fin de leurs états plus raréfiés, après la transition et la perte du corps ; ils n'ont aucun droit à l'amour, à la lumière, à la puissance ou à la vie. »

— Ceci, dîmes-nous, n'est que l'exagération d'une doctrine déjà promulguée par l'hostile depuis des éons de temps. On sait qu'une secte l'a embrassée, mais jusqu'ici ses membres se cachent, sachant que la mentalité de l'homme est, à présent, trop forte et trop saine pour accepter cet effroyable mensonge. Continuez !

— Voici la pensée conceptionnelle qui n'a pas encore été matérialisée en paroles ou rendue effective par aucune autre forme de communication :

« Le but unique de chaque homme, naissant justement condamné, doit être de se rendre propices ses juges et ses bourreaux ; son unique pensée doit être de traverser l'existence terrestre temporaire de manière à échapper à une éternité d'agonie. Ses juges et ses bourreaux sont des êtres invisibles, et non des hommes ; quoi qu'il puisse faire pour ses semblables, rien ne peut effacer son crime héréditaire contre les puissances invisibles. La terre et l'homme sont pour lui des considérations passagères et secondaires ; son existence comme homme n'est qu'un temps d'épreuve et de pénitence, dont il attendra la fin comme une délivrance. »

— Ainsi, dès le temps de sa naissance, l'homme est préparé à perdre son héritage le plus glorieux, l'immortalité de son être intégral. L'immortel avant d'avoir eu le temps de commencer l'évolution de ses merveilleuses capacités et aptitudes reçoit la suggestion de la mort.

Instinctivement la main du voyant et la notre se rencontrèrent et se serrèrent fortement, comme si chacun de nous,

en face de cette horreur, désirait ardemment toucher quelque chose d'humain. Un frisson nous traversa, et nous fûmes quelque temps silencieux. Mais ensemble nous tenions avec puissance l'hostile prisonnier et ses efforts pour fuir étaient vains.

— Voyez et dites s'il y a un troisième acte à ce terrible drame en conception.

— Voici : Ces juges et bourreaux, justement offensés, sont infiniment supérieurs à l'homme et ne lui sont pas facilement accessibles. D'où il suit que les plus parfaits des hommes peuvent seuls s'approcher des êtres offensés, et servir d'intercesseurs et de médiateurs. Il n'y a qu'un moyen, pour le chef-d'œuvre de l'humanité, d'obtenir le pardon ou l'adoucissement de la sentence prononcée contre l'homme collectif, c'est que l'intercesseur et le médiateur sacrifient leur degré d'être nervo-physique.

Ainsi le Keves qui, avec la permission de la hiérarchie sacrée, s'offre pour que ses forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale puissent, à l'aide des solennités hiérarchiques, vivifier les forces de l'homme, selon la mesure de la réception et de la responsion, est remplacé par une victime immolée ou désintégrée par la volonté de ses ennemis visibles ou invisibles.

Nos mains se rencontrèrent encore, et nous dîmes : « La conception est digne de ceux qui l'ont conçue : ainsi les forces de nos pionniers, de nos athlètes qui sont aptes à lutter contre l'hostile, et à établir le chemin par lequel l'homme pourra traverser l'abîme, seraient épuisées à se rendre propice l'hostile ; la restitution de la terre et de l'homme serait méconnue ; le désir d'obtenir la félicité perpétuelle dans une région plus raréfiée inciterait l'homme à mépriser sa véritable qualité d'homme, et, dans le passage à travers la région raréfiée, chaque molécule de son être serait privée de sa passivité par violence. Tandis que les hostiles, qui, si la victime jouit de clairperception, lui deviennent apparents, lui offrent une place dans les raréfac-

tions, sa place dans le monde sphérique matériel lui est ravie même en mentalité.

Tandis que le descendant de Misraïm, ce grand philosophe et voyant dévoilait ainsi les projets de l'ennemi, ce dernier s'efforçait d'échapper à notre puissance. Ne pouvant y réussir par la violence, il l'essaya par la subtilité, se montrant à la plus précieuse des passives sensitives, tantôt comme un fascinateur, tantôt comme une belle intelligence, tantôt comme un qui possède des connaissances d'une immense utilité pour l'homme. Mais la passive était la plus parfaite parmi celles que Mavb avait trouvées. Sa sincérité la mettait à l'abri de tous les mensonges, et l'hostile ne put prévaloir. Il essaya alors de la terroriser, et nous sentîmes la main de la sensitive trembler dans notre main. Or, bien que cette grande passive fut sous notre protection spéciale et pathétique, elle ne pouvait encore passer librement, en possession de toutes ses facultés, dans chaque état ou degré d'être. Calme et courageuse, possédant une intelligence excellente et évoluée, elle nous était très utile dans l'œuvre pour laquelle nous avions tout abandonné, et dans laquelle nous permettions aux hostiles de prendre la forme humaine de la densité du degré nerveux de l'état physique, dans les auras de nos sensitifs, pour les retenir en observant leur nature, leurs pensées et leurs desseins, et les obliger à servir l'homme. L'expérience nous montra que les plus intellectuels de ces êtres hostiles avaient de l'affinité pour nos sensitifs intellectuels ; de même ceux chez lesquels la mentalité ou la connaissance de ce qui est d'utilité pratique était développée, cherchaient à se mettre en rapport avec les sensitifs qui avaient les mêmes aptitudes. Aussi les ennemis les plus intelligents cherchaient-ils à entrer dans l'aura de cette passive, dont la mentalité était en rapport avec la lumière ou intelligence, bien qu'il y eût deux degrés de son être imparfaits qui ne lui permettaient point d'entrer avec pleine conscience dans l'état nerveux. Elle avait cependant, à elle seule, plus de valeur que toutes les autres passives réunies et nous l'estimions grandement.

La voyant trembler, nous lui dîmes : « Avez-vous peur? »

— Non, mais je souffre.

— D'où vous vient ce malaise?

— Je ne sais ; il semblerait qu'une partie de mon être, avec laquelle je ne suis pas en plein rapport, est parmi les hostiles.

— Revenez, si vous le voulez. Nous ne désirons pas que vous souffriez. La considération de votre personne passe avant toute autre.

A notre grand soulagement, elle répondit :

« Il n'est pas opportun de laisser cette œuvre inachevée. Protégez-moi seulement à l'endroit où je souffre. »

Nous ne pûmes y parvenir, et malgré ses souffrances, notre sensitive persévéra dans son aide efficace, gardant sang-froid et pleine connaissance, jusqu'à ce que nous nous fûmes assurés ensemble de l'hostile, et que nous l'eussions vaincu.

Elle se reposa alors, fut fortifiée et rafraîchie.

— Dites-nous, si vous le pouvez, comment il se fait que nous sommes incapables de vous protéger pleinement. Notre désir et notre volonté est de le faire, et il est prouvé que nous avons aussi la connaissance nécessaire... Nous vous avons posé douze fois cette question et vous n'y avez jamais répondu nettement. Faites-le donc maintenant, notre œuvre exige que rien ne nous sépare même en pensée.

Alors, avec douceur, la sensitive dit :

« Ecoutez, grand ami et fort lutteur, vous qui cherchez la vérité ! Ce qui me manque est l'unité que seule peut donner la dualité d'être. Plus nous sommes évoluées, mieux nous sentons que pour prévaloir contre l'hostile et aider efficacement à la restitution de l'homme, la passivité qui a été séparée par violence doit être unie à nouveau. »

Pour la première fois tout notre être fut pénétré d'une lourde tristesse et nous répondîmes :

« Nous sommes comme était l'homme avant cette séparation de la passivité et cependant nous ne sommes pas sa-

tisfait. Mieux vaudrait être comme Oannès, et de même qu'il a pris l'Immortelle en dualité d'être, nous unir à Esther, notre étoile de lumière.

La nouvelle manière est assurément préférable à l'ancienne, et si l'ancienne était restaurée au moment de la restitution, ce serait une perte plus qu'un gain. »

— La passivité, répliqua-t-elle, ayant pris la forme individuelle, la retiendra à jamais ; mais à l'époque de la restitution, tout sera équilibré. Pour chaque être actif, il y aura un être passif tel qu'en tous les états et degrés ces deux soient comme deux personnes en un être...

Esther reposa ensuite du sommeil réparateur, et nous nous retirâmes chez nous, en méditant profondément sur ses paroles.

Cette nuit-là, nous communiquâmes avec Aoual de mentalité à mentalité, comme il suit :

— Vous êtes le premier formé de cette septième époque, et le grand formateur évolutionnaire. Vous savez comment Chi, qui m'a donné l'être, façonna trois de ses quatre émanations à sa similitude, c'est-à-dire actives et passives en soi. Pour Oannès seul, il n'y eut plus assez de passivité de sorte qu'il fut formé comme le sont ordinairement les formations actuelles. Peut-être la passivité commençait-elle à manquer à Chi quand moi, sa troisième émanation, je fus formé. Quoi qu'il en soit, la passivité de mon être ne me satisfait point et je ne suis pas en repos comme les deux qui furent émanés avant moi. Est-il possible que je ressemble à Oannès ?

— Je ne puis vous le dire en ce moment, mais dès que je le saurai, je vous en avertirai.

L'étoile du matin s'attardait dans la lumière blanche de l'aube quand Aoual dit : « Chi repose dans le degré de mentalité, en pleine conscience. Il désire vivement les degrés psychique et nerveux et voudrait avoir le pouvoir de prendre et de laisser le corps à volonté. Cela est extrêmement difficile, à cause de la faiblesse occasionnée par la déséquilibration de la matière moléculaire dont la passivité

est appropriée par l'hostile. Si vous le voulez, nous irons ensemble à la région des neiges perpétuelles, dans le domaine d'Abiad, où repose en son intégrité l'état d'être nervo-physique de Chi. Là vous pourrez reposer dans mon aura et restituer à votre formateur, en ordre, la passivité qu'il lui coûta fort de vous donner. Nous serons près de Chi en un instant. Mais il est nécessaire que vous reposiez sous mes soins pendant assez longtemps, après la séparation de l'être. J'ai prié Esral de prendre la charge de vos sensitifs pour ce temps. Nul n'est plus capable de remplir cette fonction.

— Ce n'est point pour ma satisfaction égoïste, repris-je, ni par inquiétude que je désire cela avec une telle ardeur, mais parce que je pense que dans notre état actuel rien de grand ne peut être tenté contre l'hostile en dehors de la dualité d'être. Toutefois si mon désir n'est pas dans l'ordre, dites-le moi. J'y renoncerai et j'abandonnerai mon œuvre à qui sera en état de l'accomplir.

— Votre désir, répliqua Aoual, est légitime, seriez-vous seuls en cause, vous et la sensitive qui vous a choisi, puisque la conservation et le développement de l'intégrité individuelle est la première loi de la charité. En outre, nul ne peut accomplir l'œuvre que vous avez commencée, ni vous remplacer dans votre office.

Au lever du soleil, je me trouvais auprès du lieu où reposait Chi, c'est-à-dire sur les hauteurs neigeuses où les formes nervo-physiques de Kahi et de Kakie, de Sheth et de Shorah, de Mahallal et de Chi avaient été déposées. Aoual était avec moi.

Il posa sa main droite sur mon front et je m'étendis sur la neige. Un sommeil profond m'envahit aussitôt. Je fus éveillé par la voix d'Aoual qui, à trois reprises, m'appela par mon nom. La première fois, sa voix semblait faible et lointaine ; la deuxième elle paraissait plus claire et plus proche ; la troisième fois, je savais qu'il était auprès de moi et je pus répondre avec difficulté : « Me voici ! »

— Tout s'accomplit selon votre désir, me dit Aoual. Je

vous ai éveillé parce que je sais quelle est votre soif de toute connaissance. Regardez donc et comprenez !

Et je vis, et voici que ma passivité était entre moi et le lieu de repos de Chi, non pas dans la densité matérielle de mon corps, mais comme une forme à demi transparente, dans laquelle les molécules des degrés d'être mental, psychique, nerveux et nervo-physique étaient séparées comme il arrive pour l'eau quand elle s'échappe sous forme de vapeur. Cette forme était très grande à cause de l'extension des particules, qui s'accomplissait dans l'aura d'Aoual. Ce que je voyais m'intéressait profondément et je dis à Aoual :

« Si cette passivité était égale à mon activité, et si vous la condensiez comme la vapeur est condensée en eau, ma passivité deviendrait un être passif séparé comme Kahie après sa séparation de Kahi. Aoual murmura : « Si la pasvité et l'activité de Kahi eussent été égales, quelle puissance aurait été capable de séparer son être ? » Puis à haute voix :

« Votre passivité, en aucun degré de l'état physique, n'égale, comme il est prouvé, votre activité. Il s'en manque bien d'un tiers. Mais nous allons rendre à Chi la passivité que, de votre volonté, vous avez cédée. »

Alors, avec un intérêt de plus en plus grand, et non sans une certaine émotion, je vis la passivité que j'avais cédée, attirée vers la passivité de Chi qu'elle cherchait et avec laquelle elle était une. Je vis comment les degrés de l'état physique de Chi furent perfectionnés en la recevant ; je perçus son repos de satisfaction et de bonheur tandis qu'il dormait du sommeil d'assimilation ; je compris qu'Aoual avait, en intermédiaire puissant, attiré à ma passivité de la passivité des forces libres, de sorte qu'elle était devenue suffisante.

Je fus heureux du contentement de mon formateur. Puis à la pensée de mon étoile de lumière, une ardeur de joie, jusqu'alors inconnue, pénétra tout mon être. Je me levai dans la plénitude de la joie.

— Vous qui buvez le pathétisme, comme une plante

assoiffée boit l'eau, me dit Aoual en souriant, vous n'avez nul besoin de moi.

Et je me retrouvai chez moi. Mon étoile de lumière me rencontra au crépuscule et mit sa main dans la mienne : « Vous m'aimez, dit-elle d'une voix de calme satisfaction, et je suis heureuse. Tout ira bien ! »

Je serrai sa main dans les miennes, et lui répondis :

« Dans l'équilibre pathétique, l'actif et la passive seront capables d'équilibrer le monde sphérique dans son intégralité. »

— Dans l'équilibre pathétique collectif, répliqua-t-elle, il en sera ainsi. Mais à présent, le déséquilibre général l'emporte sur l'équilibre individuel. La demande est plus grande que ce qu'il est possible de donner, même dans notre entourage immédiat.

— Non pas, lui dis-je. Car je suis désormais votre entourage et votre voile.

— Pour qu'il en soit ainsi, il faudrait que je fusse dans un degré moins dense de matérialité, votre aura serait alors mon entourage et mon voile. Jusqu'ici cela est impraticable et il faut que nous travaillons ensemble comme homme pour l'homme.

J'envoyai alors chercher Esral, le fils d'Abiad ; il me dit :

« Parmi vos passives sensitives, il en est une qui est une avec moi par affinité ! »

Je m'étonnai, sachant combien grand était Esral, et qu'aucune sensitive, sauf la mienne, n'était capable d'être en unité d'affinité avec lui. Je le regardai attentivement ; je vis alors rougir son visage ; ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Or, la forme d'Esral n'avait point changé depuis le temps où Aoual l'avait rencontré dans les blés mûrs. Une grande tendresse, mêlée de compassion, me vint pour lui. Je devinai que la tâche qu'il n'avait point cherchée, mais qui lui avait été imposée par les circonstances, avait été au-dessus de ses forces et qu'un des hostiles, en forme passive, s'était manifesté.

Tendrement, je serrai dans mes bras le fils d'Abiad, et le berçai comme un petit enfant.

La rougeur disparut, sa respiration spasmodique se calma et il dormit d'un sommeil rafraîchissant. Pénétrant alors son aura de mon aura, dans laquelle seule je pouvais discerner clairement, je regardai et mon soulagement fut grand quand je constatai qu'aucun adversaire d'aucune espèce ne s'y trouvait et que la seule chose originellement étrangère à son aura était la lumière irisée de celle d'Aoual.

Je communiquai avec Oannès de mentalité en mentalité, le priant de demander pour moi à l'Immortelle de chercher et de découvrir l'être passif qui avait influencé le fils béni d'Abiad. Bientôt Oannès me répondit : « Cette passive est d'une extrême beauté et, en apparence, très pure. Ce n'est pas une hostile dont le but est d'entrer dans l'aura de l'homme, mais celle qui porte le nom de Reich Sheba el Ma que Lhamkial forma autrefois selon ses conceptions désordonnées. »

— Est-il possible de retenir ou de désintégrer cet être malfaisant, demandai-je.

— Autant que nous le sachions, répondit Oannès au nom de l'Immortelle qui était pour lui la réalisation de son idéal, cela n'est pas possible. Sa puissance s'accroît sans cesse et son origine est trop élevée. Vous avez le pouvoir de la bannir de votre aura protectrice et de l'aura de tous ceux qui y travaillent ou s'y reposent, grâce à votre puissance, à votre connaissance, et grâce aussi à l'aura de l'INITIÉ qui s'est confondue avec la vôtre pendant que vous lui donniez le repos. C'est tout ce que vous pouvez faire.

Je dis alors au voyant qui ne me quittait pas : « Mettez-vous à la recherche d'une passive de l'ancienne origine, et qui est aux limites de mon aura de puissance vers l'Ouest. »

Quand le voyant l'eût trouvée, je concentrai contre elle toute ma force de répulsion et l'obligeai de sortir de mon

aura. Elle s'en alla lentement et avec calme ; avant de disparaître elle s'écria : « Ce n'est que pour un temps que je suis bannie. Ceux qui me bannissent périssent et moi je reste : ils sont mortels et je suis immortelle ; toujours mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. »

Je communiquai de mentalité à mentalité avec tous les chefs de royaumes, les priant de venir auprès de moi, ne fût-ce que pour quelques instants. Et quand ils eurent répondu à mon désir, je demandai à Aoual de les amener près de moi au moment même où ils se lèveraient pour se mettre en route. Et il en fut ainsi. Lorsque nous fûmes assemblés, je leur racontai ce qui était arrivé au fils béni d'Abiad et les priai d'unir leur puissance protectrice sur lui, l'environnant à jamais de leur aura de puissance protectrice, afin que Reich Sheba el Ma ne put par aucune espèce de charme ou de ruse se manifester à lui. Puis j'effaçai son souvenir de sa mémoire, tandis qu'il dormait, et je l'éveillai.

Je lui dis qu'il était libre de partir. Et tous nous l'embrassâmes et le bénîmes, un à un, et il partit plein de repos et de bonheur. Dès qu'il nous eût quittés, je parlai en ces termes : « J'avais une autre raison en vous priant de venir ; soyez témoins que je me consacre à jamais, en tous les états d'être, Esther, mon étoile de lumière. »

Et tous répondirent comme d'une seule voix : « De même que Kahi et Kahie, soient Vofhi et son étoile de lumière, à tout jamais ! »

C'est ainsi qu'Esther est devenue une avec moi, en dualité d'être ; et les chefs de royaumes partirent et se trouvèrent chacun chez soi. Je dis alors à Esther :

— Que puis-je faire pour vous donner la plus grande satisfaction ?

— Continuons ensemble l'œuvre que nous avons commencée. Quelle autre satisfaction pourrions-nous avoir, lorsque l'hostile nous brave et nous harasse.

Dans le repos de contentement, l'aura de mon étoile de lumière s'agrandit considérablement et devint de plus en plus brillante et puissante. Le grand voyant me la dépei-

gnit comme les douces ondulations d'une mer diaphane au-dessus de laquelle couvait une radiance de la couleur du saphir. Je sus alors que la mentalité de ma bien-aimée était en plein rapport avec l'état de lumière ou intelligence et que nous accomplirions de grandes choses.

Depuis cette époque un grand nombre d'hostiles, et non des moins considérables, s'efforcèrent à l'envi d'entrer dans l'aura diaphane et saphirine. Mais dès qu'ils y avaient pénétré, la passivité les berçait, en sommeil, de sorte que je pouvais les entourer de ma puissance et non seulement les retenir où je voulais, mais les forcer à me servir; ils le faisaient dans la crainte de perdre leurs degrés les plus matériels, dont je pouvais les priver, et qui étaient pour eux de première valeur. Ces êtres hostiles, dont quelques-uns atteignaient jusqu'à l'état d'intelligence libre, étaient pour moi une étude nouvelle. L'expérience me prouva que plus leur origine était élevée, et par conséquent plus était grande leur intelligence, plus ils étaient susceptibles de raisonner, et, par là, de s'équilibrer.

Bien que les tenant pour ainsi dire avec une poigne de fer, je voilais ma puissance de douceur : au commencement j'exigeais l'obéissance passive, sans restrictions; mais dès qu'ils avaient acquis l'habitude de l'obéissance et qu'ils pouvaient être disciplinés, je leur donnais les raisons de tout ce que j'exigeais d'eux. Cette méthode, de substituer graduellement la douceur à la sévérité et les ordres motivés à l'obéissance passive, réussit en plusieurs cas, au point que des natures turbulentes, qu'on ne pouvait gouverner, devenaient équilibrées; leur plus grande gloire et leur plus pur bonheur se trouvait dans la certitude toujours croissante de pouvoir se gouverner eux-mêmes; au bout d'un certain temps, ils servaient par amour et non plus par crainte. Quand leurs sentiments m'étaient bien prouvés, je les mettais en liberté pour qu'ils se joignissent à Nefdi, le plus grand des vainqueurs.

D'autres avaient une intelligence égarée, qui ne les rendait propres qu'à la désintégration. Cela me causait beau-

coup de douleur, mais elle était nécessaire au bien-être collectif. Je l'accomplissais tandis qu'ils reposaient sans connaissance en tous leurs états d'être, de sorte que la séparation s'accomplissait autant que possible sans souffrance. De même que les autres chefs, mes confrères, je considère que bien que le déséquilibre de ces êtres rende nécessaire leur désintégration, ils ne sont pas individuellement responsables de ce déséquilibre ; ils ont été formés ainsi et personne, par l'éducation ou l'évolution, ne les a aidés à régler leur balance. Je constate que leurs pires méfaits avaient une cause unique, le manque de passivité.

CHAPITRE XXXIX

DU POUVOIR SUR LES ÊTRES HOSTILES

Ashmead.

Peu de temps après que j'eus commencé cette tâche ardue, et avant que j'eusse parfaitement éprouvé la valeur de ma grande passive sensitive, mon voyant me dit :

« Lorsque vous êtes revenu du palais des sensitifs, au moment où vous passiez, absorbé dans votre pensée, j'ai vu qu'un être hostile de grande puissance et de très haut état vous suivait, entouré d'une aura de passivité, de sorte qu'il se trouvait dans ce degré de matérialité proche du nervo-physique, qui a été nommé degré de danger, parce que les êtres revêtus de ce degré peuvent se manifester à l'homme et influencer au moins partiellement les degrés plus raréfiés de l'état physique en ceux qui sont séparés ou en état d'extériorisation. »

— Certes, dis-je, cet être n'a pu s'envelopper dans l'aura de ma sensitive, qui est tout spécialement protégée. Qu'y a-t-il donc ?

— Je suis un peu fatigué, me répondit le voyant. Donnez-moi du repos pour que je suive cet enveloppement de passivité jusqu'à sa source.

Je le fis reposer, et il dit : « Cette passivité ne vient pas d'une sensitive sous votre protection. Elle est tirée de la brume qui couvre une mer intérieure, sur laquelle brille le soleil de midi. »

Je sus alors que le voyant ne s'était pas trompé en décrivant l'hostile qui me suivait comme un être très puissant et d'un haut état; car depuis l'époque lointaine où Aoual était descendu dans les profondeurs des eaux afin d'évoluer le protoplasme en êtres individuels, et depuis qu'il en avait banni Devo, il n'y a eu qu'un très petit nombre d'hostiles qui ont été capables d'utiliser la passivité des eaux contre l'homme.

A ce moment un jeune néophyte d'une grande intelligence, qui attendait près de nous pour me délivrer un message d'Oannès, dit :

« S'il se peut, renseignez-moi. Les eaux sont-elles donc éminemment riches en passivité? »

— Elles le sont, répondis-je, plus que la terre, l'air ou qu'aucun degré de densité dans le monde sphérique matériel, à l'exception de celui de la force pathétique. C'est pour cette raison qu'à la transition de ceux qui ont évolué leur moi de manière à pouvoir retenir l'individualité, ceux, qui veillent sur eux et les aident, leur fournissent de l'eau claire et pure, dans laquelle ce qui s'extériorise du corps peut entrer. La dissolution résulte du manque de passivité ; ceux qui, sous protection hiérarchique, entrent dans les eaux, retrouvent cette passivité et sont rafraîchis et réconfortés. Aoual porta le coup le plus rude aux hostiles, quand il les bannit des mers et que Mavb l'Immortelle prit sous la protection d'Aba les eaux des sources.

— Puisque le manque de passivité est la cause de la dissolution, reprit le néophyte, l'abondance de passivité dans les eaux explique sans doute pourquoi beaucoup de leurs habitants vivent jusqu'à des âges très avancés et peut-être même indéfiniment.

— Des habitants de l'Océan, dit le voyant, vivent jusqu'à 3.000 ans. Certains êtres stationnaires des forêts ont aussi joui d'une vie très longue.

— Ces arbres, répondis-je, vivent très vieux, parce qu'ils sont constitués de manière à absorber les précieux éléments qui constituent la passivité des eaux qui sont au-dessous

des terres, ainsi que de celles de la pluie, de la rosée et des brumes. Les habitants des eaux et ceux des forêts tirent leur vitalité de la même source, la passivité des eaux. C'est pourquoi Brahma, du pays du Sud, dévoue son intelligence à étudier ces êtres à longue vie, cherchant à pénétrer le secret de leur propriété d'absorber la passivité des eaux, afin de la transférer à l'homme.

Une voix, qui n'était point familière, mais que tous trois nous entendîmes, dit alors :

« Certaines plantes marines absorbent la passivité des eaux et sont immortelles. Ce que ces êtres stationnaires, qui ne s'élèvent jamais à la lumière, font comme par instinct, l'homme, dont la mentalité est supposée en rapport avec l'état de lumière ou d'intelligence, est incapable de le faire, quoique, comme Brahma du pays du Sud, il se dévoue à la connaissance, pour lui occulte, de la longévité. Puisque l'immortalité du degré nervo-physique est le prix pour lequel vous luttez, lequel est le plus grand, Brahma ou la plante marine ? »

Je congédiai aussitôt mon voyant et le jeune sensitif dont j'estimais fort l'aura protectrice, car je compris que l'être hostile qui me suivait avait ainsi parlé. La voix reprit : « Avez-vous renvoyé votre principal voyant et le néophyte que vous prisez tant, dans la crainte qu'Asmodée leur fasse du mal ? S'il en est ainsi, vous avez perdu vos soins. Je ne fais de mal à aucun être par amour de nuire, mais seulement lorsque c'est mon avantage. En cela je suis supérieur à l'homme et peut-être à ses formateurs, car depuis le plus raréfié jusqu'au plus dense, chaque être individuel le plus rudimentaire ou le plus évolué est son propre Cosmos. Ce que, dans sa conception ou par expérience, il trouve propre au bien-être de ce Cosmos, il le considère comme bon ; il classifie comme mauvais, au contraire, tout ce qui porte préjudice à son Cosmos qui est son Moi. »

Désirant établir rapport avec Asmodée, qui était bien connu par les registres des chercheurs cosmiques et que je n'avais jamais pu rencontrer, je répondis : « Une asser-

tion n'est pas une preuve, ô Asmodée. Il y eut des hommes et des formateurs qui dépensèrent tout ce qu'ils avaient et tout ce qu'ils étaient, non pour leur personnalité, mais pour une cause ».

— Cette cause, répliqua Asmodée, est leur propre conception, dont ils sont les formateurs, ou bien représente la restitution de ce dont ils ont été formateurs dans le passé lointain : c'est donc, pour ainsi dire, la quintessence de leur être en son intégralité, c'est là leur absolu Cosmique, vers lequel ils désirent faire converger toutes les choses relatives.

Cherchant toujours à rester en rapport intellectuel avec mon puissant adversaire, je repris :

« Brah, un avec Elohim, assuma la forme et la nature de l'homme pour toucher le degré le plus dense de la matérialité, et sacrifia ensuite sa personnalité afin de diffuser ses forces et de vivifier ainsi les forces latentes de la matière. Ainsi une personnalité fut sacrifiée à la cause ».

— Brah Elohim était la matérialisation de la propriété d'Equilibre de la Cause Cosmique, c'est-à-dire de la Cause du Cosmos matériel, d'un degré de densité perceptible à l'homme, son chef-d'œuvre. Il fit ce qu'il put pour réaliser les conditions nécessaires à la formation et à la sustentation de l'homme sans lequel il ne pouvait y avoir d'équilibre cosmique. La cause, c'est-à-dire l'Equilibre Cosmique était la quintessence de l'être de Brah dans son intégralité, puisqu'il est l'attribut de l'Equilibre de la Cause Cosmique des matérialismes. Vos paroles portent donc témoignage de la vérité des miennes.

— Chi, continuai-je, se dépensa à lutter pour la restitution de l'homme. Quand il s'aperçut que la force vitale lui manquait, il forma, malgré ce qu'il lui en coûta personnellement, quatre grandes émanations, pour qu'elles pussent continuer la bataille. En cela il n'agit point par personnalité, mais sacrifia sa personnalité à la cause pour laquelle il travaillait et souffrait.

— Chi, répliqua Asmodée, sentant que la passivité lui

manquait de plus en plus, forma de son propre être deux émanations en qui l'activité et la passivité se faisaient équilibre. Après quoi il vous forma avec la passivité qui restait disponible, et qui était insuffisante, puis il façonna Oannès comme un être actif, sans lui donner de passivité, sauf dans le sens où il faut entendre cet adage : Tout est dans tout. En agissant ainsi, Chi était conscient, au moins dans les profondeurs de son être, que vous et Oannès pourriez trouver la passivité qui vous manquait. L'affirmation que Chi s'est sacrifié à une cause est renversée par ce fait qu'il a retenu son moi dans tous les états d'être, et qu'il a reçu avec avidité la passivité, augmentée et fortifiée, que vous lui avez volontairement rendue, et qui lui était essentielle pour réaliser son désir et sa volonté de demeurer en permanence dans le degré nerveux de l'état physique et de prendre ou d'abandonner le corps à volonté. Les faits prouvent donc que, de toutes les personnalités, il n'en est pas de plus grande que celle de Chi.

— Je me rends compte par votre conversation que tout ce qui se passe sur la terre, même ce qu'on suppose être le plus caché, vous est connu. Ainsi se vérifie le vieil adage : « Pour Asmodée, il n'est rien d'invisible ». Venez maintenant, et communiquez avec moi face à face, car il y a quelque chose de désagréable et qui manque de sincérité à s'attarder ainsi derrière moi.

— Face à face ! Je ne vous rencontrerai pas ainsi, mais je serai avec vous côte à côte !

Et il s'avança un peu, de manière que j'étais encore devant lui. Tandis qu'il s'approchait, je fortifiai mon aura entre nous deux, car je sentis celle d'Asmodée chaude comme le vent du désert, et j'y aperçus des scintillations de phosphorescence jaunâtre.

— Comment se fait-il, m'exclamai-je, que je voie et sente votre aura, alors que vous ne m'êtes pas visible vous-même.

— C'est que je me voile dans mon aura. Quand nous nous rencontrerons face à face, vous me verrez tel que je

suis ; mais je ne vous rencontrerai ainsi que dans le corps matériel.

— S'il en est ainsi, pourquoi avez-vous pris le degré nerveux de l'état physique afin de vous mettre en rapport avec moi ?

— J'ai pensé : Vofhi obtient en ce moment beaucoup d'expérience pratique dans l'évolution des sensitifs. Cette étude m'intéresse plus que toute autre. J'irai donc à lui pour que nous fassions échange de connaissances.

Tandis qu'il parlait ainsi, je dirigeais mes pas vers l'endroit où reposait ma grande passive, mais je vis qu'Asmodée se tenait sur ses gardes, à tout moment prêt à m'attaquer ou à fuir, et je devinai son désir d'influencer, et, s'il le pouvait, de posséder partiellement ma mentalité. J'avais grand désir de le garder auprès de moi jusqu'au moment où je pourrais m'assurer de lui. C'est pourquoi je cherchai à gagner son intérêt par des discussions :

— Quant à l'échange de connaissances, ô Asmodée, lui dis-je, je considère que ce que vous avez dit touchant la personnalité et la cause est la conclusion de l'ignorance, et voici pourquoi : L'homme, divin et humain, peut seulement en perfectionnant son moi travailler, avec efficacité et continuité, à la cause pour lui prééminente. Comme Devo dans le temps passé, vous méprisez, ou affectez de mépriser l'importance qu'a l'individualité. Nous autres, au contraire, soutenons que ce n'est que par l'intégrité et la perpétuité de notre individu que la Cause pour laquelle nous vivons peut être efficacement servie. Ce n'est que dans l'intégrité de l'être individuel et son perfectionnement continu, qui nécessite sa durée, qu'il peut y avoir l'équilibre, c'est-à-dire la complète évolution des forces de la matière, capable, dès lors, de recevoir pleinement les forces libres en chaque état et degré de densité.

Pour ce qui est de votre comparaison entre une herbe marine et l'homme, elle n'est point digne de l'intelligence d'Asmodée.

Ce n'est point dans le fait d'exister, de garder sa vitalité

par instinct et de rester tel qu'on a été formé, mais dans l'évolution et le progrès continuel vers un perfectionnement, et dans l'approche souvent pénible vers la vérité, dans la culture de notre raisonnement, l'amélioration de nos organes des sens, l'accroissement de nos capacités et aptitudes, enfin dans l'équilibration de tout notre être, que consiste la vie. *Végéter n'est pas vivre.* Retenir la forme n'est pas une preuve de perfection. S'il en était ainsi, le caillou serait supérieur à Chi.

— Votre raisonnement est sain, ô Vofhi, répondit Asmodée. Pesé dans les balances de votre intelligence, le mien manque de poids.

— Quelle que soit l'élévation ou le rang d'un être, quelque grandes que puissent être ses capacités et aptitudes, il ne peut avoir un jugement juste, ni se reposer dans la claire lumière de la raison, s'il soutient et pratique volontairement le désordre. Cessez de travailler pour le déséquilibre et, puisque vous êtes sur la terre, tournez plutôt vos efforts vers l'œuvre de la restitution. Comme Nefdi, le grand vainqueur, vous serez alors comme une lumière et une gloire d'intelligence.

Quand j'eus ainsi parlé, Asmodée s'écria :

« Par Vofhi, ni par aucun homme je ne puis être retenu. J'irai vers Nefdi ! »

A ces mots il partit. Mais plusieurs jours s'écoulèrent avant que la sensation de chaleur brûlante et aride me quittât. De temps en temps elle passait sur moi ; alors je défaillais et ressentais une extrême faiblesse.

A quelque temps de là, Nefdi envoya des messagers spéciaux à Oannès, à Bara, à Brahma et à moi-même.

Celui qui vint à moi était accompagné d'une nombreuse compagnie, et je m'étonnai quand je les vis approcher. Mais je sus bientôt par l'aura de puissance qui les couvrait qu'ils venaient de Nefdi.

Au départ d'Asmodée, j'avais quitté pour un moment le palais des sensitifs, estimant qu'il était dangereux d'y demeurer tant que je sentirais l'aura de puissance de cet hos-

tile. Il y avait dans les registres et les légendes du passé beaucoup d'histoires merveilleuses le concernant ; je l'avais trouvé bien plus puissant encore que je ne me l'étais imaginé. J'allai à la rencontre des messagers avec mon principal voyant, et je souhaitai la bienvenue à leur chef en qui je reconnus un très puissant Kéroub contre lequel j'avais lutté dans les temps passés, et qui maintenant combattait dans nos rangs. Nefdi lui avait donné le nom nouveau d'Elamille. Jadis, durant le temps de notre lutte, il n'avait pas dit un mot. Dans cette nouvelle entrevue, il me remit, toujours en silence, un rouleau cacheté, et partit rapidement, comme il était venu. Alors me retirant dans un lieu où nul ne pouvait troubler ma retraite, j'ouvris le rouleau et lus avec un intérêt croissant ce qu'il contenait :

La vision de Nefdi.

Moi, Nefdi, je me reposais au coucher du soleil, fatigué d'avoir émis de la puissance pathétique pour donner à Asmodée le repos dont il avait tant besoin. J'étais couché sur un nuage violet très foncé dont l'ombre s'étendait entre la terre et la splendeur dorée du soleil couchant. Un être s'approcha de moi : il était vêtu d'une aura blanche et tellement radieuse qu'elle ne permettait de distinguer nettement ni sa forme ni son visage. Il m'appela par mon nom, et quand je lui eus répondu, il dit : « Ouvrez vos yeux et voyez ! » Et moi : « Que verrai-je ? »

— Vous verrez les habitations primitives de l'homme pendant les sept époques de la classification de la matière mélangée et dans les états matériels plus denses que les voiles des Ethérismes.

J'ouvris alors les yeux et je vis le passé très lointain. Et voici que l'abîme était entre moi et les états plus raréfiés des matérialismes.

Dans l'expansion, au delà de l'abîme je voyais quatre sphères : l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, la troisième au

Nord et la dernière au Sud. Elles étaient si vastes que leurs enveloppes se rencontraient presque. Néanmoins j'apercevais entre elles une raréfaction traversée par une ligne très fine de raréfaction pathétique, qui entourait les quatre sphères et au delà de laquelle je ne pouvais plus rien sentienter.

Je m'étonnai et dis à celui qui me montrait ces choses : « Quelle est donc cette vision ? Qu'est-ce que cette chose nouvelle ? On considérait qu'il n'y avait primitivement qu'une seule habitation pour l'homme et voici qu'il y en a quatre ! »

— Ce qui entoure les sphères est tellement raréfié qu'un seul a pu passer d'une des sphères à l'autre ; il garda le silence en tous les états et degrés de son être, de sorte que tout habitant d'une de ces sphères la considéra comme formant tout le Cosmos matériel.

— Si cela vous est possible, demandai-je, dites-moi quel est Celui qui passa d'une sphère à l'autre.

— Il est connu sous plusieurs noms. L'homme de la septième époque qui savait ce qui est pour nous perdu dans les labyrinthes du temps, le représentait comme l'Attristé.

— Ces choses sont trop grandes pour moi ; je ne puis actuellement les comprendre. Dites-moi, cependant, je vous prie, quelle sphère fut l'habitation primitive de Kahi, pour que je conçoive quelle direction suivit Brah Elohim, quand il porta IE à travers l'abîme, dans la lumière et le surombrement.

— La vaste sphère que vous voyez vers l'Est est la demeure primitive de Kahi.

— Qui peut, même en pensée, supporter la traversée de cette immensité quaternaire ? Permettez-moi, je vous prie, de ne regarder que la sphère Orientale.

— Qu'il en soit selon votre désir. Mais, puisque votre Origine est à l'intérieur du Nucléolinus, je ne comprends pas pourquoi cette vision serait trop grande pour vous.

Je ne considérai que la sphère de l'Est, et je vis qu'elle était d'une beauté et d'une perfection qui dépassaient toute imagination. Dans son centre de pathétisme, était ce que je ne pouvais pas sentienter. Ce pathétisme était d'une transparence parfaite, radieuse et sans couleur, et la transparence était enveloppée dans l'ordre de leur raréfaction par les matérialismes qui étaient comme une matérialisation des éthérismes, dont le plus dense, l'Essence germinale conceptive, était comme des Formations individuelles matérielles à travers lesquelles fusait le vert de la vitalité. L'enveloppement de cette prodigieuse sphère glorieuse, radiante, lumineuse par elle-même, était dans son expansion comme le reflet de sa centralisation, de sorte que son atmosphère respirable était pareille à la vitalité, et que son atmosphère la plus raréfiée et la plus éloignée avait la densité de son pathétisme central. Je restais silencieux, absorbé dans la contemplation de la sphère irradiante. Celui qui me montrait ces choses dit alors : « Vous avez vu l'habitation orientale de l'homme dans sa perfection. Voici maintenant son apparence vers la fin de la première époque de la classification de la matière ! »

Je regardai ; je vis alors un foyer de force pathétique, voilé dans la lumière argentée de l'Esprit. Autour étaient de nombreux et vastes sphéroïdes; quelques-uns étaient enveloppés dans des auras d'intelligence ou lumière, de la couleur du saphir clair, radiant; d'autres étaient entourés par l'or de l'essence conceptive ; un petit nombre avait une teinte bleue... Ces sphéroïdes divisés, quoique tous d'une matérialité perceptible à l'homme différaient les uns des autres en densité, selon la raréfaction de l'état qu'ils touchaient. Je dis à celui qui me montrait ces choses :

« Je vois les auras de ces sphères et sphéroïdes, mais leur substance est voilée à ma vue. »

— Tel est leur environnement ou expansion, telle est leur centralisation. Une étoile diffère d'une autre en gloire. Aucun habitant d'une de ces sphères n'a vu, en son état normal, une autre sphère, mais seulement son enveloppe

atmosphérique et éthérée, non pas telle qu'elle est en réalité, mais telle qu'elle lui apparaît dans l'aura propre de la sphère qu'il habite, selon que tels ou tels de ses constituants peuvent être sentientés par lui.

— Les habitants d'une sphère ne savent donc rien de l'apparence ni de la nature réelle des autres sphères et sphéroïdes divisés?

— Les constituants émis par une sphère affectent les autres de diverses manières ; en dehors de leur atmosphère qui devient incandescente, l'homme ne peut plus rien sentienter : soleils, planètes ou satellites sont comme s'ils n'existaient pas. Pour l'homme normal, au delà de la limite de l'enveloppe la plus raréfiée de la sphère ou du sphéroïde qui est son habitation, il n'y a plus ni temps, ni espace, ni aucun moyen de sentienter. Son atmosphère est pour lui tout en tout. Selon les constituants de cette atmosphère il change sa sentientation de tout ce qui est.

— S'il en est ainsi, la vitesse avec laquelle les constituants de chaque aura des sphères ou sphéroïdes sont rendus incandescents ne peut pas être précisée, tandis que par la force pathétique elle passe d'une aura à l'autre ?

— Chaque aura de sphère est rendue incandescente dans un temps proportionnel à l'étendue et à la densité de cette aura.

Quand ce qui se trouve entre deux sphères matérielles est trop raréfié pour être rendu incandescent, le parcours a lieu en un instant, mais ce temps n'est pas nul.

— Pourquoi la traversée de ce qui illumine les atmosphères des sphères et des sphéroïdes qui ne sont pas actuellement lumineux par eux-mêmes, demande-t-elle un temps, si court qu'il soit ?

— A cause de la force pathétique des Matérialismes, en affinité avec la force pathétique de tous les degrés de raréfaction de la substance et qui, partant, peut être appréciée par ce qui illumine. S'il n'en était pas ainsi elle ne pourrait pas mettre en rapport les mondes stellaires les uns avec les autres.

Ainsi le temps, qu'il faut pour ce qui illumine, d'aller à toute vitesse d'un monde stellaire à un autre, peut indiquer la nature et l'étendue de leur aura-atmosphère, mais n'indique pas la distance des uns aux autres, puisque le trajet à travers les raréfactions a lieu en dehors de la force pathétique sans prendre aucun temps. Cependant certains estiment et enseignent que le temps demandé pour que ce qui illumine les atmosphères des mondes stellaires non lumineux, passe d'une atmosphère à l'autre, est le même que le temps demandé pour traverser les atmosphères elles-mêmes.

—Ceci est illogique, mais naturel, puisque l'aura-atmosphère de chaque sphère est pour ses habitants, dans leur état actuel, leur tout en tout. Puisque la sentientation de l'habitant d'une sphère ou d'un sphéroïde dépend de la nature et de la densité de l'atmosphère qui l'entoure, la même étoile peut paraître, aux divers mondes, différer en couleur, grandeur et luminosité. Lorsque sera venue, selon qu'il est reçu, l'époque où les habitants des sphéroïdes appartenant à un système seront capables de revêtir d'intelligence le pathétisme qui unit les sphéroïdes entre eux et qui est déjà vêtu de spiritualité, et de communiquer ainsi les uns avec les autres, quel profond intérêt auront leurs comparaisons : quelle vaste étendue de recherches se déploiera devant celui qui étudie !

— Je me vêts et me dévêts des densités à volonté, pour étudier le domaine sphérique et ses habitants et accroître leur connaissance de tout ce qui est connaissable. Ma tâche est ardue, non que l'homme manque d'intelligence, mais parce que son intelligence n'est pas libre et indépendante, de sorte qu'il prend comme fondement une base incertaine, et construit là dessus sa maison; il adopte certains axiomes, certaines théories qui lui servent à bâtir ses échafaudages hypothétiques. Mais souvent la base est branlante, l'axiome est erroné.

Et mettant sa main sur mon front, il ajouta : « Dormez et voyez ! »

— Que verrai-je ?

— Vous verrez le lieu de l'abîme dans les sept époques où la matière mélangée fut classifiée et reclassifiée.

Alors passèrent les sept époques, une à une, devant moi, et je vis qu'avant la première classification de la matière mélangée, l'abîme était entre la région attributale et celle de la matière atomique ; à la deuxième, il était entre la région de matière moléculaire, et l'état des Intelligences libres ; à la troisième entre l'état d'Esprit et celui de Lumière ou Intelligence, à la quatrième entre l'état de Lumière et celui d'Essence, à la cinquième entre l'état d'Essence et celui de mentalité, à la sixième entre l'état psychique et l'état nerveux ; enfin à cette septième et actuelle classification l'abîme était dans les plus denses degrés du nerveux, qui confinent à la mentalité de l'état physique. A cette vue mon cœur se réjouit et je m'écriai :

« Quand l'abîme sera franchi, il n'y aura plus jamais pour lui de place dans le Cosmos, puisque le perfectionnement des sphères et sphéroïdes du monde sphérique est l'équilibre. »

L'être se tut puis il reprit : « La volonté de l'hostile, en dépouillant l'homme du degré physique, était de mettre l'abîme entre le degré nervo-physique et la plus grande densité, mais il ne le put..... Reposez-vous, maintenant, regardez l'intégralité du monde sphérique de l'Est. Dites-moi ce que vous voyez. »

Après avoir contemplé quelque temps, je fus saisi d'admiration et dis :

« Je vois des foyers radiants qui illuminent l'atmosphère des sphères et des sphéroïdes. Je vois des mondes duels dont les forces, par affinité mutuelle, se réunissent à un point de force pathétique puissante, foyers qui ont la dualité d'être. »

— Ces sphères duelles sont les sources par excellence de la force pathétique. Par elles, les lignes de force pathétique qui unissent toutes les sphères et tous les sphéroïdes des

quatre grandes constellations sont perpétuellement renouvelées.

— Je vois, repris-je, que tout le monde sphérique oriental, qui, pour ma sentientation, est le monde matériel tout entier, décrit un cercle autour d'une étoile qui se distingue des autres par la lumière cramoisie de son aura. Elle est située au nord-ouest lointain ; sa clarté est vive et ne vacille pas.

— Regardez attentivement cette étoile et dites-moi ce que vous voyez.

— Je vois une ligne cramoisie foncée radieuse et fine qui traverse l'immensité. Elle se perd dans la terre en pénétrant dans ce qui est d'une couleur analogue.

— Cette très lointaine étoile, autour de laquelle les autres accomplissent leur révolution et vers laquelle toutes sont attirées, est le lieu où Kahi fut revêtu de matière quand pour la première fois Devo divisa la sphère sur laquelle il fut formé, et le rejeta au dehors. Elle est éternellement en connexion avec la terre, parce que c'est sur la terre que Kahi fut finalement rejeté par l'Hostile ; ce lien ne put être coupé par aucun être : il est un gage de la Restitution.

Je demandai : « Comment cette ligne qui, à juger par sa couleur, est aussi dense qu'elle est lumineuse, n'est-elle pas visible aux habitants de la terre ? »

Il répondit : « Parce qu'elle appartient au vrai degré d'être physique. De même qu'il y a des sons au-dessous de la sentientation de l'oreille humaine, de même il y a des densités aussi bien que des raréfactions au delà de la sentientation de l'œil. »

Puis, après un bref silence, il continua :

— Chi a atteint le pouvoir de se rematérialiser à volonté : il est le précurseur, le héraut de la restitution. A l'époque de la restitution, IE suivra cette ligne rouge que vous voyez, et un avec Kahi, comme Brah Elohim fut un avec Elohim, il régnera comme homme avec les hommes sur le monde sphérique. Le rouge est le signe de la ma-

térialité la plus dense. Dans sa forme matérielle humaine, l'homme passera de la terre à toutes les sphères à mesure que le corps glorieux leur sera rendu, et regagnera peu à peu l'habitation première de Kahi. De là les lignes rouges de la densité procéderont et mettront successivement en rapport chaque sphère et sphéroïde avec le centre d'où tous ont été rejetés. Ainsi, de même que les éthérismes et les pathétismes sont uns, de même les terres seront unes : il n'y aura plus de division ! »

— Cette étoile centrale, demandai-je, est-elle connue ou l'a-t-elle été dans les jours du passé ?

— Il a été reçu, dans le passé, que les voyants voyaient cette étoile et la nommaient : « La joie de la terre entière ». Il existe encore un registre, où il en est fait mention sous le nom d'Halcyon, qui signifie la Joie.

— La connaissance de ce rouge de la couleur du sang nouvellement versé peut servir de guide pour beaucoup de choses qui sont reçues et enregistrées, mais ne sont pas actuellement comprises : ainsi la tradition du salut du premier né par l'aspersion des entrées avec du sang voudra dire que le premier né, Kahi et sa race sont protégés contre l'ange de la dissolution désormais impuissant à leur nuire par le vrai corps physique ou corps glorieux. De même, l'élixir de vie, restaurateur et sustentateur, qui, depuis des âges, a été si ardemment cherché, est décrit apparaissant au centre du constituant convenable à sa formation comme une rose cramoisie dont les pétales se déplient et luisent de la lumière diamantine qu'a la rosée du matin, ce qui symbolise évidemment que la perfection de la vie matérielle est susceptible de recevoir la spiritualité la plus élevée.

La perfection de l'être fut comprise par l'ancien Ordre sacré dont Hi de l'Orient fut le chef : son symbole était une fleur de lotus cramoisie à quatre pétales s'étendant vers l'est, l'ouest, le nord et le sud ; la fleur cruciforme, de la couleur du sang, était pailletée de rosée diamantine.

Cet ordre connaissait en effet le secret du renouvellement de la vie et de la transformation de toute forme vers un perpétuel perfectionnement. Maintenant cet ordre est perdu ou caché : certains prétendent lui appartenir, mais ils ignorent jusqu'à la signification du symbole qui leur sert d'emblème et des mots qu'ils emploient. La lettre est en partie restée, l'esprit est mort.

De même encore l'ancien apophtegme : « Dans les sangs sont les vies », qui servait de mot de passe aux plus élevés, n'exprime pas seulement une vérité matérielle, palpable, évidente, mais aussi, dans un sens plus profond, laisse entendre symboliquement que les voies qui ont la couleur du sang sont celles qui mènent à la restitution de l'immortalité.

Il est aussi reçu qu'à l'époque de la restitution, un homme retiré de l'eau trouvera par sa connaissance et sa puissance propres, une voie de passivité rouge, au moyen de laquelle l'homme, divin et humain, pourra accomplir la traversée jusqu'au pays de son origine.

Et l'affirmation qu'il n'est pas de restitution sans qu'il y ait du sang versé ! Tout cela voile une seule et suprême vérité, que sans le perfectionnement du plus dense degré de la matière, dont le symbole est la couleur du sang nouvellement versé, il ne peut y avoir de perfection cosmique.

Alors celui dont l'aura brillait comme le soleil dit :

— Vous avez entendu non seulement avec les oreilles, mais avec l'entendement. Vous avez vu non seulement avec vos yeux, mais avec votre intelligence. C'est pourquoi, bien que je m'en aille à présent, je reviendrai.

Et il partit. J'enregistrai ce que j'avais entendu et vu dans cette vision afin que rien ne s'en perde, et j'en ai envoyé copie aux quatre émanations de Chi, qui fut nommé le précurseur par celui qui m'apparut.

Alors moi, Vofhi, je me réjouis à la perspective que cette vision avait ouverte à mon intelligence, et méditai longuement sur ce que Nefdi avait entendu et vu. Cela

m'éclaircit certains dires et certains passages des registres du passé lointain qui avaient été entièrement ou partiellement voilés et pour la première fois je compris dans toute sa plénitude le vrai rang cosmique de l'homme Je sentiens dans tout mon être que l'Unique Indivisible, l'Unique capable de tout pénétrer, le « quelque chose qui doit être revêtu » serait, quand l'ordre ou équilibre serait établi, enveloppé de tout ce qui est, et que l'homme, divin et humain, était le chef-d'œuvre de ce revêtement le plus matériel.

Je comprenais intellectuellement le symbolisme de l'un en trois, c'est à-dire l'Unique Capable de tout pénétrer, dans les Pathétismes, les Ethérismes et les Matérialismes.

Je comprenais l'importance attribuée de tous temps aux nombres trois et sept, car ils signifient les Pathétismes, les Ethérismes et les Matérialismes qui chacun se divise en sept états ou densités, chacun à sa place cosmique. Je comprenais l'importance prééminente du nombre 1, symbolisant l'unité de l'Unique Impénétrable, capable de tout pénétrer. Je comprenais le sens du nombre 2, qui est le signe du pathétisme en dualité, sans lequel l'Unité ne peut se manifester. Je comprenais que le nombre 10 est appelé le nombre de la perfection parce qu'il est composé des nombres 7 et 3 et que le 12 est nommé couronne des nombres parce qu'il renferme les trois classifications manifestées de la matérialité, les sept états ou gradations et la dualité essentielle à la manifestation.

Tandis que j'étais absorbé dans l'étude de ces symboles, une horreur d'obscurité m'environna tout à coup, un froid semblable à un vent glacial passa sur moi, secouant toute ma charpente. Je me remis vite, me levai, remplis un calice du vin qui donne la force et le vidai. Puis je sortis en plein air. L'obscurité et le froid m'accompagnèrent; cette aura de l'être hostile, qui s'approchait de moi, était si puissante qu'il me fallut bien trois heures avant d'avoir pu fortifier suffisamment mon aura pour éloigner un peu de moi

cet être redoutable. Quoique je n'eusse jamais éprouvé auparavant cette horreur d'obscurité et ce froid glacial, je devinai, grâce à ce qui est reçu et enregistré, que l'être hostile qui manifestait ainsi sa présence était Reich Malek qui causa la désintégration de tant de lutteurs à la recherche de la connaissance occulte, et qui l'avaient ainsi perdue. Connaissant la nature et la puissance de mon adversaire, je restai passif, même en pensée, réservant ma force mentale, psychique, nerveuse et nervo-physique pour le moment où l'action ne pourrait être évitée. Je savais que l'intention de Reich Malek était de me vaincre et de prendre possession de moi afin de pouvoir paraître à volonté à ma similitude, ou, s'il n'y pouvait arriver, de me désintégrer pour délivrer ceux qui étaient emprisonnés dans les auras de mes sensitifs et pour avoir ces sensitifs en son pouvoir. Dès qu'avec ma propre aura je fus arrivé à me former un abri contre l'obscurité et le froid, je me reposai avec autant de calme que si je n'avais pas été entouré par l'aura de Reich Malek. Cela me fut possible, car depuis le temps où, pour le bien-être collectif de l'homme, j'avais entrepris l'œuvre d'attirer et d'emprisonner les hostiles, je n'avais épargné ni soins ni pensées afin de conserver et d'accroître ma force physique, sachant par une longue expérience personnelle et grâce à de nombreux sensitifs que le succès dépend surtout de l'endurance de l'état le plus dense en ses degrés quaternaires. J'ai prouvé maintes fois que pour ceux qui ont la bonne volonté et la sincérité, des erreurs et des illusions intellectuelles sont impossibles lorsque le cerveau physique, où trône la mentalité, est fort, sain et vigoureux ; enfin, la peur, l'excitation, les tremblements, convulsions, faiblesses et méfiances sont incompatibles avec la pleine santé du degré nerveux de l'état matériel. Quant au degré nervo-physique, son bien-être est avant tout *l'essentiel* : j'ai prouvé que tous les maux auxquels l'homme est assujetti viennent du dehors ; tant que le degré nervo-physique, qui est maintenant l'enveloppe aurisée de tous les états et degrés de l'être individuel humain, est intact,

tout reste intact. C'est là une règle vraie dans tous les cas; il peut sembler à quelques hommes que certaines pensées, conceptions et impulsions jaillissent du dedans d'eux, mais il est certain qu'elles sont d'abord entrées de l'extérieur; toutes les maladies des organes intérieurs ont une cause extérieure; les êtres malfaisants sont aspirés avec le souffle ou absorbés d'une autre manière; il en est de même pour tout ce qui porte atteinte au degré nerveux et affecte ainsi temporairement les degrés psychique et mental de l'homme.

Un enfant trouve le bien-être ou est gâté selon l'entourage que lui donnent ses éducateurs. Si cet entourage, ce milieu est favorable à son évolution, et s'il est éduqué de telle sorte que ses aptitudes et capacités les plus parfaites et les plus vigoureuses se développent et que les moins parfaites ou celles qui sont déséquilibrées soient assujetties et dirigées par les premières, tout ira bien pour lui.

Mais si son entourage et son éducation favorisent le développement de la partie la plus déséquilibrée de son être, il sera gâté. C'est parce que je sais cela que je prétends être le tuteur de tous ceux qui naissent ou sont formés dans mon empire, me tenant personnellement responsable de leur éducation et de leur évolution : aussi dans mon royaume les lois sont peu nombreuses et simples, mais les violations graves de la charité sont en vérité très rares. Nous n'avons que deux grandes lois :

Vous n'adorerez aucune personnalité.

Vous serez en union pathétique avec les hommes vos semblables et serez bienveillants pour toutes les formations moins évoluées, sachant que dans l'ordre toutes les formations font partie du temple de la Divinité dont vous êtes le sanctuaire, et qu'elles ont droit comme vous à la transformation progressive à perpétuité.

Les lois mineures, qui ne sont que le développement de la seconde grande loi de charité, sont : Vous ne désirerez pas, en pensée, ce qui appartient à autrui; et si cette pensée s'élève en vous, vous ne la matérialiserez pas. Vous ne

convoiterez pas. Vous ne volerez pas. Vous ne devez pas causer de la confusion en portant atteinte à votre dualité d'être, rejetant l'un ou l'une pour prendre l'autre, à la légère, ou prenant un ou une autre en cachette, car c'est là le plus grand encouragement à la déséquilibration de vous-même et des générations futures. Vous ne devez pas porter de faux témoignages. Vous ne tuerez pas, si ce n'est pour vous défendre, si votre vie est mise en danger par quelqu'un qui vous attaque sans provocation. Vous ne causerez pas, sans nécessité, de souffrances à aucun être vivant, mais, comme ceux dont le rôle est d'évoluer tout ce qui est, vous satisferez au mieux de votre pouvoir et de votre connaissance tous ceux qui sont de bonne volonté et qui attendent de vous l'aide et le bonheur.

Ainsi je m'entretenais avec moi-même de choses agréables pour ne pas sentienter la présence désagréable de Reich Malek et de cette manière je buvais pour ainsi dire de la force. Au bout d'un certain temps mon grand adversaire dit : « Ecoutez, ô Vofhi, troisième émanation de Chi ! Je suis venu ici pour lutter avec vous et délivrer mes sujets que vous avez attirés et emprisonnés. Il n'y a qu'un moyen d'éviter le conflit que je cherche, et qui se terminera, assurément, par votre désintégration dans tous les degrés d'être ; c'est de quitter le degré nervo-physique et de vous en aller d'ici. Ainsi vous vous échapperez avec une perte relativement légère, et nul ne vous fera de mal ! »

Je ne répondis pas un mot, réservant toujours ma force et mon calme. Alors Reich Malek se mit à me harasser continuellement, se servant alternativement de menaces et de promesses, m'entourant toujours de l'horreur d'obscurité et du froid glacial que toute la puissance de mon aura avait peine à tenir en respect.

Le troisième jour, constatant que je me fatiguais, je dis :

— Ecoutez, Reich Malek, ma détermination est de ne lutter avec aucun autre être que l'émanation de l'hostile

qui fut et n'est plus, autrement dit, avec l'émanation de Devo.

— Il importe peu, riposta Reich Malek, que vous ayez pris telle ou telle détermination ; l'aura d'obscurité et de froid dans laquelle je vous ai enfermé épuise petit à petit votre vitalité, et vous voile d'invisibilité, de sorte qu'aucun être mortel ne peut vous voir, ni vous porter secours. Quand le sang aura cessé de couler dans vos veines et vos artères, je prendrai possession de votre corps, au temps voulu, et comme vous-même, je me chargerai du soin des sensitifs que vous avez assemblés ; je libérerai ceux que vous avez attirés et pris au piège : alors notre tour viendra et nous régnerons à votre place.

— La coupe de vin, repris-je, n'arrive pas toujours aux lèvres altérées. Le désir et son accomplissement sont souvent le Sud et le Nord. Désormais je ne prête plus aucune attention à votre présence.

Et d'un vigoureux effort de ma volonté, je m'efforçai d'oublier jusqu'à la pensée de mon adversaire, sachant que les pensées concentrées sur lui seraient son aide la plus puissante. Je concentrai toute ma mentalité sur la science des nombres, et quand je fus fatigué, je mangeai et bus abondamment, je pensai au goût des aliments et du vin, je brûlai des gommes odorantes et je délectai mes narines à sentir les plus rares parfums. Je mis des vêtements blancs et fins ; j'écoutai le gazouillis des oiseaux chanteurs, le bruissement des feuilles agitées par la brise, et le murmure des ruisseaux. Je considérai avec admiration tout ce qu'il y avait de plus beau dans mon entourage, notant les glorieuses colorations de la terre, de la mer et du ciel, la perfection des formes variées, les jeux merveilleux de la lumière et de l'ombre. Puis, tous mes sens réconfortés et rafraîchis, je revins à l'étude des nombres, et, le corps fortifié par une nourriture et une boisson saines et abondantes, je passai de la simple pensée active à la méditation, de la méditation à la contemplation, de sorte que, sauf dans la limite où la prudence nécessitait

d'être vigilant, je pus méconnaître la présence de Reich Malek.

Et je me réjouis, car je savais que la victoire était une question d'endurance et de temps : Si mon adversaire pouvait assez longtemps se maintenir dans le degré nerveux de l'état physique il m'épuiserait et me désintégrerait ; si, au contraire, je pouvais lui retirer tout support, en méconnaissant jusqu'à sa présence, de sorte qu'il fut incapable de retenir le degré nerveux de densité, je serais victorieux, ou du moins ne subirais pas de défaite. Ce que je pouvais espérer de mieux était d'obliger mon puissant adversaire à s'en aller, obéissant ainsi à ma volonté et contraint directement par ma puissance.

CHAPITRE XL

DE LA CONTEMPLATION DE VOFHI

Pendant la contemplation, ce qui suit fut reçu dans ma mentalité :

L'Unique digne d'adoration est Un. Ce qui est capable de tout pénétrer, ce qui est capable d'être revêtu de tous les degrés de raréfaction et de densité de la Matière est Un. Jusqu'ici peu d'hommes ont pu soulever les voiles extérieurs du Nucléolus. Les revêtements qui sont au-dedans de ce voile ne sont point actuellement connus.

En cette septième époque, ainsi qu'il est reçu, Aoual et IE se sont approchés de ce voile ; Aoual venait de l'Etat de Vitalité Ethérique qu'il avait pathétisé et peuplé. IE venant des Matérialismes s'approcha des voiles de Nucléolus où il demeure dans la forme de l'homme, attendant que la restitution de l'homme soulève le voile et lui permette d'entrer dans les raréfactions plus subtiles, ou, selon la vision d'un à qui Kahi parla dans le sommeil profond, les densités plus subtiles qui sont à l'intérieur de ce voile.

En repos, je puis voir dans l'expansion l'ordre des revêtements de la première Manifestation de ce qui est Capable de tout pénétrer. Ce sont :

Les sept Pathétismes :

1. Le Pathétisme libre.
2. Le Pathétisme duel ou Cause Cosmique des Ethérismes.

3. La Lumière ou Intelligence pathétique.
4. L'Essence pathétique en passivité.
5. L'Essence pathétique en activité, où sont les germes latents des Ethérismes.
6. La Mentalité pathétique.
7. L'Etat psychique pathétique.

Les sept Ethérismes :

1. L'Esprit pur en passivité.
2. L'Esprit pur en activité ou Cause Cosmique des Matérialismes.
3. La Lumière ou Intelligence en passivité.
4. La Lumière ou Intelligence en activité.
5. La Vitalité en passivité.
6. La Vitalité en activité.
7. L'Essence germinale conceptive duelle, qui contient les germes duels des états Mental, Psychique, Nerveux et Physique, non encore revêtus.

Les sept Matérialismes :

1. L'Intelligence libre.
2. L'Esprit.
3. La Lumière ou Intelligence en forme.
4. L'Essence.
5. La Mentalité.
6. L'Ame.
7. Le Nervo-Physique, divisé par l'Hostile.

Dans chacun de ces états, il y a, en ordre, quatre degrés. L'apparence de ces états est la suivante :

Les Pathétismes apparaissent lumineux par eux-mêmes, et d'une pure blancheur.

Ils ne diffèrent entre eux que par la perfection de leur transparence.

Le premier, le Pathétisme libre, paraît parfaitement transparent ; le septième ou Pathétisme de l'âme est le moins parfait en transparence, mais elle est telle cependant

qu'elle ne peut être imaginée par ceux qui n'ont vu que les états matériels.

Les Ethérismes m'apparaissent comme suit :

L'Esprit pur en passivité comme une transparence argentée sans mouvement visible.

L'Esprit pur en activité apparaît de même avec de légères ondulations et des reflets nombreux.

L'intelligence en passivité est comme une lumière diamantée saphirine.

L'Intelligence en activité est de même, avec une radiance irisée.

La Vitalité en passivité est comme la radiance de l'émeraude claire, transparente et immobile.

La Vitalité en activité comme une radiance d'émeraude en ondulation. Les ondulations sont touchées par la lumière irisée d'Aoual qui se reposa près des sources profondes de la Vitalité et l'éveilla à l'activité.

L'Essence germinale conceptive est vue comme de la lumière pure et dorée, se nuançant depuis le ton de l'or très clair jusqu'à une teinte foncée, où se montrent parfois de légères radiances bleues, roses et de la couleur du rubis.

*
* *

Mon grand voyant voyait les Etats des Matérialismes comme il suit :

L'Etat de l'Intelligence libre était comme une transparence saphirine pâle.

L'Etat d'Esprit, avec ses trois degrés de densité lui paraissait comme une brume argentée variant en transparence jusqu'à être presque invisible.

L'Etat de Lumière ou Intelligence avec ses trois degrés se nuançait des claires radiances du saphir.

L'Etat d'Essence avec ses trois degrés apparaissait semblable à une radiance dorée nuancée.

L'Etat d'Ame était rose ; le degré le plus raréfié très

pâle, sans ondulations, dans une profonde tranquillité, les deux autres plus foncés avec des ondulations variées.

Le degré le plus raréfié de l'Etat Nerveux paraissait irisé. Les autres degrés, habités par l'Hostile, étaient voilés d'une profonde obscurité à travers laquelle se mouvait parfois une fumée d'un rouge sombre et des éclairs de lumière phosphorescente.

Mais le voyant ne vit cela qu'un instant ; il ne put rester dans cet état de manière à bien l'observer ; il le traversa très rapidement, enveloppé de notre puissance.

Après un repos réparateur, il se trouva dans l'immensité de l'Avasa, qui contient les degrés divers de la matérialité dans laquelle flottent les sphères et les sphéroïdes condensés. Là, trouvant la terre par affinité et rentrant dans le corps, il s'éveilla sans se souvenir de rien de ce qu'il avait vu, sauf de son entrée dans l'immensité de l'Avasa. Nous attribuâmes ce manque de souvenir à la traversée de l'abîme en partielle connaissance. Nous éveillâmes un autre voyant qui dormait et le fîmes entrer dans l'immensité de l'Avasa dans laquelle sont la terre et les sphères ou sphéroïdes alliés ainsi que les foyers de force. Le sensitif vit qu'autour du centre de chaque sphère il y avait de la force pathétique matérielle c'est-à-dire de la force pathétique rendue assez dense pour être en rapport avec les matérialismes. Cette force enveloppait quelque chose qui restait invisible au voyant. L'enveloppe de force pathétique était elle-même entourée d'une blancheur argentée que nous estimions être celle de la force spirituelle, et celle-ci était revêtue de bleu qui paraissait nuancé du bleu saphirin et de celui des eaux profondes. Nous pensions que c'était la force intellectuelle de densités variées, propre à entrer en rapport avec les Matérialismes dont elle fait partie. Nous estimions de même que l'enveloppe suivante qui était rosée était celle de la force psychique. Après avoir passé celle-ci, le degré de chaleur devint intolérable pour le voyant et nous fûmes obligé de faire traverser en toute hâte cette région au sensitif.

Le voyant, alors, se trouva dans le degré d'être nervo-physique, mais il ne put trouver sa propre enveloppe nervo-physique parce qu'il était sur une sphère et non plus sur le sphéroïde terrestre. Quittant cette sphère, il traversa son aura d'air atmosphérique et de là il passa aux états de plus en plus raréfiés, au bleu foncé de la mentalité, à la blancheur argentée de la spiritualité, enfin aux duelles régions pathétiques. Mais, de même qu'en venant, il perdit connaissance, et fut ramené à l'atmosphère terrestre dans et par notre puissance. Nous avons enregistré ces faits, et notre expérience a maintes fois été confirmée par d'autres, qui ont protégé et guidé des sensitifs : dans la centralisation, avant d'entrer dans la région de la chaleur, et dans l'expansion après avoir passé l'enveloppement chaud de l'air respirable les sensitifs ont en général manifesté des signes de détresse et perdu connaissance.

Il est reçu que les voyants qui ont pu demeurer quelque temps aux confins du degré nerveux de l'état physique, l'ont décrit comme un lieu où des molécules séparées et inquiètes se meuvent rapidement, phosphorescentes et d'un ton grisâtre et rougeâtre. Deux sensitifs qui traversèrent cette couche se trouvèrent dans une région peuplée d'êtres phosphorescents semblables à la larve, parmi lesquels ils discernèrent des semi-êtres à la similitude de membres humains, dans une lumière phosphorescente. Quand j'étudiai pour la première fois ces questions qui m'intéressaient vivement, je dormis sous la puissance d'Aoual et vis que même dans les molécules séparées par violence et chez les semi-formes se trouvait ce qui est capable de tout pénétrer. Quant aux profondeurs de l'abîme, je ne les connais point. Je n'y sentiente qu'une obscurité profonde au travers de laquelle flamboie de temps en temps une rougeur, comme un éclair suivi d'une sorte de fumée étouffante et de formes grises et nuageuses dans lesquelles des lumières phosphorescentes nombreuses et minuscules luisent et voltigent rapidement. Là aussi se trouve Ce qui peut tout pénétrer, qui, lorsque les abîmes ne couperont

plus l'unité cosmique, sera revêtu de la substance intégrale ; la perfection intégrale de la matière conditionne la perfection de la manifestation et par conséquent de l'infinitude et de la suprématie de ce qui n'a pas de formes.

CHAPITRE XLI

DE LA SCIENCE DES NOMBRES ET DE L'ÉVOLUTION DES SENSITIFS

Le nombre 1

Le nombre 1 est le symbole de l'Infinitude de l'Unité conceptionnelle par prévoyance, c'est-à-dire du revêtement parfait de la manifestation de la Cause sans Cause dans la substance intégrale. Tant que ce revêtement ne sera point accompli, il n'y a point d'Infini, point d'Absolu.

2

Le nombre 2 est le signe de la dualité. Sans dualité il n'y a point de manifestation. Ce nombre a été nommé « le nombre de la manifestation » parce que de la duelle pénétration de la densité relativement grande par la substance plus raréfiée résultent la classification et la formation qui manifestent tout.

3

Le nombre 3 représente les trois grandes classes de la matière sentientable aux plus parfaits des hommes évolués : c'est-à-dire celles des états pathétiques, éthérés et matériels. Ces trois classifications renferment tout ce que l'homme a sentienté. L'Un, c'est-à-dire Ce qui est capable de tout pénétrer est ainsi manifesté par et dans trois densités de substance, les Pathétismes, les Éthérismes et les Matérialismes.

4

Le nombre 4 symbolise l'Un en trois, c'est-à-dire la manifestation de Ce qui est capable de tout pénétrer au

moyen des trois classes de matière perceptibles pour l'homme évolué, comprenant les états des densités et des raréfactions de la substance capable de tout recevoir.

5

Le nombre 5 indique la dualité de la manifestation vêtue des trois classifications de la substance éternelle sentientable à l'homme évolué.

6

Dans le passé lointain le nombre 6 fut voilé d'ombre. C'est pourquoi quelques personnes des temps modernes l'ont décrit comme un nombre adverse.

En réalité ce nombre figure la dualité des trois classifications perceptibles de la matière, et l'ombre ou voile laissait entendre que ces trois classifications de la substance voilaient l'Unité et la manifestation première duelle.

7

Le 7 est le nombre des états dans les Pathétismes, les Ethérismes et les Matérialismes. Il est figuré par la lumière symbolisant l'Intelligence, d'où les sept lumières dans les sept branches du candélabre d'or.

8

Le nombre 8 symbolise la dualité des quatre classifications de la matière éternelle.

9

Ce nombre symbolise la dualité des quatre classifications de la Matière Eternelle et l'Unité qu'elles vêtent et manifestent. C'est pourquoi il fut appelé le « nombre intégral ».

10

Le nombre 10, qui est 7 et 3, est connu comme le nombre de la perfection depuis des temps très reculés. Il est reçu qu'on l'appelait ainsi parce que certains des Initiés soutenaient qu'il y avait trois autres classifications de la matière qui étaient des Matérialismes extérieurs au Nucléolinus et trois autres en dedans du voile. Ces 9 classifications, plus l'Unité de Ce qui, en ordre, est capable de tout

pénétrer symbolisaient donc le Cosmos dans son intégralité et formaient 10, le nombre de la perfection.

Cette théorie des neuf classifications de la matière a été généralement considérée comme inacceptable ; il ne semble même pas y avoir des preuves hypothétiques de sa vérité. Il est le plus souvent reçu que 10 est le nombre de la perfection parce qu'il est un multiple de la triple classification en Pathétismes, Ethérismes et Matérialismes, plus l'Unité.

12

Le 10 et 2 est appelé la couronne des nombres. Il signifie que la perfection est duelle.

Dans cette contemplation des nombres j'étais conscient d'être en rapport avec une Intelligence et je la questionnai mentalement : « Comment cela peut-il se faire ? je suis environné par l'aura de puissance de Reich Malek au travers de laquelle aucun être intellectuel connu ne peut passer... » Mais considérant celui avec qui j'étais en rapport, je constatai que c'était une partie intellectuelle de mon propre être nouvellement manifestée, et ce que je comprenais fut comme le jaillissement d'une source enfermée en moi, qui me mit en rapport avec une partie plus raréfiée de mon propre être. Cela me fit connaître que l'homme peut entrer en rapport intellectuel avec des états ou degrés latents de son propre être, qui ont vécu dans les époques du temps passé et atteint la perfection essentielle pour conserver leur individualité. Ce jaillissement me rendit conscient d'un désir intense d'être au bord des eaux courantes. Je me levai et j'allai au bord du grand fleuve ; là, ôtant mes sandales je passai à gué parmi les roseaux élevés. La barrière d'obscurité et de froid glacial me suivit, mais le contact des eaux me réconforta. Comme je marchais les pieds dans l'eau, regardant les rides à la surface du large fleuve, une voix douce et mélodieuse semblable aux soupirs de la brise dans les roseaux me chuchotta : « Cachez-vous dans les eaux peu profondes et

tenez-vous ferme aux roseaux : vous êtes plus faible que vous ne le pensez ».

Mon cœur bondit de joie, car je reconnus que c'était la voix de Mavb l'Immortelle. Je m'étendis dans l'eau et empoignai solidement les roseaux. Mavb me dit :

— Vous êtes sage et courageux, Vofhi, mais Reich Malek est trop puissant pour vous. C'est pourquoi j'ai dit à Oannès : « Extériorisez-moi afin qu'en l'état nerveux, dans lequel il attend la désintégration de Vofhi, je puisse lui retirer sa passivité. Quant à vous, reposez-vous et n'ayez point d'inquiétude. »

Peu d'instants après, comme je suivais la recommandation de l'Immortelle, j'entendis un cri étouffé de rage et de douleur, et subitement l'horreur d'obscurité s'évanouit comme elle était venue. Oannès me prit dans ses bras et me porta au lieu où il demeurait : « Vous êtes fort, lui dis-je, car votre stature comparée à la mienne est celle d'un adolescent auprès de celle d'un athlète robuste. »

— Vous parlez de ce que vous étiez et non de ce que vous êtes. Vous avez tellement maigri qu'on pourrait compter tous vos os.

C'est ainsi que Mavb l'Immortelle me délivra d'un grand danger. Oannès et Aoual veillèrent sur moi alternativement avec des soins sages et tendres. Il me fallut trois lunes avant de pouvoir me tenir debout sans appui. Puis ma force revint rapidement ; à l'apparition de la cinquième nouvelle lune je pus regagner le palais des sensitifs, qu'Aoual avait gardés en mon absence. Là je les trouvai tous endormis dans un profond repos, aurisés par l'aura irisée d'Aoual qui m'accompagnait. Je lui demandai :

— Avez-vous pu attirer ou vous assurer de quelques nouveaux hostiles ?

— Tout est dans l'état où vous l'avez laissé, me répondit-il. Je n'ai permis aucun changement : cette œuvre est vôtre. C'est avec vous que s'est reposé l'INITIÉ.

Aoual revint chez lui, et je me hâtai vers le lieu de repos de ma grande passive sensitive, mais je ne la trouvai

point. Je l'appelai par son nom, errant çà et là, mais elle n'était pas dans le palais des sensitifs. Dans le jardin clos qui lui était réservé, je l'appelai encore. Au milieu du jardin était un grand bassin d'eau vive ; au milieu s'élevait une fontaine. C'est de là que sa voix me répondit : « Me voici ! »

Je me hâtai vers le bord des eaux et la vis assise sur les marches de la fontaine.

— Je vous ai cherchée en me lamentant, craignant qu'il ne vous soit advenu quelque mal.

— Quand Aoual est venu, je lui dis : « L'aura de puissance de Vofhi me voile. Je vous en prie, permettez-moi d'y demeurer. » Il répliqua : « C'est votre droit. Si vous sentiez un malaise quelconque, traversez les eaux qui sont au milieu du jardin intérieur et reposez-vous sur les marches de la fontaine. » Tout d'abord je ne sentis aucun malaise, puis j'éprouvai le besoin de me reposer ici, et maintenant je ne quitte la fontaine que pour manger et boire. Parfois même cela ne m'a pas été nécessaire : les oiseaux sacrés d'Oannès m'ont apporté de la nourriture et j'en fus grandement fortifiée.

Elle vint à moi. Je la pris par la main et la conduisis chez elle.

— Je n'avais jusqu'à présent connu l'anxiété ni le bonheur. Je vous ai cru perdue et je vous retrouve saine et sauve.

Nous travaillâmes assidûment pendant trois lunes et forçâmes beaucoup d'hostiles à nous servir. Quant à l'Emanation que je cherchais et que je considérais comme mon ennemi le plus amer je n'en vis et n'en entendis rien.

Quand je me fus consacré mon étoile de lumière en dualité d'être, en présence des chefs d'empires et de royaumes et que les jours de réjouissances furent terminés, je me décidai à me dévouer à l'étude de l'évolution des sensitifs, non plus dans le but de rencontrer les hostiles, mais pour comprendre les capacités des sensitifs et utiliser celles-ci selon leurs aptitudes.

Je priai Nefdi de demeurer quelque temps près de moi

et lorsqu'il eût consenti, je lui dis : « Mon désir est de débarrasser des hostiles les auras de tous mes sensitifs. A vous, donc qui êtes leur chef légitime, je laisserai non seulement ceux qui sont uns avec nous et dont vous avez déjà pris la charge, mais encore ceux qui servent par prudence ou par contrainte, et même ceux qui sont emprisonnés.

Nefdi se chargea du soin de tous les hostiles que j'avais rassemblés et fit passer sur eux le feu de purification, qui a la propriété de défaire seulement ce qui est volontairement nuisible, et de fortifier tout le reste.

Quand Nefdi et ceux que je lui avais confiés se furent retirés, je me rendis au palais des sensitifs afin de gagner les passives à l'œuvre future de chercher et d'acquérir la connaissance. Ma surprise fut grande de constater que quels que fussent mes efforts je ne pus éveiller en elles le moindre intérêt. Celles qui avaient été le plus sympathiques et le plus dévouées restaient sans émotion comme de froides statues de marbre. La pensée me vint que le charme, la gloire et la beauté d'Aoual les avait impressionnées. Mais Aoual qui lut ma pensée vint près de moi et me dit en souriant : « Ne craignez rien de ce côté. De cela j'ai pris un grand soin. Si ces passives sensitives sont de marbre à votre égard c'est que vous avez pris l'étoile de lumière en dualité d'être. C'était bien pour une cause qu'elles travaillaient et enduraient, mais cette cause n'était point la domination des hostiles : c'était Vofhi. Vous pouvez épuiser toute votre éloquence, leur apparaître comme un ange de lumière, leur proposer de relever le monde... Peines perdues ! Dans la dualité seulement, la plupart des passives sensitives peuvent travailler et endurer. Celles qui, comme votre étoile de lumière, peuvent, grâce à leur haute intellectualité, lutter pour notre cause sont rares. Je dis aux passives : « Ecoutez, vous n'êtes pas des esclaves, mais des sensitives libres très estimées, et dignes de tout honneur ! Puisque vous ne vous souciez plus de travailler avec moi e pour moi, dites quel est votre désir. »

— Il nous est indifférent que l'hostile l'emporte ou non,

répondirent-elles. A présent notre désir est de retourner aux pays d'où nous sommes venues.

Je les renvoyai donc, selon leur désir, en leur fournissant toutes les commodités nécessaires au voyage. Je les chargeai de riches dons que la plupart laissèrent dans le palais. Plus tard j'envoyai à plusieurs reprises des messagers prendre de leurs nouvelles, mais elles refusèrent de les recevoir. Je restai seul avec mes sensitifs et ma glorieuse et précieuse étoile de lumière, qui ne me laissa rien regretter.

A cette époque, j'étudiai les diverses phases de l'entrancement. Quelques-uns de mes sensitifs me furent très utiles. Je constatai que de même que l'embryon de mammifères passe successivement par les phases de l'évolution de sa race, de même le sensitif passe par certaines phases de transe qui ne varient jamais, bien qu'il puisse, à sa volonté ou à celle de son pathétiseur demeurer plus ou moins longtemps dans chacune de ces phases.

La première phase est celle de Coma. Cet état peut être produit soit par une secousse, soit par un pathétiseur ou magnétiseur invisible. Quelle qu'en soit la cause, le coma est produit par un dérangement partiel des positions du degré nerveux et du nervo-physique, ce dérangement peut être une véritable dislocation et devenir une difformité permanente de l'être.

Le coma, ou état sans connaissance, peut durer plus ou moins longtemps. Parfois des sensitifs le traversent comme un éclair ; d'autres ont beaucoup de peine à s'en éveiller. Quoi qu'il en soit, le manque de connaissance est produit dans tous les cas par l'interruption des rapports entre le degré d'être nerveux et le nervo-physique. Dans ce cas les muscles peuvent se mouvoir en dehors de l'empire de la volonté, ce qui produit des convulsions ; celles-ci ne sont pas accompagnées de souffrance physique ; elles ne sont que l'effet du mouvement musculaire involontaire et spasmodique. Cet état se termine souvent en catalepsie, qui peut être aussi produite par la volonté du magnétiseur re-

tenant le sensitif dans cet état au lieu de lui permettre de passer plus loin. Puis vient l'état magnétique où le corps de la sensitive répond à la volonté et au toucher du magnétiseur. Ce phénomène ne peut être produit que si la sensitive est dans un état de passivité et en affinité avec le magnétiseur : chaque mouvement suit alors avec obéissance l'attraction ou la direction de celui-ci. De cet état la sensitive peut passer à celui de suggestion : Sa mentalité suit la volonté du magnétiseur en tout ce qui est en affinité avec elle-même, *mais en cela seulement*. Les suggestions avec lesquelles la sensitive n'est point en affinité n'ont aucun effet. Si habile que soit le musicien, il ne peut produire des sons que son instrument ne peut donner.

A l'état magnétique succède alors celui de somnambulisme, où les facultés supérieures s'endorment, tandis que le corps se meut et agit dans un état de partielle ou de totale ignorance de son entourage. Traversant cet état, la sensitive s'éveille à la connaissance et, en pleine possession d'elle-même, exerce sa clairperception selon ses capacités et ses aptitudes propres. Tout dépend alors de sa régulière évolution, selon que la sensitive est soignée, veillée et efficacement éduquée ou que tout est laissé au hasard et aux circonstances. L'état d'un sensitif est semblable à celui d'un enfant, et son avenir dépend entièrement de la manière dont il sera éduqué et dont on lui fournira ce qui est nécessaire à son bien-être. Le sensitif évolué doit être capable de percevoir avec tous ses sens ; le plus souvent, comme dans l'état qu'on appelle normal, certains sens peuvent partiellement ou totalement lui faire défaut. Il peut voir et ne pas entendre, entendre et ne pas voir, etc. Toutes les phases que nous avons énumérées appartiennent aux degrés de l'état nervo-physique ; des capacités et des aptitudes du sensitif, de son éducation dépendra son évolution et partant son utilité. Des sensitifs développés peuvent suivre l'effluve du pathétiseur qui est pour eux un indice et un fil conducteur, et percevoir avec tous leurs sens, ordinairement plus affinés que dans l'état normal. Ils

peuvent voir et entendre des personnes, quelle que soit la distance. Ils peuvent de même toucher des personnes ou des objets. La valeur de ces sensitifs qui travaillent dans le degré d'être nervo-physique est hors de prix : dans le degré mental ils peuvent sentienter la mentalité de ceux avec qui ils sont en rapport, dans le degré d'être psychique, ils perçoivent leur degré psychique, et le nerveux dans le degré nerveux. D'autres, au moyen d'un sens spécial qui est une sorte d'instinct nervo-physique, l'extuition, peuvent trouver de l'eau, des trésors et tout ce qui est enfoui sous terre. Cette extuition ne doit pas être confondue avec le sens qui rend capable de voir à travers la porosité de la matière. Ces degrés nervo-physiques de la transe n'ont rien de commun avec ceux des autres états d'être, dans lesquels le sensitif traversant les degrés de l'état nervo-physique s'éveille tout-à-coup à la conscience de son entourage. Quand le sensitif dépasse le deuxième et le troisième degré de l'état nerveux, survient une nouvelle phase qui nécessite l'extérorisation. Le sensitif qui traverse sous protection les deuxième et troisième degrés de l'état nerveux peut s'éveiller à la conscience dans le premier degré de cet état, qui confine à l'état de l'âme; il a perdu toute connaissance de son entourage matériel ou nervo-physique. Dans ce degré, assez fréquemment, un sensitif se ressent de l'imperfection de son être et n'ayant pas la plénitude des forces pathétique, spirituelle, intellectuelle et vitale dépend plus ou moins entièrement de celles de son pathétiseur : en effet, celui-ci par sa puissance porte le sensitif sans connaissance à travers le deuxième et troisième degrés de l'état nerveux, que possède l'hostile ; et le sensitif utilise souvent selon ses besoins la puissance et la volonté du pathétiseur, sans que celui-ci en ait connaissance active. C'est pourquoi le succès de leur œuvre commune dépend de la dualité ou affinité parfaite du pathétiseur et de la pathétisée ; de là vient le désir qu'a la sensitive de cette dualité avant toute autre chose : désirant que la volonté du pathétiseur s'accomplisse, elle sait qu'il n'en peut être

ainsi et qu'elle ne peut travailler efficacement à réaliser ce désir que dans la dualité d'être et la pleine affinité.

Pendant que la sensitive traverse le degré le plus raréfié de l'empire de l'hostile, elle devient souvent consciente d'une multitude de beaux spectacles, de sons, de sensations de tact, et souvent d'odeurs et de goûts dont elle n'avait auparavant aucune conception. Dans ce degré, que certains ont appelé degré de l'âme des sens, chaque sensitive perçoit ce qui l'entoure selon ses facultés de perception. Si elle est sous la protection d'un pathétiseur possédant la puissance, la connaissance et l'expérience pratique adéquates, sain de corps et de mentalité, elle peut être défendue contre toutes les illusions et les excitations des sens, de sorte que si elle est sincère et de bonne volonté elle devient bientôt capable de voir les choses telles qu'elles sont, et de ne tromper ni elle-même ni les autres. Si elle n'est pas sincère et de bonne volonté, si elle montre de l'égoïsme ou de l'entêtement, ou si le pathétiseur manque de la puissance, de la connaissance ou de l'expérience pratique qui lui permettent de donner une protection et une direction sages et fortes, la sensitive peut être assujettie à son entourage; car ceux qui entrent dans cet état ne peuvent à la fois se protéger et observer, se rendre compte de ce qui les environne, parce que ce degré est susceptible d'être en rapport avec les trompeurs et les fascinateurs de l'état nerveux.

Traversant les degrés de l'état de l'âme, qui sont des degrés de repos et de paix, la sensitive entre dans l'état de mentalité en repos et dans ce repos peut être mise en rapport avec toute intelligence, dans la mesure où le permettent ses capacités, ses aptitudes, son évolution et l'affinité.

Là, la sensitive peut, dans le repos, décrire tout ce que les intelligences, avec qui elle est en rapport, disent ou pensent, tout ce qu'elles font et comment elles apparaissent; elle peut aussi s'éveiller à la pleine conscience, à l'entière possession de son moi et percevoir tout ce qui l'entoure

aussi parfaitement et bien plus vivement qu'en son état normal. Le pathétiseur et la pathétisée ne doivent jamais oublier qu'aucune sensitive en aucun degré ou état, ne peut être influencée ou entrer en rapport avec ce pour quoi elle n'a pas d'affinité. C'est plus spécialement dans les degrés intellectuels qu'elle n'entre en rapport avec des intelligences que dans la mesure de sa propre intelligence et selon sa nature propre.

Dans cette phase il n'y a point de limites au développement de son intelligence : c'est là le point de départ dans la course pour acquérir la connaissance de tout ce qui est connaissable. Heureux l'évoluateur dont l'intellectualité, la parfaite liberté de pensée et de conception mettent la sensitive en rapport avec les plus hautes intelligences. Elle pourra non seulement montrer le chemin de la connaissance de tout ce qui est connaissable, mais encore celui du centre de la vie et de l'immortalité terrestre.

Parmi les plus grands des sensitifs que j'ai rencontré chez moi, sont les contemplatifs. Ce bel ordre de sensitifs est par malheur fréquemment incompris. Ils sont généralement réticents, ce que l'observateur ordinaire interprète comme de la froideur ou de la morosité. Cela est très loin de la vérité. Les contemplatifs évitent la société ordinaire parce qu'une partie de leur être est en train d'évoluer et de se développer et que la présence de ceux avec qui ils ne sont pas en affinité les dérange. Ils diffèrent des sensitifs en transe et paraissent extérieurement pareils à n'importe qui. Mais un degré ou état de leur être est dans un autre milieu. Les contemplatifs ont une grande valeur. S'ils sont compris, abrités de ce qui les dérange et ne leur est pas sympathique, si on leur donne la sympathie, le repos et la protection nécessaires, ils deviennent aptes à sonder, selon leur nature et leur affinité, les hauteurs et les profondeurs de la connaissance, et peuvent passer sous les bas arceaux qui mènent au sanctuaire de la sagesse, car ordinairement une de leurs plus belles qualités est l'humilité : Sur ce

fondement sûr, aucun édifice, si élevé qu'il soit, ne peut être renversé.

Quant à mon étoile de lumière, elle n'avait qu'une pensée et qu'un désir : trouver l'émanation que nous devinions s'être cachée parmi nous. Nous ne regardions les êtres hostiles que nous rencontrions que comme une avant-garde.

CHAPITRE XLII

DE LA VENUE D'AMA.

Environ un an après le départ de Nefdi, un jour que j'essayais, au moyen des nombres, d'apprendre le temps probable de la restitution, je sentis une présence qui charmait tous mes sens. Levant les yeux je vis devant moi la belle forme de cet humble et attristé qui m'avait comblé de biens, et qui avait reposé près de moi quelque temps avant de retourner souffrir, combattre et endurer. Son vêtement était blanc comme la neige dans l'ombre et les empreintes de ses pas étaient teintes de sang. Merveilleuse dans sa tristesse était sa figure pâlie ; ses yeux foncés que la sympathie et la douleur rendaient éloquents rencontrèrent les miens. Il étendit vers moi les bras et dit :

— O grand chercheur et puissant lutteur, donnez-moi du repos, je vous prie, comme autrefois. Car je défaille et je suis las.

Je me levai et m'avançai vers lui pour le serrer sur ma poitrine et lui donner de ma force et de ma vitalité nouvellement récupérées. Mais au moment où j'allais étendre sur lui mes bras pour l'abriter et le protéger, Esther qui reposait dans la chambre voisine ouvrit brusquement la porte, et s'élança en criant d'une voix claire qui fit retentir toute la chambre : « En garde ! En garde ! Ne le touche pas ! Il est de l'hostile ! » Ce disant, elle s'élança entre lui et moi. Je reculai d'un pas mal assuré et vis un éclair bleu passer de l'étranger sur elle, et elle tomba comme foudroyée. Alors dans ma colère et mon angoisse, je concentrai

sur mon adversaire toute ma volonté et mon désir, cherchant à le desintégrer, et le maintenant fermement dans mon aura de puissance, j'appelai par leurs noms Aoual et Nefdi de mentalité à mentalité et sans aucun son de paroles.

Aussi rapides que la pensée, ils s'extériorisèrent et furent avec moi dans le degré nerveux de l'état nervo-physique. Je forçai mon adversaire d'abandonner la forme qu'il avait façonnée à l'aide de Reich Sheba el Ma ; alors devant nous se trouva un être à la similitude de Devo. Et nous sûmes que nous avions enfin devant nous la grande émanation hostile que Devo n'avait pu ramener à lui par force avant d'être repris lui-même par Nefdi.

— Enlevez vite le corps de votre bien-aimée, me dit Aoual, mais ne retirez pas de l'adversaire votre aura de puissance ; il possède la puissance de la dualité grâce à ses rapports avec Reich Sheba el Ma.

Je soulevai mon étoile de lumière qui avait été frappée à ma place, et la portai dans une autre chambre du palais.

J'ordonnai au voyant et au jeune néophyte en qui j'avais toute confiance de veiller sur elle sans quitter leur poste jusqu'à mon retour. Et je revins en toute hâte au lieu du combat. L'adversaire faisait tous ses efforts pour échapper à mon aura de puissance. Je fortifiai cette aura ; jamais elle n'avait été aussi puissante, car ma juste indignation me soutenait. Je retins l'adversaire comme dans un étau, immobile, jusqu'à ce que Nefdi, après une lutte longue et désespérée, rafraîchi et renouvelé par Aoual prit à lui l'émanation des émanations auxquelles il avait donné l'être dans le passé lointain. Nous accomplîmes tout cela d'un effort puissant et soutenu.

Puis nous tentâmes ensemble de retenir la passivité de Reich Sheba el Ma qui était dans le degré d'être psychique, c'est-à-dire moins matérielle et pour ainsi dire voilée par le voile nerveux de l'émanation, mais nous ne pûmes réussir : un rire bas et moqueur que nous connaissions bien se fit entendre et s'évanouit dans la direction du Sud.

J'allais me hâter vers ma bien-aimée Esther, quand subitement la chambre s'emplit de chaleur et d'une lumière sombre qui rendait la respiration difficile et ne permettait de rien discerner qu'au travers d'une fumée rouge et toujours mouvante.

Je devinai qu'Asmodée revenait, sachant que notre force avait été gravement éprouvée, et que tout mon être souffrait d'une poignante douleur.

— C'est la lumière d'aura d'Asmodée, dit Aoual. Il demeure un peu éloigné, dans la direction du Sud, sur un nuage orageux. Ceux qui emplissent la chambre et s'étendent vers le Sud bien au-delà de cette aura sont plusieurs de ceux que vous fîtes passer à travers le feu, ô Nefdi, et que nous croyions désintégrés. Ils viennent pour nous harasser, épuiser la force et la vitalité qui nous restent, et préparent ainsi la venue d'Asmodée. C'est toujours la même tactique qu'emploient les êtres hostiles.

Puis s'adressant à moi, Aoual dit : « Puisqu'il faut que je tienne ma place dans le combat qui s'apprête, je voudrais que votre voyant fût ici pour veiller. Il est essentiel que quelqu'un voie pour nous. Ne pouvez-vous trouver quelqu'un qui puisse garder votre bien-aimée pour permettre à votre voyant de nous aider ? »

Je fus perplexe, car je ne connaissais personne à qui confier cette charge. A ce moment nous vîmes un ovale de pure blancheur qui traversa la lumière sombre et la chaleur accablante, et voici qu'une très jeune passive se tint debout au milieu de nous.

Sa robe ample était blanche ; elle portait une ceinture bleue ; dans ses cheveux blonds flottants il y avait quatre boutons de lotus blancs et nous nous émerveillions de sa beauté ; elle dit : « Je me tiendrai debout à la porte du Sud de la chambre où l'étoile est étendue, et rien de nuisible ne passera ».

Nous attendions, selon notre coutume, la réponse d'Aoual. Mais il avait caché son visage entre ses mains tremblantes. Nefdi semblait troublé ; il se tournait comme

pour quitter la chambre. La passive le regardant avec une grande bonté lui dit : « Quatre fois béni est celui qui a passé par le feu de la tentation et qui est sorti de la fournaise, comme l'amiante, avec des vêtements blancs. O béni, passez par la fournaise avec tous ceux de bonne volonté dont vous serez le guide et le protecteur. De tous ceux que vous conduirez, pas un cheveu ne sera consumé ! »

Je vis des larmes s'amasser dans les yeux sombres de Nefdi, mais elles ne tombèrent pas. Il s'agenouilla et baisa le bord du vêtement blanc. Puis se levant il se tint debout, droit et fort comme si la bénédiction avait été pour lui pareille à ce liquide du temps passé, qui donnait la vitalité aux quatre degrés de l'être le plus dense.

— Comment, dis-je à la belle passive, vous qui n'êtes qu'une très jeune fille, barrerez-vous le chemin à ces êtres, dont nous ignorons le nombre et la force ?

— Notre aura, répondit-elle, est pour eux comme de la glace. Son contact leur est une brûlure : ils n'essaieront même pas d'entrer.

Ce disant, elle franchit la porte, et presque immédiatement après, mon voyant vint à nous : « Une pure lumière blanche est autour de la reine, ô Vofhi. Le jeune néophyte dont l'aura semble transfigurée, est plein de vigueur et de joie. Quant à moi, la pensée d'un tort que j'ai fait dans ma jeunesse et que je n'ai jamais réparé, est tout à coup revenue à ma mémoire comme une menace, et la lumière blanche m'a glacé jusqu'à la mœlle de mes os. C'est pourquoi je me suis échappé à la hâte ».

Je portai aux lèvres du voyant un calice de vin, car le froid faisait trembler ses membres : « Videz ce calice, lui dis-je, et remettez-vous vite. Vous penserez plus tard à réparer votre tort. Pour le moment vous êtes utile à notre Cause : Oubliez tout, sauf votre devoir, reposez-vous et voyez. »

Je mis ma main droite sur le front de mon grand voyant et ma main gauche à la base de son cerveau.

— En regardant vers le Sud, dit-il, je vois comme un rayon d'obscurité rempli d'hostiles, qui paraît aller jusqu'à l'horizon. Au centre de ce rayon et non loin d'ici, se trouve Asmodée. Plus loin, à des distances variées, il y a deux êtres que je ne reconnais pas; plus loin encore, à la limite où je puis discerner des formes individuelles, je vois Reich Malek et, dans le degré d'être nerveux, Reich Sheba el Ma voilée dans l'aura de Reich Malek. Mais la sombre aura de puissance dans laquelle tous demeurent n'est point celle de Reich Malek : elle appartient à un plus grand que lui.

Aoual dont les yeux brillaient comme des lampes et dont le visage était comme de marbre blanc dit à voix basse : « Appelons les chefs de royaumes et d'empires, ainsi que les Mages qui ont été pesés dans la balance et n'ont pas été trouvés en défaut. Nous lutterons ensemble ».

Nous les appelâmes donc et ils vinrent dans l'état nerveux où se trouvaient nos ennemis. Je revêtis temporairement Aoual et Nefdi de formes matérielles pour qu'ils fussent tels que moi-même et j'aurais revêtu les autres, si le temps me l'avait permis. Nous luttâmes et fûmes victorieux de l'avant-garde, jusqu'à ce que notre puissance s'approchât du lieu où était Asmodée. Subitement celui-ci apparut au milieu de nous, traversant les deux premiers cercles. Mais il ne put franchir le troisième. Aoual me dit de mentalité à mentalité :

« C'est à vous, qui avez déjà forcé Asmodée à s'enfuir de votre présence, qu'il appartient de lutter contre lui ».

— Comment se fait-il, dis-je à Asmodée, que ceux qui traversèrent le feu de purification de Nefdi, et qui y furent désintégrés, sont revenus et combattent cette nuit contre nous?

— L'aura de feu de Nefdi les a désintégrés dans les états d'être nervo-physique et nerveux. Mais leur intelligence n'a pu être désintégrée, et par un plus grand que Nefdi des conditions leur ont été fournies, qui leur ont permis de se revêtir à nouveau.

Aoual mit sa main dans la mienne et dit à Asmodée :

« Nous ne reconnaissons parmi les hostiles personne qui soit aussi grand que Nefdi. Si ces êtres avaient été protégés par une puissance plus grande que la sienne, ils n'eussent pas été désintégrés une deuxième fois par lui. Il n'y a point de vérité en vous. C'est pourquoi vous serez aussi désintégré, à moins que vous ne reveniez, car la vérité seule est immortelle ».

— Qu'ai-je à faire avec vous, ô Aoual, répliqua Asmodée, et pourquoi cherchez-vous à me tourmenter avant le temps de ma dissolution ? C'est avec Nefdi, qui est des nôtres et n'est pas avec nous, qui a causé la désintégration de ceux qu'il devrait chérir et protéger que je combattrai, et avec lui seul.

Nefdi ne répondit pas un mot, mais tandis qu'Asmodée s'efforçait vraiment de passer le troisième cercle, il s'avança et le rencontra face à face dans le degré nerveux de l'être nervo-physique.

Après un combat acharné, Nefdi força Asmodée de s'extérioriser du corps nerveux et chercha à désintégrer ce dernier. Mais il était protégé par une puissance supérieure, que nous ne doutâmes pas être celle de l'être dans l'aura duquel se trouvaient tous les hostiles. Aoual dit alors à Nefdi : « A nous la charge de ce corps, ainsi que celle du vôtre ».

Et Nefdi s'extériorisa et lutta contre Asmodée dans le degré d'être psychique. Là encore il gagna la victoire et il allait passer, luttant toujours à l'état nerveux, lorsqu'Aoual dit au voyant : « Dites-nous exactement ce que vous voyez. Soyez sur vos gardes et ne vous laissez pas tromper ».

— Je regarde et voudrais voir comme auparavant. Mais devant moi, comme une scène changeante, se trouve le tableau de la mauvaise action de ma jeunesse : il s'interpose entre moi et ce que je voudrais voir.

— Cette belle passive, dis-je à Aoual, est-elle capable de garder seule ?

Aoual inclina la tête en signe d'assentiment, mais garda

le silence. En mentalité je parlai au jeune néophyte qui était aussi un voyant et lui dis de regarder vers le lieu où Nefdi allait entrer ; Aoual mit la main sur son front.

— A travers les ténèbres, dit le néophyte, je vois un fin rayon de blancheur plein de passivité pure.

Aoual reprit : « Dites à Nefdi : C'est ainsi que parle Aoual : Passez dans le rayon de blancheur, très rapidement, sans regarder à droite ni à gauche, jusqu'à ce que vous arriviez à la limite du deuxième degré de l'état nerveux ».

— Nefdi, reprit le néophyte, a passé selon votre conseil. Il rencontre quelqu'un d'une royale prestance, plein de majesté et de tristesse. Son aura est cramoisie ; autour de lui est la lumière et le surombrement. Il est plus grand d'une tête qu'aucun homme que j'aie jamais vu.

— Qu'est devenu Asmodée, questionna Aoual ?

— Il n'est point passé au lieu où est Nefdi. Celui dont le visage est rempli de majesté et de tristesse embrasse et bénit Nefdi.

— Revêtez-vous, dit Aoual, de cette lumière blanche comme d'un manteau, et entrez un peu dans les ténèbres. Cherchez Asmodée qui, je n'en doute point, s'est réfugié parmi les siens.

— Je le vois, reprit le néophyte au bout de quelque temps. Je le vois à l'ouest de la ligne de blancheur. Il semble défaillant et épuisé. Beaucoup d'êtres le soignent.

— C'est bien, dites à Nefdi. Voici les paroles d'Aoual : Demandez à celui, en présence de qui vous êtes, si vous devez vous vêtir de la blancheur et entrer parmi les hostiles pour défier Asmodée, ou bien s'il vaut mieux vous abstenir.

— Nefdi a fait la demande. Il lui est répondu : « Ce n'est pas dans l'aura de blancheur que vous irez, mais dans celle de ma propre puissance. » Maintenant Nefdi entre dans la région des ténèbres revêtu d'une lumière d'aura blanche, mais active. Il ordonne à Asmodée de se lever et de le suivre dans le troisième degré de l'état ner-

veux. Asmodée refuse. Nefdi proclame : « Vous m'avez défié à ce combat. Si vous ne vous levez pas et ne me suivez pas, je resterai dans cette lumière d'aura qui m'environne, et de même que l'obscurité de la nuit est chassée par la blanche clarté du matin, de même sa lumière vous chassera vous et ceux qui vous accompagnent ! » Ceux qui entourent Asmodée l'obligent à obéir... Ils combattent maintenant tous deux dans le troisième degré de l'état nerveux.

— Observez avec soin, interrompit Aoual. Si vous avez besoin de quelque chose, je vous le fournirai.

— A présent, reprit le néophyte après un silence, ils luttent ensemble dans ce qui a été appelé le degré des sens de l'état de l'Ame. Une foule de beaux spectacles, la douceur et le rythme de rares harmonies et d'exquises mélodies vont et viennent autour de Nefdi. Il n'y prête aucune attention... Les lutteurs ont maintenant passé dans le deuxième degré de l'état psychique. Le calme, le silence et le repos de cet état semblent rafraîchir Nefdi, mais inquiètent et troublent Asmodée qui perd son sang-froid et agit commme s'il ne raisonnait plus.

Aoual dit à Oannès qui, avec son principal Mage, gardait les formes d'où Nefdi s'extériorisait : « Dans ces deuxième et troisième degrés, les âmes sont dans les mains de leur chef. Aucune puissance hostile ne saurait les toucher. Elles reposent jusqu'au temps de la Restitution, et de crainte que quelque chose ne les dérange, tous les habitants de ces degrés de l'état psychique se reposent aussi ».

— Ils sont entrés ensemble dans l'état de la mentalité, s'écria le néophyte. Et à présent...

— Quoi donc ? dit très vite Aoual.

— Nefdi en luttant avec Asmodée lui a retiré une partie de sa force mentale. Alors, rapide comme l'éclair, dans l'état mental Asmodée a été retiré comme par une attraction puissante, le long de la ligne de puissance qu'occupent les hostiles, et qui paraît s'élever de l'horizon.

— Dites à Nefdi : « Gardez la force mentale que vous

avez retirée à l'adversaire; maintenez-la de toute votre puissance, qu'elle ne puisse s'échapper. Concentrez là-dessus toute votre volonté et tout votre désir. Ne vous inquiétez pas du retour. Nous nous chargeons de vous transporter et de vous revêtir. »

C'est ainsi que Nefdi revint à nous ; par les soins d'Aoual, un à un, il reprit les degrés d'être qu'il avait temporairement abandonnés. Puis Aoual prit à Nefdi la troisième partie de la force mentale d'Asmodée, la purifia et l'embellit en la faisant passer par la blanche lumière de passivité qui s'attardait autour du jeune néophyte, et la fit reposer dans sa propre aura. Il la rendit alors à Nefdi, en lui disant : « Dites ceci à Aubis, le fils de Nimred : L'hostile a retiré une partie de la force mentale à celui de l'être duquel vous êtes. Que celle-ci, que Nefdi a reprise à l'hostile, remplace celle qui fut enlevée. »

Et Nefdi répéta à Aubis ces paroles, devant tous ceux qui étaient assemblés pour le conflit. Alors Aubis fils de Nimred jeta ses bras autour du cou de Nefdi, et il pleurait de joie. Tous se réjouissaient. Nous vîmes que dans les yeux foncés de Nefdi, qui avait lutté et enduré si vaillamment, la lumière sombre faisait place à celle de contentement et de repos.

— Est-ce parce que vous avez restitué à Nimred ce qui lui fut pris, et même davantage que vous êtes heureux? lui demanda Aoual.

— Non, répondit Nefdi. Mais c'est à cause de l'embrassement d'Aubis : c'est le premier que j'aie jamais connu !

— En ceci, remarqua Aoual, nous avons manqué à la considération qui toujours précède la voie de la Charité. Nul de nous n'a pensé qu'il put se sentir isolé !

De tout leur être, les chefs d'empires et de royaumes embrassèrent Nefdi qui dans un soupir de bonheur s'endormit dans le nord de nos auras de puissance, comme un enfant heureux dans son berceau.

Le néophyte dit alors d'un ton grave, pénétré et révé-

rentieux : « O chefs, autour de Nefdi et se mêlant à vos auras est la blancheur de la passivité de celle qui veille et garde. »

Un sentiment de repos et de confort pénétra tous ceux qui étaient assemblés ; toute lassitude, toute tendance aux impulsions disparût,.. Notre repos fut de courte durée. Il fut interrompu par la voix du néophyte : « En garde ! Reich Malek et Reich Sheba el Ma viennent ici rapidement. »

Nefdi se leva, disant : « Je suis reposé et plein de force : j'arrêterai leur course afin que vous soyez préparés et ne souffriez aucun choc. »

Et il prit place à l'endroit où Asmodée se trouvait quand il nous attaqua.

— Ce que nous pouvons faire, nous le ferons, dit Aoual d'une voix basse et calme. Mais contre Reich Malek dans cette dualité d'être non naturelle, appuyé sur l'aura de puissance de l'inconnu qui a retiré et sauvé les deux tiers de la force intellectuelle d'Asmodée, qui sait ceux qui peuvent endurer ?

— Nimred, parfait dans son être comme dans l'ancien temps, s'exclamèrent mes voyants, a pris sa place à côté de Nefdi.

— Qui est comparable en puissance à Nimred, s'écria joyeusement son Mage. C'est le héros et le vainqueur d'un millier de combats !

— Loin de moi la pensée de décourager personne, me dit Aoual à demi-voix. Mais je considère notre position comme désespérée : quoique nous fassions pour affaiblir nos adversaires, la vitalité leur sera fournie comme d'une source vivante.

— Hélas ! s'écria le voyant. Nimred et Nefdi ont été abattus et gisent évanouis. L'adversaire poursuit son chemin comme un éléphant solitaire qui renverse les barrières qu'on lui oppose, et s'élance avec furie !

Tandis qu'il parlait, Reich Malek passa les cercles comme s'ils n'avaient pas existé et debout au milieu de nous, nous

jeta l'horreur des ténèbres et le froid glacial que je connaissais bien. Il murmura d'une voix basse qui gronda comme un tonnerre lointain : « Cédez, rebelles ! Je le réclame au nom de celui à qui appartient la terre et tout ce qui s'y trouve. »

— Les paroles, dit Aoual s'avançant avec calme et se tenant debout devant Reich Malek, ne sont que des sons vides. Pour moi, votre aura de puissance est comme si elle n'existait pas.

— Et votre aura, non plus, n'existe pas pour moi, riposta Reich Malek. Si vous voulez lutter pour la victoire, j'accepte le résultat du combat !

— J'en ferais autant, répliqua Aoual, si vous étiez venu le premier. Mais je suis fatigué par la lutte avec votre avant-coureur.

— Pourquoi, ricana Reich Malek, n'avez-vous pas envoyé comme avant-garde ceux qui prennent le titre de Mages et les chefs d'empires comme avant-coureurs. Vous auriez ainsi réservé vos forces pour combattre avec moi.

— Qui donc est toujours sage? reprit Aoual. Ce qui est, est. Il faut que je me repose.

Et Reich Malek le vit avec stupeur se coucher et dormir entouré de la lumière irisée de son aura. Se tournant vers Aun il lui cria :

« Vous êtes de Barashino ! En garde donc ! C'est avec vous que je lutterai d'abord. »

— Luttez avec l'adversaire, nous dit Aoual de mentalité à mentalité, de manière à détourner de moi son attention. Changez de combattants pour éviter l'épuisement, autant que possible.

Tandis qu'Aun, s'entourant et se protégeant avec l'aura argentée qui par son origine était sienne, luttait de son mieux, je dis au néophyte : « Surveillez le rayon de puissance ; si vous y voyez quelque changement, dites-le moi. Et au voyant : « Veillez sur Aoual et dites-moi tout ce que vous voyez. »

— Aoual, me répondit-il après quelques instants, Aoual s'est extériorisé. Il est dans un degré psychique, celui de l'âme des sens. Là, lui qui est toujours le premier en beauté s'attire tout ce qui peut charmer les sens et jamais, en aucun temps, je n'ai vu ni imaginé un être aussi parfait et aussi exquis. Il traverse dans sa propre aura les deuxième et troisième degrés de l'état nerveux, rapidement, et se revêt dans le degré psychique de l'être nervo-physique. Il devient visible dans l'aura passive de Reich Sheba el Ma. Elle le voit et pousse à voix basse un cri de volupté sensuelle. Aoual lui parle et la musique de sa voix est comme une mélodie endormante et magique : « Votre beauté et votre charme m'ont attiré du lieu des délices où toute beauté prend forme, où toutes les mélodies trouvent une voix ! où les fruits et le vin ont un goût exquis, inconnu ailleurs ; où le toucher est l'extase, et l'odeur l'ivresse d'un délice ! En vous voyant dans l'aura de ce monstre sombre qui vous désintégrera lorsque vous ne serez plus utile à ses desseins, comme il en a désintégré tant d'autres qui s'étaient fiés à lui, je fus ému de compassion et me suis dit : Je mettrai de côté ma beauté de forme et de visage, et me vêtirai de la matérialité grossière dans laquelle ma belle demeure ; je l'irai trouver et lui dirai : Venez ô reine de beauté, sortez de cette aura obscure. Voici que mon cœur soupire pour vous, et mon âme défaille, de vous désirer ! Levez-vous, ô toute belle ; allons nous-en tous deux ! Hâtons-nous vers le jardin de délices ; là je vous bercerai de douces mélodies quand les ombres du soir seront jetées sur nous comme un rideau. Là je porterai à vos lèvres le calice d'amour qui vaut mieux que le vin. Je vous nourrirai de la riche manne de sustentation, meilleure que le pain fin. Je vous baiserai des baisers de ma bouche, plus doux que le miel. Levez-vous, ô toute belle, et sortons d'ici. Aoual tout en parlant entoure Sheba el Ma de sa lumière d'aura irisée qui l'enlace en circonvolutions spirales, lumineuses par elles-mêmes, avec des reflets multicolores. Et maintenant, elle est doucement bercée dans un chant

de passion et s'endort volontiers. Subitement il la retire de l'aura de Reich Malek et rapide comme l'éclair, la porte dans les profondeurs de la mer jaune et maintenant... »

A ce moment Reich Malek poussa un cri effréné de rage et quittant Aun qui défaillait se précipita follement vers la forme d'Aoual. Mais il ne put entrer dans sa lumière d'aura, à cause de son mélange avec l'aura de pure blancheur.

— Lâches, cria-t-il, tandis que je luttais, vous m'avez pris non seulement ma passive, mais encore vous m'avez dérobé beaucoup de ma propre passivité. Lâches, traîtres, trompeurs, vers de terre !

Puis, maîtrisant sa féroce colère il murmura : « Passive pour passive, ô Vofhi. Dans votre palais j'ai été joué et volé ! Je vais vous prendre à jamais celle que vous appeliez l'étoile de lumière ; désormais qu'elle soit une étoile d'obscurité ! »

Il passa parmi nous sans que nous pussions l'en empêcher, se dirigeant vers la chambre de ma bien-aimée. Tous, d'un seul accord, à part Oannès et son Mage qui veillaient sur les formes d'Aoual, de Nimred et de Nefdi nous nous jetâmes sur Reich Malek ; devant la porte du sud de la chambre où reposait Esther, nous voyions comme un voile blanc et transparent. Reich Malek passa au travers sans même paraître le remarquer, tant il se concentrait sur son œuvre de vengeance. Mais soudain il bondit en arrière en poussant un hurlement de colère et d'angoisse, et nous vîmes que ses mains et son visage avaient été brûlés comme par du feu. Nous nous assemblâmes autour de lui, cherchant à le vaincre et à nous assurer de sa personne. Mais il se redressa et s'écria à haute voix : « Aidez-moi ! ô vous qui m'envoyez, que je puisse détruire ces vers de terre en un instant ! »

— Le voile de blancheur, dit mon voyant, a coupé le rayon de puissance, auprès de l'horizon. Quelle est cette belle passive dont la puissance merveilleuse fut assez grande pour accomplir cette œuvre ?

Reich Malek nous terrassa l'un après l'autre et répondit en sortant : « Une seule a pu déjouer ainsi celui qui m'envoya. J'ai reconnu; à son aura glaciale, Ama l'Immortelle. »

Nous nous relevâmes, nous regardant les uns les autres. D'un commun accord nous cherchâmes la belle passive qui avait passé au milieu de nous, bénissant Nefdi, qui baisa le bord de son manteau et nous comprenions le trouble du premier formé. Mais le voile transparent était levé et nous ne vîmes point celle qu'il avait cachée. Et tandis que ceux qui étaient près de moi donnaient leurs soins à Nefdi et à Nimred et gardaient la forme d'Aoual, j'entrai enfin dans la chambre où reposait mon étoile de lumière.

CHAPITRE XLIII

DU REGISTRE DE VOFHI
DES RAPPORTS DE L'HOMME AVEC LES ÊTRES HOSTILES

Moi, Vofhi, troisième émanation de Chi, à qui en ordre et en justice je restituai la passivité qu'il m'avait donnée à grands frais, ce qui lui permit de reprendre ou d'abandonner à volonté l'état nervo-physique, gain inappréciable pour nous tous, après un long et ardu combat avec les hostiles, j'écris de ma propre main cette constatation qui a été lue et approuvée par les quatre grands Mages qui défendent la Cause de la Restitution, et dont l'œuvre est impersonnelle, de même que par les chefs de royaumes et d'empires.

L'évocation par la parole, l'action ou la séduction est un grand danger pour l'homme. Dans les meilleures conditions le gain ne compense pas la perte ; en voici les raisons :

1° Les plus grands et les plus puissants des hostiles sont, comme je l'ai maintes fois éprouvé, plus forts que l'homme en son état actuel, non parce qu'ils sont plus grands, mais parce que, n'ayant point pris la densité nervo-physique, ou densité du corps, ils luttent dans ce qui est pour eux la perfection de l'être, tandis que l'homme, pour les combattre, s'extériorise et quitte son corps, ou s'il est sensitif et lutte dans le corps, est sujet à l'affaiblissement, à la souffrance et à la perte de ce corps. En outre s'il s'extériorise, l'affinité est telle entre les degrés de l'état nervo-physique, qu'il ne peut retirer ses pensées du corps qu'il quitte par-

tiellement, et quoi qu'il puisse ne pas être conscient de son souci pour son enveloppe extérieure, le bien-être de celui-ci est cependant pour lui une anxiété et une distraction. Quoi qu'il fasse, il reste plus ou moins conscient de l'affaiblissement ou du malaise du corps. Ceci est prouvé par ce fait que lorsque les chefs de l'hostile se sont réellement revêtus de la matérialité plus dense, de manière à lutter avec les maîtres comme un homme avec un homme, ils ont été invariablement vaincus, ainsi que l'affirment nos registres.

La connaissance de l'immense puissance qui nous appartiendrait si nous pouvions lutter avec succès contre l'hostile, a poussé maint homme, en tous les siècles, à tenter l'évocation des hostiles par la parole ou l'action. Nombreux sont les registres, relatant l'histoire de ceux qui ont forcé ces êtres à servir. Cependant l'homme n'a tiré aucun avantage de ces victoires : toujours les hostiles tiennent leur poste contre l'homme, le harassent et le molestent. Cela s'explique par ce qui fut enregistré à propos de Nefdi, qui s'étonna de voir, dans l'aura de puissance d'un de ces grands hostiles, les êtres qu'il avait fait lui-même passer par le feu de purification. Il les croyait désintégrés, tout au moins dans les degrés d'être qui pouvaient les mettre en rapport avec la terre, et voici qu'ils étaient vêtus et prêts à agir comme l'avant-garde d'un plus grand qu'eux.

Il semble probable que ces êtres hostiles sont sous la direction d'une Intelligence et qu'ils sont en rapport avec elle tant que leur intelligence reste intacte ; l'Intelligence posséderait la connaissance nécessaire et le pouvoir de revêtir des états d'être dont ils ont été privés, ceux qui ont subi une perte.

Ce pouvoir de vêtir et de revêtir ne touche pas généralement la plus grande densité de l'enveloppement nervo-physique de l'homme. Toucher cette densité est le but suprême, le seul objet de l'Intelligence gouvernante et directrice dont les hostiles de tout degré ne sont que

l'avant-garde et les avant-coureurs. Jusqu'ici, pour ce revêtement matériel, les hostiles dépendent de l'homme, ou, dans quelques circonstances rares, d'autres animaux.

Des éons d'expériences reçues et enregistrées nous prouvent que la puissance dirigeante et directrice, qui est peut-être l'origine de ces êtres hostiles, échappe à la sentientation de l'homme, même de ceux qui comme IE et Aoual sont arrivés au voile de Nucléolinus en forme humaine. C'est pourquoi nous soutenons que ceux qui jettent un défi à l'hostile par une forme quelconque d'évocation ne sont pas des plus sages.

Néanmoins pour beaucoup, et pour moi-même, un combat de ce genre, avec les dangers et les risques qu'il comporte, possède un charme spécial. Pour cette raison, nous citons ici quelques-unes de ces évocations, effectives et bien prouvées, ainsi que les meilleurs moyens de protection que nous connaissions pour défendre et sustenter les hommes attaqués par ces êtres.

Des Evocateurs et des Evocations

Le grand art de l'Evocation est une branche de la Science occulte. Les Evocateurs, comme les adeptes d'autres grands arts, naissent ainsi et ne le deviennent pas. Celui qui n'est pas né évocateur peut étudier et tenter l'évocation toute sa vie : il n'obtiendra aucun résultat, ou des résultats qui le mettront en danger d'être désintégré et de faire le malheur de son milieu ou même de l'homme collectif. D'autre part on peut être né évocateur et n'avoir jamais rencontré des circonstances favorables pour manifester son pouvoir.

Nous ne parlerons ici que des évocateurs nés et s'ils sont dûment évolués et éduqués : pour eux seuls il est légitime d'évoquer l'hostile.

Les plus effectifs et en même temps les plus rares des évocateurs sont ceux qui possèdant la connaissance et la puissance nécessaires pour évoquer, ont la propriété inesti-

mable de ne pouvoir s'extérioriser, de sorte que tous les degrés et états de leur être intégral sont toujours abrités par l'enveloppement nervo-physique. Ces évocateurs, comme on peut aisément le concevoir, sont invulnérables, car ceux qu'ils évoquent ne peuvent les obliger de s'extérioriser, ni lutter eux-mêmes dans la densité où l'Evocateur est enfermé comme dans une citadelle imprenable et intangible. Ces rares individus se protègent donc eux-mêmes.

Pour combattre, il leur faut généralement une sensitive qui soit tellement en affinité avec eux que rien ne puisse la retirer de l'aura de l'évocateur. Cette condition est très difficile à réaliser. Dans quelque degré qu'elles passent, ces sensitives doivent pouvoir s'envelopper de l'aura protectrice de ceux qui travaillent avec elles; elles doivent en outre dans tous les degrés et états, en toutes circonstances, retenir la pleine possession de leur Moi. De plus, il leur faut la volonté et le pouvoir de diriger la volonté et la puissance de l'évocateur contre les êtres évoqués. Il est encore nécessaire qu'elles aient la connaissance de ce qui est le plus efficace pour atteindre le but par lequel elles travaillent avec les évocateurs.

Cette forme d'évocation est presque inconnue en ces jours où la dualité d'être est si rare. Certes, ces évocateurs et ces sensitives existent toujours sur terre, en nombre égal, à moins que l'un des deux ne subisse avant l'autre la transition; mais la plupart du temps, ils passent leur vie sans se connaître: ils restent ainsi inutiles et sans satisfaction.

S'ils se rencontrent et deviennent comme un, ils sont aussitôt en butte aux attaques des hostiles; mais si la sensitive est dûment protégée et sûre de sa dualité, rien ne peut prévaloir contre ceux qui sont les plus puissants de la terre.

Toutes conditions contribuant au bien-être de l'Evocateur dans ses degrés physiques, du repos et du bonheur de la sensitive sont ici nécessaires; tout ce qui, dans l'en-

tourage de la passive, est désagréable ou d'une nature parasite, absorbante ou suçante, doit être soigneusement écarté.

Maintenant que l'obscurité de l'ignorance couvre la terre, ceux-là qui sont des sauveurs sont incapables de trouver les conditions, qui, si leur valeur était connue, leur seraient fournies par des milliers d'hommes de bonne volonté.

Là où un homme manque à son devoir par entêtement ou méchanceté, des milliers manquent par ignorance. C'est pourquoi nous estimons et ordonnons de manifester la lumière, opposés en cela à quelques-uns des Mages actuels qui soutiennent que les peuples doivent être gardés dans une semi-obscurité, de peur que ce qui est sacré ne soit vulgarisé.

Il est vrai que la vulgarisation des arts et des sciences généralement appelées occultes n'est pas du tout à désirer. Mais la vérité peut être manifestée dans l'ordre, et cependant voilée de sorte que les voiles ne puissent être relevés qu'en proportion des capacités et des aptitudes du chercheur. Cette sorte d'illumination, tout en ne nuisant à personne, servirait au bien-être de tous : le linceul ténébreux de l'ignorance au lieu de peser de plus en plus lourdement sur tous, serait graduellement relevé et les athlètes de la connaissance et de la puissance, qui sont toujours sur terre, et, dans d'heureuses conditions, peuvent être les hérauts et l'avant-garde des Restituteurs, seraient amenés au jour et tout leur serait fourni pour leur permettre d'être utiles à leurs semblables.

Il y a quelque temps, un des voyants dont la faculté est de pénétrer dans l'avenir, disait : « Je vois la terre dans une obscurité profonde, beaucoup des lumières qui en éclairent les profondeurs sont même de fausses lumières. Le temps viendra où, par ignorance, ceux de bonne volonté prodigueront leurs trésors à des gens imbéciles ou égoïstes et laisseront périr les sauveurs de la terre, les hommes divins et humains ».

Actuellement, bien des événements nous montrent que c'est bien là la direction vers laquelle nous marchons; c'est pourquoi je soutiens qu'il faut manifester continuellement l'intelligence, de manière qu'elle puisse illuminer l'atmosphère individuelle de chacun à mesure qu'i peut la recevoir : ainsi les hommes de bonne volonté seront universellement capables de distinguer les fausses lumières des vraies, et d'honorer et d'aider ceux qui ont droit à une telle aide et à un tel honneur.

Mais revenons aux Evocateurs : l'Evocateur non extériorisable et possédant une aura de rétention, comme nous l'appelons, dans laquelle il peut retenir à volonté tout ce qu'il y fait entrer de gré ou de force, est la perfection des évocateurs et des combattants.

Des Evocateurs Contemplatifs

L'Evocateur contemplatif est celui qui, dans les états variés où il entre pendant son repos, sentiente le voisinage des hostiles et les évoque pour les vaincre par la raison ou par la force. Il est proche en valeur des premiers évocateurs dont nous avons parlé.

L'évocateur contemplatif ne doit jamais évoquer seul et sans être protégé ; il lui faut avoir toujours les soins et la protection de quelqu'un, avec qui il soit en telle sympathie d'affinité, que sa seule présence soit pour lui un repos.

Cette protection doit être toujours à sa portée, parce que le contemplatif n'étant pas, comme le sensitif, entransé sous une direction extérieure est sujet à chaque instant à entrer en contemplation dans les états et degrés variés que ses capacités, son évolution et ses affinités le rendent apte à toucher.

Les évocateurs contemplatifs bien qu'ils puissent être absorbés dans leurs pensées de manière à perdre plus ou moins la connaissance de leur entourage extérieur agissent par concentration de la pensée, volonté ou désir et non par aucune sorte d'extériorisation.

Il ne sont cependant pas invulnérables comme les premiers évocateurs mentionnés.

Car l'ennemi peut attirer le contemplatif dans l'état ou le degré où il a le plus de chance de le vaincre.

Si cela se produit, le contemplatif, étant par nature calme et vigilant, sentiente qu'il y a quelque chose de mauvais ou de dangereux pour lui, bien qu'il ne puisse décrire exactement la nature du trouble. C'est alors que l'aide et la protection d'un ami lui sont d'un prix inestimable. C'est là une exception, non une règle : En général, le contemplatif, dont l'humilité et le courage sont les principales caractéristiques, attire et combat seul les hostiles dans les états variés qui forment le Cosmos de son propre être individuel. L'avantage qu'ont ces évocateurs sur les premiers est que, se fiant surtout à eux-mêmes, ils n'ont aucun besoin de dualité d'être dans ces expériences. Affectueux par nature, mais peu démonstratifs, ils montrent plutôt de l'amitié que de la passion.

Ils jouissent encore d'un autre avantage : même s'ils ont le dessous, de manière à être forcés de quitter le corps nervo-physique, faute d'être veillés, aidés ou protégés, il arrive souvent, comme l'ont souvent enregistré des voyants éprouvés, qu'ils combattent leur adversaire et en triomphent dans les degrés plus raréfiés de l'état nervo-physique, reviennent à l'état qu'ils ont dû abandonner, avant que la vitalité l'ait quitté et le reprennent. C'est ici encore que la vigilance et les soins d'un ami sont très nécessaires, car l'extériorisation forcée, même si elle ne dure que peu de temps, occasionne une grande prostration. Si l'aide et la sustentation ne sont point à portée, la transition peut s'ensuivre par simple prostration, après que la victoire a été remportée et que l'ennemi a été vaincu.

Des Evocateurs actifs

Ce sont de beaucoup les plus nombreux et aussi les plus exposés au danger et à la défaite, ceux dont l'action est plus incertaine.

Quelques-uns des évocateurs actifs de notre temps se préparent au combat par beaucoup de cérémonies et de coutumes ritualisées et difficiles, comme ablutions, abstinences, changements de vêtements, emploi de certaines substances connues, qui brûlées, auraient, à ce qu'ils pensent, la propriété d'attirer ou de chasser l'hostile, appels de noms, répétitions de certaines formules, emploi de cercles de lampes et de parfums, etc.

L'histoire reçue et enregistrée, tant du passé que du présent, est remplie de tragédies dont ces évocateurs furent les victimes, soit que ceux qu'ils avaient appelés fussent trop puissants pour eux, soit qu'ils agissent comme avant-coureurs d'un plus puissant qu'eux-mêmes, dont l'évocateur n'avait pas même la conception.

Cette forme d'évocation est tellement dangereuse non seulement pour les évocateurs, mais pour ceux qui l'entourent qu'elle ne doit par aucun moyen être encouragée. Toute défaite d'un évocateur est un danger d'affaiblissement pour les autres évocateurs.

Et pour les évocateurs actifs les défaites sont plus nombreuses que les victoires.

Les pratiques préparatoires affaiblissent non seulement l'enveloppe matérielle, mais encore le degré nerveux de l'état nervo-physique. Les degrés ainsi affaiblis sont assujettis à l'influence d'ennemis non seulement puissants mais subtils, rusés et expérimentés. Des voyants ont prouvé qu'un ordre spécial d'hostiles se dévoue à répondre à l'évocation active.

Les évocateurs sont sujets à des illusions mentales et psychiques, à des hallucinations et autres déséquilibres dûs à l'affaiblissement et au dérangement du degré nerveux, état qui peut devenir permanent.

Un autre danger est celui de l'obsession partielle : on peut en voir de tristes spécimens dans le pays où l'évocation active est habituellement pratiquée.

Ces pauvres êtres présentent un triste mélange d'imbécilité et de ruse, ils prennent des habitudes terrifiantes ou

dégoûtantes, poussant des cris qui n'ont rien d'humain.

S'il s'y joint une détérioration nerveuse et nervo-physique, ils deviennent paralysés, tombent en convulsions, ou apparaissent avec des figures et des membres hideusement contracturés.

Ces graves maladies semblent en outre contagieuses. C'est une chose qu'on a souvent remarquée : ceux qui fréquentent ces affligés finissent souvent par l'être de la même manière.

L'évocation active est une partie légitime et parfois essentielle du grand art de l'évocation, mais elle ne doit être tentée qu'en ordre hiérarchique. L'évocateur doit être entouré de cercles vivants que forment ses semblables et doit être précédé par son avant-garde et ses avant-coureurs dont le rôle est de rencontrer et de combattre les avant-coureurs et l'avant-garde de l'évoqué.

On n'a recours à cette forme d'évocation hiérarchique que lorsque l'hostile, évoqué par le plus grand athlète, est d'un ordre très élevé et ne pourrait être évoqué par un évocateur isolé. Quelques-unes des cérémonies et pratiques qui accompagnent cette forme d'évocation sont malheureusement tombées dans des mains vulgaires : leur signification, qui est voilée, n'a pas été comprise : on a substitué la lettre à l'esprit. Il en est résulté beaucoup de déséquilibre général, un grand accroissement de souffrances mentales, psychiques et nerveuses, et de nombreux cadavres.

Des Evocateurs de ceux qui ont quitté le corps.

L'appel de ceux qui ont vécu en hommes sur la terre n'était pas, sauf de très rares exceptions, pratiqué par les Mages de l'ancien temps. La possibilité en était, sous certaines conditions, reconnue, mais il était interdit à tout le monde d'évoquer les trépassés.

A ce sujet le mage Shino, dont la sagesse et la connaissance sont bien connues, écrit : Il est possible d'évoquer

ceux qui ont quitté l'enveloppe la plus matérielle, dans des conditions difficiles à réaliser, mais quoique nous reconnaissions que tout, hormis la violation de la loi de Charité, est légitime pour acquérir la connaissance, nous ne reconnaissons à aucun individu le droit d'évoquer ceux qui ont subi la transition. Nous considérons une telle évocation comme une violation de la loi de charité, tant à l'égard des trépassés qu'à l'égard de ceux qui restent. Si pour une raison grave, une telle évocation est estimée nécessaire, la décision doit être prise par le concile hiérarchique. Tous les soins doivent être pris pour que ni l'évoqué, ni les évocateurs et ceux qui les aident, ni l'homme collectif n'aient à en souffrir. Des dangers de ce genre sont non seulement possibles, mais même probables, à moins que tout ne se passe entièrement en ordre. Il faut redouter :

1° Que soit interrompu le repos des trépassés, ce qui peut leur causer un sérieux dommage.

2° Qu'un hostile ne prenne la similitude de l'évoqué pour établir contact avec l'évocateur et ceux avec lesquels il est en rapport, ce qui est extrêmement dangereux pour tous.

3° Qu'un hostile, ayant la connaissance et la puissance nécessaires, ne se revête de ce qui appartient au trépassé, ne puisse toucher la matérialité par la volonté et le désir de l'homme, et conserver la forme et la nature permanentes de l'homme, ce qui est le plus grand des désordres et le plus fatal de tous les maux. Ashonum, Mage de Mahallâl écrit de même :

Nous savons que les dangers qui accompagnent l'évocation des trépassés sont très grands. Il est reçu, sur une autorité incontestable, qu'un nommé Mathuel fut tué par une insolation. Son fils savait qu'il avait enterré un grand trésor ; mais Mathuel, encore jeune et vigoureux, pensant avoir de longues années à vivre, n'avait laissé aucune indication du lieu où étaient cachées ses richesses. A quelque temps de là, le fils, amoureux d'une très jeune fille, enfant unique d'un homme riche et influent, demanda à s'unir avec elle. Il lui fut fait cette réponse : « Vous plaisez à ma

fille et à moi-même. Trouvez le trésor qu'a caché votre père. Alors je vous donnerai ma fille. » Après avoir cherché de tous côtés, et s'être rendu compte que cette décision était irrévocable, le jeune Mathuel se détermina à évoquer son père, afin que celui-ci lui révélât où le trésor était caché. Il le fit selon les meilleures formules vulgarisées qu'il put se procurer, n'amenant avec lui qu'un jeune parent qui le servait aux champs, afin que quelque chose d'humain fût près de lui. Après l'évocation ce jeune garçon vit la forme de son ancien maître s'élever lentement du lieu de sa sépulture. La tête et les épaules étaient seules visibles.

— Pourquoi m'avez-vous dérangé dans mon repos ? dit cette forme.

— Pardonnez-moi, mon père. Je sais votre amour pour moi et tout mon bonheur dépend de la découverte du trésor que vous avez caché et que j'ai vainement cherché. Dites-moi où il se trouve et reposez en paix. Jamais plus je ne vous dérangerai.

— Sur la plaine, vers le Sud, répondit le spectre, près du puits que nous avons fait creuser pour que les troupeaux ne fussent pas obligés de revenir chez nous pour boire, se dresse un térébinthe isolé. Dans le bout des branches qui s'étendent vers le Sud à la longueur de trente bras du tronc et à dix de profondeur, le trésor est enfoui. La troisième nuit qui viendra, allez à cet endroit après avoir renvoyé les bergers et leurs troupeaux. Appelez-moi par mon nom. Au-dessus du lieu où est le trésor, vous verrez une lumière. Creusez en cet endroit, et vous le trouverez. La forme disparut et sembla s'enfoncer lentement en terre. Mathuel dit à son jeune parent qui était pauvre :

« Venez avec moi trouver ce qui a été perdu. Vous m'aiderez et ne soufflerez mot à personne de tout ceci. Je vous donnerai un dixième de ce que nous trouverons. » Quand la troisième nuit fut tout à fait obscure, ils s'en allèrent tous deux vers l'arbre solitaire. Là, Mathuel appela son père par son nom. Ils virent alors une lumière d'un blanc jaunâtre, phosphorescente. Ils se mirent à creuser, jetant la

terre des deux côtés et descendant dans le trou. Quand ils furent descendus à environ neuf bras du niveau du sol, le jeune maître poussa un cri ; son parent leva les yeux et vit dans la lumière phosphorescente la forme du père, accompagnée d'un grand nombre d'êtres qui formaient un cercle autour de la fosse.

— Ce sont les démons qui gardent le trésor, dit-il. Ce n'est pas votre père que nous avons vu, mais l'un d'eux qui a pris sa ressemblance.

Il parlait encore quand la forme étendit les bras vers le jeune Mathuel, disant :

« Embrassez-moi, ô mon fils ! » Et le garçon vit les bras s'allonger et se refermer sur son maître qui poussa un grand cri de terreur et de douleur. L'adolescent sauta hors de la fosse et s'enfuit. Le lendemain les bergers retrouvèrent l'imprudent évocateur pâle et brûlé étendu sous le térébinthe. Les bergers le portèrent chez lui et des hommes sages le soignèrent. Mais il fut longtemps avant de recouvrer la santé et la force. Quand il fut rétabli il vit un jour venir à lui un étranger à longue barbe blanche, vêtu de pauvres vêtements. Il s'assit sous un arbre de la cour extérieure et dit : « Si vous le désirez, j'irai au lieu de repos de votre père, et par mon intermédiaire vous lui demanderez l'endroit où il a caché son trésor. Je pense que l'endroit où vous avez cherché vous a été indiqué non par votre père mais par un hostile. »

Mathuel accepta l'offre avec joie, et dit : « Si nous trouvons le trésor, que le tiers soit pour vous. »

— Je n'en ai nul besoin, répondit l'étranger. Gardez votre bien et faites-en bon usage. Donnez-moi seulement à manger et à boire et permettez que je me repose chez vous jusqu'au coucher du soleil.

Ainsi l'étranger mangea et but, puis se coucha dans une chambre donnant sur la cour extérieure et dormit jusqu'à la tombée de la nuit. Ensuite il soupa et dit :

« Amenez ici le jeune garçon qui s'est enfui de la fosse

et nous irons tous trois à l'endroit où le corps de votre père a été mis. »

Mathuel appela le jeune homme, et tous trois partirent dans la nuit.

— Jurez-moi, dit alors l'étranger, que vous garderez mon corps, quoi qu'il arrive, jusqu'à ce que je rentre en lui.

Ils le jurèrent. L'étranger s'étendit sur le sol. Quelques instants après, une voix qui semblait sortir de dessous terre dit : « Prenez la main de l'étranger, afin que nous soyions en rapport l'un avec l'autre. »

Mathuel obéit et la voix de l'étranger dit : « Parlez vite à votre père, que je puisse revenir, car je suis en un grand danger. »

— Pardonnez-moi, mon père de vous avoir dérangé il y a quelque temps, ce qui, je pense, vous a déplu. Dites-moi maintenant, si vous le voulez bien, où est le trésor. Celle que j'aime m'est refusée parce que je suis pauvre. Et voici le bonheur et l'utilité de ma vie a jamais gâtés !

— Vous n'avez pas dérangé mon repos, reprit la voix du père. Ce n'est pas moi qui vous ai répondu avec colère, mais un qui a pris ma forme pour vous désintégrer. Le trésor est dans le puits desséché, sous la chambre où je dormais. Prenez-le et soyez heureux. N'oubliez pas d'être bon et hospitalier pour tous, par amour pour moi.

— Rappelez-moi vite, cria la voix de l'étranger.

Mathuel lui dit de revenir et il rentra dans son corps.

Mathuel et son jeune parent allèrent à l'endroit désigné et trouvèrent de l'or et des bijoux en abondance. Il revint trouver l'étranger pour lui montrer le trésor et lui donner sa part. Le vieillard était déjà parti.

Quand la fête nuptiale de Mathuel fut terminée, son jeune parent le quitta et se rendit auprès d'un des Mages renommé pour sa sagesse. Il lui raconta ce qui était arrivé sous le térébinthe, mais ne parla pas de Mathuel, ni de celui qu'il avait imprudemment évoqué.

— Pourquoi, lui dit le Mage, avez-vous fait ce long

voyage pour me raconter cette histoire? Quel est votre désir?

— Je suis pauvre, dit le jeune homme, et je travaille pour mon pain de chaque jour. Mais j'aime l'étude. Si ce trésor existe et si je pouvais le trouver, je serais libre de vouer ma vie à la recherche de la connaissance et de la sagesse.

— Votre désir est juste et légitime. Si vous ne craignez pas, allez prendre le trésor, qui je n'en doute pas, est caché en cet endroit. Autrement les hostiles qui gardent les trésors ne vous eussent point effrayé et empêché...

— Si vous le savez, dites-moi pourquoi les hostiles gardent les trésors cachés sous la terre par ceux qui l'ont quittée.

— Lorsqu'un homme aime les richesses pour elles-mêmes et cache son trésor dans la terre, après avoir quitté son corps, tout ce qui reste de conscience dans son être se concentre vers le lieu où est le trésor. C'est là un indice pour les hostiles, qui prennent possession de l'homme, plus ou moins complètement ou se revêtent de son aura nerveuse pour veiller sur ce qui est caché et chasser par la peur tous ceux qui voudraient le trouver et l'enlever.

— Pourquoi agissent-ils ainsi? Le trésor matériel ne peut servir en rien à ceux qui ne peuvent vivre comme hommes sur la terre?

— Sachant la puissance des richesses, répondit le Mage, ces êtres gardent tout ce qu'ils peuvent en attendant l'époque où ils espèrent, eux et ceux qui les envoient, prendre possession de l'homme et de la terre.

— Je n'ai pas de crainte, dit alors le jeune homme. Mais en votre présence j'ai le pressentiment que ce trésor est mal acquis et me ferait plus de mal que de bien. C'est pourquoi je m'en irai et travaillerai comme jusqu'à ce jour.

— Nous n'avons aucun scrupule de ce genre reprit le Mage. Les richesses sont la puissance. Si vous me montrez le lieu que vous avez décrit, nous le chercherons nous-mêmes. Que nous le trouvions ou non, vous pouvez entrer dans

notre ordre comme néophyte. Le jeune homme fut très content. Il guida le Mage au lieu où il avait bêché avec Mathuel. Le Mage dit : « Nous n'avons pas coutume de prendre un trésor dans un terrain qui ne nous appartient pas. Allez donc à Mathuel lui dire qu'un étranger qui vient de loin désire acheter ce champ.

Mathuel vint alors vers l'étranger et lui répondit : « Je vous vendrai ce champ à sa plus basse valeur, et sans pensée de gain, pour la raison suivante : ... » et il raconta franchement ce qui lui était arrivé.

— Puisque vous avez agi envers moi, avec franchise et générosité, j'agirai de même envers vous. Je suis le Mage Ardoune et c'est parce que j'ai entendu parler de ce qui vous est arrivé que je désire acheter ce champ, afin de trouver ce trésor, s'il existe, et surtout pour combattre et vaincre les hostiles qui le gardent.

— J'ai horreur de ce champ et je donnerais une grande somme pour me débarrasser du trésor et des hostiles. Je vous prie donc de l'accepter comme vôtre. Vous me rendez un grand service.

Ils bêchèrent au milieu de la nuit pour trouver le trésor. Le jeune homme les aidait de tout son pouvoir et Mathuel veillait de loin. Quand la fosse fut creusée, le Mage principal et le jeune homme sautèrent dedans. Douze et vingt-quatre Mages formèrent deux cercles autour d'eux, dans le champs. Les hostiles s'approchèrent en grand nombre. Alors les 24 s'exteriorisèrent et luttèrent contre eux dans le degré nerveux, et les tinrent en respect, tandis que les 12 gardaient ceux qui déterraient le trésor. Dans le conflit, trois des Mages furent vaincus et subirent la transition. Les 21 qui restaient tinrent bon jusqu'à ce que les 12 et le Mage principal vinssent à leur aide. Alors le Mage principal et les 12 s'assurèrent d'une vingtaine d'hostiles, les emprisonnèrent dans les auras des 21 qui avaient combattu et vaincu, et les forcèrent par la suite de trouver les trésors cachés. Ils furent d'ailleurs maintes fois trompés et harassés par eux. Quant aux corps des trois Mages qui avaient

été vaincus on ne put les retrouver. Le Mage principal dit alors aux 12 :

« Il est vrai que par ce combat nous allons devenir très riches, puisque la terre nous cédera les trésors qu'on lui a confiés. Mais j'estime que la perte passe le gain, puisque, je n'en doute pas, trois parmi les plus grands des hostiles ont possédé les corps de ceux qui sont tombés en combattant et qu'ils sont sur la terre comme des hommes : il n'y a pas de plus grand mal. »

***

L'évocation, en ordre hiérarchique, des trépassés est un fait exceptionnel. Parmi les rares récits d'évocations de ce genre, est celle du chef Marah qui mérite d'être rappelée. A cette époque une certaine secte, à l'exemple de Lhamkhial, qui jeta parmi les hommes plus de désordre qu'aucun autre, façonnait des images à la similitude de l'homme et leur donnait la vie. De sorte que ceux qui reconnaisaient les grands hommes du passé leur rendaient une espèce de culte et s'appelaient de leurs noms. Or ce Marah fut attaqué une nuit par quelques-uns de ceux qu'il avait formés et dont il exigeait des services qu'ils n'étaient point prêts à lui donner. Ils le frappèrent jusqu'à ce que la vie l'abandonnât. Un sensitif qui avait été témoin de cette effroyable scène affirma solennellement que lorsque Marah fut mort, une troupe d'hostiles le reçut, avec de grands honneurs, dans le degré d'être nerveux lui disant : « Ne craignez point. Nous vous donnerons le pouvoir d'influencer beaucoup de gens pour qu'ils se dévouent à faire des formes à la similitude des hommes, et vous et nous les posséderons. »

Peu après il y eût un temps de très grande confusion. Un des principaux voyants consulté à ce sujet dit : « Marah n'est plus sur terre, occupant une de ces formes, mais il est dans l'état d'être nerveux parmi les hostiles qui l'ont reçu comme un des leurs et lui ont donné la direction et le gou-

vernement de tous ces êtres néfastes qui parcourent la terre comme des hommes et dont chacun est comme un nucléus en désordre.

Les plus sages hommes, se réunirent en concile et Mahallal dit :

« Nous gardons le corps de Marah, pour empêcher les hostiles de le posséder. Le meilleur moyen de mettre un frein au désordre dont il est cause serait de l'obliger à réintégrer son corps et de l'y tenir prisonnier. »

Tous furent unanimes à déclarer ce conseil excellent.

Dans l'occident lointain vivait un homme qui avait le nom de Tubal Khan, qui était extrêmement versé dans l'art de l'évocation, et très puissant en force de rétention. Tubal Khan n'était pas sensitif. Il ne percevait que ce qui appartenait aux degrés d'être nervo-physique. C'est pourquoi les hostiles, à moins d'être en possession du degré le plus matériel, comme des hommes, ne pouvaient d'aucune façon le sentienter. La passive qui avait été formée pour lui et qui formait avec lui, en parfaite dualité d'être, avait des facultés de perception très développées. Elle savait répandre la lumière et diriger la puissance.

Le concile décida d'envoyer chercher cet homme, afin que soutenu par l'ordre hiérarchique il obligeât Marah à rentrer dans le corps d'où la violence de ses propres formations l'avait chassé.

Tubal Khan reçut les messagers et écouta leur offre :

— Restez avec moi cette nuit, répondit-il, lavez vos pieds et reposez-vous. Mangez et buvez. Demain, au lever du soleil, je vous accompagnerai.

Quand ils dormirent, Tubal Khan alla à la chambre intérieure ou se trouvait Tubala.

— Vous avez entendu la demande des messagers ? lui demanda-t-il.

— J'ai tout entendu.

— C'est vous, reprit Tubal Khan, qui sentientez pour moi. Vous êtes ma lumière, la directrice de ma puissance. Cependant, dans la forme d'évocation pour laquelle je

suis appelé, il est interdit aux passives de participer au travail, à cause du grand danger qu'elles y courraient. Si j'opère seul, je pourrai évoquer toute ma vie sans que personne m'entende et fasse attention à moi : car je suis d'un plus grand degré de densité que ces êtres, et pour eux c'est comme si je n'existais pas. En outre, même s'il m'était possible de me manifester à eux, je ne pourrais pas plus les percevoir que voir des gens dans une nuit obscure. Vous avez toujours déclaré, et les événements ont prouvé que je ne manque pas de puissance. Mais je suis aussi incapable de la diriger que le serait un aveugle de lancer des flèches contre des ennemis. C'est là une grande difficulté : Si je refuse de suivre les messagers tout le monde se croira juste en me blâmant. Si je les accompagne, je manquerai cette grande évocation et pourrai faire beaucoup de mal, au lieu du bien qu'on attend de moi.

— Sois de bon courage, riposta Tubala. J'ai trouvé un moyen. Extériorise-moi et place mon corps en sauvegarde dans les eaux profondes. Puis revêts-moi de ton aura protectrice dans l'état d'âme des sens. Ainsi je pourrai t'aider comme je l'ai fait jusqu'à ce jour, car bien que tu ne sois pas sensitif à l'égard des autres, tu me perçois comme si j'étais tes propres conceptions : ne suis-je pas comme elles une partie de ton être ?

— Et si quelque voyant t'aperçoit ? objecta Tubal Khan. On ne me permettra pas d'évoquer Marah.

— Comme tous les grands lutteurs, tu as le pouvoir de voiler d'invisibilité. Il faudrait qu'un voyant eût la vue bien claire pour discerner dans l'aura de l'actif la passive qu'il y a voilée. Si cela était au pouvoir de n'importe qui, il n'y aurait plus de voiles.

— Et si quelque souffrance ou perte t'advenait à cause de la puissance ou de la subtilité des hostiles ? Marah sera sûrement fortement appuyé.

— Il ne peut y avoir de plus grande souffrance pour moi que d'entendre dire avec vérité : Tubal Khan a refusé d'évoquer Marah. Aucune perte ne peut m'être plus sen-

sible que celle de la prééminence ; je suis une avec toi.

Tubal Khan consentit au désir de Tubala et le matin de bonne heure partit avec les messagers. Au moment du départ, le chef des messagers dit à Tubal Khan :

« Vous demeurez si loin de nous, que nous ignorons tout de vous, hormis votre puissance et votre connaissance spéciale de l'art des évocations. Si, comme nous n'en doutons pas, vous avez une passive en dualité d'être, ne permettez pas, par amour de ceux qui vous appellent, qu'on vous sépare d'elle. Ce serait contre la charité, à cause du danger actuel.

— Nous vous remerçions de tous vos soins, répondit simplement Tubal Khan.

Ils poursuivirent leur chemin.

Quand Tubal Khan fut arrivé, et qu'il se fut reposé et rafraîchi, un Mage très renommé vint à lui et lui dit : « Quelques-uns estiment que certaines heures et certains jours leur sont plus favorables. Choisissez le jour et l'heure pour évoquer Marah. »

— Pour moi tous les jours se valent, répondit Tubal Khan ; mais l'expérience m'a prouvé que les heures qui précèdent et suivent immédiatement minuit sont les plus favorables à l'évocation ; de même que le temps qui précède immédiatement l'aube est le moins propice.

Le chef des Mages vint ensuite vers le grand évocateur :

— Je pense que tout ira bien, lui dit-il. Mais de crainte qu'il n'arrive quelque malheur, dites-moi si vous désirez quelque chose que nous puissions vous donner.

— Ceci seulement : s'il m'arrivait malheur, gardez non seulement mon état nervo-physique, mais la totalité de mon aura.

— Nous ferons tout ce qui est possible.

— Maintenant je suis prêt. Nous ferons l'évocation quand et où vous voudrez, et de la manière qu'il vous plaira.

— Cette nuit, répondit le Mage, tout sera préparé pour une heure avant minuit. Ceux dont c'est l'office vous conduiront à la salle des évocations qui est au-dessous du lieu de repos de notre chef.

Une heure avant minuit, Tubal Khan s'inclina au centre de la vaste salle souterraine. Devant lui était étendue une forme sur laquelle était jetée une légère couverture ; c'était le corps de Marah dans les eaux de cristallisation. Autour de lui se rangeaient douze Mages choisis pour leur habileté à combattre l'hostile. Chacun tenait en main une petite lampe dont la lumière était cramoisie. Le deuxième cercle était formé de 24 Mages lutteurs qui ne portaient point de lampes ; le troisième de 48 Mages lutteurs qui tenaient en leurs mains des lampes à la claire lumière de rose corallin. Le quatrième cercle était fait de 96 Mages lutteurs portant de petites lampes à la pure lueur bleue de la teinte des eaux profondes.

Les quatre cercles symbolisaient les quatre degrés nervo-physique, nerveux, psychique et mental de l'état nervo-physique de l'homme.

Entre les 96 et les cercles extérieurs était un espace rayonnant, de lumière couleur d'émeraude, symbolisant la vitalité essentielle au bien-être de l'état nervo-physique de l'homme.

Au delà de cette lumière smaragdine, était un cercle sans lumières, empli de sombres vapeurs où flottaient des nuages rougeâtres. Il représentait l'état nerveux.

Les cercles extérieurs étaient vides, sauf une plate-forme où se tenait debout le Mage principal en vêtements cramoisis. Ce dernier proclama :

« Tubal Khan, c'est à vous qu'appartient la prééminence durant le temps de l'Evolution. Vous êtes notre chef et nous sommes vos disciples ; vous êtes notre père et nous vos enfants. Vous êtes notre berger, nous sommes votre troupeau. Vous êtes notre capitaine, et nous vos guerriers. Tout est-il bien ? »

— Je voudrais, dit Tubal-Khan, qu'il y eût un autre cercle au delà de l'obscurité, pour représenter l'état d'Ame et que les lampes à la lumière rose pâle soient préparées, de sorte que pas une ne pâlisse ni ne vacille.

— Dites aux Mages du troisième ordre et aux néophytes

de cinquième année de venir ici avec leurs lampes allumées, pour qu'aucune place dans le cercle de l'Ame ne soit vide.

— Je voudrais aussi, reprit Tubal-Khan que les quatre principaux Mages et les 36, et les 60, les 72 et les 84 y prennent leur place dans leur ordre respectif.

Ainsi fut fait. Mais les Mages s'étonnèrent, se disant les uns aux autres : « Notre volonté est avec l'évocateur, notre désir avec son désir. Néanmoins cette requête extraordinaire, puisque le combat avec l'hostile sera depuis l'état nerveux jusqu'au degré nerveux du nervo-physique, et nulle part ailleurs ».

Quand tous furent à leur place, le Mage principal dit : « Tout est-il bien ? »

— Tout est bien. Je vous remercie, répondit Tubal-Khan.

Alors il se leva et se tint debout, face à l'Ouest, car Tubala avait dit : « De la partie Ouest de l'état nerveux, je vois s'avancer quatre hostiles. Je ne puis pénétrer l'obscurité qui est au delà d'eux, mais je ne doute pas que ce soit le lieu où est Marah. »

Tubal-Khan, sans émettre aucun son lui répondit : « Dirige la puissance qui attire vers le lieu d'où sortent les quatre, de manière qu'ils ne la perçoivent pas et qu'elle aille au delà, et pénètre, s'il est possible, en l'état nerveux, voilée d'invisibilité. Veille toujours, et que rien ne t'échappe ».

— La puissance d'attraction, reprit Tubala, est dirigée par moi en ligne droite. Elle paraît s'aplatir contre l'obscurité impénétrable, mais elle affecte vivement ceux qui en sortent ; ces quatre viennent ici rapidement. C'est une avant-garde sans importance.

— Bien. Ceci prouve que notre puissance d'attraction nous a mis en rappport avec les hostiles. Continue à diriger la puissance.

— Les lignes de puissance, reprit Tubala après quelques instants, sont entrées dans l'obscurité non comme une

puissance, mais comme une lumière voilée d'invisibilité.

— C'est bien ma volonté. Suis les lignes de lumière avec la pensée, mais pas en état et vois.

Il y eut un silence d'une demi-heure. L'évocateur se tenait toujours debout, face à l'Ouest, aussi immobile qu'une statue. Son visage était pâle et son front se contractait.

Tous, dans les cercles, concentraient leur volonté et leur désir sur ceux de l'Evocateur, quoique personne ne sut ce qui se passait, à part les principaux voyants qui le percevaient partiellement.

Au bout de ce temps Tubal-Khan se coucha comme un homme épuisé. Sur un signe du Mage principal, dont l'unique pensée était le bien-être de l'Evocateur, ceux dont c'était l'office apportèrent à Tubal un calice, contenant ce qui renouvelle la vitalité.

Tubal-Khan le vida jusqu'au fond, resta étendu quelques secondes, puis se leva et dit : « Que les lutteurs du cercle de la mentalité soient en garde. Les hostiles s'approchent et sont puissants ».

Alors les Mages avertis suspendirent leurs lampes à des colonnes disposées pour les recevoir, et s'extériorisèrent dans le degré de mentalité. Leurs corps furent gardés par ceux dont c'était l'office. Les voyants assistèrent au combat qui fut long et terrible. Ceux qui ne pouvaient discerner cet état virent seulement que beaucoup de ceux qui s'étaient extériorisés dans le degré d'être mental furent séparés et emportés sans vie du cercle où ils avaient lutté.

— Quelqu'un, dit Tubala à Tubal-Khan, a franchi le cercle. Ce n'est point Marah, si j'en juge par la description qu'en ont faite ceux qui l'ont connu.

— Un hostile s'approche de l'Evocateur, dit un des voyants au Mage principal. Ce n'est point Marah ni quelqu'autre qui lutte en sa place. Il est néanmoins puissant.

— Qu'un des quatre aille à sa rencontre, dit le Mage, et lutte avec lui pour réserver les forces de l'Evocateur.

Tubal-Khan entendant ces paroles dit : « Je voudrais

que trois des douze luttent ainsi, et que les quatre gardent leurs places dans l'état d'être psychique ».

— Le cercle protecteur sera affaibli, objecta le Mage.

— Ma volonté est qu'il soit fait comme j'ai dit, répliqua Tubal.

Ainsi trois des 12 luttèrent contre l'hostile dans le degré de mentalité. Ce n'était qu'un avant-coureur contre lequel ils prévalurent. Ils le captivèrent de manière qu'il ne put s'échapper. Tandis que les trois le retenaient, un être traversa le cercle et se tint devant Tubal-Khan.

— Celui-ci, murmura Tubala, dit : « Je suis envoyé par Marah qui refuse de quitter le lieu où il se trouve, d'où rien ne peut l'attirer. Luttez avec moi pour la victoire ! »

Tubal-Khan s'adressa au Mage principal : « Qu'un sensitif réponde de ma part : C'est avec Marah seul que je veux entrer en rapport, et avec nul autre. C'est lui seul que j'ai évoqué ».

Il fit ainsi pour éviter de mettre Tubala en rapport avec l'hostile.

Les voyants renseignaient le Mage principal : « L'hostile voit une lumière dont l'Evocateur est entouré, mais il ne le discerne pas lui-même parce qu'il n'est extériorisé en aucun état ou degré, et l'adversaire ne peut percevoir le degré d'être matériel. Il lutte aveuglément comme quelqu'un qui frappe dans le vide.

Tubal-Khan s'adressa au voyant : « Dites en mon nom : Avec Marah seulement je lutterai face à face, et avec Marah revêtu de telle façon que je puisse au moins le percevoir comme une vapeur. Pour moi tout le reste est comme s'il n'existait pas. Vous n'êtes pas dans la limite de ma perception ».

Les Mages lutteurs, chacun dans leurs cercles, combattirent avec l'hostile et Tubal-Khan alternativement se reposait et se levait, debout en face de l'ouest, émettant de la puissance d'attraction, que Tubala dirigeait sur le lieu où Marah se tenait caché.

Après trois heures d'émission et d'attente, Tubala dit enfin : « Nous avons réussi. Je vois s'avancer un être qui a la forme de Marah. »

— Tu sais, reprit Tubal-Khan, le signe qui distingue ceux qui ont vécu sur la terre, comme hommes. Veille avec soin, ne te laisse tromper par aucune subtilité. Vois-tu dans son aura ou autour de lui les étincelles semblables à des rubis?

— Je ne les ai vues qu'une fois avant celle-ci. Mais je les reconnais.

— Que tous gardent leurs places, en repos, dit Tubal-Khan, et concentrent leur volonté et leur désir sur les miens, sauf ceux qui sont dans l'état psychique. Que ceux-là veillent et gardent en sorte que rien d'hostile n'entre.

— Marah, annonça le voyant, Marah que je connais bien passe dans le degré d'être nerveux vers l'évocateur. Sa pensée est de lutter avec lui en cet état.

Tubal-Khan s'adressa au voyant : « Dites en mon nom : Ecoutez, ô Marah ! Je vous ai attiré par force. Cela prouve que je suis le plus fort. Je puis empêcher votre retour et attirer tous vos états et degrés d'être par le même moyen. Cependant vous êtes impuissant à m'affecter, parce que ce qui n'est pas matériel n'est point perceptible pour moi. Matérialisez-vous en reprenant le corps dont vos propres formations vous ont privé par violence. C'est seulement ainsi que vous pourrez lutter pour la liberté et vaincre votre évocateur ».

Tandis que le voyant répétait ces paroles, un autre voyant s'écria : « Une grande puissance de l'hostile, entourée hiérarchiquement vient ici dans la raréfaction psychique. Si je ne me trompe, il est assez puissant, s'il parvient à franchir le cercle extérieur, pour désintégrer tous ceux qui lui barreront le chemin et pour utiliser leurs états d'être afin de se vêtir du degré psychique de l'état nervo-physique ».

A ces mots Tubal-Khan pâlit légèrement et dit avec autorité :

« Je recommande que toutes les pensées, toutes les volontés, tous les désirs convergent en unité sur ceux qui gardent le cercle symbolisant l'état de l'Ame, et sur rien d'autre. C'est le devoir de tous de m'obéir, depuis le moindre jusqu'au plus grand. L'évocation est mon œuvre et moi seul sais ce qui est nécessaire pour la victoire ».

Dans l'état d'Ame, ceux dont c'était l'office luttèrent contre le grand hostile jusqu'à l'aube du jour. Durant onze nuits, ils luttèrent depuis une heure avant minuit jusqu'à l'aube. Tubal-Khan restait étendu, comme s'il dormait ; son unique pensée était de savoir comment il protègerait de son mieux Tubala à cause de qui l'hostile avait abandonné sa propre station. Enfin la onzième nuit, un peu avant que n'apparut la lumière rosée qui précède le lever du soleil, la victoire finale fut remportée sur l'hostile. Il en coûta de nombreuses vies. Mais nul n'en fut attristé ou troublé. On mit leurs corps dans les eaux aurisées et on dit : « En héros et en vainqueurs vous avez déposé ce corps. En héros et en vainqueurs vous le reprendrez, et dans ce même corps vous lutterez pour la restitution et vous triompherez. »

Quand la victoire fut gagnée, et que l'hostile fut désintégré dans tous les degrés d'être perceptibles à l'homme évolué, Tubal-Khan dit : « De tout mon être je vous remercie. Reposez-vous maintenant et soyez rafraîchis. Demain, avant minuit, tous connaîtront exactement la puissance ou la faiblesse de mon évocation ».

La nuit suivante, dans tous les cercles, les Mages virent une forme vaporeuse dans l'aura visible de puissance de l'Evocateur. Cette puissance attira irrésistiblement la forme dans le corps de Marah. Quelque temps après, Marah se leva dans la perfection de son être et pendant trois heures lutta contre le grand évocateur pour la domination. A la fin de ce temps, Marah entouré de la visible aura de puissance de Tubal-Khan s'étendit épuisé et immobile. Tubal-Khan lui-même presqu'épuisé fut entouré par les plus grands des

Mages et des Chefs qui avaient attendu le signal de la victoire pour pouvoir entrer. Alors Tubal-Khan retira graduellement son aura de puissance dont la place fut prise par le Mage principal et ceux qui étaient avec lui, en ordre, cercle sur cercle. De cette manière on s'assura de tous les états d'être de Marah enfermés dans le nervo-physique de Marah et on les y retint fermement. Puis d'un seul accord tous bénirent et louèrent l'évocateur, et le portèrent en triomphe à l'habitation du chef, accompagnés de musique et de lumières, au milieu de chants et de cris d'allégresse. Au grand banquet donné en son honneur, Tubal-Khan dit à Tubala : « Il est vrai que tu ne peux devenir visible que pour les voyants. Mais souffre cependant qu'on te voie dans mon aura, que je puisse dire : Celle-ci est ma bien-aimée, mon aide forte sans laquelle je ne puis rien tenter ».

— Ce serait, répliqua Tubala, me récompenser par un grand ennui. Mon désir est de rester voilée dans l'aura de ta puissance jusqu'à la restitution, où tout sera changé à l'égard des passives.

La présence de Tubala ne fut devinée par personne. Plusieurs se demandèrent : « Pourquoi l'attaque principale a-t-elle été dirigée contre l'état d'âme et le degré psychique de l'état nervo-physique? et pourquoi avant toute indication de cela, l'évocateur a-t-il demandé des conditions spéciales de protection et de puissance dans les cercles symbolisant l'Ame, état que l'évocation ne semblait devoir en aucune manière affecter? »

Mais ils ne purent résoudre le mystère, et personne n'osa questionner l'évocateur.

Tubal-Khan prit rapidement congé de tous et revint en grande hâte chez lui, désirant ne pas prolonger la séparation des états d'être de Tubala. Leur réunion eut lieu sans difficulté.

Cette lutte et cette victoire de Tubal-Khan dans l'évocation de Marah en ordre hiérarchique est regardée comme de première importance, parce que les récits de ce genre

sont très rares. En voici un autre qui est reçu, mais pas encore enregistré. C'est une évocation hiérarchique d'un Ordre différent :

Un descendant de Sheth, connu sous le nom de Ra Men Nefer était un évocateur assidu, et un fort dominateur d'hostiles. Il fonda la grande école de Men Nefer dont il fut le chef. Là les néophytes ont été en des temps plus récents instruits et dressés dans toutes les parties des arts occultes, mais, au début, son fondateur avait institué cette école en vue de cultiver seulement la branche de l'art occulte qui comprend toutes les sortes d'évocations.

Or, nul ne savait mieux que Ra Men Nefer le péril et les risques extrêmes qu'on court en évoquant l'hostile. C'est pourquoi, lorsque la grande école de recherches occultes fut formée depuis un assez long temps, et que les Mages de toute la terre y vinrent pour acquérir une nouvelle sagesse, Ra Men Nefer assembla douze principaux Mages et leur dit :

« Je suis si bien connu et marqué par les hostiles contre lesquels je lutte si souvent, et que j'ai si souvent vaincus et forcés à me servir, que je puis à tout moment être attaqué moi-même par un plus grand que moi et être vaincu à mon tour. S'il en était ainsi, ce qui est d'autant plus probable que j'évoque en contemplatif, je ne pense pas que l'hostile tenterait de séparer mon degré d'être nerveux, pour mettre en liberté ce qu'il enveloppe. Car là-dessus ils n'ont aucun pouvoir. J'ai été dressé dès mon enfance à garder mon âme des sens et ma mentalité des sens en ordre et sous la ferme et calme domination de ma raison. Je pense donc que dans le cas où je serais vaincu par les hostiles, ils me tiendraient prisonnier au milieu d'eux dans l'état nerveux avec ses triples degrés et essayeraient d'apprendre ce que je sais, pour utiliser contre l'homme ma connaissance. Je vous prie donc, s'il m'arrive malheur, non seulement de conserver mon enveloppe extérieure, mais de trouver un évocateur que vous requerrez de ma part au nom de la charité, sinon de la Justice, pour qu'il

me délivre. Bien entendu, l'Evocation doit être entreprise en ordre hiérarchique, avec toutes les précautions, toute la prévoyance possible. »

Des années s'écoulèrent. Ra Men Nefer força des êtres de plus en plus puissants d'obéir à son évocation et de le servir. Il ne lui arriva pas de mal ; au contraire, le poids des années ne pesait pas sur lui comme sur la plupart des autres hommes. Il demeurait jeune et vigoureux, entouré d'une aura en affinité avec la vitalité libre, de sorte qu'il buvait et mangeait peu, dépendant presque uniquement de la respiration pour la sustentation. Sa bonne santé et son bien-être physique permirent à sa mentalité de s'évoluer à une puissance de réception de plus en plus grande. Et ces dictons se répandirent : « Aussi sage que Ra Men Nefer... » « Comme Ra Men Nefer, il a pris du fruit de la connaissance. »

Le lieu où il appelait toujours les hostiles était une chambre carrée longue et large de douze bras. Cette chambre était profondément enfoncée dans le sol. On y accédait par un couloir long et large, aux nombreuses marches. L'entrée aboutissait chez lui, au centre du palais des Mages.

Quatre personnes seulement connaissaient cette voie. Ra Men Nefer avait coutume d'aller à la chambre souterraine à la tombée de la nuit. Il en revenait à l'aube du jour. L'un ou plusieurs des quatre qui connaissaient le couloir secret attendaient son retour et le soignaient.

Car bien qu'il revint toujours sans aucun mal, il était parfois épuisé.

Un matin, comme il est reçu, Chang Tati et Ra Enooser attendaient le retour de leur chef. Mais le soleil se leva, et Ra Men Nefer ne revenait pas.

Ils allèrent chercher El Sham et Kar el Tour et tous quatre descendirent les escaliers de la voie secrète. Chacun cherchait la main des autres ; le présage d'un malheur jetait sur eux son ombre. A l'extrémité du couloir ils trouvèrent la porte massive fermée.

— Ceci est regrettable, dit Kar el Tour ; notre chef désirait qu'aucun, sauf les quatre qu'il avait choisis, ne connût l'existence de cet endroit. Comme il se trouve sous la demeure des néophytes, le bruit qu'il faudra faire pour briser cette porte massive sera entendu et causera de l'étonnement.

— J'ai en ma possession, dit Ra Enooser, un levier qui nous permettra de soulever la porte hors de ses gonds massifs.

Quand les Mages entrèrent, ils ne trouvèrent point la lampe allumée. La chambre était tout à fait obscure et silencieuse. El Sham, à tâtons, trouva la lampe dont se servait habituellement Ra Men Nefer, et quand il l'eut rallumée, ils virent le grand évocateur étendu sur le sol, sans vie, le corps souple, comme s'il avait été foudroyé.

Chang-Tati, qui était médecin, déclara que l'hostile avait dû lui retirer subitement sa vitalité.

Ils couvrirent le corps de leur chef avec son manteau blanc, qu'ils trouvèrent jeté à terre, et le portèrent jusque chez lui. Ils tentèrent, par tous les moyens possibles, de lui rendre la vitalité, mais leurs efforts furent vains.

Ils conservèrent le corps à l'aide d'un moyen que Chang-Tati avait récemment découvert et qui était si parfait, qu'aucun membre, qu'aucun organe ne fut endommagé. Puis les quatre assemblèrent les chefs des Mages, leur dirent ce qui était arrivé et tous observèrent les huit jours de deuil. Mais quoiqu'il y eût de très grands voyants qui veillaient attentivement, nul n'aperçut Ra Men Nefer accomplissant la traversée en aucun état d'être. Toutes les fois qu'ils dirigeaient leurs regards vers lui, ils voyaient comme des nuages légèrement lumineux, tournoyant dans l'obscurité.

Un an après, un jeune néophyte très attaché à Ra Men Nefer vint trouver Ra Enooser.

— Cette nuit, lui dit-il, j'ai vu notre chef bien-aimé entouré d'une lueur rouge et de beaucoup de nuages, qui, comme une épaisse fumée, tournoyaient autour de

lui. Il me fit rapidement un signe de la main gauche ; puis il parut être attiré dans l'obscurité, et je ne le vis plus.

Ra Enooser fit part de cette déclaration aux trois autres Mages. Ils furent d'accord que c'était le signal de l'évocation que Ra Men Nefer attendait d'eux.

— Mais où trouverons-nous l'évocateur capable d'entreprendre cette œuvre? demanda Ra Enooser:

Tous restèrent silencieux et tristes ; aucun d'entre eux n'était capable de le faire, et ils ne savaient où trouver quelqu'un qui put y réussir.

— Nous sommes dans une impasse difficile, dit enfin El Sham. Cependant notre devoir s'accorde avec notre désir pour remplir la requête que nous fait notre chef et notre fondateur.

La justice et l'affection que nous avons pour lui sont sur ce point d'accord. Envoyons donc des messagers dignes de confiance. Qu'ils aillent visiter les demeures des principaux Mages et chefs et qu'ils cherchent partout l'évocateur qui nous est nécessaire.

Ainsi fut-il fait. Les messagers cherchèrent sur toute la terre un évocateur. Mais ils ne le trouvèrent pas.

Les Mages furent troublés ; Chang Tati les réconforta par ces paroles :

« Rien de ce qui a été n'est pas perdu pour la terre, ni, je le pense, pour aucune autre sphère du monde matériel. Il existe sur terre quelqu'un qui possède la connaissance de Kahi, quelqu'un qui a toute la sagesse de Sheth, quelqu'un qui détient la clef de toute science et de tout art. De même aussi l'évocateur que nous cherchons existe sur terre. »

— Ecoutez, ô Maîtres, dit le jeune néophyte. Parfois ce que les hommes sages et prudents n'ont pu faire est accompli par l'amour d'un simple enfant. Si vous le voulez bien, envoyez-moi à la recherche de celui qui délivrera Ra Men Nefer.

Les Mages se consultèrent entre eux :

— Allez, lui dirent-ils enfin, et que tout bien soit avec vous.

— Tout ce que vous désirerez pour vous aider dans votre voyage, ajouta Chang Tati, vous sera fourni par nous. Ne craignez pas de nous demander trop.

— J'irai seul avec mon bâton dans la main, répliqua l'adolescent. Je n'ai besoin de rien.

C'est ainsi que le jeune néophyte, qui avait nom Abiad, à cause de son teint blond, partit sans plus tarder ; tous les Mages et néophytes chérissaient sa pensée dans les profondeurs de leur être.

Il est reçu qu'à l'approche de la nuit, quand les premières étoiles brillèrent, Abiad s'étendit sous un arbre, à un jet de pierre du chemin ; là, ayant bu des eaux d'un ruisseau et mangé un pain au miel qu'un passant lui avait donné à cause de sa beauté, il s'enveloppa dans son manteau et s'endormit.

Peu de temps après minuit, comme il n'avait pas dormi plus de quatre heures, il fut éveillé par quelque chose qui frôla sa main. Rejetant son manteau, il vit à la clarté de la lune une colombe blanche qui voltigeait autour de lui. Il se leva, disant : « Quelle est donc cette colombe qui vole çà et là au milieu de la nuit ? »

Il émietta dans la paume de sa main un morceau de son pain et l'offrit à l'oiseau.

Mais celui-ci, au lieu de descendre, se mit à voler lentement vers l'Orient.

— Peut-être, pensa-t-il, cette colombe m'est-elle envoyée par quelqu'un pour m'aider à trouver celui que je cherche.

Il suivit donc la colombe toute la nuit et toute la journée qui suivit ; il ne s'arrêta qu'au coucher du soleil. Alors il se coucha, mangea de ce qu'on lui avait offert et s'endormit.

Il voyagea de la sorte pendant sept jours et sept nuits. La colombe le guidait toujours vers l'Orient. La septième nuit, comme il dormait au milieu d'une épaisse forêt, il fut éveillé brusquement par une main rude qui le saisit à l'épaule.

— Qui êtes-vous, disait une grosse voix, vous qui dormez dans la forêt que je garde?

— Je suis Abiad, répondit le jeune garçon, en ouvrant ses yeux d'azur alourdis de fatigue et de sommeil ; je cherche quelqu'un. Là où la colombe blanche me conduit, je vais mon chemin. Quand elle se perche, je me repose.

— De quel droit cet oiseau vous fait-il reposer dans un domaine où il n'est permis à personne d'entrer. Montrez-moi cette colombe ; c'est à elle que j'aurai tout d'abord affaire : ensuite votre tour viendra.

Abiad se dressa devant l'étranger qui était vêtu comme un bûcheron. Il était carré, solide et robuste, et tenait une cognée à la main.

— Je ne suis qu'un enfant et vous êtes un athlète. Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira. Quant à la colombe blanche, je la défendrai tant que je serai en vie.

Alors l'homme murmura des paroles dans une langue qu'Abiad ne comprenait point ; et les yeux du jeune néophyte rencontrèrent ceux du bûcheron. Ils étaient remplis de tendresse. Abiad mit sa main dans celle de l'homme et dit : « Vous êtes plein de charité et de justice. Je n'ai plus de crainte pour la blanche colombe qui m'a conduit ici. »

L'étranger laissa tomber sa cognée et sa main caressa les blonds cheveux du néophyte :

— Vous êtes courageux, Abiad, dit-il avec une grande douceur, mais vous êtes bien jeune pour errer ainsi seul et sans protection. Les hommes ne sont plus ce qu'ils furent, et les hostiles sont bien puissants. Dites-moi, si vous le voulez bien, la nature et l'objet de votre recherche. Peut-être pourrai-je vous aider.

— Je suis en quête d'un évocateur capable de délivrer Ra Men Nefer, qui a été vaincu par l'hostile. Ce fut lui qui me reçut lorsque, enfant très pauvre, je sollicitai d'être instruit dans l'art et la science occultes.

— Venez chez moi, dit l'homme, et reposez-vous. Vos

sandales sont usées, vos pieds saignent et sont enflés. Quand vous serez reposé et rafraîchi, vous pourrez poursuivre votre recherche.

— Je vous remercie, mais ne puis accepter. Quand j'aurai trouvé celui que je cherche, je me reposerai.

— Je suis celui que vous cherchez, dit l'homme. Je suis fort et vous n'êtes qu'un enfant. Laissez-moi vous porter dans mes bras et nous retournerons ainsi vers ceux qui ont permis que vous partiez pour cette dangereuse mission.

— Toute ma sympathie va vers vous, répondit l'enfant. Si l'affaire pour laquelle je voyage ne concernait que moi, je me confierais à vous sans la moindre hésitation. Mais mon entreprise tend au bien-être d'un plus grand que moi, et qui est mon bienfaiteur ! Je n'ai donc pas le droit d'agir légèrement.

— Vous êtes aussi prudent que sage. Demandez un signe qui vous prouve que je suis celui que vous cherchez.

— Tenez-vous debout, sans bouger, dit Abiad.

L'étranger obéit, et se tint tranquille. L'enfant grimpa jusqu'à l'endroit où perchait la colombe et lui murmura : « Si cet homme est l'évocateur cherché, descends et vole autour de sa tête trois fois, sans venir à portée de sa main. Si c'est un trompeur, reste où tu es. » La colombe s'envola, fit trois fois le tour de la tête de l'homme et se posa sur son épaule. Abiad vit une tendre lumière envahir les yeux de l'étranger, tandis qu'il caressait le doux plumage.

— Je suis content, j'ai trouvé celui que je cherchais, dit l'enfant. Le Maître sera délivré de l'hostile !

Et poussant un soupir de soulagement, il chancela et serait tombé, car il était faible, exténué par la fatigue. Mais l'homme le reçut dans ses bras et le portant vers une source d'eau pure, il baigna ses pieds, ses mains et sa figure, et lui fit boire à même une gourde qu'il tira de sa ceinture. Lorsque l'enfant fut endormi, il le porta à un endroit peu éloigné où paissait une jeune chamelle blanche. Quand Abiad s'éveilla il lui dit :

— Montez sur la jeune chamelle, mon enfant. Je la conduirai.

La chamelle s'éloigna et le jeune néophyte monta sur son dos. L'étranger se mit en route, la guidant droit vers l'Occident.

— La colombe a pris son essor, remarqua Abiad. Comment savez-vous le chemin qui mène au lieu d'où je viens ?

— La lumière d'aura de Ra Men Nefer ne repose-t-elle pas au-dessus de la cité éternelle qu'il a fondée ? N'est-elle pas comme un phare pour les yeux qui sont ouverts ?

— Quel est votre nom, homme aimable et merveilleux ?

— Je veux être connu sous le nom de Shelama.

En devisant ainsi, ils cheminaient vers l'Occident en ligne droite. Le soir, ils se reposaient près des ruisseaux. Le septième jour, ils arrivèrent à Men Nefer.

— Allez devant, dit alors Shelama, et annoncez à ceux qui gardent votre souvenir que vous m'avez trouvé.

Quand les Mages eurent souhaité à Abiad la bienvenue, ils allèrent à la rencontre de l'étranger qui attendait à la porte extérieure. Le jeune néophyte les accompagna. Il vit que Shelama avait tiré son capuchon sur le visage de manière à le cacher entièrement.

— Entrez dans notre demeure, lui dirent les Mages. Demeurez parmi nous comme l'un des nôtres.

Le Mage principal, marchant à ses côtés, lui demanda :

— Etes-vous vraiment capable d'évoquer en ordre hiérarchique et de délivrer celui qui est retenu au milieu des hostiles ?

Shelama inclina la tête, mais ne dit mot.

Il fut conduit au logement qui lui était désigné : de la nourriture et du vin lui furent apportés. Ceux qui le servaient lui dirent :

« Si vous avez besoin de quelque chose, appelez-nous. Nous serons toujours à portée de votre voix. »

L'étranger fit un signe de remerciement, mais ne parla point.

Six jours et six nuits s'écoulèrent sans qu'il donnât signe de vie. Tous s'étonnaient, quelques-uns doutaient et se questionnaïent entre eux sur ce que cet isolement voulait dire.

Le soir du septième jour un petit nombre de chefs appartenant à l'Ordre sacré allèrent trouver le Mage principal, qui les reçut :

— Nous sommes venus, dit l'un d'eux, parce que nous doutons de la bonne foi de cet homme qu'Abiad ramena parmi nous. En nos mentalités s'agite toujours ces questions : Pourquoi a-t-il couvert son visage quand nous sommes allés à sa rencontre? Pourquoi n'a t-il répondu que par signes, de sorte que personne n'a entendu sa voix? Pourquoi est-il resté isolé, sans manifester d'aucune manière sa présence et son existence, pendant ces sept jours?

— Au neuvième jour, répondit le Mage principal, il essaiera d'accomplir ce qu'il a entrepris. Jusque-là nul n'a le droit de le juger. L'évocateur n'a-t-il pas le droit de faire tout ce qu'il veut, pourvu qu'il ne viole pas la loi de la charité. S'il avait exigé de nous des choses très difficiles à trouver ou à accomplir, il eût été de notre devoir de satisfaire à sa demande, par tous les moyens possibles. Le lutteur a le droit de mettre à l'épreuve l'habileté, le courage, la prudence et l'endurance de ceux qu'il doit mener au combat. Celui-ci ne nous a rien demandé, pas même l'hospitalité. Est-ce une raison pour douter de sa sincérité?

— La méfiance est entrée en nous, répliquèrent les Mages. C'est pourquoi nous vous avons averti.

Quand ils se furent retirés, le Mage principal fit appeler Abiad et quand l'enfant se tint debout devant lui, le questionna :

— Vous aimez bien cet étranger, n'est-il pas vrai ?

— Quel étranger?

— Le mot n'est peut-être pas bien choisi. Je parle de celui que vous avez amené ici.

— En vérité je l'aime bien, presque autant que le Rà Men Nefer.

— Voilà sept jours qu'il est entré dans le lieu qui lui a été préparé. Il n'a fait aucun signe qui nous permette de savoir seulement s'il y est ou non. Dans deux jours tout doit être préparé pour l'évocation et nous ne savons pas quels sont les préparatifs nécessaires. Il faut donc que quelqu'un communique avec lui : puisque vous l'avez amené, allez l'appeler par son nom. S'il vous répond, dites-lui que nous attendons ses instructions pour faire les préparatifs nécessaires.

Abiad alla à la porte par laquelle Shelama était rentré et frappa quatre coups en l'appelant doucement par son nom.

Au quatrième appel, Shelama répondit :

— Je sais que c'est la voix d'Abiad qui m'appelle. Allez au petit bois qui est vers l'ouest : au milieu se trouve une fontaine ombragée par les longues branches d'un vieil arbre dont le tronc est creux. Dès qu'il fera sombre, enlevez du creux, les feuilles desséchées, la terre et les pierres ou gravats qui l'obstruent ; vous trouverez une voie étroite qui mène au jardin clos qui dépend de cet appartement. Je vous y retrouverai et nous passerons la nuit ensemble. A présent allez-vous en d'ici de manière que personne ne vous remarque. Cachez-vous dans le tronc de l'arbre jusqu'au soir. Et tout d'abord retournez vers le Mage principal et dites-lui : Shelama m'a répondu que tout allait bien pour lui, et m'a chargé de vous répéter ces paroles : « Préparez l'évocation selon votre propre conception. Je n'ai aucun désir ni aucune volonté à ce sujet. »

En attendant le message, le Mage que les doutes des autres avaient déjà impressionné, manda un de ses amis dont la discrétion lui était connue.

Abiad, lui dit-il, a parlé à l'évocateur. Tout va bien pour celui-ci. Il nous abandonne tous les préparatifs de l'évocation ; cela sort tout à fait des habitudes...

Les yeux des deux Mages se rencontrèrent et chacun lut

le doute dans ceux de l'autre. Mais ils ne dirent rien.

Cette même nuit, Shelama s'étendit sur sa couche de couvertures pliées et Abiad s'assit à ses pieds.

— Des provisions qui m'ont été données, dit Shelama, il ne me reste que deux gâteaux au miel et du bon vin. Partageons-les. Ensuite, si vous le désirez, vous pourrez dormir.

Shelama prit successivement les deux gâteaux et les rompit, donnant à Abiad la plus grosse part. Puis il emplit une coupe de vin et y ajouta quelques gouttes du liquide qu'il avait dans la gourde de sa ceinture. Il partagea la coupe avec l'enfant.

— L'heure est tardive, dit celui-ci, et mes yeux sont alourdis de sommeil.

— Voulez-vous dormir et sentienter? Si vous le faites vous me serez d'une grande aide.

— C'est mon désir. Quand vous m'avez ranimé auprès du ruisseau dans la forêt, j'ouvris les yeux et vous vis penché sur moi; je pensai aussitôt : Voici celui qui m'évoluera et me guidera.

Ainsi Abiad dormit du sommeil de veille sous la puissance et la protection de Shelama.

— Ne passez pas au delà des degrés terrestres, dit celui-ci; car c'est là que vous pouvez m'aider. Ne vous extériorisez pas, ne faites aucun mouvement dans votre enveloppement, pour qu'aucun voyant ne vous voie. Voyez au loin ce qui se passe en regardant à travers la matière comme si elle était transparente. Vous avez le pouvoir de faire ainsi.

— Je vois, dit Abiad, une réunion de Mages. Il y a le tiers environ de tous ceux qui sont ici; avec eux se trouvent des néophytes de cinquième année. Ils sont assemblés dans une grotte qui s'enfonce profondément dans le sol. Au dehors et à l'entrée sont des veilleurs.

— Entendez et répétez-moi ce qu'ils disent.

— Oura parle : Selon ma pensée, il n'y a aucune preuve de la bonne foi du soi-disant évocateur. Nous n'en connais-

sons rien, il ne s'est même pas fait entendre. Abiad n'est qu'un enfant et un sensitif. Je crains que celui qu'il nous amena ne soit ligué avec l'hostile. La colombe blanche, dont Abiad nous a parlé, peut avoir été envoyée par l'hostile.

Andona répond : Soit ! Mais on n'a jamais ouï dire qu'un être hostile ait pris à la fois cette forme et cette couleur.

Oura reprend : Depuis l'heure où cet homme est venu, si toutefois c'est bien un homme, car nul de nous n'a vu son visage, ne l'a touché, n'a entendu le son de sa voix, j'ai de graves doutes à son égard. Son isolement les confirme. J'ai parlé au Mage principal du danger dans lequel cet évocateur peut nous mettre. Bien que lui-même soit inquiet, il ne trouve aucune raison suffisante de prohiber l'évocation. Le tiers de notre Ordre est réuni en ce lieu et puisque nous sommes d'accord, abstenons-nous de l'évocation : les cercles seront imparfaits ; l'évocateur et ceux qui sont avec lui seront obligés d'abandonner l'évocation.

Aish prend la parole : Cette action peut avoir de graves conséquences, et causera de la division en notre milieu. Vous avez ici des voyants qui peuvent lire la pensée dominante de cet homme. A quoi bon agir sur des suppositions, quand nous pouvons nous assurer si nos soupçons sont ou non fondés ?

Ils disent aux voyants : A vous de voir et de nous dire sa pensée !

Alors Shelama se voila et voila Abiad d'invisibilité, de sorte qu'ils ne pouvaient être aperçus en aucun état d'être.

— Les voyants, continua Abiad, parlent ainsi : Nous voyons le lieu des évocateurs, mais il n'y a personne dedans.

Plusieurs disent ensemble : Cet être n'a pu rester au milieu de nous et s'est enfui. La voix qu'Abiad a cru entendre était une illusion provoquée ou une hallucination. L'évocation n'aura pas lieu. Le Mage principal et ceux qui

sont avec lui feront tous les préparatifs. Mais quand ceux dont c'est l'office iront chercher l'évocateur pour l'amener au cercle central, ils ne trouveront personne. Alors ceux qui seront présents verront pourquoi nous ne sommes pas venus; nous serons honorés aux yeux de tous; il faudra reconnaître qu'avec nous se trouve le discernement des esprits et la vraie connaissance.

— Passez au sommeil normal de repos et de rafraichissement, dit Shelama. Cela suffit.

Abiad s'endormit comme un enfant heureux, reposant aux pieds de Shelama. Celui-ci dormit aussi. Le matin, de bonne heure, il éveilla Abiad :

« Levez-vous maintenant et retournez chez vous par la voie qui vous a amené ici, de crainte que vos compagnons, en ne vous voyant pas, ne vous cherchent. »

Quand la neuvième nuit fut venue, tout était préparé pour l'évocation selon la direction du Mage principal. Ceux dont c'était la charge allèrent chercher l'évocateur pour le conduire à sa place. Dans toute l'assemblée il y avait une excitation extraordinaire. Tous étaient curieux de savoir si les envoyés trouveraient un évocateur. Comme le temps de l'évocation approchait, le Mage principal s'aperçut que, bien que quelques maîtres et néophytes continuassent à arriver et à prendre leurs places, le tiers au moins des cercles allait rester vide. A ce moment la porte de l'Est fut ouverte et Shelama entra, suivi de ceux qui l'avaient été chercher.

Il prit place dans le cercle intérieur et jeta son manteau. Il portait le simple costume de bûcheron, mais à sa tunique était fixé un ample capuchon qui était rabattu sur le visage dont on ne voyait que la partie inférieure.

Douce et voilée, la première note de la trompette d'argent se fit entendre. Mais avant que les trompettes et les tambours eussent eu le temps d'y répondre, le Mage principal donna le signal du silence et dit en s'adressant à Shelama : « Les cercles d'Initiés sont incomplets. Nous ne pouvons donc vous offrir une aide efficace et l'évocation n'est pas

hiérarchique. Par notre faute et seulement par elle, l'évocation se trouve nécessairement différée. Evocateur, vous êtes sans blâme. Nul ne peut exiger de vous que vous attendiez le résultat de notre enquête au sujet de cette défaillance inattendue. Vous êtes libre de partir avec tous les honneurs qui vous sont dus ou de rester parmi nous. Nous vous fournirons, de notre mieux, tout ce que vous désirerez. »

L'évocateur chercha des yeux Abiad et lui fit signe. L'enfant s'approcha et les néophytes qui veillaient de loin virent l'homme se pencher vers lui et lui parler.

Abiad dit alors : « C'est ainsi que parle l'évocateur : Ma seule requête est que l'évocation ne soit pas retardée. Je vous dis, qu'en vérité, elle sera hiérarchique. »

Tous ceux qui étaient présents virent alors entrer des Initiés qui prirent les places de ceux qui s'étaient abstenus. Et plusieurs Mages, qui avaient vécu à travers les siècles, reconnurent parmi eux les grands Maîtres et les chercheurs du passé lointain.

Quand toutes les places furent occupées, tous entendirent le son de la trompette du signal, bien que celui qui tenait la trompette d'argent n'eût point bougé. A la note prolongée et mélodieuse répondit comme un tonnerre un son pareil à celui de centaines de trompettes et de tambours et il s'y mêlait une clameur de voix semblable à celle d'une multitude, telle que nul n'en avait jamais ouï de pareille. Et cependant les musiciens n'avaient pas fait un mouvement.

Alors un sentiment de crainte respectueuse et d'étonnement envahit l'assemblée et les Mages se dirent les uns aux autres : « Très grand est l'évocateur ! A son appel les Invisibles sont devenus visibles et ont pris la place de ceux qui font défaut ! »

Le son des trompettes et des tambours vibrait encore, que Shelama s'était extériorisé. Quatre de ceux qui avaient pris la place des absents gardèrent son corps.

Cette extériorisation dura sept jours et sept nuits, et

toujours, au moment de l'évocation, les grands de l'ancien temps prenaient leur place comme à la première nuit.

Quand ceux qui s'étaient abstenus entendirent raconter ce qui était arrivé, une grande peur les saisit. Ils s'enfuirent et ne revinrent plus.

A la douzième nuit, Abiad prit à part le Mage principal et lui dit :

« La volonté de l'évocateur est que vous preniez la forme de laquelle il s'est extérorisé, que vous la fassiez porter au lieu où est gardé le corps de Ra Men Nefer, et que tous ceux qui sont ici présents s'y rendent aussi. »

Le Mage principal donna ses instructions dans ce sens, et tous les Mages veillèrent, dans un étonnement mêlé de respect.

Quand le signal de minuit, en cette douzième nuit d'évocation, fut donné, tous virent les grands du passé s'assembler autour de la forme de Ra Men Nefer. Au-dessus d'elle apparut une lumière d'aura de surombrement et de clarté ; et quand ce voile se releva, une demi-heure après, ils virent Ra Men Nefer, debout, comme s'il n'eut jamais subi aucune perte d'état. La joie éclata et tous se hâtèrent de lui rendre honneur et de lui souhaiter la bienvenue.

— Je vous aime tous, dit-il. Mais mon premier soin est pour ceux qui n'ont point douté !

Et se tournant vers ceux qui avaient occupé les places laissées vides.

— Que ceux des vôtres, qui le désirent, retiennent les corps qu'ils ont pris.

— Nous le voulons ! répondirent-ils d'une seule voix.

Ra Men Nefer parla ensuite avec une grande bonté et une chaude affection au Mage principal et à ceux qui étaient avec lui ; chaque cœur bondissait d'allégresse.

Lorsque l'excitation de la première joie se fut calmée, le Mage principal dit :

— Dans notre exultation, nous avons un moment oublié l'évocateur à qui nous devons notre joie !

Mais Shelama et Abiad n'étaient plus là. Quoiqu'on les

cherchât avec diligence en divers pays, on ne put les trouver.

Les grands du passé gardèrent leurs places dans l'école de Men Nefer. Là furent réalisées de si grandes merveilles qu'elle fut regardée comme la lumière de la terre entière.

Ceci termine le récit de Ra Men Nefer, tel que je l'ai reçu.

Autant que je le sache, il n'existe pas de semblable récit.

En revanche les récits racontés ou enregistrés, d'évocateurs qui se sont extériorisés et sont entrés dans la demeure de ceux qui ont subi la perte d'état, et qui ont conversé avec eux ou avec des êtres à leur similitude, sont nombreux et variés. Ceux qui désirent en prendre connaissance les ont à leur portée. Il est donc inutile de les enregistrer ici.

—

Déjà du temps de Sheth, quelques-uns de ceux dont la sentientation était altérée commencèrent à répandre le bruit qu'il n'existait que trois classifications de la substance intégrale, et que les occultismes n'existaient pas. C'est pourquoi Sheth prit pour signe le carré, symbole du quaternaire.

A l'époque où j'enregistre ces événements s'est manifestée une secte qui s'arroge le droit de sentienter et de décrire non seulement les premiers vêtements de la manifestation de l'Unique Impénétrable, mais l'Unique Impénétrable lui-même. Cette secte attribue à l'Impénétrable capable de tout pénétrer et sans formes, non seulement la forme mais encore la personnalité.

En même temps cette secte qui substitue au quaternaire la triunité essaie graduellement de miner et d'amoindrir l'importance des Matérialismes et spécialement de l'état physique. Elle suggère ainsi à l'homme des théories qui tendent à l'habituer à regarder avec résignation et même avec joie la perte de l'état physique, sans lequel il ne peut être homme.

C'est pourquoi nous, les émanations de Chi, et tous les Initiés qui sont comme un avec nous, adoptons le symbole du quaternaire : L'acceptation ou le rejet de ce symbole, par ceux qui se présentent comme néophytes ou qui, pour une raison quelconque, entrent parmi nous, est comme une pierre de touche.

CHAPITRE XLIV

LE ROLE DES FEMMES DANS LA RESTITUTION DE L'HOMME TRANSCRIT PAR UN ROI ET MAGE.

Dans un très ancien registre, nous trouvons ce qui suit :

Ayant profondément étudié, selon nos capacités, les positions relatives du pathétiseur et de la pathétisée nous enregistrons ici les résultats de notre étude sur ce très important sujet. Ainsi nous agissons, afin que la connaissance acquise par nous, et même les hypothèses logiques que nous n'avons pas eu le temps de prouver, puissent utilement servir aux autres. Nous avons apporté tous nos soins à cette tâche, car il y a beaucoup d'erreurs parmi les Mages eux-mêmes à l'égard de l'état des passives, des relations mutuelles entre l'actif et la passive, enfin des sensitives passives et de ceux qui ont charge de les évoluer et qui travaillent avec elles.

Du rôle du pathétiseur et de la pathétisée. — De la connaissance, de l'art et de la science du pathétisme dépend en grande partie le progrès de l'homme. Cet art ou cette science d'une importance prééminente consiste dans le juste équilibre de l'activité et de la passivité dans la dualité de l'être individuel. Si le pathétiseur et la pathétisée se fournissent l'un à l'autre ce dont chacun a besoin dans un état ou un degré, cet état ou degré est en équilibre ; il devient capable de se perfectionner continuellement. Si le pathétiseur et la pathétisée se fournissent mutuellement tout ce qui est nécessaire en tous les états et degrés, l'équilibre est intégral : de tels individus sont les pionniers

de la Restitution : cet équilibre est la condition qui permet le perfectionnement sans fin pour lequel l'homme fut formé par Brah Elohim à sa propre similitude.

L'actif et la passive sont et resteront séparés en leurs personnes, parce qu'aucune individualité quand elle a été formée n'est — en ordre — perdue, pas plus pour les personnes que pour les sphères. Mais l'actif et la passive, dans les conditions précitées sont véritablement deux en un, et cela d'une manière plus élevée et plus parfaite qu'à l'origine, puisque cette union s'effectue librement et par mutuelle affinité.

En outre, ceux qui atteignent cette duelle unité du pathétisme sont capables d'affecter intégralement l'humanité psycho-intellectuelle : ainsi d'une petite graîne peut germer un arbre dont les vastes rameaux ombrageront plusieurs êtres qui montent vers la lumière et dont les ailes sont lasses.

Bornons-nous ici à l'examen du pathétisme, et spécialement de ses effets sur l'état nervo-physique en ses degrés mental, psychique, nerveux et physique. De la conservation de cet état dépend la conservation et la restitution de l'homme. Les états plus raréfiés sont surtout peuplés d'autres êtres plus raréfiés.

La terre est le domicile et l'héritage de l'homme :

Pour l'homme, tous les autres états et degrés sont insignifiants près du nervo-physique : lui seul rend capable d'être homme ; il enveloppe tous les autres états et degrés de son être : tant que l'état physique reste intact, ces états et degrés ne peuvent être endommagés ou séparés.

Le pathétisme dans l'état physique peut être complet ou partiel. Par exemple, il peut n'exister que dans le degré mental et pas dans les autres : le pathétiseur et la pathétisée sont alors en plein rapport intellectuel, sans être en rapport psychique, nerveux ou physique.

Le rapport psychique peut exister seul : il y a, dès lors, affinité dans tout ce qui affecte l'âme des sens. Enfin l'actif et la passive peuvent être en rapport nerveux et physique

sans l'être psychiquement ou intellectuellement. Ce pathétisme partiel est préférable à l'absence de pathétisme, mais il ne peut donner la satisfaction, la plénitude de la vie pour laquelle le pathétisme en tous les degrés d'un état est essentiel.

La satisfaction entière de la passive est avant tout nécessaire. Prenons le cas du pathétisme mental, de l'union de deux intelligences aux rares aptitudes et capacités. Si le pathétiseur et la pathétisée entreprennent ensemble une œuvre, la pathétisée sentira aussitôt le besoin d'étendre le pathétisme aux degrés psychique, nerveux et nervo-physique; car l'évolution même de sa mentalité lui fait comprendre que l'union de tous les degrés de l'état est nécessaire au succès de l'œuvre. En effet, le bien-être et la satisfaction d'un degré dépend du bien-être et de la satisfaction du degré qui l'enveloppe. En ordre, tous les degrés sont indissolublement liés. Le cerveau ne peut remplir parfaitement ses fonctions normales si ses enveloppes membraneuses ne sont en bon état, et celles-ci ne sont nourries qu'à la condition que leur enveloppement extérieur soit lui-même sain. De même, le pathétisme mental dépend pour la plénitude de la vie du pathétisme psychique; celui-ci du nerveux, et ce dernier du pathétisme du degré d'être le plus matériel, le nervo-physique.

La pathétisée, par nature, équilibratrice, désire que chaque degré d'être soit satisfait : sentant que tous les maux proviennent du dehors et que le bien-être de tous les degrés dépend de celui des degrés physiques, la pathétisée désire, par intuition ou prédilection, être une avec le pathétiseur, en dualité d'être physique, non par sensualité mais par le désir sacré et légitime de fonder avec lui un foyer, de savoir qu'il a le droit de la réclamer comme sienne et de la protéger contre le monde entier, tant visible qu'invisible, qu'elle lui est, enfin, consacrée à jamais.

Elle attend, avec une tendresse infinie et sacrée, l'époque où leurs formations prendront place à leur foyer; elle comprend que la satisfaction entière de tous les degrés

nervo-physiques est nécessaire au bien-être de ces formations, en un mot que leur développement dépend de la duelle unité de l'être entier nervo-physique de leurs formateurs et de l'entourage que leur fait le foyer et l'éducation.

La passive et l'actif remplissent des rôles différents : la passive est pour l'actif la vie et le centre du foyer, l'étoile directrice pendant toutes les tempêtes extérieures; elle est sa consolation dans toutes les douleurs, toutes les souffrances, toutes les fatigues; elle est son repos, et la maison dont elle est le soleil, est comme un port à l'abri de tous les orages.

Pour la passive, l'amour seul est l'idéal. Celui qu'elle a choisi est sa divinité humaine. La maison est son paradis et les enfants, qui la peuplent, les anges.

Ce royaume dont elle est reine et déesse est tout ce dont elle a besoin et satisfait tous ses désirs, c'est-à-dire si celui qu'elle a choisi répond à son idéal. La satisfaction lui permet le repos dans lequel évoluent continuellement ses aptitudes et ses capacités.

Ensemble le pathétiseur et la pathétisée forment, au milieu du déséquilibre général et du désordre qui en résulte, un centre d'où la vie, la lumière, la puissance et l'utilité s'étendront comme les cercles que fait une pierre jetée dans les eaux calmes.

Quant à ceux dont la mentalité est de l'ordre le plus élevé et le plus rare, s'ils atteignent cette unité duelle, ils sont les pionniers de la Restitution.

Soutenue, protégée et perméée par la mentalité du pathétiseur, la mentalité de la pathétisée reçoit et reflète toutes choses; elle est prééminente en cette vitalité, cette conscience et cette expansion qui caractérisent l'évolution en dualité, et dont la force est irrésistible : telle la racine la plus frêle pénètre et fait éclater un rocher. La mentalité de la pathétisée ainsi perméée, soutenue et protégée, évolue et peut devenir capable d'entrer en rapport avec l'intelligence des états plus raréfiés, et de communiquer avec

les habitants des états avec lesquels le pathétiseur et la pathétisée dans la combinaison mentale de leur duelle unité, sont en affinité.

Le degré mental, par l'intermédiaire de ses habitants les plus parfaits, reçoit et reflète l'état de la mentalité et celui de la Lumière ou d'Intelligence, lui-même en rapport avec celui d'Intelligence libre. La nature de toute intelligence est de se manifester de plus en plus universellement ; pour se manifester progressivement, l'intelligence doit s'envelopper dans les densités de plus en plus grandes. C'est pourquoi l'Intelligence libre se revêt du degré de l'état de Lumière ou Intelligence, celui-ci s'enveloppe à son tour de la densité de l'état mental qui cherche avidement tout moyen de se revêtir du degré mental de l'état physique. Quand la duelle mentalité du pathétiseur et de la pathétisée est d'ordre rare et élevé, la lumière de l'aura réflective de la pathétisée est visible à ceux avec qui tous deux, comme deux en un, sont en affinité intellectuelle. Ainsi ils peuvent entrer en rapport avec les habitants de tous les degrés intellectuels des états avec qui ils sont en affinité. Ainsi ils peuvent évoluer dans la connaissance de tout ce qui est connaissable.

Devo, quand il eût séparé par violence l'être de Kahi, perçut l'union pathétique des deux êtres nouveaux ; il dit à ses formations :

« Voici que l'homme est encore semblable à un des nôtres, distinguant l'ordre et le désordre ; et même, maintenant, qui peut l'empêcher d'étendre sa main d'homme pour cueillir les fruits de l'arbre de vie, c'est-à-dire la vitalité d'en haut, de s'en soutenir et de vivre ainsi à jamais ! »

La possibilité d'établir des rapports entre les états matériels et l'Intelligence plus raréfiée, par la réceptivité du Pathétiseur et grâce à la lumière d'aura réflective de la pathétisée, est un fait prouvé pour moi et, je n'en doute pas, pour beaucoup d'autres. J'insiste sur ce fait pour deux raisons : d'abord, de la due évolution de la passive dépend la

connaissance (qui est puissance) de l'actif ; en second lieu, à mesure que les actifs s'aliènent les passives, s'établit le déséquilibre ; dans la proportion où ils leur donnent l'unité d'être qui est leur vie est, au contraire, l'équilibre ; et selon que prévaut l'équilibre ou le déséquilibre, l'humanité progresse ou rétrograde.

Je voudrais que l'homme divin et humain se souvienne toujours que la restitution de son immortalité ne dépend d'aucun être extra-humain, qu'elle n'est voilée d'aucun mysticisme, qu'elle n'a aucun rapport avec ce concept inintelligible qui a été fabriqué récemment par des mystiques et nommé par eux surnaturel. Ce mot n'a pas de sens ; c'est une insulte à la raison : tout le Cosmos est naturel. Il ne peut rien exister de surnaturel ni d'infranaturel.

L'homme, au moyen du pathétisme mental, dont nous avons parlé, atteindra la connaissance qui lui permettra de conserver intégralement son état d'être nervo-physique, et de reconstituer l'état ou le degré qui lui a été volé.

Tandis que les mystiques s'épuisent à regarder vers le ciel, dans l'attente de signes et de merveilles, l'homme, en quelque chambre paisible, invisible, inconnu, recevra dans sa mentalité l'intelligence, et l'émanera, pathétisée, de sorte qu'elle couvrira toute la terre comme la rosée du matin ; et tous ceux dont la mentalité est capable de réception la recevant, en seront rafraîchis. Tandis que les mystiques se fatiguent et demandent à grands cris l'aide de l'invisible, le vrai scientiste, si méprisé par eux, en son laboratoire, manifestera et utilisera la connaissance féconde que par son ardent désir et par son travail continu, sa mentalité est devenue apte à recevoir. Par des procédés visibles, tangibles et logiques, il trouvera le moyen qui permettra au corps actuellement périssable, d'atteindre premièrement la longévité, puis l'immortalité.

Il y a quelque temps, causant de ces choses avec un homme qui raisonnait sur le passé, le présent et l'avenir, il me fit cette objection : « On ne peut nier que les moyens d'existence deviennent de plus en plus difficiles, et la lutte

pour la vie de plus en plus âpre. À notre époque, tôt ou tard, les infirmités de la vieillesse nous attendent tous. Chi lui-même manqua de passivité pour perfectionner les quatre formations qu'il n'avait façonnées que parce qu'il sentait que la vitalité lui faisait de plus en plus défaut. Est-il donc si utile de prolonger l'existence, c'est-à-dire la souffrance humaine ? N'est-elle pas déjà privée de la joie et de la plénitude de la vie ? »

Oannès, qui se promenait avec nous, lui répliqua : « Lorsqu'en la perfection du pathétisme l'homme émanera la connaissance qui pourra être reçue par la mentalité et qui permettra pratiquement de prolonger et de conserver perpétuellement la vie du corps, l'homme acquerra en même temps la connaissance grâce à laquelle il pourra réaliser la plénitude de la vie ; il connaîtra les conditions d'hérédité et de milieu, essentiel es au bien-être et au perfectionnement des degrés mental, psychique, nerveux et nervo-physique de l'enveloppe matérielle, immortelle par nature et hérédité. L'homme seul peut être le Sauveur de l'homme. »

La dualité pathétique de la mentalité, dont nous avons parlé plus haut, conduit directement à la dualité pathétique des degrés psychique, nerveux et nervo-physique. Aucun état ou degré n'est plus grand ni plus petit qu'un autre.

Tout ce qui est hostile à l'homme vient du dehors. Naturellement alors, le soin des passives qui sont capables de prendre et de remplir leur place dans l'union pathétique est de garder leur dualité dans le degré nervo-physique, qui est le plus matériel.

Il no faut pas oublier que c'est le droit absolu de la passive de choisir celui avec qui elle sent la possibilité d'être en union pathétique. Ceux qui demandent une preuve de cette assertion par une démonstration évidente, peuvent voir eux-mêmes que la partie située à la base du cerveau, et qui correspond à la faculté de la sélection sexuelle, est plus développée chez la femelle que chez le mâle, même à notre époque où des âges et des âges d'ignorance et de bru-

talité se sont accumulés, pour détrôner les passives de leur royaume légitime ; cela a eu pour résultat la dégradation de l'humanité. Le grand pathétiseur de l'ancien temps ordonnait qu'à l'avènement de l'union pathétique, l'actif quitterait tous les liens antérieurs pour s'attacher à la passive qui devenait une avec lui.

Toujours le dessein de l'hostile a été de séparer l'actif de la passive. Leur union est le gage de sa future défaite.

Pour la passive qui peut être pathétisée, toutes lois sont superflues, et pires qu'inutiles. Elle sentiente éternellement qu'elle est reine dans son royaume du pathétisme. On peut la lier, la persécuter, la fouler aux pieds dans les autres domaines : en celui-là, elle revendique immuablement son droit d'être libre. En proportion de son status pathétique est sa volonté d'atteindre à cet équilibre essentiel à son existence même. Toutes règles imposées par les croyances ou les conventions sont aussi impuissantes à l'empêcher de réclamer son droit à sa souveraineté légitime que des formules le seraient à arrêter la marée montante de l'Océan.

Aussi le législateur d'autrefois, qui connaissait la force éternelle, immuable et prééminente du pathétisme n'ordonnait-il aucun commandement pour la passive. Il n'a pas pensé aux simples animaux, mais à l'homme divin et humain.

Les passives sensitives ne sont pas responsables de leur triste condition actuelle ; leur déséquilibre et les résultats déplorables, qui menacent de miner dans l'avenir l'existence même de l'homme sur la terre doivent être attribués à l'homme ; l'équilibre qu'atteint seule l'union pathétique est toujours désiré et voulu par la passive ; si le pathétiseur retire d'elle cette force puissante qui unit les sphères, l'être de la passive reste vide : elle désirera et voudra de toute sa passion, de tout son être, combler ce vide ; son droit est de conserver et de restituer ce pathétisme qui est l'équilibre. Jamais elle ne l'abdiquera.

La loi de charité et de justice veut que l'homme aban-

donne tout son orgueil, tous ses préjugés, sa sensualité, pour s'attacher à la passive en vrai pathétisme.

Il a été écrit dans l'ancien temps : « L'homme est le sauveur du corps. »

En justice, ce titre appartient à la minorité ; la généralité des hommes n'est malheureusement pas en état de le mériter. Le moyen le plus puissant de hâter la restitution, c'est de restituer à la passive son droit naturel et incontestable, le droit à la plénitude de l'union pathétique.

CHAPITRE XLV

DU VOYAGE VERS LE PAYS CENTRAL

Or, mon étoile de lumière s'était interposée entre moi et cet hostile qui avait pris la similitude de l'INITIÉ et avait été frappée. Physiquement elle n'avait subi aucun dommage, mais l'éclair de lumière bleue qui avait passé sur elle lui avait subitement enlevé une partie de sa mentalité, de même que l'éclair enlève de la vitalité. Elle était toujours douce, tendre, utile et même heureuse, parce que j'étais toujours auprès d'elle ; car ma pensée restait immuablement fixée sur elle, même quand les soucis et les devoirs appelaient ailleurs mon corps ; aussi ne semblait-elle pas se ressentir de la perte qu'elle avait éprouvée. Une fois seulement, dans une conversation où il fut fait allusion à des questions se rapportant à l'intelligence supérieure, elle devint triste et pensive et mettant sa main dans la mienne, me dit :

« Parmi les fleurs d'Amarante, il n'en est pas de plus précieuse que celle qui est bleue comme le saphir. Je rêvais qu'il m'était impossible de la trouver parmi toutes les fleurs ! »

— Il est vrai, lui répondis-je. Mais je t'apporterai une fleur d'amarante bleue plus belle que celle que tu voudrais trouver.

Sa tristesse fut chassée, car ma bien-aimée avait confiance en moi. Je cherchais et étudiais sans cesse le moyen de trouver le plutôt possible la fleur d'amarante semblable au saphir, mais parfois l'espoir et le courage étaient près

de m'abondonner. Sa confiance et son espérance me soutenaient cependant.

En ce temps-là un étudiant qui voyageait, vint me voir. Tandis que nous conversions ensemble, il me dit :

« Brahma qui étudie la conservation de l'homme sur terre a, paraît-il, trouvé un moyen pour la conservation permanente et même la restitution du degré de mentalité. » Je dis à Oannès :

« Pour quelque temps encore gouverne mon royaume comme le tien. Il faut que j'aille dans le royaume du sud conférer avec Brahma, qui est un avec nous par origine. »

— Je devine l'objet de ton départ, me répondit-il. Sois sans inquiétude. Tes peuples seront comme mes peuples jusqu'à ce que tu reviennes, dans la joie et l'allégresse.

Nous voyageâmes donc vers le sud, accompagnés d'une petite troupe, et nous arrivâmes à la triple rangée de hautes montagnes ; la ligne des neiges y marquait la limite entre notre empire et celui d'Abiad. Là, Esther, qui durant tout le voyage était restée silencieuse leva ses yeux et dit : « Pourquoi monter la montagne, puisque nous ne dépasserons pas la ligne blanche des neiges ? »

— Nous allons traverser ces montagnes, répondis-je, pour aller au pays de Brahma et trouver la fleur d'amarante bleue comme le saphir.

— Pour toutes les amarantes du monde, reprit-elle, nous ne quitterons pas notre pays dont tu es le chef ; il est plein de ton aura de lumière dorée aussi pure que celle des rayons du soleil ; et comme lui, ton aura éclairera la terre quand les ombres de la nuit couvriront les autres pays. Quel besoin ai-je d'autres que toi ? Ton aura n'est-elle pas de l'or qu'entoure le violet royal ? Mon aura, bien que pâlie, n'est-elle point bleue ? L'or de l'essence mêlée au bleu de la mentalité ne donne-t-il pas l'émeraude de la vitalité ?

Mon être fut comblé de joie ; jamais depuis qu'elle avait été frappée elle ne m'avait tenu un pareil langage.

— Qu'il soit fait selon ta volonté, lui répliquai-je. Tu es toujours mon étoile de lumière ; peut-être ici-même l'amarante de saphir poussera-t-elle à tes pieds.

Nous campâmes au pied de la montagne, dans notre pays. Tandis que la lune se levait et que tous dormaient, je me promenai çà et là sous sa clarté d'argent, méditant sur diverses choses. Soudain une main fut placée dans la mienne, et je vis un jeune homme au visage très beau dont les cheveux d'or pâle, tel un nimbe, dans la lumière vive de la lune, auréolaient le front.

— Etes-vous un des descendants d'Abiad, venu du pays des neiges pour nous souhaiter la bienvenue ?

— Non. Je suis cet Abiad qui partit à la recherche de celui qui pouvait racheter Ra Men Nefer, et qui partit ensuite avec Shelama le grand évocateur.

— Comment cela peut-il être ? Ces événements ont eu lieu dans le passé lointain et vous n'êtes qu'un adolescent.

— En Shelama est la connaissance du renouvellement de la vie. Ce fut lui qui m'envoya dans le sommeil pour aider Brahma dans ses recherches.

— Peut-être, murmurai-je, votre présence a-t-elle aidé celle qui m'est proche et chère ?

Et je compris pourquoi Esther avait dit : « Reposons-nous au pied de cette montagne. »

— Venez avec moi, reprit Abiad, jusqu'au lieu où Shelama vous attend. Vous causerez ensemble. Il connaît l'avenir et il a beaucoup de choses à vous dire.

Je suivis Abiad et nous trouvâmes un homme vigoureux, au teint rougeâtre, sur le visage duquel était comme un voile de lumière. Lorsque nous approchâmes de lui, il se leva du pied de l'arbre sous lequel il reposait et vint à ma rencontre, les mains tendues.

— Vous êtes le bienvenu, ô Vôfhi, dont l'aura de lumière dorée aurise votre pays de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud. Béni quiconque touche seulement le bord du vêtement de celui dont l'aura servit de lieu de repos à l'INITIÉ,

lorsqu'il fut las et attristé. Venez donc, mangez et buvez avec moi... et demeurez quelque temps ici.

— Assurément, nous mangerons et boirons ensemble, mais je ne puis rester.

Il s'éloigna quelques instants et revint bientôt avec un pain et un calice de vin. Il rompit le pain et me donna à manger et je bus du vin rouge contenu dans le calice.

Parlez-moi dès maintenant de l'avenir.

Pour toute réponse l'homme posa sa main sur le front d'Abiad qui s'endormit. Après un temps très court, il dit : « Béni est le pays qu'aurise la duelle lumière d'aura or et saphir. Très riche en vitalité est le royaume de Vofhi. Ses peuples seront comme des épis dans un champ de blé. Tout autre chose changera, mais là, les Initiés ne changeront pas. Les mensonges et les ruses subtiles des hostiles et des hommes qui sont leurs instruments n'auront sur eux aucune puissance. Lorsque viendra le temps terrible pour la terre, lorsque les maudisseurs de l'homme et de sa sphère prévaudront, lorsque celle qui habite le creux du rocher, la passive qui est la force de l'hostile chassera les Initiés sur toute la terre, un doigt ne sera pas levé contre les Initiés de Vofhi. Longtemps, ce royaume sera comme une cité de refuge. Les hostiles dont la bouche est pleine de la douceur du miel et dont les vêtements sont teints du sang innocent se soulèveront comme un seul homme contre cette cité de refuge. Ce sera l'annonce de la restitution. Vofhi instruira son peuple de cette manière :

De même que tous les membres, tous les organes d'un corps constituent un seul individu, de même est l'unité des Initiés. Chaque partie est nécessaire au bien-être de tous pour la perfection du corps entier. »

— Vous avez parlé, repris-je, de moi et de nos peuples. Pouvez-vous dire quelque chose de Brahma, de Bara et de leurs royaumes et peuples ?

— L'empire de Brahma sera divisé contre lui-même. Cette division permettra à l'hostile d'y prévaloir temporairement. Mais la souffrance les ramènera à l'unité, et l'unité

à la liberté. Ce sera le deuxième signe de l'avent de la restitution.

Quant au royaume de Bara, l'hostile y prévaudra à peu près universellement. Ce sera comme une fourmilière où les fourmis maîtresses dominent leurs esclaves. Cependant, autour des régions des glaces et des neiges, de lumière et de surombrement, dans le degré nerveux de l'état physique, demeureront les évolués. Ceux-ci, quand les médiums humains de l'hostile seront rangés contre nos frères, se manifesteront. Chacun mettra mille hostiles en fuite. En ce temps là, la force de nos frères sera renouvelée ; ils seront les premiers à trouver la voie de communication entre les sphères et les sphéroïdes séparés. Ayant bu le calice de la souffrance, ils montreront de la bonté et de la considération pour toute chose vivante qui les sert ou les aime. La marée maudite de cruauté et d'oppression qui couvre la terre baissera rapidement pour ne plus jamais remonter. Cela sera un grand gain : les mauvais traitements infligés à des êtres non évolués, de bonne volonté, est contre la justice et la charité ; de plus, tous ceux qui ont Haïche pour origine n'ont-ils pas évolué des formations moins parfaites ? Kahi n'a-t-il pas transformé des êtres évolués jusqu'à ce qu'ils eussent atteint sa propre similitude ? Il est vrai qu'il y a une différence entre l'intelligence de l'animal et celle de l'homme. Néanmoins, celui qui ne respecte pas les droits de l'un violera facilement ceux de l'autre. Tous les êtres qui ont le droit de vivre, ont le droit au bien-être, aux conditions qui les rendent capables de se réjouir de la vie et d'évoluer vers le perfectionnement. Des milliers et des milliers qui servent l'hostile feront beaucoup d'œuvres merveilleuses, mais, seuls, les fils de Rectitude évolueront vers le perfectionnement ceux qui les servent. L'arbre est connu à son fruit.

Quant aux êtres qui ne sont pas de bonne volonté, qu'ils aient la forme de l'homme ou toute autre forme, personne n'est responsable d'eux. Ils ont leur propre loi et doivent

en subir les conséquences. Nul être de bonne volonté ne craint les initiés de Bara. Leur charité rayonnera comme un soleil, au jour de la restitution. »

Abiad se tut ; nous restâmes en silence tandis qu'il passait dans un repos réparateur et nous attendîmes son réveil. Je lui dis alors :

« Savez-vous où poussent les fleurs d'amarante à la teinte saphirine ? »

Shelama lui-même répondit :

« Autour de la tête de celle qui a sauvé son bien-aimé de l'hostile, elles sont entrelacées comme une impérissable couronne de victoire. »

Je le remerciai et le bénis ; il ajouta :

« Il est vrai que j'ai planté la graine, mais votre propre pathétisme, développé dans la vérité et l'humilité, l'a fait germer et fleurir ! »

Je revins au plus vite et trouvai ma bien-aimée qui dormait tranquillement. Lorsque je fus près d'elle, elle mit sa main dans la mienne :

— Je viens, me dit-elle, de voir en dormant un jeune homme d'une grande beauté : la clarté de la lune se reposait sur ses cheveux d'or pâle, pareils à une auréole. Il tenait en ses mains une guirlande de fleurs d'amarante bleues, radieuses de gouttes de lumière saphirine semblables à la rosée du matin. Je vous apporte, m'a-t-il dit, les amarantes que Vofhi a choisies pour vous. Je plaçai sur ma tête la couronne et m'endormis.

— N'est-ce pas pour nous le matin d'un nouveau jour de lumière intellectuelle, jour qui ne connaîtra pas de soir ? Ensemble nous exécuterons de grandes merveilles : nous prévaudrons, à la fin, sur tous nos ennemis.

Ainsi tout fut bien. A l'aube du jour nous revînmes joyeux sur nos pas, par le chemin que nous avions parcouru avec tristesse. C'est de cette manière que me fut rendue ma bien-aimée dans la plénitude d'effectivité. Quant à nos luttes et à nos labeurs, je n'en dirai rien : nous reçûmes et diffusâmes l'intelligence de telle sorte que nul être de

bonne volonté, dans tout notre royaume, n'a jamais manqué de ce qu'il était capable de recevoir.

Toutes ces choses sont inscrites dans les chroniques des Mages. Il existe de nombreuses sources de sagesse, cachées, pures et profondes, auxquelles nous avons bu. Elles n'ont pas été enregistrées, elles sont gardées comme les sources closes des fontaines scellées.

A quiconque des Initiés sera humble et sincère soit à jamais donnée la puissance de rompre les sceaux et de relever la pierre.

CHAPITRE XLV

DE LA VENUE DE CHI

Deux fois douze lunes ont cru et décru depuis que ma bien-aimée a été restaurée. Maintenant notre premier né, Fohi, a douze lunes. Nous avons fait un grand festin et avons envoyé de tous côtés des messagers pour inviter les chefs et leurs peuples à venir se réjouir avec nous. Le premier jour de la fête, nous devions présenter Fohi aux chefs, aux mages et aux peuples. Le deuxième jour, quand tous furent assemblés je demandai à Esther : « Qui choisirons-nous pour qu'il présente Fohi à l'assemblée, comme c'est notre coutume ? »

— Attendons un peu.

Nous attendîmes. Les chefs se tenaient debout, dans l'attente. Je répétai ma question.

— Attends encore un peu, répliqua-t-elle.

Je tenais toujours Fohi sur mon bras droit. Les chefs m'entouraient. Autour d'eux étaient les Mages et, plus loin, nos peuples et les peuples des autres pays. Nous vîmes trois hommes s'avancer vers nous par les voies laissées libres au milieu de la multitude, dans la direction des quatre points cardinaux.

— Qui sont ceux-ci, qui viennent du Nord et de l'Ouest? demandai-je à ma bien-aimée.

— Les deux qui viennent du Nord sont Shelama et Abiad. Celui qui vient de l'Ouest est celui que nous attendons.

Il s'approcha et je vis que c'était un homme à la fleur

de son âge, beau à voir et plein de vigueur. Lorsqu'il entra dans le cercle des chefs et vint à moi, je vis que tous étaient émus : et, des chefs et des Mages, un murmure étouffé et plein d'émotion monta : « Soyez le bienvenu, soyez le bienvenu, ô vainqueur des vainqueurs. Soyez le bienvenu, dix mille fois le bienvenu, ô Chi ! »

Sur un signe de mon étoile de lumière dont les larmes tombaient comme la pluie d'été, je mis Fohi notre enfant dans les bras de Chi. Il l'éleva, et se tournant vers l'Est, l'Ouest, le Nord et le Sud, de sorte que tout le monde put le voir, il dit :

« Qu'à cet enfant, à Fohi, le premier formé de celui qui m'a rendu la passivité, soit l'immortalité sur terre ».

Les Chefs et les Mages clamèrent :

« Qu'il vive à tout jamais, que son empire n'ait pas de fin ! »

Et comme des échos roulant de rochers en rochers, les voix de la multitude répétèrent les paroles de Chi. Celui-ci tenant toujours Fohi sur son bras droit dit d'une voix claire et forte qui se fit entendre sur la vaste multitude :

« Mon être est inondé de joie. Mon être est inondé de joie parce que je vis ! Je vis en homme parmi les hommes, je vis dans mon corps qui fut déposé dans la région des neiges éternelles. Je suis vraiment un homme au milieu de vous !

L'hostile me comptait parmi les morts et voici que je suis vivant, que je vis à tout jamais. J'ai le pouvoir de déposer ce corps et j'ai le pouvoir de le reprendre. C'est pourquoi tout mon être exulte, non seulement pour moi-même, mais pour toute ma race. Je suis le pionnier de la résurrection. Dans ma propre puissance, j'ai vaincu ! Ma main droite et mon bras de puissance m'ont assuré la victoire. Le stigmate est effacé des fils de Kahi et de ceux qui sont comme un avec eux. Réjouissez-vous donc avec moi de la victoire des victoires ! La honte suprême de l'homme est de cesser d'être homme par la volonté de l'hostile. »

Les Chefs et les Mages répondirent d'une seule acclamation :

« Hommage, louange et grâces à Chi, fils de Sheth, fils de Kaki. Il a effacé le stigmate de notre race. Chi a gagné la victoire des victoires, car la honte suprême de l'homme est de cesser d'être homme par la volonté de l'hostile ! »

Et des milliers de milliers de voix répétèrent ces paroles : « La suprême honte de l'homme est de cesser d'être homme ! »

La clameur s'éloigna et s'éteignit, pareille au bruit des vagues sur une plage lointaine. Nous nous tenions debout, dans l'étonnement, émus, haletants.

Et Fohi, qui n'avait jamais parlé encore, continua l'hymne de triomphe et dit d'une voix pleine de douceur enfantine, mais où déjà l'on sentait la puissance :

« Ma vie pour celle de ma race, pour l'effacement de leur stigmate. La honte suprême de l'homme est de cesser d'être homme ».

Alors mon étoile de lumière le reprit des bras de Chi et le serra tendrement sur sa poitrine. Nous vîmes que l'enfant avait parlé en sommeil profond.

Quatre principaux Mages se dirent les uns aux autres : « Cet enfant n'est point comme les autres. Il dort dans la puissance de celui qui est pour nous le gage de la résurrection et de la vie ! »

Le Mage d'Oannès s'approcha et prit dans sa main celle de l'enfant, demandant :

« De toute la connaissance de ce qu'on peut savoir, quelle est la chose la plus importante pour l'homme ? »

— La connaissance qui permet de ne pas mourir, répondit l'enfant.

Nous fîmes ensuite la bienvenue à Shelama et à Abiad, avec une grande affection. Je les présentai aux chefs et aux mages : « Ce sont ceux dont je vous ai parlé, qui au pied des montagnes nous ont octroyé un si grand bienfait ! »

— Je voudrais vous demander quelque chose, Vothi, dit alors Chi.

— Tout ce que je suis, tout ce que je possède est à vous. Vous m'avez donné la vie, et le domaine que je garde.

— Autrefois, répondit Chi, j'étais heureux de me dépenser pour les autres et d'être mis à contribution par eux. A présent j'ai acquis la sagesse et je sais ceci : la terre contient tout ce qui est nécessaire à l'homme. Chacun peut prendre en abondance selon ses aptitudes. Que ceux qui le désirent viennent à moi et boivent à la source de la connaissance. Qui veut porter le monde sur ses épaules, tôt ou tard s'affaissera sous le fardeau.

— Quelle est votre requête ? demandai-je.

— Que cette fête de réjouissances dure quarante jours et quarante nuits.

Il en fut ainsi. Et partout où était la plus grande gaîté, se trouvait Chi ; et où était Chi, étaient aussi Shelama et Abiad. Pendant cette longue fête, Brahma me parla en ces termes : « Dès que les fêtes seront terminées, que de questions nous avons à poser. Chi est vivant ; il est dans le corps qui fut déposé sous les neiges, le fait est certain. Mais il nous reste à apprendre comment cette résurrection est arrivée et quelles expériences il rapporte d'outre tombe. Je suis impatient de voir arriver la fin de ces réjouissances, pour que la connaissance de ce qui est d'un si vif intérêt, d'une si grande utilité pour tous, ne soit pas retenue. »

— Pour moi, répliquai-je, il me tarde aussi beaucoup d'entendre de la bouche du grand évocateur les moyens par lesquels il a racheté Ra Men Nefer et l'a ramené.

Nous avions une telle hâte de nous instruire que nous essayions parfois de prendre à part Chi ou Shelama pour les questionner. Mais ils nous répondaient comme s'ils s'étaient donnés le mot : « Il est un temps pour les réjouissances, et un temps pour l'étude. Il est un temps pour contenter le corps et un autre pour satisfaire la mentalité. Maintenant c'est le temps des réjouissances ».

Aoual qui était au milieu de nous comme une source

de joie et de gaîté, me surprenant à converser à l'écart avec Brahma, nous dit : « Pourquoi, lorsque tous se réjouissent, parlez-vous gravement loin des autres? »

— Nous désirons ardemment, répondit Brahma, savoir la méthode exacte qui permit à Chi de reprendre son corps, et comment Shelama a pu ramener Ra Men Nefer. Ces deux sujets sont d'un immense intérêt pour la restitution de l'homme.

— Voudriez-vous donc, répliqua Aoual, à cause de cette soif de connaissance, rendre la fête plus courte? Venez plutôt, et réjouissez-vous avec nous.

Nous suivîmes Aoual, mais notre attention était tellement absorbée par la pensée de ce qui jusqu'alors nous était resté caché, que les chants des musiciens nous parurent insipides comme le cri monotone des grillons et l'harmonie des harpes plus ennuyeuse que les hululements nocturnes du hibou. Nous comptions combien il restait de jours de fête : l'apparition de la première étoile était saluée par nous chaque jour ; nous disions avec un soupir : « Nous sommes plus près d'un jour de la connaissance suprême dont nous avons soif : comment déposer et reprendre le corps à la volonté ; comment par notre propre puissance pénétrer dans la demeure des hostiles pour leur arracher ceux que nous aimons! Notre pensée est pleine du désir de l'Immortalité, et ceux qui ont cette connaissance et cette puissance jouent comme des enfants au milieu de nous et se rient de notre impatience. »

*
* *

Brahma s'approchant un jour de Chi, lui dit :

« Donnez-nous, s'il vous plaît, une perle de sagesse ».

— Je vous en donnerai deux, si vous le voulez : Aimez la terre et l'homme! Si l'homme n'aime pas la terre et l'homme, comment peut-il aimer leur Formateur et leur

Voici une perle très ancienne, mais toujours blanche grâce au mélange de couleurs qui est l'équilibre.

Sous votre domination sont placées toutes les formations terrestres. Remplissez la terre de formations propres à la transformation progressive, et évoluez-les. Subjuguez la mortalité. Ayez domination sur l'éther, l'air, les eaux et la terre, qui constituent votre royaume légitime. Aux obéissants seuls, appartient *LA VICTOIRE*.

*
* *

Quant à la relation de ce que Chi sentienta, dit et fit, et de ses expériences d'outre-tombe, n'est-elle pas enregistrée dans *Les Chroniques de Chi*.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME DE LA TRADITION COSMIQUE

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

CHAPITRE XXIX. — Le récit des Shoofoo concernant le séjour de Nimred dans le domaine d'Aoual. — Départ de Tzère 1

CHAPITRE XXX. — Du départ de Chi 10

CHAPITRE XXXI. — Chronique de Kelaouchi concernant la préservation et le bien-être du degré nervo-physique de l'état physique, transmise par lui à Shoofoo, à son retour du domaine d'Aoual 19

CHAPITRE XXXII. — Des desseins de Devo à l'égard de l'homme — Devo et Aoual — Partage de l'empire de Chi 44

CHAPITRE XXXIII. — D'Oannès et de son domaine. — Paraboles d'Oannès 68

CHAPITRE XXXIV. — De la vision d'Oannès concernant la terre et de la découverte de Haoua 90

CHAPITRE XXXV. — Du grand Hostile et des quatre principaux Mages 138

CHAPITRE XXXVI. — De Nefdi et de Devo 182

CHAPITRE XXVII. — De Vofhi et de son royaume . . . 191

CHAPITRE XXXVIII. — De ce que Vofhi nous a transmis — De la perception des sensitifs. 236

CHAPITRE XXXIX. — Du pouvoir sur les êtres hostiles. Ashmead 259

CHAPITRE XL. — De la contemplation de Vofhi 281

CHAPITRE XLI. — De la science des nombres et de l'évolution des sensitifs. 287

CHAPITRE XLII. — De la venue d'Ama 299

CHAPITRE XLIII. — Du registre de Vofhi et des rapports de l'homme avec les êtres hostiles 313
CHAPITRE XLIV. — Du rôle des femmes dans la restitution de l'homme transcrit par un Roi et Mage. . . . 356
CHAPITRE XLV. — Du voyage vers le pays central . . . 365
CHAPITRE XLVI. — De la venue de Chi 372

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Imprimerie Bussière. — Saint-Amand (Cher).